ÉTUDES DIPLOMATIQUES

LA SECONDE LUTTE DE FRÉDÉRIC II ET DE MARIE-THÉRÈSE, D'APRÈS DES DOCUMENS INÉDITS.

V[1].

FONTENOY.

Les événemens politiques et militaires devant désormais, comme je viens de le dire, suivre deux courans et se développer sur deux lignes parallèles, le récit doit habituellement se conformer à la division commandée par les faits eux-mêmes. Il faut donc laisser, pour un moment, Frédéric se démêler au fond de l'Allemagne dans son isolement, pour suivre, dans les Pays-Bas, l'heureuse agression de l'armée française.

En quittant la Flandre l'année précédente, au milieu de vives alarmes et sous la menace d'un grand péril public, Louis XV avait dû se résigner à perdre, en partie du moins, le fruit de la campagne victorieuse à laquelle il avait pris part; il pouvait même craindre

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril, du 1er et 15 mai et du 1er juin.

que la sécurité de la frontière française ne fût pas à l'abri d'un retour offensif de l'ennemi qui restait en armes derrière lui. Loin que cette prévision se fût réalisée, en reparaissant dix mois plus tard sur le même théâtre, il trouvait la situation intacte, toutes les positions gardées, sans que, durant cet intervalle, nos provinces septentrionales eussent éprouvé un seul instant de sérieuses inquiétudes. Ce bienfait inespéré était dû au maréchal de Saxe, qui, laissé seul à la tête d'une armée réduite, en quelque sorte en l'air sur un territoire étranger et sans aucune réserve pour le secourir en cas d'échec, avait su maintenir son terrain par une campagne défensive dont la prudence et la vigueur enlevaient, dit avec raison un document contemporain, l'admiration de toute l'Europe.

C'était un sentiment d'autant plus général qu'à vrai dire un peu d'étonnement s'y mêlait. Maurice, dont la renommée était déjà très grande, s'était pourtant distingué jusque-là par une fougue de tempérament et une vivacité de saillies, dons naturels habituellement regardés comme peu compatibles avec les qualités plus réfléchies qui conviennent au commandement d'une grande armée. On le regardait volontiers comme un général d'avant-garde merveilleux pour les surprises et les coups de main, mais demandant plus à la fortune qu'au conseil, et toujours prêt à tout risquer, sans souci des périls du jour et sans prévision des chances du lendemain. C'était toujours, aux yeux des habiles du métier, la mauvaise tête qu'on accusait, la veille de l'escalade de Prague, de faire la guerre à la *tartare*, et l'heureux coup de dé du lendemain n'avait pas fermé la bouche à ces doctes critiques. On disait aussi que, s'il visait toujours au grand, suivant la juste expression de son émule, le maréchal de Noailles, il dédaignait trop le détail, et qu'excellant à enlever sa troupe dans la mêlée d'un combat, il ne savait qu'imparfaitement au repos lui faire observer la discipline.

L'épreuve redoutable du commandement supérieur venait de faire voir en lui un tout autre homme : une vigilance continue, l'art de tout prévoir et le souci de ne rien hasarder, la pleine possession de soi-même dans les conjonctures les plus délicates, la parfaite exactitude du service imposée sans peine, à l'officier comme aux soldats, par une autorité à la fois régulière et paternelle, tel était le spectacle qu'avait donné le général de l'armée de Flandre et qui révélait des mérites qu'on ne lui soupçonnait pas. Campé sous les remparts de Tournay, entre la Lys et l'Escaut, dans une position très bien choisie pour dominer les deux cours d'eau, il avait su s'y maintenir en résistant à tous les efforts faits par l'ennemi pour l'en déloger, comme à la tentation qu'il avait dû plusieurs fois éprouver lui-même d'en sortir dans l'espoir de combattre et de vaincre. Au

bout de trois mois, le général autrichien, le duc d'Arenberg, lassé de chercher tour à tour et d'attendre en vain un adversaire qu'on ne prenait jamais au dépourvu et qui ne prêtait jamais le flanc, très mal à son aise d'ailleurs dans un pays ravagé, et gêné dans ses communications parce que l'abord des fleuves lui était interdit, donna le signal de la séparation de ses troupes avant l'époque de la station d'hiver. Ce témoignage d'impuissance était un hommage éclatant rendu à une supériorité de talens, d'autant mieux appréciée qu'on avait été plus lent à la reconnaître.

La surprise qu'éprouvaient les contemporains, la postérité ne la partage pas au même degré ; elle sait, en effet, que ce déploiement de qualités nouvelles n'était pas chez Maurice l'effet d'une illumination soudaine, mais bien le fruit d'études et de méditations sérieuses sur l'art de la guerre auxquelles il s'était livré silencieusement et qu'il avait même résumées plus de dix années auparavant en quelques pages, sous le nom modeste de *Mes Rêveries*. Dans ce petit écrit, qui fait partie aujourd'hui de l'instruction classique de nos écoles militaires, la guerre n'est nullement considérée comme un grand jeu où l'audace seule dispute le prix à la fortune; loin de là (y est-il dit dès les premières lignes), c'est une science qui *a ses principes* et *ses règles*, malheureusement *couvertes de ténèbres*, parce que ceux qui les ont pratiquées par instinct n'ont pas pris assez de soin de les mettre en lumière. Il faut être consommé pour les entendre; et, partant de là, l'écrivain improvisé essaie lui-même d'en établir quelques-unes, au nombre desquelles figure celle-ci : — « Je ne suis point pour les batailles, surtout au commencement d'une guerre; je suis persuadé qu'un habile homme peut la faire toute sa vie sans s'y voir obligé. Rien ne réduit tant l'ennemi à l'absurde que cette méthode : rien n'avance plus les affaires. Il faut donner de fréquens combats et *fondre* pour ainsi dire l'ennemi, après quoi il est obligé de se cacher. »

N'était-ce pas écrire par avance toute l'histoire de la campagne qu'il venait de conduire en Flandre? Rien d'étonnant donc que, s'étant si bien tracé sa voie, il l'eût à l'épreuve si fermement suivie (1).

Pourtant, il faut bien le dire, l'explication du fait n'est guère moins étrange que le fait lui-même. Quoi! c'est au mois de décembre 1732 (c'est la date que porte le manuscrit), c'est-à-dire quand le bâtard d'Auguste II n'était encore qu'un royal officier de fortune, guerroyant pour l'amour de la vaillance comme un chef de bandes du moyen âge, tour à tour sous les drapeaux d'Autriche

(1) *Mes Rêveries*, ouvrage posthume du maréchal de Saxe. (Paris, Dumaine, 1872, p. 139.)

et de France, en quête à travers l'Europe d'aventures et de plaisirs, rêvant de conquérir une couronne au sortir des bras d'une comédienne, c'est au sein de cette ivresse de fêtes et de combats qu'il s'était posé à lui-même, avec une curiosité savante, et qu'il avait su résoudre avec une intelligence consommée, les problèmes les plus délicats de l'art militaire! C'est pendant treize jours, nous raconte-t-il, ou plutôt pendant treize nuits, que, condamné à l'inaction par la maladie, pour charmer les veilles de l'insomnie, il avait laissé courir sa plume sur le papier, et de ce travail fébrile sont sorties des déductions raisonnées où rien ne trahit ni le désordre de la pensée, ni l'excitation du cerveau. Il n'y a pas jusqu'au style des *Rêveries*, dont le tour souvent incorrect ne manque ni de finesse ni de force, qui n'étonne chez un étranger demeuré toute sa vie si ignorant des élémens mêmes de notre langue qu'il n'a jamais pu en écrire deux mots sans les défigurer par une orthographe vraiment fantastique.

Mais ce qu'on devrait moins encore s'attendre à rencontrer dans une œuvre de Maurice, quand on songe aux entraînemens auxquels s'était abandonnée sa jeunesse, ce sont des maximes d'une véritable élévation et de cette profondeur qui semble supposer le calme d'une grande âme. Les juges compétens seuls ont le droit d'apprécier la valeur technique des innovations proposées par les *Rêveries*, et dont plusieurs, je crois, ont passé en application. Mais quand le rêveur touche à ce qu'il appelle lui-même les *parties sublimes du métier*, il n'est pas d'ignorant qui, en l'entendant, n'ait le droit de se dire ému. Nulle part ne sont mieux appréciés les ressorts de cette force morale qui a autant de part au sort des combats que la force matérielle, qui la seconde toujours, et la supplée souvent: *force essentiellement variable*, dit Maurice, *parce qu'elle réside dans le cœur des humains*, et que c'est là qu'il faut l'aller chercher pour l'émouvoir par quelques-uns *de ces traits de lumière qui caractérisent les grands capitaines*. Et c'est pour conserver cette force morale intacte dans l'asile du cœur de l'homme que, s'élevant au-dessus des habitudes et des préjugés de son temps, cet homme de guerre errant, qui n'était lui-même qu'un illustre volontaire, préfère pourtant, pour l'entretien des armées, au système de libre engagement alors partout en vigueur en Europe, celui des levées obligatoires, faisant du service militaire le premier des devoirs du citoyen. Non, sans doute, qu'il n'eût apprécié souvent, en les conduisant au feu, l'impétuosité héroïque des recrues de nos vieilles armées, qui, une fois qu'elles s'étaient données à la gloire, ne vivaient plus que pour elle, oubliant le toit natal, et quittant même le nom de leurs pères. Mais, par une sorte de divination, il

met encore au-dessus de ce dévoûment sans réserve le courage réfléchi du soldat de nos armées modernes, qui, n'obéissant qu'à la loi, voit encore dans la patrie, en mourant pour elle, la plus haute expression et l'image la plus sacrée de la famille. Étrange problème en vérité que celui que cette figure si originale propose au moraliste qui en voudrait expliquer les contrastes! Pourquoi faut-il que cette hauteur de pensée, cette noblesse de sentimens, qui respirent dans l'écrit de Maurice dès qu'il touche à son cher métier des armes, soient toujours restées en quelque sorte reléguées dans ce coin de son intelligence et de son cœur, et que, sauf les jours de combat, le reste de sa vie et de ses actes y ait toujours si peu répondu? Pourquoi, à part ces devoirs militaires, si largement conçus et vus de si haut, n'a-t-il jamais su s'astreindre à aucune autre obligation, je ne dis pas de conscience, mais seulement de décence et de dignité? Pourquoi faut-il qu'on ait dû le voir jusqu'à son dernier jour, et quand ses faiblesses n'avaient plus l'excuse de l'âge, livré à de grossières convoitises et ne reculant devant aucun moyen pour les satisfaire, recherchant des compagnies d'un libertinage vulgaire, et, afin de suffire aux prodigalités de ses débauches, condamné à se montrer souvent plus avide encore d'argent que d'honneurs? L'infime nature humaine comporte-t-elle donc ce mélange de misère et presque de bassesse avec des éclairs de grandeur, et faut-il à quelques âmes, pour sentir vibrer en elles des cordes généreuses, l'émotion du péril et de la gloire?

Ayant si bien réussi à conserver à la France ses premières conquêtes, il n'appartenait évidemment qu'au maréchal de Saxe de les continuer et de les étendre. Le commandement de l'armée de Flandre, pendant la campagne qui allait s'ouvrir, lui était donc dévolu par un consentement unanime; et le roi lui-même, en se proposant de se joindre à lui, n'avait pas la pensée de le lui disputer. Il vint donc à Paris aussitôt que ses troupes furent hivernées, moins pour jouir de ses succès que pour arrêter les mesures nécessaires aux efforts qu'il méditait encore. Rien n'égalait la légitime considération dont il se vit entouré. Un don de 100,000 écus lui fut octroyé pour sa bienvenue, à prendre sur les nouveaux impôts qu'on devait lever pour la continuation de la guerre. On fut même un instant tenté, l'ayant vu subitement se transformer à vue d'œil en prudent capitaine, de compléter cette métamorphose en faisant de lui un négociateur et un personnage politique. C'était le moment où on essayait de déterminer Auguste III à se mettre en avant pour rechercher la dignité impériale. L'élévation de la maison de Saxe ne pouvant être désirée par personne plus que par celui qui en sortait et qui en portait le nom, Maurice fut engagé à faire au-

près de son frère les instances les plus pressantes pour l'amener aux vues de la politique française. Il s'y prêta de bonne grâce, mais sans paraître ni espérer, ni même désirer bien vivement le succès de sa démarche : soit que, connaissant par expérience l'état intérieur de sa famille, il n'eût qu'une médiocre confiance dans l'énergie que mettrait Auguste à soutenir une si haute prétention; soit qu'ayant lui-même en tête un grand dessein, il comprît d'instinct que, si la politique française avait deux objets à poursuivre, l'effet inévitable de cette division d'attention et de forces serait de réduire les ressources dont on lui permettrait de disposer; soit enfin que, ne pensant plus qu'à la Flandre, l'Allemagne fût devenue le moindre de ses soucis. La lettre qu'il écrivit ou qu'on lui fit écrire à son frère eut un caractère tout officiel très différent du ton de vivacité familière qui lui était habituel. Il eut même l'art d'y intercaler cette phrase, qui n'avait rien d'engageant : — « Il me paraît, disait-il, que l'affaire de la succession de la maison d'Autriche n'est pas l'objet qui attire à présent la plus grande attention; » — et à sa sœur, la princesse de Holstein, avec qui il entretenait une correspondance amicale, il laissait voir plus nettement sa pensée : — « Le roi de Pologne, écrivait-il, a beau jeu pour devenir empereur, mais nous sommes Autrichiens en diable; il paraît qu'on me destine le commandement de l'armée de Flandre, où, selon toutes les apparences, se frapperont les grands coups. »

A cela près, et sauf ces préoccupations diplomatiques auxquelles il ne s'associait que du bout des lèvres, l'humeur générale qu'il trouva régnante à Versailles répondait assez, avec les goûts qu'on lui connaît, à celle qu'il devait y apporter lui-même; car, tout en pensant et en se préparant à la guerre, on s'y livrait avec entraînement au plaisir. L'esprit public, on le sait, en France, ne peut rester longtemps sous une impression ni triste, ni même sérieuse. Si, après des jours de peine et d'inquiétude, se présente une occasion naturelle de distraction et d'oubli, elle est saisie avec avidité par une réaction qui ressemble à la détente d'un ressort trop fortement comprimé. C'est l'effet que produisaient, après les douloureux événemens des années précédentes, après Prague et Dettingue, après les alarmes causées par l'invasion de l'Alsace, après les scènes pénibles de la maladie du roi et la fin sinistre de sa maîtresse, les fêtes qui durent être célébrées pour le mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne. — « On ne parle plus ici d'aucune nouvelle, dit le chroniqueur Barbier, on n'est occupé que de l'arrivée de Madame la dauphine, du départ du roi pour aller au-devant d'elle à Étampes, et des fêtes superbes qui se préparent tant à Versailles qu'à Paris. Le Français, en général, oublie toutes les inquiétudes

pour les nouveautés de marque et de plaisir. » — Et quelques jours après, le lendemain de l'arrivée de la princesse : — « Les habitans de notre ville, de tout état, qualité et condition, ont été furieusement en mouvement. Hier, lundi matin, le chemin de Paris à Sceaux était rempli de carrosses pour voir arriver et souper la princesse, surtout de ceux qui n'avaient point de facilité pour voir les fêtes de Versailles, où une chambre, dit-on, vaut 150 livres pour les trois jours. On a beau crier misère, le public trouve toujours de l'argent pour fêtes et plaisirs. » — Et, en effet, à partir de ce jour et pendant les trois mois qui suivirent, les écrits contemporains ne sont pleins que des récits de fêtes intimes ou publiques, de l'éclat des costumes des bals parés de Versailles et du faste des décorations dans les solennités plus largement ouvertes à la foule de l'Hôtel de Ville. C'est entre la cour et la ville une rivalité de démonstrations joyeuses et une émulation de folles prodigalités (1).

On ne réussissait même pas toujours à satisfaire les exigences du public : le prévôt des marchands était accusé de mettre trop d'économie dans ses illuminations, et les divertissemens de Versailles n'étaient pas toujours trouvés suffisamment récréatifs. Pour ceux-là, cependant, on en avait confié le soin à un maître qui devait s'y connaître, car ce n'était autre que Voltaire lui-même, parvenu cette fois au comble de la faveur, désormais admis dans toutes les confidences, initié à la politique par d'Argenson, à toutes les intrigues de cour par Richelieu, et qui, au moment même où on le chargeait d'écrire (comme je l'ai dit), au nom de Louis XV, à la tsarine Élisabeth, recevait l'ordre de préparer une représentation de gala avec intermèdes de chants et de ballets. Ce devait être une pièce de circonstance, s'inspirant de toutes les impressions du moment, à la fois un chant de guerre et un épithalame, destiné à célébrer, avec les réjouissances présentes de la noce royale, les espérances prochaines de la victoire. Cette commission imposait à Voltaire le devoir de rester à Versailles en permanence, dans une retraite assez douce dont il peignait pourtant en confidence les ennuis à ses amis : — « Ne plaignez-vous point, leur écrivait-il, un pauvre diable qui est bouffon du roi à cinquante ans, et qui est plus embarrassé avec les musiciens, les décorateurs, les comédiens et les comédiennes, les chanteurs et les danseurs, que ne le seront les huit ou neuf électeurs pour faire un césar allemand? Je cours de Paris à Versailles, je fais des vers en chaise de poste. Il faut louer le roi hautement, Madame la dauphine finement, la famille royale doucement, contenter la cour, ne pas déplaire à la ville... Je brave ici la fortune dans son

(1) Barbier et Luynes, février et mars 1745, *passim*.

temple, et je fais le même personnage qu'un athée dans une église. Ne m'oubliez pas, quoique je sois retiré du monde. » — Les correspondans de Voltaire savaient de reste, je pense, que Versailles n'était pas de toutes les églises celle dans laquelle il lui répugnait le plus d'entrer, et la divinité qu'on y adorait celle dont il refusait de reconnaître l'empire. Aussi ne durent-ils être que médiocrement émus de ces plaintes, d'autant plus que, comme toute peine mérite son salaire, Voltaire avait eu soin de s'assurer d'avance que la sienne ne resterait pas sans compensation. On lui avait promis la première place de gentilhomme de la chambre qui serait vacante. — « Mais, écrivait-il à d'Argenson, la charge de gentilhomme ordinaire ne vaquant presque jamais, et cet agrément n'étant qu'un agrément, on y peut ajouter la petite place d'historiographe,.. et, au lieu de la pension attachée à cette historiographie, je ne demande qu'un rétablissement de 400 livres; tout cela me paraît modeste, et M. Orry en juge de même. Il consent à toutes ces guenilles. »

Pourtant quand la représentation dut avoir lieu, devant un public de cour aussi brillant que bruyant, tout étincelant de parures et de diamans, *la Princesse de Navarre* (c'était le nom de la pièce objet de tant de soins) n'eut qu'un médiocre succès. On goûta fort la grâce des ballets et le charme de la musique, due au célèbre Rameau; mais pour la comédie elle-même (était-ce une comédie ou un drame?), elle parut faiblement versifiée et se traînant avec longueur à travers une intrigue assez obscure. On faisait d'abord trop de bruit pour bien entendre. Voltaire lui-même, malgré les complimens de rigueur qu'il reçut, eut le sentiment qu'il était resté au-dessous de l'attente commune, car il écrivait assez tristement : — « Mon ouvrage est décent, il a plu sans être flatteur. Le roi m'en sait gré, les Mirepoix ne peuvent me nuire; que me faut-il de plus? Je ne me suis mêlé que de lui plaire. » — Effectivement, le roi tint parole : la place d'historiographe fut accordée pour faire prendre patience en attendant celle de gentilhomme de la chambre, et la *guenille* même fut doublée d'une étoffe plus solide qu'on ne l'avait espéré, car une pension de 2,000 livres, et non de 400 seulement, y fut attachée (1).

En relisant aujourd'hui ce morceau de poésie, qui présente effectivement peu d'intérêt, et dont le mérite devait consister dans des allusions qu'on ne saisit plus, on n'y trouve dignes d'être notés que ces vers du prologue, qui peignent assez bien les dispositions du noble et frivole auditoire qui l'écoutait :

(1) Voltaire à Cideville, à Thiriot et à d'Argenson, 31 janvier, 8 février et 7 mars 1745. (*Correspondance générale.*)

Cueillez toutes les fleurs et parez-en vos têtes,
Mêlez tous les plaisirs, unissez tous les jeux,
Souffrez le plaisant même, il faut de tout aux fêtes,
Et toujours les héros ne sont pas sérieux.
Enchanté d'un loisir, hélas ! trop peu durable,
Ce peuple de guerriers, qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment et revole aux dangers.

C'était bien là l'état d'esprit de toute la vive jeunesse qui, pendant la représentation, bourdonnait, dit encore Voltaire, comme une ruche d'abeilles autour du roi, prête à combattre demain d'aussi grand cœur qu'elle s'amusait aujourd'hui, et ne cherchant à attirer les regards du prince que pour être appelée à l'honneur de le suivre sur le champ de bataille. Un document du ministère de la guerre nous apprend que l'escorte royale se composait de seize grands officiers et de cent dix-sept de moindre rang, mais tous également attachés à la personne du prince. On juge si ces désignations étaient recherchées, et c'était à qui saurait se faire remarquer au milieu même des danses, ou à la sortie du théâtre, pour obtenir au feu la place d'honneur. Pour achever de donner à ce départ, préparé avec tant de gaîté et d'entrain, tout à fait un air de fête, il aurait fallu, comme l'année précédente, un cortège féminin. Mais personne ne remplaçait l'altière Châteauroux dans la prétention d'accompagner et même de guider le roi dans le chemin de la renommée. Non que sa place fût restée longtemps vide, car on savait déjà quel nouvel attrait avait consolé son amant de sa perte. Tout le monde murmurait le nom d'une jeune beauté qui avait paru à l'un des bals de l'Hôtel de Ville avec un éclat inattendu, et que le roi n'avait pas quittée un instant du regard pendant toute la soirée. Mais ce nom était celui d'une famille bourgeoise, sans aucune relation avec les puissances connues de la cour. Antoinette Poisson, fille d'un intendant aux vivres et femme du fermier-général Lenormand d'Étioles, n'avait pas même une entrée de droit à Versailles, et si le bruit était déjà répandu que, grâce au valet de chambre Binet, son parent, elle y pénétrait le soir par des cabinets dérobés, personne ne croyait à la durée d'un caprice qui n'osait pas s'avouer tout haut. La nouvelle favorite, ayant encore tout à recevoir, n'avait le droit de rien exiger. Il fallait donc renoncer pour cette fois à mêler l'amour à la gloire. Mais en revanche, sûre de ne pas faire de rencontre gênante, la nouvelle dauphine sollicitait de la reine la permission de suivre son mari à l'armée : car cette fois le noble adolescent, bien qu'à peine âgé de seize ans, avait réclamé tout haut le droit d'aller combattre, ne voulant pas admettre qu'assez homme pour être époux, il ne le fût pas assez pour être soldat. La princesse ne

viendrait sans doute pas seule, on pouvait donc se flatter de retrouver au camp une cour plus jeune, plus libre, peut-être plus riante que celle de Versailles, et où les passe-temps de la galanterie reposeraient par intervalles des fatigues de la guerre (1).

Cette bonne humeur ne régnait pas seulement dans les rangs supérieurs de l'armée. Du haut en bas, chez les simples soldats mêmes, tout était en liesse, et c'était une joie générale de retourner, sous un chef qui inspirait confiance, visiter les riches plaines de Flandre, et surtout qu'il ne fût plus question de s'enfoncer dans les brumes et les neiges de l'Allemagne. On répétait dans les chambrées ce gai refrain, composé pour la circonstance par un chansonnier populaire :

Dérouillons, dérouillons, la Ramée,
Dérouillons nos fusils,
Le temps est venu de s'en servir.

Je n'irons plus, je n'irons plus à Prague,
N'y a plus là maille à gagner depuis
Que la reine de Hongrie a mis
En gage sa couronne et ses bagues.
Quand n'y a plus rien dans un endroit,
Nous et le roi y perdons nos droits,
Galopons vers un pays moins pauvre,
Galopons où l'on dit qu'il fait gras.

En un mot, jamais entrée de campagne n'avait plus ressemblé à une partie de plaisir ; la suite, en répondant à de si heureux présages, devait conserver jusqu'au bout la même apparence, et, malgré beaucoup de sang versé et les plus sérieux faits d'armes, le souvenir de cette brillante année 1745 retentit encore à travers l'histoire comme l'écho d'une fanfare joyeuse.

Il n'y avait, en réalité, que trop de divertissemens à Paris et à Versailles pour le bien de Maurice, qui y prenait part sans ménagement et sans choix, et dont la santé, très éprouvée par les fatigues de la dernière campagne, aurait eu besoin d'un autre genre de délassement. Le résultat fut que, le moment venu de se mettre en route, un mal dont il avait depuis longtemps le germe se manifesta avec une intensité qui ne lui permit pas de le dissimuler. C'était une hydropisie qui épuisait ses forces et lui rendait tout mouvement pénible. Son changement fut si rapide et si visible

(1) L'idée du voyage de la dauphine, un instant adopté, fut abandonnée au dernier moment. (*Journal de Luynes*, t. VI, p. 424.)

qu'on le crut mort; on ne lui donnait pas, dit Luynes, plus de quelques mois à vivre. Pouvait-il, dans de telles conditions, aller prendre son commandement? Lui seul n'hésitait pas à le croire. Voltaire, le rencontrant qui se traînait péniblement dans une galerie de Versailles, lui demanda avec intérêt si son départ n'allait pas compromettre ses jours. — « Il ne s'agit pas de vivre, répondit-il d'un ton indifférent, mais de partir. » — Effectivement, une médication énergique lui ayant apporté quelque soulagement, il quitta Paris dans les premiers jours d'avril, avec son état-major. Mais telles étaient ses habitudes connues, et telle aussi la contagion de ses exemples sur tout ce qui l'entourait, qu'au dernier moment, dans le convoi qui l'emmenait, on trouva, nous dit un historien allemand, mêlée avec les chariots de bagages, une voiture où se cachaient des femmes d'une compagnie douteuse; et le chirurgien qui l'accompagnait, trouvant cette société peu faite pour un malade, dut faire placer à chaque station une sentinelle de planton à la porte du général en chef, avec ordre d'arrêter toute visite suspecte (1).

Le rendez-vous des officiers chargés d'un commandement supérieur était à Valenciennes. Maurice y arriva le 15 avril; mais le mal, un instant suspendu, avait repris son cours pendant le voyage, et une ponction fut jugée nécessaire : elle fut pratiquée le 18, à cinq heures du matin, et dégagea cinq pintes d'eau. Deux heures après, le patient était au travail et eut avec le maréchal-général des logis Cremille et son adjoint, le comte d'Espagnac, une conférence qui n'en dura pas moins de cinq. Nulle trace d'altération n'était visible sur son visage : pas un mot ne fut dit de l'opération, et on ne la connut que quelques jours après, par la diminution visible de l'enflure.

L'armée, composée de 190 bataillons de troupes régulières et 10 de milice, de 160 escadrons, ayant un équipage d'artillerie de 100 pièces de campagne et 27 de siège, en tout plus de 90,000 hommes, fut répartie en trois corps, embrassant les deux rives de l'Escaut dans un vaste demi-cercle dont la droite était à Maubeuge, le milieu à Valenciennes et l'extrémité gauche à Warneton, sur le territoire flamand. Puis un rapide mouvement de concentration dut être imprimé à tous ces corps pour se rapprocher de Tournay, en amont et en aval du fleuve, afin d'opérer l'investissement de cette place, que sa position sur l'Escaut et les excellentes fortifications dont Vauban l'avait munie rendaient très

(1) Luynes, t. VI, p. 408.— Voltaire, *Siècle de Louis XV*.— Weber, *Moritz Graf von Sachsen*. — Le dernier détail, qui ne se trouve dans aucune biographie française, a dû être emprunté par Weber aux dépêches du comte de Loos, ministre de Saxe à Paris.

importante, et dont la prise était le premier objet de la campagne. Le plan fut exécuté avec rapidité et précision; en quelques jours, les trois corps eurent pris position sur les deux rives de l'Escaut, l'un au-dessous de Tournay, sur la rive gauche, les deux autres au-dessus, sur la rive droite; des ponts furent établis de part et d'autre pour assurer les communications, et, dès le 30 avril, l'investissement était presque achevé et la tranchée déjà ouverte, avant que le gouverneur de la ville fût de retour de Bruxelles, où, à peine averti du dessein des Français, il était allé en donner avis aux commandans des forces alliées coalisées contre nous.

On était loin, dans le camp ennemi, de s'attendre à être attaqué si vigoureusement et pris de si court. On s'y livrait, au contraire, sans contrainte, à la plus absolue, à la plus aveugle confiance. C'était le mot d'ordre venu de toutes les capitales de l'alliance, de Londres comme de Vienne et de La Haye. Depuis le coup de théâtre de la soumission de la Bavière, suivi des plaintes désespérées de Frédéric abandonné; depuis qu'on avait vu la France se laisser enlever sans combat ce terrain de l'Allemagne, si chèrement disputé par elle pendant trois années, au lieu d'expliquer cette triste résignation par un changement d'humeur naturel à l'instabilité de notre caractère national, on se plaisait à y lire un aveu publiquement constaté d'impuissance. Pour se laisser réduire à une si cruelle extrémité, il fallait, disait-on, que cette orgueilleuse nation fût à bout de vivres et de ressources, et si, faute de pouvoir étendre son bras plus loin, elle tentait encore une dernière lutte à sa porte et sur sa frontière, sa force, désormais brisée, allait expirer dans ce suprême effort. C'est en Angleterre surtout que cet abattement et cet abaissement présumés de la puissance française étaient admis comme fait acquis, avec une crédulité complaisante, et célébrés avec une exaltation présomptueuse. — « On répète ici, écrit à cette date même, le 7 mars, un correspondant français à Londres, que la France est hors d'état de se soutenir par elle-même, épuisée qu'elle est d'hommes et d'argent, inquiète dans son sein pour ses propres sujets; elle sera dans peu réduite à demander avec soumission la paix et à en recevoir les conditions de la Grande-Bretagne et de ses alliés... On se flatte d'exercer désormais cette influence, qui ne peut être contre-balancée par aucune puissance. On a pour soi tous les électeurs, à l'exception du roi de Prusse; les cercles et les autres princes de l'empire s'offrent d'eux-mêmes à l'Angleterre : elle fera un empereur à son gré... En un mot, l'Angleterre va devenir l'arbitre de l'Europe, lui donner des lois et parvenir à cette monarchie à laquelle la France aspirait depuis longtemps; ceci est en substance la perspective actuelle des grands et

des petits (1). » Le cabinet britannique, tout le premier, oubliant les intentions pacifiques et modérées dont il avait été animé à son début, cédait à cet entraînement patriotique. Pour assurer à l'Angleterre la première place et le grand rôle dans la destruction anticipée de sa rivale, il avait réclamé et obtenu que le commandement supérieur des forces alliées fût confié à un prince anglais, le duc de Cumberland, second fils du roi George, à peine âgé de vingt-deux ans, mais déjà célèbre par sa valeureuse conduite à la bataille de Dettingue. Cette prééminence lui fut d'autant plus facilement accordée que le seul général qui aurait pu la lui disputer, parce qu'il occupait le même poste dans la campagne précédente, le duc d'Arenberg, ne devait pas prendre part à la lutte. Dans le partage des forces de la coalition, il avait été convenu que le gros des troupes autrichiennes, sous la conduite de leur meilleur chef, irait prendre position sur les bords du Rhin pour faire face à l'armée du prince de Conti, les Allemands se chargeant ainsi de défendre le sol de leur patrie. Leur place devait être prise par les contingens hollandais, que les états-généraux venaient de voter sur la demande de Chesterfield. Il ne restait en fait de soldats de Marie-Thérèse que quelques milliers d'hommes, levés principalement dans les Pays-Bas autrichiens et conduits par le vieux Königseck, trop usé par l'âge et les fatigues pour prétendre au premier rang. Quant aux troupes hollandaises, les états-généraux, avec une maladresse qui ne leur était que trop ordinaire, au lieu d'en confier la direction au prince de Nassau, qui était le chef désigné, mais dont le nom seul effrayait leur jalousie bourgeoise, avaient été chercher en Allemagne un diminutif de souverain, le prince de Waldeck, personnage ridicule qui n'était connu que par des prétentions de vanité puérile. Aucun de ces noms ne pouvait soutenir un instant la comparaison avec celui d'un prince anglais. Le duc de Cumberland restait donc, malgré son âge, généralissime de fait encore plus que de droit, bien que, dans l'armée de 60,000 hommes qui allait marcher à sa suite, il ne comptât, en fait de sujets de son père, que 20,000 Anglais et 3,000 Hanovriens. C'était lui qui allait rencontrer sur le champ de bataille le roi de France et le dauphin. Jamais la lutte des deux nations, qui se provoquaient depuis tant de siècles sur les deux rives de l'Océan, n'avait pris à ce point le caractère d'un duel entre les deux royautés : on était reporté subitement à quatre cents ans en arrière, aux jours du prince Noir et du roi Jean, au lendemain de Crécy et de Poitiers.

(1) Latouche, agent français à Londres, à La Ville, à La Haye, 7 mai 1745. (*Correspondance d'Angleterre.* — Ministère des affaires étrangères.)

La vigueur imprévue de l'attaque du maréchal de Saxe, tombant à Bruxelles au milieu d'un concert de prévisions flatteuses, causa bien un instant d'étonnement, mais sans ébranler ni la confiance que le jeune général avait en lui-même, ni celle qu'on plaçait en lui. Transmise promptement de Bruxelles à La Haye, où se tenait encore une petite conférence diplomatique en permanence autour de Chesterfield (qui ne voulait pas partir avant de connaître l'issue des événemens), la nouvelle y causa plus de satisfaction que d'inquiétude. On était convaincu qu'en s'avançant sur le territoire flamand, le maréchal de Saxe se mettait en prise et courait à sa perte. — « Le ministre de Sardaigne, le plus passionné de la clique, écrit le chargé d'affaires La Ville, se promenant hier dans une des salles de la cour où l'on conserve les étendards pris sur la France à Ramillies et à Malplaquet, disait hautement qu'on allait remplacer ces vieilles guenilles par des trophées plus modernes et plus brillans... » — L'envoyé de l'électeur de Cologne, dînant chez l'envoyé anglais, lord Chesterfield, avec une compagnie nombreuse, demanda à qui appartiendraient les prisonniers que les alliés allaient faire sur les Français. Chesterfield seul était moins exalté, et, peu confiant dans les mesures prises par ses alliés, il lui arrivait de dire à l'oreille qu'on ne savait jamais ce qui arriverait à un char attelé d'un cheval, d'un âne et d'un singe ; mais, ce soir-là, ne voulant décourager personne, il se borna à répondre cette phrase un peu ambiguë : — « Le dé est jeté, nous jouons à quitte ou double ; il n'y a communément que les coups hardis qui réussissent. »

Quant à Cumberland, son plan était fait : pendant qu'il battait Maurice et les Français sur l'Escaut, le duc d'Arenberg en ferait autant du prince de Conti sur le Rhin, et les deux armées victorieuses, entrant ensemble sur le sol français, se donnaient rendez-vous pour s'embrasser à Paris. — « J'y serai, disait-il, ou je mangerai mes bottes. » — Le propos fut tenu assez haut pour être rapporté au maréchal de Saxe, qui dit en souriant : — « Voilà un Anglais un peu Gascon, mais s'il tient à manger ses bottes, nous nous chargeons de les lui apprêter. »

Ces forfanteries, tout en prêtant à rire, n'en annonçaient pas moins chez le jeune prince l'intention sérieuse de marcher droit à Tournay pour interrompre les opérations du siège. Maurice crut donc devoir donner avis à Versailles que l'action décisive pouvait s'engager plus tôt et plus vivement qu'on ne s'y attendait. — « Je n'ouvre pas moins la tranchée demain soir, écrivait-il au ministre

(1) La Ville, chargé d'affaires, à d'Argenson, 7-14 mai 1745. (*Correspondance d Hollande.* — Ministère des affaires étrangères)

de la guerre, le comte d'Argenson; il se peut très bien que je sois obligé de lever le siège pour aller au-devant des ennemis, mais il n'est pas possible de rester dans l'inaction l'espace de temps qu'il leur faut pour s'assembler... Quant à moi, il ne m'importe guère que je sois obligé de lever le siège, et je sacrifie toujours ma réputation au bien du service du roi. » — Il donnait en même temps des nouvelles d'un optimisme très exagéré sur l'état de sa santé.— « J'ai été hier quatre heures à cheval, disait-il, sans que cela m'ait fatigué; j'ai eu ensuite une indigestion, mais je me porte fort bien aujourd'hui (1). »

Le ministre lui répondit courrier par courrier. — « Sa Majesté a fort approuvé vos vues et vos résolutions. Je ne vous répéterai pas ce que je vous ai déjà mandé sur la confiance entière qu'Elle a dans votre zèle pour son service, et dans l'intérêt que vous prenez à sa gloire. Elle s'y livre entièrement; Elle est impatiente de vous aller joindre, et si Elle pouvait avancer le moment, Elle le ferait avec plaisir. Mais les préparatifs d'une marche telle que la sienne ne sont presque pas possibles à changer; c'est ce que j'ai pris la liberté de lui représenter. Elle m'a cependant ordonné de vous mander qu'au cas que les choses tournassent de façon que son arrivée, vingt-quatre heures plus tôt, lui fît avoir une part à une action qu'Elle ne voudrait pas laisser échapper, vous n'auriez qu'à lui dépêcher un courrier au-devant d'Elle et qu'Elle se rendrait tout de suite de Compiègne au camp, où Elle pourrait arriver vendredi dans la soirée (2). »

Effectivement, le départ de Versailles, précipité par l'impatience de Louis XV, s'accomplit cette fois sans les lenteurs et les formalités habituelles à tous les mouvemens des personnes royales, et Luynes lui-même, si exact à tenir registre de tous les détails, ne trouve à nous raconter que quelques scènes de ce drame intérieur de la famille, qui se ressemblent dans tous les temps comme dans toutes les conditions sociales, et dont on devine l'émotion au travers, j'ai presque dit à la faveur de la discrète sécheresse de son récit. Les équipages étaient déjà commandés pour le lendemain, que la reine n'en avait pas encore connaissance; elle ne sut que les ordres étaient donnés que par un mot dit à l'ambassadeur d'Espagne devant elle et dans son appartement, après quoi le roi en sortit sans lui dire adieu *comme les autres jours*. Le jour venu, à l'heure dite, c'est la reine qui se rend chez son époux, comme c'était son usage chaque matin, mais pour n'y rester aussi qu'un

(1) Maurice de Saxe au comte d'Argenson, 29 avril 1745. (Ministère de la guerre.)
(2) Le comte d'Argenson à Maurice de Saxe, 2 mai 1745. (Ministère de la guerre.)

moment, *comme à son ordinaire*, et ne faire qu'entrer et sortir. A la porte, elle s'arrête et se met au guet dans un petit passage voisin que le dauphin devait traverser pour être admis à son tour chez son père. Dès qu'elle l'aperçoit, elle se jette dans ses bras tout en larmes : — « Ah! mon fils! s'écrie-t-elle, en serrant contre son cœur l'enfant dont la tendresse était la seule consolation de sa solitude, dans quatre jours vous ne songerez plus à moi. » — Quant à la jeune dauphine, à qui tant de hâte ne permettait pas d'accomplir le projet qu'elle avait formé de suivre son mari, son affliction était telle qu'elle ne put se lever pour assister à la messe célébrée pour les voyageurs.

Le trajet fut fait en deux jours, de Versailles à Douai, avec une seule station à Compiègne, remarquable célébrité pour l'époque et dans l'état des routes. A Douai, le 8 mai au soir, le roi venait à peine de se coucher qu'il fallut rentrer chez lui pour lui amener un courrier de l'armée. Le maréchal de Saxe, suivant son désir, l'avertissait que le temps pressait, et qu'il n'y avait pas un instant à perdre s'il voulait prendre part aux dispositions du combat. Sa résolution fut arrêtée à l'instant, et il était parti au point du jour, en défendant qu'on éveillât le dauphin, encore livré à cette heure matinale au paisible et profond sommeil de la jeunesse.

L'arrivée du roi, le 9 mai dans l'après-midi, devançant l'attente générale, fut saluée par les acclamations de toute l'armée. La matinée du 10 fut employée par lui à reconnaître, avec Maurice, l'état des lieux et les mesures déjà prises. Réflexion faite, le maréchal s'était résolu à ne pas donner à l'ennemi qui approchait, ni à la garnison déjà captive de Tournay, la satisfaction de voir lever le siège. Mais, averti que le duc de Cumberland arrivait de Bruxelles par la route de Mons, il s'était décidé à l'attendre en force pour lui barrer le chemin avec le gros de ses troupes sur la rive droite du cours supérieur de l'Escaut, ne laissant sur l'autre rive et en aval que ce qui était nécessaire pour défendre les tranchées ouvertes et maintenir les lignes d'investissement : le quartier-général du roi devait rester aussi sur la rive gauche, au village de Calonne, mais tout à fait sur le bord du fleuve et en face d'un pont qui en assurait le libre passage.

Ces dispositions étaient l'objet de critiques très vives, exprimées presque tout haut dans l'entourage même du maréchal. La continuation du siège, disait-on, avait l'inconvénient de paralyser une partie des forces dont on pouvait avoir besoin au jour de l'action et de placer nécessairement le lieu de rencontre des deux armées dans le voisinage et presque sur le bord même de l'Escaut, les Français ayant le fleuve à dos, ce qui, en cas d'échec, accroissait les

difficultés et les périls d'une retraite. On ajoutait que la route de Mons n'était pas la seule qui conduisait de Bruxelles à Tournay, il en existait une autre par Ath, aboutissant au côté de la ville qui faisait face au cours inférieur du fleuve. La démonstration faite par l'ennemi sur celle de Mons pouvait n'être qu'une feinte destinée à donner le change, tandis que la véritable attaque, suivant la direction opposée, amènerait l'ennemi devant des tranchées insuffisamment gardées et des lignes peu garnies, faciles à percer. Si un coup de main heureux le rendait maître de la place, nous serions pris à revers et coupés même de toute communication régulière avec la France. Cette inquiétude, assez généralement répandue, était accrue par l'impression sinistre que causait un douloureux incident survenu le matin même. Un baril de poudre ayant pris feu par la faute d'un soldat, le marquis de Talleyrand, officier d'une rare distinction, et quatre-vingts hommes qui l'entouraient, venaient d'être enlevés d'un seul coup, et leurs cadavres, portés par la force de l'explosion jusque sur les ouvrages avancés de la ville, en avaient été brutalement rejetés par les défenseurs de la citadelle pour retomber tout sanglans et tout mutilés dans la tranchée. Cette nouvelle portée au maréchal, qui était encore au lit, paraissait lui causer une si vive douleur, qu'il était resté une heure sans dire un mot, derrière ses rideaux fermés, comme s'il n'eût pas eu la force de se soulever. On voyait dans cet abattement inaccoutumé l'effet d'une atteinte nouvelle du mal qui ne cessait pas de le miner et l'indice que, malgré l'obstination de son courage, la fermeté de son âme cédait à l'affaiblissement de son corps. — « Le maréchal baisse, » disait-on ; soupçon d'autant plus naturel que, sa dernière excursion à cheval ne lui ayant pas réussi, il ne croyait pas prudent de la renouveler, et on le voyait passer dans un petit panier d'osier et ridiculement affublé d'un justaucorps de taffetas matelassé qui lui tenait lieu d'une cuirasse, comme on en portait encore alors, dont il n'aurait pu supporter la gêne.

Il ne fallut que peu de temps et peu de paroles au maréchal pour faire voir au roi, par la lucidité de ses explications, que, quoi qu'on en pût penser, son mal (comme le dit son biographe et son aide-de-camp d'Espagnac) *n'influait pas sur sa tête*. Il eut aisément démontré qu'une fois l'ennemi engagé (comme on en avait l'assurance) sur la route de Mons, il ne pouvait en sortir pour se porter sur une autre voie sans faire un long détour à travers des ravins et des obstacles qui lui feraient perdre des momens précieux et permettraient à l'armée française, placée sous les murs mêmes de Tournay, de se porter à sa rencontre en temps utile, pour le devancer sur quelque point qu'il se présentât. Le roi, pleinement convaincu,

se retourna alors vers les groupes nombreux et bruyans qui le suivaient. — « Monsieur le maréchal, dit-il à haute voix, en vous confiant le commandement de mon armée, j'entends que tout le monde vous obéisse, et je suis ici pour en donner l'exemple. » — Tous les murmures cessèrent. Dans l'après-midi, d'ailleurs, des coups de feu, échangés sur la route de Mons, firent comprendre que le maréchal ne s'était pas trompé et que c'était bien de ce côté qu'allait venir l'attaque. Il n'y eut plus dès lors aucun doute ni sur le moment, ni sur le lieu où s'opérerait le choc des deux armées. Le roi acheva sa tournée, et, en rentrant à Calonne, annonça qu'il serait le lendemain, dès le matin, à côté du maréchal, à la tête de l'armée. En rentrant, il rencontra, venant au-devant de lui, le ministre des affaires étrangères, le marquis d'Argenson, qui était parti de Paris pour le rejoindre avec plusieurs autres ministres. Le marquis ne s'attendait pas à trouver à son arrivée que la bataille était imminente. — « Jamais, dit-il, je vis d'homme si gai de cette aventure qu'était le maître. Nous discutâmes ce point historique... quel de nos rois avait gagné la dernière bataille royale? Je vous assure que le courage ne faisait pas tort au jugement, ni le jugement à la mémoire. De là on alla coucher sur la paille. Il n'y a point de nuit de bal plus gaie, jamais tant de bons mots. On dormit tout le temps qui ne fut pas coupé par des courriers et des aides-de-camp. Le roi chanta une chanson qui a beaucoup de couplets, et qui est fort drôle (1). » — Quant au maréchal, il passa la nuit devant le camp, dans sa petite voiture d'osier, qu'il appelait son berceau, donnant ses derniers ordres aux officiers de son état-major, qui restèrent aussi autour de lui la nuit entière, avec leurs chevaux sellés et bridés.

L'emplacement choisi pour cette mémorable action se trouvait être un véritable champ clos qu'on aurait pu croire dessiné tout exprès à plaisir pour le spectacle d'une guerre de parade ou d'un tournois. C'était une plaine de forme presque ovale, d'une demi-lieue de largeur sur trois quarts de lieue de profondeur, s'étendant en pente douce sur les bords de l'Escaut, à une petite distance et en vue des murs de Tournay, et bordée d'un côté par une des sinuosités du fleuve, et de l'autre par un bouquet de bois épais, connu dans le pays sous le nom de bois de Barry. L'ennemi devait nécessairement traverser cette plaine pour arriver jusqu'à la ville, qu'il se proposait de délivrer; il s'agissait donc de lui en rendre l'accès inabordable. C'est à quoi Maurice avait pourvu en élevant sur la lisière une série de redoutes échelonnées de distance en dis-

(1) D'Argenson à Voltaire, mai 1745. (*Correspondance générale.*)

tance et garnies de canons. Entre ces bastions improvisés, il déployait sur deux lignes son infanterie et son artillerie presque tout entière, présentant ainsi d'un bout de la plaine à l'autre un front de bataille continu. Sa forme était celle d'un angle très obtus dont une des extrémités touchait à droite au village d'Anthoin, sur le bord de l'Escaut, l'autre à gauche au bois de Barry, tandis que le sommet était placé en avant de ces deux points, au village de Fontenoy. Anthoin était protégé par de fortes batteries de canons placées des deux côtés de l'Escaut; Fontenoy et le bois de Barry par des redoutes; en outre, le village et le cimetière de Fontenoy étaient fortifiés et crénelés. Ces petits centres pouvaient faire entre eux des feux croisés qui semblaient rendre impossible le passage par l'intervalle qui les séparait. Au fond de la plaine, là où le sol s'abaissait, suivant un plan incliné pour se rapprocher de Tournay, restaient en réserve trois régimens d'infanterie, dérobés aux regards par la pente du terrain.

La cavalerie, forte de soixante-huit escadrons, était massée derrière les lignes d'infanterie, principalement sur la droite, entre Anthoin et Fontenoy. Plus en arrière, dans un hameau qu'on appelait la Chapelle-de-Notre-Dame-aux-Bois, et autour d'une petite éminence que surmontait un moulin à vent, stationnaient les escadrons de la maison du roi, les carabiniers et la gendarmerie, arrivés de Douai le matin même. C'était là que le roi devait venir prendre place pour assister, de ce point élevé, à tous les incidens du combat. Sa retraite était assurée par le pont de Calonne, dont les deux extrémités étaient défendues par de puissantes batteries. Enfin, pour compléter l'ensemble de ces dispositions, Maurice avait placé dans le bois de Barry une compagnie franche appelée la compagnie des Grassins, d'après le nom du partisan qui, suivant une pratique empruntée aux âges précédens (mais encore usitée, bien qu'assez rarement), l'avait levée à l'entreprise et en gardait le commandement. Puis, tout à fait à gauche et en dehors du champ de bataille, deux brigades de cavalerie étaient détachées, sous le commandement du comte de Lowendal, avec charge de surveiller toute démonstration hostile qui serait faite du côté du cours inférieur de l'Escaut.

Dès l'aube, le roi se mit en devoir de venir prendre la place qui lui était réservée. Le maréchal doutait encore que sa résolution de se mêler lui-même au combat persistât jusqu'au bout, et peut-être, au fond de l'âme, aurait-il préféré ne pas avoir à répondre de la sûreté d'une personne si précieuse. Aussi, feignant de croire et espérant peut-être qu'après un coup d'œil donné pour constater l'exécution des mesures convenues, de prudens conseillers décide-

raient le souverain à se retirer sur la rive gauche pour attendre l'événement, avait-il prescrit aux gardes du corps de ne pas se presser de le suivre de l'autre côté du pont; mais dès que le roi eut connaissance de cet ordre : — « Qu'ils passent sur-le-champ avec moi, dit-il, car, une fois le pont passé, à coup sûr je ne le repasserai pas (1). » — Un air de joie était toujours peint sur son visage; ses yeux brillaient d'un feu inaccoutumé. — « Jamais, se plaisait-il à répéter, depuis Poitiers, un roi de France n'a regardé les Anglais en face : il faut espérer que cette fois tout se passera mieux. »

L'attaque prévue ne se fit pas longtemps attendre. Cumberland, arrivé dès la veille au soir, s'était rendu compte, avec une grande justesse de coup d'œil, des dispositions auxquelles il avait affaire, et avait arrêté les siennes en conséquence. On dit que Königseck, qui l'accompagnait, un peu effrayé d'avoir à pénétrer une si redoutable barrière de fer et de feu, lui donna le conseil de ne pas engager l'action, mais de se borner à tenir les Français en échec et sous les armes, en profitant de ce qu'ils ne pouvaient sortir de leurs lignes sans dégarnir le siège de Tournay. On pouvait, croyait-il, leur tuer assez de monde par des escarmouches et une canonnade continue pour les obliger d'emprunter des renforts à leur armée de siège, ce qui donnerait à la garnison de la ville la facilité de se débloquer elle-même. C'était, dit d'Espagnac, ce que redoutait le maréchal, parce que c'est ce qu'il aurait fait lui-même à la place du général anglais. Mais Cumberland, jeune, ardent, pressé d'agir et de vaincre, ne voulut point se prêter à un système de temporisation (2). Distinguant très bien que les trois points d'appui de l'armée française étaient les défenses élevées à Anthoin, à Fontenoy et au bois de Barry, il résolut de diriger une triple attaque pour les enlever tous les trois d'un seul coup. Waldeck, avec les Hollandais, dut se présenter devant Anthoin; lui-même, avec les Anglais et les Autrichiens devant Fontenoy, tandis qu'un de ses lieutenans, lord Ingoldsby, avec un corps de highlanders écossais, pénétrerait dans le bois de Barry pour s'en rendre maître.

Ces coups étaient bien portés, aucun d'eux pourtant ne réussit. Les Hollandais, les premiers à agir, furent presque immédiatement mis hors de combat; ce qui les déconcerta complètement, ce fut qu'au feu qui partait d'Anthoin même se joignit, contre leur attente, celui des batteries situées de l'autre côté de l'Escaut, dont ils ne soupçonnaient pas l'existence et dont la portée se trouva suffisante pour les atteindre; obligés de reculer une première fois, ils revin-

(1) D'Espagnac, *Histoire du maréchal de Saxe*, t. II, p. 56.
(2) D'Espagnac, t. II, p. 60.

rent à la charge une seconde, mais pour se voir tellement malmenés qu'un de leurs escadrons tout entier fut emporté et qu'il n'en resta plus debout que quinze hommes. A partir de ce moment, complètement découragés, ils allèrent se mettre à couvert derrière un petit monticule qui leur servit d'abri et dont ils ne bougèrent plus de la journée, se sentant incapables de remplir l'ordre qu'ils avaient reçu, en attendant de nouveaux qui n'arrivèrent pas. Cette première phase du combat se passant dans le voisinage de la colline où se trouvaient le roi et le dauphin, les deux princes quittèrent un instant leur poste pour la suivre de plus près. Les balles sifflaient à leurs oreilles, un boulet vint mourir à leurs pieds; le roi, le rejetant vers le dauphin : — « Renvoyez cela à ces gens-là, dit-il en riant, car je ne veux rien garder d'eux. » — Un instant après, le feu cessa; et le maréchal, averti de cet heureux début de la journée, vint lui-même pour s'assurer de son succès; mais comme on s'empressait autour de lui pour lui en faire compliment : — « Doucement, messieurs, dit-il : tout n'est pas dit; allons maintenant aux Anglais; ils seront de plus dure digestion (1). »

Effectivement, l'assaut donné au village de Fontenoy fut plus vif, plus obstiné et plus meurtrier. C'était le centre et la clé de la situation ; ce point de la ligne forcé, l'armée française était coupée en deux tronçons qui ne pouvaient plus se rejoindre. C'est ce qui était senti de part et d'autre, et donna au conflit un caractère particulièrement âpre et acharné. Cumberland commandait lui-même. Maurice, toujours porté dans son petit chariot, vint se placer en face de lui, accompagné du maréchal de Noailles, qui suivait le roi en qualité de ministre, sans exercer aucun commandement, mais qui, oubliant la supériorité de son âge et de sa situation, se plaisait à se faire l'auxiliaire officieux de son ancien lieutenant. Noble désintéressement, qui venge sa mémoire de bien des calomnies! C'était entre les deux maréchaux un touchant échange d'amitié et de déférence. Noailles affectait de prendre les ordres de Saxe, et Saxe les avis de Noailles, qu'il appelait tendrement son père. Sous leurs yeux, l'attaque fut renouvelée trois fois avec une violence inouïe. L'air était assourdi par le son des clameurs gutturales qui sortaient des poitrines anglaises, mais rien ne put tenir devant le feu des redoutes et des régimens massés autour d'elles; un fossé assez profond, creusé en avant du village, fut littéralement rempli de cadavres. De guerre

(1) D'Espagnac, t. II, p. 66, — *Souvenirs du marquis de Valfons*, p. 116. — Carlyle, *Histoire de Frédéric le Grand*, t. IV, p. 116. Cet écrivain, qui, en général, ne se fait aucun scrupule, pour rendre son récit plus dramatique, d'emprunter le détail des faits à son imagination, paraît avoir eu ici des renseignemens assez certains, tirés d'un document anglais inédit.

lasse, après la troisième tentative, Cumberland dut se replier. Mais au moment où les deux maréchaux allaient rendre compte au roi de ce nouveau succès, deux pertes très sensibles vinrent les frapper au cœur l'un et l'autre. Le jeune duc de Gramont, neveu de Noailles, le même qui, par un excès d'ardeur, avait tout compromis à Dettingue, après avoir valeureusement combattu sous les yeux de son oncle, se séparait de lui en l'embrassant; un boulet vint frapper son cheval, qui s'abattit. — « Prenez garde, monsieur, votre cheval est tué, » lui dit un officier qui le suivait. — « Et moi aussi, monsieur, » répondit-il. — Il avait la cuisse fracassée, et, une heure après, il expirait. Quelques instans plus tard, c'était le commandant en chef de l'artillerie, M. du Brocard, qui était frappé au moment où, malgré les avertissemens de ceux qui l'accompagnaient, il s'avançait lui-même pour faire remettre en ligne des batteries qu'il trouvait déplacées. Maurice n'avait pas de meilleur ami que ce fidèle compagnon de toutes ses campagnes, et, malgré la joie de voir jusque-là tout réussir suivant ses desseins, le coup lui sembla si cruel que des larmes parurent dans ses yeux. Ceux qui suivaient, d'ailleurs, se prenaient à tout moment à craindre que la force ne vînt à lui manquer: la contraction de ses traits trahissait une douleur intense que toute son énergie avait peine à dominer. On dit que, pendant toute la durée de l'action, il portait dans sa bouche une balle de plomb pour entretenir la salivation et empêcher que, par l'ardeur de la fièvre, le palais et la gorge ne fussent tout à fait desséchés (1).

Tout cependant marchait suivant ses souhaits, car, à l'extrémité de gauche, la troisième attaque, conduite par les Écossais, était moins heureuse encore que les deux autres. Lord Ingoldsby, à qui la tâche en était confiée, n'osa en réalité même pas la tenter. Trouvant les deux redoutes qui gardaient l'entrée et la sortie du bois de Barry plus fortes qu'il ne s'attendait, effrayé d'ailleurs de voir se lever devant lui la compagnie des Grassins, qui s'était couchée à terre pour le laisser arriver, et dont il ne soupçonnait pas la présence, il jugea les forces dont il était muni insuffisantes et fit demander un renfort de canons. C'était mal prendre son temps. Au moment où le feu était si vivement engagé devant Fontenoy, Cumberland ne pouvait se passer de la totalité de ses moyens d'action. Ingoldsby recula alors sans coup férir. Son attitude parut si indécise et sa conduite si molle qu'il dut plus tard en rendre compte à Londres devant une cour martiale (2).

(1) *Vie privée de Louis XV*, t. II, p. 245. — D'Espagnac, t. II, p. 263.
(2) Carlyle, *loc. cit.*

Ainsi, à une heure encore peu avancée du jour (il n'était que huit heures du matin), le triomphe était complet : les fortifications improvisées par Maurice avaient tenu bon contre toutes les attaques, et le rempart vivant qui les soutenait, quelquefois entamé, mais toujours aisément réparé, n'avait cédé nulle part. Il ne restait plus à Cumberland qu'à se retirer et à reprendre (il en était temps encore) l'attitude prudente que lui avait indiquée Königseck. Mais après une action si présomptueusement engagée et tant de sang déjà versé, l'échec eût été tel que le vieux général lui-même n'osa pas insister pour une retraite, qui aurait eu le caractère d'une déroute. Ce fut lui, dit-on, au contraire, qui imagina une manœuvre d'une incroyable hardiesse. Laissant de côté les positions retranchées qu'on n'avait pu emporter, il conseilla de s'avancer entre elles, pour faire une trouée dans l'espace qui séparait Fontenoy du bois de Barry. L'intervalle était trop étendu pour avoir pu être complètement garni de troupes ; mais, en revanche, l'abord en était défendu par la nature même du terrain, dont une déchirure formait à cet endroit un ravin profond, d'un accès naturellement difficile et rendu plus impraticable encore par de grands abattis d'arbres. C'était donc dans ce fond qu'il fallait descendre, par une pente très raide, puis marcher à travers des obstacles sans nombre, sous le feu combiné des redoutes de droite et de gauche, pour trouver ensuite, après avoir gravi la pente opposée, les troupes françaises en armes sur le rebord du ravin, et prêtes à empêcher les assaillans d'y prendre pied. Quelle entreprise ! C'était un véritable coup de désespoir. Mais ce fut peut-être précisément parce que la tentative était condamnée par toutes les règles de la prudence qu'elle faillit réussir. Maurice, en effet, est convenu lui-même que, s'il avait seulement eu le soupçon de trouver en face de lui un homme assez osé pour s'engager dans ce passage, il lui eût été aisé, moyennant une redoute de plus mise en travers, de rendre l'aventure, de très périlleuse qu'elle était, tout à fait impossible. Il avait laissé dans sa ligne de défense une baie trop large, n'ayant pas le souci de prévenir ce qu'il n'avait pas songé à prévoir.

Quoi qu'il en soit, si la conception était d'une hardiesse qui touchait à l'imprudence, l'exécution, grâce à l'impassible fermeté du soldat anglais, fut opérée avec tant de précision et de force que le coup de tête prit l'apparence d'une manœuvre tactique savamment méditée. On vit alors, avec une surprise qui fit bientôt place à l'admiration, une troupe tout à l'heure décimée, et qui paraissait ne plus pouvoir songer qu'à la retraite, se reformer d'abord régulièrement en trois colonnes serrées, puis, faisant un lent mouvement de conversion, s'engager à pas comptés sur des pentes escarpées, dans des chemins creux où on ne pouvait poser le pied sans être en dan-

ger de trébucher, et sous une pluie de boulets qui, partant de droite et de gauche, l'atteignait en flanc et à dos. La cavalerie, qui avait un instant paru se disposer à la suivre, dut reculer, la voie étant reconnue décidément impraticable pour les chevaux. Aussi fallait-il amener les canons à bras, en leur frayant un passage à travers d'étroits sentiers. Six pièces d'artillerie étaient portées ainsi en tête des colonnes, six autres gardées dans l'intérieur des lignes. Des files entières de soldats qui les portaient tombaient à chaque pas, mais les vides étaient sur-le-champ remplis, et, rien n'arrêtant cette marche intrépide, la tête des trois colonnes, très éprouvées, mais ni débandées ni intimidées, apparut bientôt de l'autre côté du ravin.

C'était là que devaient se trouver postés, pour les recevoir, quatre bataillons de gardes françaises et deux bataillons de gardes suisses; ces compagnies faisaient partie de la brigade que commandait le duc de Gramont, et qui venait de perdre son chef; et bien que le duc de Biron eût pris immédiatement sa place, un peu de désordre résultait toujours de ce changement de mains. De plus, le sol s'abaissait rapidement à partir du rebord du ravin, et en dérobait le fond aux regards. Les officiers des gardes françaises et leur nouveau commandant n'avaient donc pu suivre le mouvement ni en soupçonner toute la gravité; quand ils virent poindre les canons des batteries anglaises : — « Allons les prendre, » dirent-ils, plus surpris qu'effrayés, et ils s'avancèrent avec une poignée d'hommes. Mais, arrivés sur la crête du fossé, « ils furent bien étonnés, dit Voltaire, de trouver une armée devant eux. L'artillerie et la mousqueterie en couchèrent plus de soixante, et le reste fut obligé de revenir dans ses rangs. »

L'alarme une fois donnée, tous les bataillons français se serrèrent pour faire face à l'ennemi. Mais pendant que cette réunion s'opérait, les colonnes anglaises sortaient en ligne du ravin, et elles aussi se formaient en bataille dans la plaine. Quand une première rencontre dut avoir lieu, les deux troupes n'étaient plus qu'à cinquante pas de distance. En tête s'avançaient, de part et d'autre, l'élite de la noblesse des deux pays : le duc de Biron et le comte de Chabannes d'un côté; de l'autre, le comte d'Albemarle, Robert Churchill, fils naturel du duc de Marlborough, lord Charles Hay, frère du marquis de Tweedale. En s'abordant, ces gentilshommes se saluèrent comme s'ils s'étaient rencontrés à la promenade; puis il y eut un instant de silence et une halte comme pour un échange de politesses : — « Tirez donc, messieurs, dit alors lord Charles. — Non, monsieur, répondit à voix haute le comte d'Anterroche, lieutenant aux grenadiers de la garde, nous ne tirons jamais les premiers; tirez vous-mêmes. »

Dois-je avouer que cette scène fameuse de courtoisie élégante,

bien qu'attestée par des témoins oculaires, m'avait toujours laissé un peu incrédule et, pour tout dire, que j'y trouvais dans un tel moment un air de frivolité un peu déplacé? Quand tant de sang coulait à flots et que le destin de deux grands états était en péril, ce n'était guère le temps des révérences. Je n'ai changé d'avis qu'en trouvant, dans les *Rêveries* du maréchal de Saxe, un paragraphe entier consacré à établir « qu'une troupe ne doit jamais se presser de faire feu la première, attendu que celle qui a tiré en présence de l'ennemi est une troupe défaite, si celle qui lui est opposée conserve son feu, » et il recommande avec soin d'éviter ce qu'il appelle l'*abus de la tirerie*. Il me paraît donc très probable que les Français, en se laissant provoquer, ne faisaient qu'observer la consigne donnée par leur général et, franchement, je l'aime mieux ainsi; d'autant plus qu'il y a toujours quelque mérite à avoir gardé le souvenir d'une instruction si prudente dans un instant si critique. En tout cas, si la politesse régna au début des deux côtés, chez les Anglais elle ne dura guère, car lord Charles Hay a depuis raconté qu'ayant reconnu l'uniforme des gardes françaises et se souvenant de les avoir vus fuir à Dettingue: — « Attendez-nous, messieurs, leur cria-t-il; ne vous hâtez pas de vous mettre à la nage, l'Escaut n'est pas si facile à passer que le Mein (1). »

L'engagement qui suivit fut de nature à confirmer cette présomption. Il semblait, en vérité, que la troupe anglaise fût sortie du ravin fortifiée par ses pertes mêmes, parce que, obligée de se resserrer, elle présentait une masse plus compacte et plus difficile à percer. C'est une singularité que je laisse à expliquer à un plus grand peintre militaire que je ne puis me flatter d'être. « Sous le feu croisé du village et des redoutes, dit Frédéric dans l'*Histoire de mon temps*, les flancs de la troupe anglaise souffrirent et se retirèrent; son centre, qui en souffrit moins, continuait à avancer, et comme ses ailes se repliaient en arrière, son corps prit une forme triangulaire, qui, par la continuation du mouvement du centre et par la confusion, se changea en colonne. » — Ce n'était pas précisément un triangle, et, sur ce point seul, l'expression de Frédéric n'est pas d'une complète justesse; l'opération, d'ailleurs, très bien caractérisée par lui, aboutit seulement à faire des trois divisions de la colonne un seul carré long, un peu rétréci sur sa face supérieure. Ce bataillon carré formait ainsi un bloc de près de 15,000 hommes qui, à chaque pas qu'il avait à faire, commençait par vomir le feu de trois côtés à la fois. Contre cette masse impassible et impénétrable vinrent se briser, d'abord les gardes françaises et suisses, les premiers engagés, puis tous les régimens placés dans le voi-

(1) Carlyle, t, II, p 119.

sinage, qui accoururent au bruit du canon. L'attaque n'ayant pas été prévue dans ces conditions, il n'y eut pas d'ensemble non plus ni de concert dans la manière de la recevoir. Les bataillons français arrivaient de droite et de gauche, par pelotons isolés, pour se voir successivement repoussés, restant séparés dans leur défaite sans pouvoir parvenir ni même chercher à se joindre. Vainement, leurs officiers supérieurs payaient de leur personne avec un héroïsme impuissant. Plusieurs, déjà blessés à l'assaut de Fontenoy, vinrent achever de mourir dans cette nouvelle lutte. L'histoire a conservé entre autres le nom du marquis de Lutteaux, qui, gravement atteint, fut averti que sa troupe était engagée, au moment où on lui posait un premier appareil, et s'échappa des mains qui le pansaient en s'écriant : — « Laissez-moi passer, le service du roi m'est plus cher que la vie. » — Mais la formidable colonne avançait toujours; déjà elle avait dépassé le village de Fontenoy, et par un quart de conversion, elle pouvait le prendre à revers; Cumberland allait se trouver maître, par ce prodigieux détour, de la position dominante qu'il avait essayé inutilement le matin d'emporter de front.

Rien n'était perdu cependant, tant que Fontenoy tenait et tirait encore; car la colonne, malgré sa marche jusque-là victorieuse, restait toujours isolée, sans point d'appui et, à chaque pas même qu'elle faisait, plus à découvert dans la plaine, plus exposée par conséquent, en cas d'un retour offensif, à être coupée de sa retraite et enfermée dans le cercle même dont elle avait forcé l'entrée. C'est ce que Maurice, un instant surpris et alarmé, n'eut pas de peine à reconnaître, et son plan fut fait à l'instant. L'essentiel était de retarder ce qu'il ne pouvait tout de suite ni tout à fait arrêter, afin de se donner le temps de rallier et de ramener à la rescousse, par un assaut plus général et mieux combiné, ses régimens culbutés: coûte que coûte, il lui fallait gagner ce temps précieux. C'est à quoi pouvait lui servir utilement sa cavalerie, jusque-là restée presque tout entière immobile et encore intacte. A coup sûr, là où l'infanterie succombait, la cavalerie ne pouvait se promettre un meilleur succès. Mais ses escadrons, lancés sur le passage ou sur les flancs de la colonne, pouvaient former comme autant d'obstacles qui en gêneraient et en suspendraient peut-être le progrès. Plus d'un sans doute y périrait; mais de quelques heures sauvées par ce douloureux sacrifice dépendait le sort de la journée (1).

Avant de s'y résoudre pourtant, ne méconnaissant aucun des périls

(1) D'Espagnac, t. II, p. 74. C'est l'explication que donne ce confident de Maurice de ces charges répétées et meurtrières de la cavalerie, qui lui furent vivement reprochées.

de la situation, Maurice aurait voulu mettre en sûreté la personne des princes, très dangereusement exposés maintenant sur l'éminence d'où ils attiraient tous les regards. Il fit supplier le roi de se retirer de l'autre côté du pont de Calonne, qu'on aurait brûlé derrière lui : il l'assurait en même temps que rien n'était désespéré et qu'il saurait pourvoir à tout. — « Je ne doute pas, répondit le roi, qu'il fasse ce qu'il faudra, mais je reste où je suis. »

Le maréchal n'insista pas et, montant cette fois à cheval lui-même, il donna le signal, et la cavalerie s'ébranla. Son apparition (il fallait s'y attendre) ne fit au premier moment qu'accroître la confusion générale. Les escadrons s'avançaient à toute vitesse vers la colonne, mais là les chevaux, épouvantés de l'effroyable décharge qui les attendait, reculaient et ne pouvaient être ralliés qu'à cent pas de distance : ceux qui avaient perdu leurs cavaliers, échappés et errans, portaient le désordre dans tous les rangs. Ce qui coula de sang généreux, ce qui périt de noble jeunesse dans ces vaines tentatives, on aurait peine à le dire. Il y eut des escadrons qui revinrent tout meurtris huit fois à la charge. Un seul, appartenant au régiment de Noailles et que commandait le marquis de Wignacourt, réussit à approcher tout à fait des lignes anglaises, mais pour être détruit tout entier, sauf quatorze hommes qui y pénétrèrent, dont dix furent faits prisonniers, et le marquis, percé de deux coups de baïonnette dans le ventre, resta sur la place. Cette suite de sacrifices humains ne se prolongea pas pendant moins de quatre heures. Pénétré d'admiration de tant de courage et de douleur de tant de pertes, on entendit le maréchal s'écrier : — « Se pourrait-il que des troupes si braves ne fussent pas victorieuses? » — Le résultat qu'il cherchait, bien chèrement payé, fut pourtant en partie obtenu. Dans la mêlée générale, entre les cadavres d'hommes et de bêtes, au milieu des chevaux effarés ou abattus, la colonne anglaise s'embarrassa et se ralentit. Ce n'était encore qu'un médiocre avantage, car chaque minute qui s'écoulait, en retardant l'attaque, diminuait aussi la force de résistance. Les munitions commençaient à manquer dans les redoutes de Fontenoy et leur feu s'atténuait. Le succès final des Anglais paraissait encore si certain que, du haut des remparts de Tournay, d'où l'œil pouvait saisir l'ensemble des mouvemens, on poussait déjà des cris de triomphe, et toute la garnison s'apprêtait à s'élancer au-devant de ses libérateurs.

Le même spectacle était suivi avec une émotion pareille, et plus mêlée de trouble et d'angoisse, du lieu élevé où se trouvait le roi, et où Maurice, après avoir donné tous ses ordres pour le dernier et suprême effort qu'il préparait, était venu momentanément le rejoindre. Là, au milieu d'un tumulte inexprimable, se tenait, dit un

témoin oculaire, un conseil de guerre à cheval et où chacun parlait à voix haute, tandis qu'au pied de la colline et autour des ponts de l'Escaut refluait, comme portée par la vague d'une marée qui se retire, la tourbe des fuyards et des blessés. Des messagers arrivaient de minute en minute, toujours porteurs de tristes annonces. De nouvelles et plus vives instances furent faites auprès du roi pour le décider à la retraite. Mais, cette fois, Maurice s'y opposa énergiquement. Il sentait que, dans l'ébranlement des esprits, le départ du roi serait le signal d'un découragement général, peut-être d'une panique : derrière lui toute une foule éperdue se précipiterait vers le fleuve, encombrant les ponts, qui ne seraient suffisans ni pour la recevoir ni pour la supporter; ce serait un désastre sans nom. — « Quel est le j... f..., dit-il à haute voix, qui donne un pareil conseil? J'en étais d'avis tout à l'heure, maintenant il est trop tard. » — Au même moment, on voyait arriver, à bride abattue, l'épée à la main, les cheveux au vent, le visage enflammé, le duc de Richelieu, qui avait été envoyé pour reconnaître la situation et relever le courage des régimens refoulés à la gauche de la colonne. — « Quelle nouvelle? lui demanda-t-on avec empressement. — Ma nouvelle, dit-il, c'est que la bataille est gagnée, si on le veut. » — Il raconta alors qu'il avait trouvé à cette extrémité gauche la brigade d'infanterie irlandaise, énergiquement ralliée par le comte de Lally-Tollendal, colonel d'un de ses régimens, et entraînant par son exemple celle de Royal-Vaisseaux, très bien remise sur pied également par le comte de Guerchy, le seul de ses officiers qui n'eût été ni tué ni blessé: l'une et l'autre étaient soutenues par celle de Normandie, dont les vieilles bandes tenues en réserve n'avaient pas encore donné. Qu'on en fît autant de l'autre côté et la colonne, dont les rangs s'éclaircissaient, assaillie ainsi de toutes parts, pour peu qu'elle fût rompue sur un point, serait obligée de céder sur tous. Il n'y avait rien là qui ne fût conforme aux prévisions et aux desseins du maréchal, et qui permette de lui en disputer l'honneur aux yeux de la postérité. La reprise signalée sur la gauche n'était même que le commencement de l'exécution de ses ordres; mais le duc a la parole vive, et dans le port, dans l'allure, dans toute sa personne, je ne sais quoi d'entraînant qui commande la confiance. A l'écouter, l'espoir renaît dans tous les cœurs. Que se passa-t-il ensuite? Qui est-ce qui avisa en arrière du point où se tenait l'escorte royale, et sur le passage qu'elle devait suivre pour regagner le pont de Calonne, quatre pièces de canon, pourvues de leurs munitions et placées là pour assurer la retraite des princes? A qui vint la pensée que ces pièces, portées à la rencontre de la colonne et la visant en un point où on ne s'attendait pas qu'elle fût atteinte, pourraient y causer

une surprise et y faire une trouée dont l'effet serait décisif? Fut-ce Richelieu lui-même, qui n'a pas manqué de s'attribuer à lui seul l'honneur de ce qu'il a appelé l'invention d'une botte secrète, et qui a même affirmé que, pour ordonner le déplacement des pièces de canon signalées, il lui avait fallu décider le roi, non sans peine, à violer la consigne contraire du maréchal de Saxe? Fut-ce, comme d'autres récits le disent, un simple capitaine du régiment de Toulouse, portant le nom obscur d'Isnard? J'avoue que j'attache peu d'importance à cette guerre de noms propres : l'idée, après tout, était assez simple pour venir à plus d'un esprit à la fois. Et, d'ailleurs, ne sait-on pas que, dans les foules françaises, avec la vivacité de conception qui leur est propre, règne souvent un courant électrique qui fait que la même pensée semble jaillir à la fois de tous les cerveaux? Ce qui est certain, c'est que le roi se décida sans peine à sacrifier toutes les précautions qui n'intéressaient que lui-même, et, à ceux qui lui faisaient observer que les canons lui feraient faute en cas de retraite : « Il ne s'agit pas de se retirer, répondit-il, il s'agit de vaincre. » Il commanda au duc de Picquigny de faire avancer les canons, et le duc de Richelieu eut l'ordre de les faire suivre par les escadrons de la maison du roi, qui n'avaient pas encore bougé du poste de garde qui leur était confié. Un frémissement généreux parcourut alors tous les rangs; parmi ceux qui lâchaient pied tout à l'heure, ce fut un élan général pour retourner au combat. Il serait vain de chercher qui en donna le signal : ce n'était personne, jusqu'à ce que ce fût tout le monde.

Au même instant, chez les Anglais, c'était un effet contraire qui se produisait : le trouble et l'incertitude paraissaient se glisser dans leurs rangs. — « Je jetai les yeux sur la colonne, dit un humble témoin, d'autant plus véridique que, ne commandant rien, il avait le temps de tout regarder. Elle restait sans mouvement au milieu de la plaine; on aurait dit qu'elle n'était conduite par personne. » — La vérité est que Cumberland, surpris lui-même de son succès, hésitait à frapper le dernier coup qui le lui aurait assuré, de crainte de le compromettre en ébranlant cette solide cohésion de sa troupe, à laquelle il devait ce résultat inespéré. Frédéric, raisonnant après coup dans l'*Histoire de mon temps*, critique assez sévèrement cette timidité tardive. — « Puisqu'il avait, dit ce grand maître, ouvert le centre de l'armée française, il lui était aisé de séparer sa troupe en deux, et, par un à droite et un à gauche, de prendre en flanc toute l'infanterie française qui lui était opposée; il aurait, en même temps, fait avancer sa cavalerie pour soutenir ses colonnes ainsi divisées, et il est probable que ç'aurait été fait de l'armée française s'il avait agi ainsi. » — Avec tout le

respect dû à un si bon juge, il est peut-être permis de s'étonner que Frédéric ait oublié que toute la cavalerie des alliés était restée de l'autre côté du bois de Barry, et que l'infanterie anglaise occupait seule le terrain. Grande faiblesse! surtout à cet instant suprême, car la tâche de la cavalerie étant de poursuivre les fuyards pour achever leur déroute, c'était son absence précisément qui donnait au maréchal de Saxe la facilité de rallier son monde. Puis, séparer la colonne comme l'indique Frédéric, n'était-ce pas faire le jeu de ses adversaires, en ouvrant devant eux les flancs de cette masse compacte qu'ils s'efforçaient vainement d'entamer? Diviser ce bloc, n'était-ce pas le détruire? Enfin, comment et par qui cette séparation aurait-elle été opérée? Frédéric a reconnu lui-même que le bataillon carré avait été formé (un peu par hasard, ou du moins par nécessité) grâce au resserrement des trois divisions, qui, au premier moment, étaient séparées. Un tel effet n'avait pu se produire sans causer quelque confusion dans les rangs, sans que les hommes de toutes armes ne fussent mêlés et les officiers séparés de leurs soldats. Ce désordre intérieur ne permettait guère de commander une manœuvre aussi délicate que celle que Frédéric indique. On avait, en un mot, affaire à un corps privé de ses articulations naturelles, qu'une forte impulsion pouvait encore pousser en avant, mais dépourvu de la souplesse nécessaire pour se mouvoir à droite ou à gauche à volonté. Frédéric peut-être lui-même aurait vaincu la difficulté après l'avoir reconnue; mais le génie seul a le courage de tout braver, parce qu'il se sent en lui-même des ressources pour suffire à tout. La ténacité de Cumberland n'était pas du génie. Étonné d'avoir été heureusement téméraire un instant, il n'osait pas l'être jusqu'au bout.

Pendant qu'il balançait, le temps était passé de réfléchir, car les Français l'entouraient de toutes parts, lancés sur lui avec une impétuosité sans égale. Jamais ce qu'on a appelé la furie française n'a mieux mérité ce nom. Non qu'ils se précipitassent pêle-mêle et au hasard, ainsi que Voltaire le raconte sur la foi de Richelieu, comme un essaim de *fourrageurs*. Leur ardeur n'était nullement privée de règle, et l'ordonnance commandée sur place par Maurice était au contraire si bien conçue, que la rapidité même du mouvement n'en dérangea pas le concert. Infanterie et cavalerie se murent cette fois ensemble, unies sans être mêlées, et en se prêtant mutuellement appui. Ce fut la maison du roi qui partit la première : — « *Jalouse*, dit Maurice, *qu'on ne lui eût encore rien dit*, elle s'élança à toutes jambes et tête baissée. Elle y allait de si grand cœur, qu'en la voyant passer devant le roi, le dauphin, gagné par l'exemple, mit le sabre à la

main pour charger aussi de sa personne, et qu'il fallut lui faire violence pour le retenir. Les carabiniers suivaient; Maurice lui-même à leur tête. C'était avec eux qu'il avait fait ses premières armes. » — « *L'ancienne amitié qu'ils avaient pour moi* (c'est encore lui qui parle) *dut beaucoup contribuer au fameux coup de collier qu'ils donnèrent*. De gauche accourait en même temps le comte de Lowendal, rappelé sur le champ de bataille avec sa brigade de cuirassiers et conduisant les régimens qui s'étaient les premiers ralliés (Irlandais, Royal-Vaisseaux et Normandie); à droite, c'était le duc de Biron qui s'était chargé de ramener tout ce qui avait défendu le matin Fontenoy et Anthoin, en ayant soin pourtant de ne pas dégarnir cette dernière position, toujours menacée par la présence des Hollandais (1). »

Le cercle ainsi rapidement formé, on vint placer au milieu les quatre canons, dont l'effet espéré répondit à l'attente. Leurs décharges, plusieurs fois répétées, atteignirent la colonne sur sa ligne centrale, et, frappant l'axe qui servait de point d'appui à ses deux ailes, la disloquèrent visiblement. Ce fut alors seulement que la mêlée devint générale et que tout le monde y prit part à la fois : cavaliers, fantassins, officiers, soldats, jusqu'aux gens de suite et aux valets d'armée; et, dans cette bagarre, il n'y eut qu'un seul instant de confusion : ce fut la brigade irlandaise qui fut prise un instant pour une troupe anglaise, en raison de la langue qu'on y entendait parler, et qui allait être chargée et fusillée avec la colonne, si elle n'eût crié à temps : « Vive France ! »

« Le maréchal de Saxe, dit d'Espagnac, avait commandé que la cavalerie touchât les Anglais avec le poitrail des chevaux ; il fut bien obéi : les officiers de la Chambre chargeaient pêle-mêle avec la garde et les mousquetaires ; les pages du roi y étaient l'arme à la main. Il y eut une si exacte égalité de temps et de courage, un ressentiment si unanime des échecs qu'on avait reçus, un concert si parfait, la cavalerie le sabre à la main, l'infanterie la baïonnette au bout du fusil, que la colonne fut foudroyée. » — Mais forcés de lâcher pied à pied le terrain où ils se sentaient débordés, les valeureux fantassins anglais ne laissèrent voir ni sur leur visage ni dans leur attitude aucun signe d'abattement ou d'effroi. La physionomie des combattans présenta alors un contraste singulièrement expressif : ici, c'était la fougue et la flamme ; là, une fermeté fière et vraiment

(1) Un instant, le village d'Anthoin se trouva presque vide de troupes, les ordres de Maurice ayant été mal compris ou trop absolus ; les Hollandais, qui s'aperçurent de cette faute, allaient se remettre en campagne : Biron prit sur lui de faire rester un des corps de troupes qu'il devait emmener. Maurice l'approuva ensuite d'avoir contrevenu ou plutôt suppléé à ses ordres.

stoïque; on eût dit non deux armées aux prises, mais le génie et l'âme des deux nations. — « La colonne anglaise, dit avec une juste admiration un mémoire du ministère de la guerre, était comme un rocher à miner. Il fallut toute la vivacité, toute la bravoure des troupes, toute l'intrépidité du général pour le faire sauter. » — La comparaison demeura exacte jusqu'au bout, car l'explosion fit voler le roc, non en poussière, mais en éclats, chaque fragment gardant sa dureté propre. Les débris de cet héroïque bataillon, forcés enfin de se mettre en retraite, reprirent par bandes isolées, mais à pas lents et la tête haute, le chemin ardu qu'ils avaient déjà traversé, et leur cavalerie s'approchant à leur rencontre pour les recueillir, Maurice ne crut pas prudent de les poursuivre : il se borna à les faire suivre et harceler par la compagnie des Grassins sur la route d'Ath, par laquelle ils se retirèrent.— « Nous en avions assez, dit-il ingénument, et je ne songeai plus qu'à remettre l'ordre dans les troupes qui avaient chargé. La bataille était gagnée : il était deux heures et demie de l'après-midi (1). » — Les pertes étaient considérables des deux parts. Chez les Anglais, 9,000 hommes devaient manquer le lendemain à l'appel; ils laissaient 2,000 prisonniers et 40 canons. Du côté des Français, entre les tués et les blessés, il y eut 6,000 hommes hors de combat, et dans le nombre plus de 400 officiers de tout grade.

Malgré ces pertes cruelles, après une journée si féconde en péripéties et de telles angoisses suivies d'un salut inespéré, il n'y avait place dans les cœurs que pour la joie. Le roi, quittant la colline de Notre-Dame-aux-Bois avec son fils, vint passer devant le front des régimens vainqueurs, salué par un formidable cri d'enthousiasme et de triomphe, au milieu des chapeaux portés en l'air sur les baïon-

(1) Les relations de la bataille de Fontenoy sont très nombreuses et concordent pour les faits principaux, quoique différant dans certains détails. Je les ai consultées toutes et combinées, en indiquant seulement en note, dans le cours du récit, les incidens qui ne sont rapportés que par un seul témoignage. Il existe, au ministère de la guerre, un compte-rendu officiel envoyé par le comte d'Argenson, ministre de la guerre, à la reine, et trois lettres du maréchal de Saxe lui-même. Ces divers documens ont été insérés à peu près complètement en appendice au *Journal du duc de Luynes*, t. VII, p. 161-167, — p. 179-185. — Le duc de Richelieu, dans le fragment de mémoire que m'a communiqué M. de Boislisle, fait lui-même le récit (naturellement tout à fait à son avantage) de son intervention. (*Correspondance générale de Voltaire*, le marquis d'Argenson à Voltaire, 14 mai 1745. — *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 49-80.— Voltaire, *Histoire du siècle de Louis XV*, chap. XV. — *Histoire de Maurice de Saxe-Mittau*, 1752, t. II, p. 134-148. — *Souvenirs du marquis de Valfons*, p. 138-152. — *Vie privée de Louis XV*, Londres, 1781, t. II, p. 241-253; consulter aussi Weber, *Moritz Graf von Sachsen*, Dresde-Leipsig, 1763, ouvrage fait d'après les dépêches des archives de Saxe. — Du Parcq, *Biographie du maréchal de Saxe*, 1851.)

nettes, des étendards et des drapeaux percés de balles qui flottaient au-dessus de sa tête, pendant que les soldats se jetaient à ses pieds pour les baiser. Un instant, arrêtant les yeux sur des monceaux de cadavres ensanglantés, un nuage passa sur son visage.— « Regardez, mon fils, dit-il au dauphin, ce que coûte une victoire ; apprenez à ménager le sang de vos sujets. » — Mais les blessés eux-mêmes qui gisaient sur le sol soulevaient la tête un instant pour crier : « Vive le roi et M. le Dauphin ! » et retombaient pour achever de mourir.

Au milieu de cette effusion générale, il n'y avait place ni pour rivalité ni pour compétition d'aucune sorte. Le maréchal de Saxe arriva moitié mort de fatigue et d'émotion, et se précipitant aux genoux du roi : — « Voyez, Sire, dit-il, de quoi dépend le sort des batailles ! » — Et il commençait à avouer la faute qu'il avait commise en ne défendant pas suffisamment le ravin du bois de Barry, quand le roi, le relevant, lui ferma la bouche et le serra dans ses bras. Richelieu, Lowendal, Biron, Lally-Tollendal, vinrent tous recevoir chacun à leur tour l'accolade royale, et nul ne paraissait envier à l'autre sa part de l'honneur et de la victoire; tous d'ailleurs rendaient hommage à la fermeté d'âme déployée par le roi et par le dauphin. Ce n'étaient qu'embrassades et félicitations mutuelles ; çà et là seulement, quelque penseur solitaire faisait entendre une note plus grave, comme l'intendant Séchelle, à qui le dauphin demanda ce qu'il pensait de la journée, et qui lui répondit tout bas : — « Je pense que M. le Dauphin est heureux d'avoir vu par lui-même, à son âge, à quoi tiennent les royaumes. » — Mais ces voix isolées se perdaient dans les clameurs de la foule ravie.

Rien ne peint mieux cette unanimité de sentimens que la suite des messages envoyés à cette heure même et dans celles qui suivirent par les héros de la journée, et dont chacun, avec la même impression, garde le trait particulier du caractère de l'écrivain. C'est d'abord le roi en personne qui, tenant à envoyer de sa propre main la bonne nouvelle, l'adresse à la reine du champ de bataille même, en écrivant sur un tambour. Le billet est sec, l'émotion même du vainqueur ne réussit pas à attendrir l'indifférence de l'époux. « Du champ de bataille de Fontenoy, 10 mai, à deux heures et demie. — Les ennemis nous ont attaqués ce matin, à cinq heures. Ils ont été bien battus. Je me porte bien et mon fils aussi. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, étant bon, je crois, de rassurer Versailles et Paris. Le plus tôt que je pourrai, je vous enverrai les détails. » Pas un mot de plus, pas même ces quelques lignes que je trouve dans une autre lettre adressée peu de temps après à un jeune officier que le roi avait admis dans sa familiarité. « Je

ne puis que me louer de tout ce qui a combattu sous mes yeux. J'espère qu'ils n'ont pas été mécontens de moi, ni de mon fils, qui ne m'a pas paru avoir eu peur (1). »

La lettre du dauphin, au contraire (qui n'est que du lendemain) respire l'ardeur juvénile et la piété filiale :

« Ma chère maman,

« Je ne puis vous exprimer ma joie de la victoire de Fontenoy, que le roi vient de remporter. Il s'y est montré véritablement roi dans tous les momens, mais surtout dans celui où la victoire ne semblait pas devoir pencher de son côté ; car alors, sans s'ébranler du trouble où il voyait tout le monde, il donnait lui-même des ordres les plus sages avec une présence d'esprit que tout le monde n'a pu s'empêcher d'admirer ; il s'y est fait connaître plus que partout ailleurs... C'est un ouvrage de la main de Dieu à qui seul on doit la victoire (2). »

Faut-il s'étonner qu'en recevant ces lettres du père et du fils, et en envoyant sa réponse à d'Argenson, la pauvre reine y ait joint ces touchantes paroles : « Je vous envoie une lettre pour mon fils. Qu'en pensez-vous à présent? Et quand avec fort peu de modestie je vous disais qu'il était charmant, avais je tort? Vous me connaissez aussi. Vous ne serez point surpris du sentiment dont je vous fais part. Je suis plus flattée d'être la femme du roi et la mère de mon fils que d'être la reine. N'en dites jamais mot : *mais j'aime le premier à la folie* (3). »

Voici maintenant le maréchal de Saxe. C'est le ton d'un commandant qui a tenu entre ses mains, sans trembler, les destinées de l'état et du roi. — « Mon cher chevalier, écrit-il à son ami Folard, la renommée, cette prompte courrière, vous aura déjà informé que nous avons remporté une victoire entière, le 11 de ce mois, sur le duc de Cumberland et l'armée alliée. Je vous envoie le récit que j'en ai fait au contrôleur-général, qui est mon ami. Je crois que cet échec va rabattre un peu le caquet de la fierté anglaise. Une grande partie de leur infanterie a péri, et j'espère en être défait au moins pour une partie de la campagne... L'affaire a duré neuf heures, et, quoique je sois mourant, j'ai soutenu cette fatigue comme si je me portais bien. Le roi et son fils unique ont absolument voulu y être, de l'autre côté d'une rivière et presque sans retraite ; mais la na-

(1) Cette lettre fait partie d'une collection très curieuse de lettres autographes de Louis XV au comte de Coigny qui existe en Angleterre entre les mains de Mme la comtesse de Manvers, fille du dernier duc de Coigny, qui a bien voulu me les communiquer.

(2) *Journal de Luynes*, t. VI, p. 140-141.

(3) *Mémoires et Journal de d'Argenson*, édition Jannet, 1858, t. IV, p. 402.

tion ne m'en a pas voulu, parce qu'elle a su que je m'y étais opposé de tout mon pouvoir... Je ne puis vous faire assez d'éloges de la fermeté d'âme du roi et de sa tranquillité. Il n'a troublé mes opérations par aucun ordre opposé aux miens, ce qui est le plus à redouter de la présence d'un monarque entouré d'une cour qui voit souvent les choses autrement qu'elles ne sont (1). »

C'est encore un autre sentiment qui s'exprime dans une lettre demeurée fameuse du marquis d'Argenson à Voltaire. A l'arrivée du courrier qui apportait la nouvelle à Versailles, Voltaire, déjà chargé officiellement de célébrer les hauts faits du règne, ne perdit pas un instant pour se mettre à l'œuvre. — « Ah ! le bel emploi pour un historien ! écrit-il sur-le-champ à d'Argenson; depuis trois cents ans, les rois de France n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie. Bonsoir, Monseigneur. »

« Monsieur l'historien, répond d'Argenson, vous avez dû apprendre dès mercredi au soir la nouvelle dont vous nous félicitez tant... Ce fut un beau spectacle que de voir le roi et le dauphin écrire sur un tambour, entourés de vainqueurs et de vaincus, morts, mourans et prisonniers. Le vrai, le sûr, le non flatteur, c'est que c'est le roi qui a gagné lui-même la bataille par sa volonté et par sa fermeté. Vous aurez des relations et des détails. Vous saurez qu'il a eu une heure terrible où nous vîmes le second tome de Dettingue : nos Français humiliés devant cette fermeté anglaise; leur feu roulant qui ressemblait à l'enfer, qui j'avoue rend stupides les spectateurs les plus oisifs; alors on désespéra de la république... A cela, le roi se moqua de tout... Votre ami M. de Richelieu est un vrai Bayard. C'est lui qui a donné le conseil, et qui l'a exécuté, de marcher à l'infanterie comme des chasseurs ou comme des fourrageurs; pêle-mêle, la main baissée, le bras raccourci, maîtres, valets, officiers, cavalerie, infanterie, tous ensemble,.. et à cette charge dernière dont je vous parle, n'oubliez pas une anecdote. M. le dauphin, par un mouvement naturel, mit l'épée à la main de la plus jolie grâce du monde, et voulait absolument charger. On le pria de n'en rien faire. Après cela, pour vous dire le mal comme le bien, j'ai remarqué une habitude trop tôt acquise de voir tranquillement sur le champ de bataille des morts nus, des mourans agonisans, des plaies fumantes. Pour moi, j'avouerai que le cœur me manqua et que j'eus besoin d'un flacon. J'observai bien nos jeunes héros; je les trouvai trop indifférens sur cet article. Je craignis, pour la suite de leur longue vie,

(1) Maurice de Saxe au chevalier Folard, 1er mai 1745.— (Ministère de la guerre.) — La dernière phrase est tirée d'un récit fait au contrôleur-général, qui était joint à cette lettre, et qui est imprimé tout entier dans l'appendice au *Journal de Luynes*.

que le goût ne vînt à augmenter pour cette inhumaine curée... Le triomphe est la plus belle chose du monde, mais le plancher de tout cela est du sang humain et des lambeaux de chair humaine... J'assure de tous mes respects Mme du Châtelet. Adieu, monsieur. »

Langage bien nouveau et qui étonne à cette date et dans la bouche d'un ministre de Louis XV; n'est-ce pas la philosophie nouvelle qui déjà se fait entendre, avec cette préoccupation d'humanité qui fut son meilleur caractère et qui n'a guère réussi pourtant à arrêter ni même à diminuer l'effusion du sang dans le monde qu'elle a transformé? Le fait est d'autant plus à remarquer que jamais peut-être ce reproche d'insensibilité, auquel se prêtait trop souvent la rudesse des habitudes militaires d'autrefois, ne fut moins fondé que ce jour-là. Si le carnage avait été grand, rien ne manqua aux soins donnés aux victimes. Les prisonniers furent traités avec des égards peu ordinaires, et quand on vint demander à Louis XV comment devaient être soignés les blessés laissés par les Anglais : — « Exactement comme les nôtres, dit-il; dès qu'ils sont vaincus et captifs, ce ne sont plus nos ennemis. »

C'est sans doute encore à une inspiration philosophique et (si on me permet cet anachronisme de langage) philanthropique du même genre que d'Argenson dut une inspiration plus généreuse que pratique, mais empreinte de ce caractère de grandeur qui, même lorsqu'elle n'est qu'apparente, a encore son utilité par l'effet qu'elle produit sur l'imagination populaire. Il conseilla au roi d'adresser officiellement, dès le lendemain de la victoire, une offre de paix aux états-généraux de Hollande. En chargeant, dès le 13 mai, La Ville de leur transmettre la relation exacte de la journée du 11 : « Vous verrez, monsieur (disait-il dans ce langage dont le ton, toujours un peu déclamatoire, n'était cette fois qu'au niveau de la circonstance), que, par cet avantage, le roi se trouve en ce moment maître des opérations dans les Pays-Bas; mais dans la chaleur même d'un si grand succès, l'esprit de paix et d'équité, qui a toujours animé jusqu'ici les démarches du roi, ne l'a pas abandonné, et le premier soin de Sa Majesté est de m'ordonner de faire dire à messieurs des états-généraux qu'il les rendrait avec plaisir dépositaires de ses sentimens pour la paix, s'ils voulaient entrer dans des conditions conformes au temps, à l'honneur et à l'équité du roi. » Il proposait ensuite la réunion d'un congrès, dont une ville de Hollande serait le théâtre. « Et voilà, disait-il, l'esprit où est le roi et qui vous donne, monsieur, un beau rôle à jouer et digne du maître que nous servons. Au moment d'une victoire si complète, les Pays-Bas ouverts par des conquêtes

presque assurées, offrir la paix par des moyens si sincères est le trait d'un héros et d'un législateur (1). »

Pour faire contraste avec de si hautes considérations, je puis encore citer une autre lettre, celle-là tout intime, pleine de cette sensibilité un peu romanesque qui se mêle, chez les hommes du Nord, même aux affections de famille. C'est Lowendal qui écrit à sa femme : — « Je suis jaloux, ma chère Isabelska, du roi mon maître, de ce qu'il a pu écrire à sa femme sur un tambour, en plein champ de bataille, de la victoire que nous venons de remporter sur les ennemis. Je ne le fais qu'au retour dans ma cellule. Le bon Dieu te conserve ton Waldemar, mais que ne lui dois-je pas? La bataille était perdue, tout le monde fuyait, le bon Dieu m'a inspiré de me mettre à la tête de la brigade irlandaise et des gardes françaises que j'avais ralliés : nous avons pris l'ennemi en flanc; je le renverse et le pousse au-delà du champ de bataille. Le roi et le dauphin m'ont comblé de distinctions sur le champ de bataille. Je remercie la main de Dieu ; je voudrais me rendre plus digne de ma chère Isabelska. J'embrasse les enfans. — *P. S.* Ne vante point ce que mon devoir m'a fait faire, attends que les autres le disent. » — Il cède ici la plume à son secrétaire, qui ajoute : « M. le maréchal de Saxe a dit hautement que le roi devait cette victoire au comte de Lowendal et à la brigade des Irlandais ; ce sont ses propres termes (2). »

Voici enfin quelques lignes tracées d'une main presque enfantine et qui m'ont, je le confesse, touché plus que tout le reste. Tout le monde connaît la représentation brillante et animée faite par Horace Vernet de la bataille de Fontenoy, et qui figure dans la galerie historique de Versailles. On se rappelle quelle disposition originale le peintre a donnée à son tableau. Il ne s'est soucié de reproduire aucun des incidens dramatiques de la lutte, et n'a mis en scène aucun des personnages importans qui y prirent part. On ne voit ni Maurice porté dans son berceau d'osier, ni Richelieu pointant les quatre canons qui vont trouer la colonne anglaise. Non, la bataille est gagnée ; c'est le moment où Louis XV parcourt les rangs en recevant les hommages de ses soldats. Mais sur le devant de la scène est placé un groupe charmant qui attire, plus que la personne du roi lui-même, les regards du spectateur et reste gravé dans sa mé-

(1) D'Argenson à La Ville, 13-16 mai 1745. (*Correspondance de Hollande.* — Ministère des affaires étrangères.)

(2) Lowendal à sa femme, 11 mai 1745, à huit heures du soir. (Ministère de la guerre.) — La comtesse de Lowendal était la seconde femme du comte. Il l'avait enlevée à son premier mari, lui-même étant déjà marié, puis divorcé dans son pays.

moire : un jeune officier inconnu, portant l'uniforme de la maison du roi, se jette avec effusion dans les bras de son père. C'est que l'artiste, avec cette sagacité que donne une imagination vive, a bien compris que ce qui caractérisa cette grande journée, ce fut moins le mérite du commandant (quelque justice qu'il faille lui rendre) que l'ardeur incomparable et presque joyeuse de la troupe qui fut sous ses ordres. C'est moins le général que l'armée qui a été immortalisée par ce qu'on peut appeler la légende de Fontenoy. Ce qui vit dans la mémoire populaire, ce ne sont pas les manœuvres savantes qui, de part et d'autre, ont assuré ou disputé la victoire : ce sont ces charges de cavalerie venant se briser, quatre heures durant, contre une muraille vivante ; ce sont ces dialogues d'homme à homme et ces prises de corps à corps qui, en pleine science et civilisation modernes, semblent des pages détachées d'un roman de chevalerie. Ce sont tous ces mouvemens opérés avec tant d'aisance dans l'intrépidité que, malgré les flots de sang qui coulent, on croit encore voir les passes d'armes d'une parade. C'est enfin cet élan de la maison royale, tenue toute frémissante en réserve jusqu'à la dernière heure, et débordant soudainement avec l'impétuosité d'un torrent qu'une digue jalouse a trop longtemps contenu. Ce sont là les souvenirs que Vernet a voulu évoquer dans notre pensée en projetant toute la lumière sur le visage enflammé de son jeune héros.

Il ne tiendrait qu'à moi de supposer que j'ai retrouvé les traits de l'original qui lui a servi de modèle. Ne dirait-on pas que c'est ce valeureux enfant qui a écrit ce petit billet égaré, je ne sais comment, dans un carton du ministère de la guerre ? — « Nous couchons sur le champ de bataille ; le roi y était en personne avec M. le dauphin, auquel le roi m'a attaché à poste fixe pour la campagne. On ne peut montrer plus de présence d'esprit et de bravoure que l'un et l'autre n'en ont montré. Dites à ma mère que je me porte bien. Ah ! c'est un beau jour pour la France ! »

Oui, un beau jour, mais le dernier de l'ancienne France ! Elle était là, tout entière, encore pleine de vie et resplendissante de tous les joyaux de sa couronne ; un souverain dans la force de l'âge, animé d'une ardeur belliqueuse, qui faisait, pour une heure au moins, tout oublier et tout pardonner ; à ses côtés, comme le rejeton d'un chêne, l'héritier de cette royauté séculaire, portant dans ses regards d'une pureté presque enfantine un feu qui était le sang même de saint Louis et de Henri IV ; autour d'eux, tous les fils des anciens preux dignes de leurs aïeux ; la magie des souvenirs, toutes les traditions rajeunies de la vaillance et de la gloire, l'élan unanime de tous les cœurs, ce cri national de : « Vive le roi ! »

répété par des milliers de voix enthousiastes. Que manquait-il à ces momens d'ivresse? et cependant, celui qui doit les dépeindre se sent envahi tout d'un coup par une secrète et invincible tristesse. C'est qu'il aperçoit dans le lointain le sinistre dénoûment qui se prépare. Laissez passer un demi-siècle! Où sera-t-elle, cette royauté, vivante incarnation de la patrie? Où seront-ils, ceux qui font cortège autour d'elle et la couvrent de leurs corps, les Noailles, les Biron, les Gramont? On ne retrouvera plus leurs noms que défigurés dans les arrêts d'un tribunal révolutionnaire ou inscrits sur une pierre funéraire au fond de la mélancolique vallée de Bretagne où gît la dépouille des victimes de Quiberon. D'autres, je le sais, auront pris leur place et la rempliront sans déchoir. Des enfans de nos campagnes, transformés en soldats pour repousser l'invasion ennemie, arroseront de leur sang les champs déjà fertilisés par leurs sueurs. Des bataillons, disciplinés par la main de fer d'un conquérant, traverseront au pas de charge toutes les capitales de l'Europe. Dieu nous garde de médire de ces nouvelles formes du patriotisme et de la gloire! Ne leur demandons même pas trop sévèrement compte des épreuves douloureuses dont elles n'ont pu nous préserver et que nos pères n'avaient pas connues. Convenons pourtant qu'aux triomphes les plus éclatans, aux joies les plus vives de la France moderne, s'est toujours mêlé un fonds de sentiment inquiet, provenant de l'instabilité de l'avenir, de la discorde des classes, et du souvenir des luttes civiles toujours prêtes à renaître. Rien de pareil n'attristait, le soir de Fontenoy, l'imagination d'un jeune vainqueur; sa confiance imprévoyante ignorait tous les soucis qui, depuis lors, ont marqué d'une ride sévère les traits de notre physionomie nationale. En est-ce donc fait et sans retour? tous les dons que la fortune nous a ravis peuvent nous être rendus; notre influence abaissée peut se relever; la frontière rétrécie peut s'étendre. Mais cette grâce, qui parait le front de la France d'une beauté si originale; cette élégance qui n'ôtait rien à sa force, cette finesse délicate des mains qui maniaient si légèrement l'épée; ce clairon des batailles entraînant comme la musique d'une fête; cette gaîté qui souriait jusque dans la mort; tout cet éclat, en un mot, qui charmait le monde et qui séduit encore l'histoire, qui jamais pourra nous le rendre? Vous qui lirez ces pages, enfans de la famille française, saluez d'un dernier adieu l'image déjà fugitive d'un passé qui a fait le prestige de votre nom; avant de s'enfoncer dans les brumes de la haute mer, le navigateur jette un regard attendri sur les rives de la terre natale, illuminée des feux du soleil couchant!

DUC DE BROGLIE.

L'UNISSON

PREMIÈRE PARTIE.

I.

2 mai 1884.

Aujourd'hui même j'ai vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans!.. Le tiers de ma vie si je dois vivre très vieux; beaucoup plus de la moitié si je n'ai droit qu'à la moyenne... Après tout, que m'importe? Mon père est mort; je n'ai ni frère ni sœur. Depuis six ans que ma mère est veuve, je vis avec elle dans ce château isolé qu'elle a pris en affection, sans doute parce qu'une sorte de pacte secret s'est fait entre sa tristesse et celle de notre vieille demeure. Sauf le curé de Mainville, qui est devenu tout à fait notre ami, nous ne voyons presque personne; à peine échangeons-nous, chaque été, quelques visites avec nos voisins de Villeneuve-Saint-Georges, de Vigneux ou de Draveil. Je ne regrette point Paris, où nous n'avons même pas conservé de pied-à-terre; j'y vais de loin en loin, au concert ou au théâtre, et je reviens bien vite à ma chère campagne. Je monte à cheval; je chasse; je fais, toujours seul, de grandes courses dans la forêt de Sénart. Je m'y étends sur la mousse, afin de donner à mon instinct contemplatif la satisfaction d'interminables rêveries: dans ce contact de tout mon corps avec la terre, il me semble parfois que mon être entier se mêle à la création, se fond comme un atome dans cette immensité, que, délivré de ma vie d'homme, inquiète et douloureuse, je participe obscurément à la vie imperson-

nelle du brin d'herbe et de l'arbre. Souvent aussi, je vais me promener avec un livre dans notre parc, perdu au milieu de la plaine comme un petit bois sacré. A la longue, j'ai fini par subir le charme de mélancolie qui est en lui : j'aime sa futaie centenaire, sa pièce d'eau où voguent deux cygnes noirs, ses statues de marbre rongées par la mousse. Je suis bien dans cette solitude, pour lire et relire mes poètes et mes romanciers favoris, qui sont ceux dont l'âme, proche parente de la mienne, a le mieux senti l'amertume cachée au fond de tout. Je m'essaie aussi à écrire; j'ai fait de la prose et des vers, de la critique, du théâtre, du roman... Mais après la courte fièvre des heures d'inspiration et de foi en moi-même, le découragement de me sentir inégal à mon rêve paralyse mes forces, et j'abandonne la page commencée en me disant : « A quoi bon la finir? Est-ce que l'œuvre littéraire n'est pas aussi vaine que le reste? » Comme à la littérature, je me suis essayé à l'amour : l'initiation que m'en ont donnée de jeunes paysannes ou des grisettes du quartier latin ne me permet pas de tenir en très haute estime ce sentiment surfait. Je n'aime au monde que ma mère : la plus tendre, la plus adorable des mères, qui souffre de mon désœuvrement, de ma mélancolie, et qui croit fermement que, pour m'en guérir, il suffirait que je me décidasse à prendre femme. Voilà bien une idée de mère !.. De curé aussi, apparemment : cet original d'abbé Papillon ne s'est-il pas, comme elle, mis en tête de me marier? Et je sais bien avec qui,.. avec cette demoiselle Lecouturier, qui passait chaque jour, l'été dernier, devant la grille en conduisant elle-même son panier, attelé d'un petit cheval noir. Elle n'était pas désagréable à regarder ; elle avait l'air spirituel et hardi, une jolie taille d'amazone... J'allais quelquefois m'asseoir sur le bord de la route, à l'heure où je savais qu'elle revenait de sa promenade... Cela m'occupait un instant d'attendre son retour, de la voir arriver de loin, passer, disparaître au tournant du chemin de Draveil : que ne fait-on pas pour se distraire, quand on s'ennuie?.. Me marier!.. Vivre avec une femme que j'aimerais, comme j'ai vu mon père vivre avec ma mère, dans cette union profonde, dans cette parfaite harmonie de deux âmes qui n'a pas cessé depuis lors de me paraître la condition même de la vie conjugale... Bah! qu'on me laisse en paix !.. Je suis un inutile, un pauvre être qui voit triste : je ne me marierai ni avec celle-là ni avec une autre...

3 mai.

Continuons donc, puisque l'idée m'est venue de le commencer, ce journal de ma vie intime. J'y trouverai bien chaque jour l'emploi de quelques minutes : les heures sont si longues !

Comme je rêvassais dans le parc, sur le banc de gazon, au pied de la statue sans tête, — j'aime à la folie ce Sylvain dansant du siècle dernier, qui jette la jambe en avant et porte d'un geste gracieux une flûte à ses lèvres absentes, — Jean m'a dit :

— Mme la baronne fait demander à M. Raimond si monsieur ne va pas faire un tour à cheval?

— Mais si, mon bon Jean... Selle Sultan... Je viens.

Je suis allé dire adieu à ma mère. Elle était assise près de la fenêtre du salon, ses pauvres petites mains maigres allongées sur les bras du fauteuil où elle passe sa vie à regarder en rêvant dans le parc des images invisibles à d'autres yeux que les siens, — de chères images qui lui rappellent les années heureuses. Depuis qu'elle est veuve, son corps a, en quelque sorte, fondu ; il est devenu si fluet, si frêle, qu'il semble se perdre dans la robe de deuil qu'elle n'a point voulu quitter. De fait, elle se nourrit avec rien, un œuf, un biscuit trempé dans du vin. La douleur a comme spiritualisé son être ; toute la vie s'est réfugiée dans les yeux, des yeux noirs superbes de limpidité. Avec le large nœud de velours posé à plat sur le haut de sa tête, les bandeaux lisses qui descendent bas sur son front, la blancheur monastique de son visage, elle donne assez bien l'idée d'un portrait de religieuse par Philippe de Champaigne. Je ne sais quoi de tranquille, d'apaisé, le rayonnement d'une âme inconsolable mais sereine baigne ses traits, comme ceux de certaines sœurs de charité. Voilà ce qui reste de celle que l'on appelait encore, il y a quinze ans, « la belle générale Blachère ; » et je me prends à songer quelquefois, en la regardant, que les forces humaines, bornées pour le bonheur, sont infinies pour la souffrance. Triste, triste!.. J'écrirai un livre dont l'épigraphe sera : *Omnis creatura ingemiscit.*

Maman a voulu me voir partir.

Elle m'a conduit jusqu'à l'écurie, en s'appuyant d'une main sur mon bras, de l'autre sur sa canne.

— Quel Hercule tu es, disait-elle, mon enfant!.. Ton père aussi était beau, grand et fort... Vois donc quelle petite bonne femme je fais à côté de toi : c'est un cercueil de poupée qu'il faudra que tu me donnes, quand je mourrai...

Au moment où je me mettais en selle, de l'autre côté de la grille, un panier attelé d'un petit cheval noir a passé sur la route de Corbeil, et j'ai reconnu dans la jeune fille qui tenait les guides Mlle Lecouturier. Comment se fait-il qu'elle soit venue de si bonne heure, cette année, à la campagne? Le soir, en dînant, j'ai parlé des Lecouturier à ma mère, qui m'a paru en savoir plus long que je ne m'y attendais sur cette famille : sans doute elle aura parlé d'eux avec l'abbé, qui est leur ami comme le nôtre. Il paraît que le père

et la mère vivent en assez mauvaise intelligence. M. Lecouturier est un ingénieur qui a fait une grosse fortune à l'étranger, dans je ne sais quelle entreprise de phares et de chemins de fer. On dit sa femme très mondaine et fort entichée de noblesse. Leur fille a vingt et un ans; elle se nomme Claire : c'est un assez joli nom. Aujourd'hui, sa figure était enveloppée d'un long voile de gaze bleue qui estompait ses traits comme d'une ombre légère, et leur donnait quelque chose de vaporeux où semblait se noyer l'assurance de son regard... Au fait, que m'importe qu'elle mette un voile de gaze bleue et regarde insolemment les gens?..

II.

4 mai.

Que, sous prétexte d'avoir été aumônier dans la marine, un curé de village loge au presbytère un perroquet et un singe, bêtes, — le singe surtout, — médiocrement canoniques; qu'il appelle l'un Bouddha, l'autre Brahma, et scandalise ses confrères par le spectacle peu édifiant de cette cohabitation d'un prêtre catholique avec des animaux baptisés de noms empruntés à des religions concurrentes; que ce curé, industrieux comme un matelot, rapièce ses culottes et fasse son pot-au-feu lui-même, qu'il fabrique au tour mille petits objets, rabote, plante des clous à ses momens perdus, bêche, sarcle, pioche dans son jardin en sifflotant sans y penser tantôt des airs d'église et tantôt des refrains de gabiers, ce n'est pas cela, sans doute, non plus que son nez en l'air, son air obstinément jeune et gamin, qui empêchera l'abbé Papillon d'aller tout droit en paradis. Libre à lui, également, de faire chaque dimanche à ses paroissiens un bijou de sermon, — car il parle fort bien, — un sermon familier, plein de naturel, avec de brusques envolées de poésie et d'éloquence, puis, sa messe dite, de fumer une pipe sous l'œil de l'Éternel... Mais tout habitué que je sois aux façons un peu bizarres de cet excellent homme, qui est aussi un excellent prêtre, je n'ai pas laissé d'être surpris du spectacle qui s'est offert à moi, aujourd'hui, quand j'ai ouvert la porte de la cure. Sur les marches d'un petit perron exposé au soleil, trois vieilles femmes assises disaient les litanies de la sainte Vierge, en épluchant des pommes de terre qu'elles jetaient ensuite dans un grand saladier posé à terre; des pigeons roucoulaient sur le rebord du toit; du haut de son perchoir, le perroquet regardait obliquement, de son œil rond et brillant comme du jais, le singe qui faisait des gambades. Sur la plate-forme du perron, l'abbé raccommodait un pied de chaise avec de la colle

forte. En me voyant paraître, les trois pauvresses cessèrent d'égrener de leur voix chevrotante les syllabes latines.

— Allons, voyons, — dit, en trempant son pinceau dans la colle, le curé qui ne m'avait pas aperçu, — la suite, donc... *Stella matutina!..*

— *Ora pro nobis!* répondis-je.

Il se retourna, sa chaise d'une main, son pinceau de l'autre, et se mit à rire en m'apercevant.

— Vous voyez, dit-il gaîment, que je me conforme au précepte de saint Benoît, en faisant alterner la prière et les œuvres. — Il mit son bras sous le mien et m'entraîna du côté du jardin, afin de me montrer ses salades. Puis il me fit monter à un petit kiosque, construit de ses mains, qu'il nomme son « banc de quart, » et d'où la vue embrasse un vaste paysage de plaine. J'ai regardé devant moi : les pêchers et les arbres de Judée se couvrent de fleurs d'un rose tendre; la tête ronde des pommiers semble poudrée de neige, des boutons d'or étoilent déjà la verdure encore pâle des prés; les premières aubépines blanchissent, çà et là, dans les buissons.

— Eh bien! qu'en dites-vous, jeune mélancolique? s'écria l'abbé; est-ce assez beau tout cela!

— Oui, ai-je répondu, mais qu'en restera-t-il dans six mois?

Là-dessus, notre conversation a pris un tour plus intime. Il m'a interrogé sur mes travaux, mes projets d'avenir. Je me trouvais à l'un de ces momens où l'on éprouve impérieusement le besoin de se confier à quelqu'un, de vider son cœur dans un autre cœur. J'ai donc mis à nu devant lui toutes les plaies secrètes dont je souffre : la défiance de moi-même, le désœuvrement, l'incurable ennui dont je me sens rongé. Je me suis plaint de ne trouver dans la vie, faute d'une croyance quelconque, aucun principe d'action...

— Bon, bon, — a interrompu l'abbé, qui m'avait écouté jusque-là en haussant de temps en temps les épaules, — je connais la suite... Je ne raccommode pas toujours des pieds de chaise, vous savez, je lis beaucoup aussi... Ne vous croyez pas obligé de me réciter le dernier roman paru!..

J'ai protesté; je lui ai avoué combien je l'enviais, lui qui, par la vertu de sa foi tranquille, sûre d'elle-même comme de son objet, échappe à la contagion du doute universel, d'où sort, sans doute, la mortelle tristesse de ce siècle finissant. J'ai déclaré que la vie, — cette vie dont il n'est possible de comprendre ni la cause, ni le sens, ni la fin, — n'est en somme qu'une énigme méchamment posée par quelqu'un de cruel qui a fait également invincibles et notre désir d'en trouver le mot, et notre impuissance à le décou-

vrir. J'ai conclu, enfin, en disant que je me demandais parfois ce qui vaut le mieux, d'être ou de n'être pas.

A ces mots, il se leva brusquement, et, d'une voix grave, avec une sorte de majesté qui transfigura soudain son visage, comme aux momens où l'inspiration le prend, en chaire, il dit, en dessinant sur l'horizon un geste large de prédicateur :

— Regardez!.. Regardez ce bleu fin du ciel, ces petits nuages blancs immobiles qui sont les pommiers en fleurs de là-haut, cette lumière qui baigne toutes choses, ces jeunes verdures qui courent sur les branches, ces brins d'herbe qui germent dans tous les sillons... Écoutez ces chants d'oiseaux, ces cris joyeux de bêtes, ces bourdonnemens d'insectes, ce murmure immense de toute la création qui souhaite au soleil la bienvenue et se réjouit de sa première caresse. Respirez ces parfums légers qu'exhale la nature en fête... Avez-vous jamais contemplé spectacle plus charmant que celui-là?.. Et quand vous avez ainsi le printemps sous les yeux, c'est à l'hiver que vous songez, n'est-ce pas? Quand vous voyez la vie s'épanouir, au lieu de prendre votre part de l'allégresse universelle, c'est l'idée de la mort qui vous obsède! Vous avez vingt-cinq ans, et rien de tout cela ne vous émeut, et c'est un vieux prêtre qui se sent redevenir jeune au contact de ce renouveau!

Il resta un moment silencieux, puis reprit en se rasseyant :

— Mon cher enfant, vous êtes un malade!.. Et je vais vous dire quelle est votre maladie... Il y a en vous deux hommes, un vrai et un faux Raimond. Le premier, celui que j'aime, est un grand enfant très naïf, très tendre, bon, simple, ardent et généreux. La faculté d'enthousiasme sommeille en lui, parce que l'isolement de sa vie n'a pas permis qu'il rencontrât jusqu'ici les occasions de l'exercer : mais je prévois qu'elle rattrapera le temps perdu, et que nous l'entendrons faire un beau tapage, le jour où elle s'éveillera!.. L'autre Raimond, celui que vous vous obstinez à me montrer depuis une heure, encore qu'il ne me plaise guère, est un être artificiel, tout de convention, le produit d'une littérature spéciale, dont le désenchantement, sincère ou affecté, est la marque de fabrique. Au lieu de faire un roman pessimiste, vous vivez ce roman au naturel; sans en avoir conscience, vous vous ingéniez à parler, à penser, à sentir, comme devrait parler, penser et sentir le héros du livre que vous n'écrivez pas. A l'exemple de ces tristes personnages qu'on nous montre penchés sur eux-mêmes, sans cesse occupés à disséquer leur propre cœur et à extraire la quintessence de la pourriture qu'ils y ont trouvée, vous passez votre temps à chercher en vous et hors de vous, dans votre être intime comme dans le monde extérieur, le mal, toujours le mal, et rien que le mal. Vous vous consacrez, selon les règles du genre, à cette malfaisante besogne de

prendre l'un après l'autre tous les fruits de la vie, et de faire voir, avant même de les avoir goûtés, qu'un ver se cache dans chacun d'eux! Vous poussez si loin, à votre insu, l'imitation des procédés qui constituent la formule étroite de cet art, que toute la matière dont il vit, à savoir la sottise ou la méchanceté de l'homme, la misère de sa condition, la bassesse et la fatalité de ses instincts, l'inutilité de l'effort, les duperies du sentiment, le doute, le spleen, la mort, que sais-je encore? tout cela passe dans vos discours en abondantes jérémiades, exactement conformes à celles qui coulent de la plume de vos écrivains favoris. Et savez-vous ce qui arriverait, si vous n'y preniez garde? C'est que vous finiriez par ne plus pouvoir retrouver votre véritable nature sous la greffe d'idées et de sentimens d'emprunt dont vous la chargez; c'est que, pour avoir trop longtemps joué à l'impuissant et au désenchanté, vous deviendriez tout de bon ce désenchanté et cet impuissant; c'est qu'au jour où vos yeux s'ouvriraient sur le mensonge de ces détestables doctrines, vous vous apercevriez que leur vent de mort a tout tari, tout stérilisé en vous : et alors, mon enfant, vous n'auriez plus assez de larmes, de vraies larmes, cette fois, pour pleurer sur ce suicide moral que vous auriez commis!..

J'ouvrais la bouche pour affirmer de nouveau que j'étais sincère. Il ne me laissa pas finir :

— Je ne vous reproche pas de mentir, mais d'être dupe... Ce qui me rassure, c'est que votre nature droite et saine prendra tôt ou tard le dessus. Qu'un sentiment vrai entre en vous, tous les sophismes s'évanouiront, vous reconnaîtrez que vous avez calomnié la vie, et il en sera de votre prétendue désespérance comme de cette pomme de pin desséchée qui, hier encore, pendait à la branche, et que le flux de la sève a fait tomber à terre!.. Maintenant, — reprit-il après un silence, — venez boire un verre de cidre : cela fera passer mon sermon.

Nous nous levâmes; il se remit à parler tranquillement de ses laitues et de la peine qu'il se donne pour les protéger contre les limaces. Je l'écoutais distraitement, ayant au bout de la langue une question que j'hésitais à lui faire. Et, cependant, je suis bien obligé de m'avouer, quand j'y pense, que je ne serais probablement pas allé voir l'abbé aujourd'hui, si je n'avais pas eu ce renseignement à lui demander.

— Vous qui êtes au courant de tout ce qui se passe dans le pays, ai-je dit enfin, pourriez-vous me dire si vos amis Lecouturier sont aux Ormes pour toute la saison, ou seulement de passage pour quelques jours?

— Tiens, comment savez-vous qu'ils sont arrivés?

— J'ai rencontré Mlle Lecouturier.

— Ah!.. Vraiment!.. Eh bien! ils sont venus s'installer pour tout l'été... Leur fille a été un peu souffrante.

— Gravement?

— Non, puisque je vous dis un peu... Elle aura trop dansé cet hiver; les médecins lui ont ordonné l'air de la campagne...

Il s'arrêta tout à coup, croisa les bras sur sa poitrine et se mit à rire d'un air goguenard.

— Qu'avez-vous? lui dis-je, avec un peu d'impatience.

Il m'a répondu :

— Je pense que vous feriez, Claire et vous, un couple charmant.

— Bien assorti, surtout! répliquai-je. Un sauvage, une manière d'homme des bois comme je suis et une fille comme elle, qui doit aimer par-dessus tout le monde, dont j'ai horreur! Merci bien... et adieu!

En quittant Mainville, au lieu de revenir directement à Château-Frayé, j'ai fait un crochet pour passer par Draveil. Pourquoi? Je ne sais... une idée qui m'a pris tout à coup. J'ai vu que les volets étaient ouverts à toutes les fenêtres de la grande villa qu'habitent les Lecouturier. Des domestiques lavaient les carreaux, posaient des rideaux blancs; toute la maison avait un air de fête. Comme je regardais, à distance, Mlle Claire est sortie à cheval, suivie d'un groom et se dirigeant de mon côté. Elle a passé près de moi au pas et m'a examiné de l'air étonné qu'on prend quand on retrouve une figure connue, sans se rappeler où et quand on l'a rencontrée. Au moment même où je portais la main à mon chapeau, je me suis dit qu'à cause de ma grande barbe et de mon costume de velours à côtes, elle allait sûrement me prendre pour un garde-chasse. Je l'ai saluée, assez gauchement, j'en ai peur : elle m'a répondu d'un petit signe de tête tout à fait gracieux... Son cheval a pris le trot, sous une légère pression des rênes; je ne crois pas qu'il soit possible de monter avec plus de souplesse et de légèreté...

III.

18 mai.

Que de choses en deux semaines! Récapitulons : aussi bien, il est nécessaire que je mette un peu d'ordre dans mes idées, que je sache où j'en suis et où je vais... Donc, le lendemain de ma visite, l'abbé arrive à la maison et déclare à maman, — qui m'a répété, le soir, toute la conversation, — qu'il faut me marier tout de suite, tout de suite... Maman approuve, en principe, mais fait observer qu'il faut être deux, pour cela, dans la pratique. « Qu'à cela ne tienne, s'écrie l'abbé; Mlle Lecouturier fera justement l'affaire. » Débat animé; ma-

man interroge; l'abbé répond. Renseignemens favorables sur la famille, la santé, la fortune, — un peu inquiétans sur le caractère. On a, paraît-il, de la droiture, on ne manque ni d'intelligence ni d'esprit; mais on est un peu quinteuse, on aime à faire marcher les gens; on est, au demeurant, fort mal élevée. Maman fait la grimace. « Si vous voulez la perfection, dit l'abbé, adressez-vous ailleurs : ce n'est point là ce que je vous apporte... » Cet aveu l'ayant mis à l'aise, il ne cache point qu'on a un grain de vanité, un autre de coquetterie et un troisième d'ambition. « Mais c'est un monstre! » s'écrie maman.

— C'est ce qui vous trompe, ma chère dame, répond l'autre avec tranquillité; aussi éloignée du monstre que de l'ange. — Et il ajoute qu'elle aime le monde; qu'elle a l'esprit net, positif; que c'est un vrai petit homme d'affaires en jupons. Pour le coup, maman croit que le bon curé perd la tête...

— Enfin, me direz-vous ce qui rend Mlle Lecouturier si particulièrement intéressante à vos yeux que vous avez décrété de me la donner pour belle-fille?

— La conviction qu'elle eût exercé par ses qualités et même par ses défauts la plus salutaire influence sur Raimond... Je vous dis que ces jeunes gens sont particulièrement aptes à se métamorphoser l'un par l'autre, au grand profit de tous les deux.

— Mais êtes-vous bien sûr que deux caractères si dissemblables s'accorderont?

— Oui, si l'amour s'en mêle.

— Vous savez que Raimond n'a pas de position?

— Il s'en fera...

— Qu'il a peu de fortune?

— Elle en a trop... D'ailleurs, il a un nom et un titre : telle que je connais Mme Lecouturier, c'est là un point capital... Ajoutez qu'elle a grande envie de marier sa fille; si ce n'est pas encore fait, c'est que le père a refusé jusqu'à présent tous les candidats qu'on lui a proposés...

L'abbé s'en va. Maman, très émue, me met au courant, quand je rentre, de ce qui vient de se passer... Je ne lui cache pas que le physique de la personne en question est loin de me déplaire.

— Comment, malheureux, mais tu la connais donc!

Je lui réponds que je l'ai rencontrée plusieurs fois l'an dernier, que je viens de la revoir...

— Ah! mon Dieu, nous sommes perdus!.. Tu l'aimes déjà!..

Je la rassure. Nous parlons de Mlle Claire toute la soirée. Cette pauvre mère s'agite, s'excite, m'embrasse, ne dort pas de la nuit, — ni moi non plus d'ailleurs. Le lendemain, un mardi, l'abbé revient et lui conseille d'aller faire une visite à Mme Lecouturier.

Prétexte : une quête de charité en faveur d'un paysan dont la maison a brûlé. Le mercredi, après déjeuner, départ en voiture pour les Ormes. Présentation, échange de politesses. Mme Lecouturier est une femme longue, sèche, osseuse, qui cherche à se donner de grands airs, dit « madame la baronne » gros comme le bras et semble se gargariser avec quelque chose d'exquis toutes les fois qu'elle prononce cette formule. La moyenne de ses sentimens m'a paru plus que bourgeoise : mais elle ne les exprime qu'en un langage très noble. Mlle Claire, qui faisait une partie de lawn-tennis avec l'abbé, est arrivée tout à coup. Ses cheveux cendrés étaient un peu défaits sur le front ; à chaque pas, de petites boucles indociles voltigeaient autour de sa tête ; d'autres, au contraire, s'étaient collées sur ses tempes un peu moites et semblaient presque noires ; l'animation du jeu avait coloré, sur les joues, sa peau fine de blonde des teintes fraîches du plaisir et de la santé ; ses yeux bleus brillaient d'un éclat humide ; les ailes de ses narines humaient l'air avec une précipitation qui soulevait et abaissait alternativement son buste, mince à la taille, superbement épanoui à la hauteur des épaules. Elle allait, son grand chapeau de paille d'une main, sa raquette de l'autre, d'un pas souple et relevé de chasseresse... Maman l'a regardée, d'un regard singulier, dont la pénétration semblait un composé de celle du médecin, du juge d'instruction, du confesseur et du couturier, chacun dans l'exercice de ses fonctions professionnelles : et le nombre d'investigations spéciales auxquelles se livra ce regard, d'une extraordinaire acuité, est chose vraiment merveilleuse, car il mesura, — je l'ai vu ! — le diamètre des épaules, le tour de la taille, le développement des hanches ; il explora la bouche, s'insinua dans la chevelure, constata qu'ici rien ne manquait à l'appel, que là rien de factice ne se dissimulait sous l'opulence du chignon ; il entra dans les yeux, comme s'il voulait par cette voie pénétrer jusqu'à l'âme même qui habite cette gracieuse enveloppe ; il passa la revue des attaches du cou, de la main, du pied, contrôla pour finir la coupe du corsage et de la jupe, — le tout en moins de temps qu'il ne m'en fallut pour saluer... Échange de quelques phrases de la plus complète insignifiance entre elle et moi. Je lui parle cheval, pour dire quelque chose ; elle me répond concours hippique ; nous nous observons du coin de l'œil. Départ. A peine assise dans la voiture, maman éclate : « Elle est charmante ! » Je ne réponds pas. « Charmante » m'a paru faible : « adorable » conviendrait mieux...

Mercredi, jeudi, vendredi, rien. Maman est nerveuse, a des attendrissemens subits en me regardant. Je ne suis pas moins agité qu'elle ; impossible de tenir en place. Samedi, je vais entendre à

l'Opéra-Comique *Roméo et Juliette;* cette musique me paraît divine; je rentre à Château-Frayé par le train des théâtres et je passe la nuit à me promener dans le parc, au clair de lune. Dimanche, un enfant de chœur apporte un billet de l'abbé Papillon à maman: « Tout va bien; la première impression n'a pas été mauvaise; attendez-vous à recevoir demain la visite de ces dames. » Seconde nuit blanche. J'écris vingt-cinq pages de mon roman, toute la grande scène d'amour que je n'avais pas encore pu enlever. Lundi, à deux heures, on sonne à la grille; je deviens tout pâle, maman ferme les yeux. La porte s'ouvre: c'est elle, avec sa mère. Elle porte une casaque gros bleu, à petites raies blanches, de même étoffe que la jupe et ouverte sur le devant, de manière à laisser paraître un gilet blanc. Cette toilette lui sied à ravir. Mais quel regard, en entrant dans le salon!.. Un regard clair et froid qui s'est promené en une seconde du parquet au plafond, comme pour dresser rapidement l'inventaire de notre mobilier, hélas! un peu défraîchi,.. un vrai regard de commissaire priseur... Promenade dans le parc. Mme Lecouturier, toujours hantée par des idées d'ordre aristocratique, déclare que nos arbres ne dépareraient pas Marly, Trianon ou Chambord. Sa fille me demande combien nous avons d'hectares. Quelle drôle d'idée de me faire cette question d'arpenteur; est-ce que je sais, moi, combien nous en avons, d'hectares? Elle paraît étonnée du peu de considération que je témoigne pour le système métrique; je le suis bien davantage en apprenant que son père lui a appris à jouer aux échecs, et qu'elle y est très forte. Cela ne l'empêche pas d'être jolie, d'ailleurs, oh! non!.. A trois heures, ces dames partent. Je monte à ma chambre, je m'y enferme, je me jette sur un canapé; et je reste là, tout abasourdi, jusqu'au dîner. Mardi, mercredi, jeudi, rien. Vendredi, nous nous rencontrons, étant à cheval tous les deux, dans la forêt. Grosse émotion en la voyant. Juste à ce moment, Sultan prend peur d'un tas de fagots, fait un écart et manque de me désarçonner. Je crois voir un petit sourire pas très bienveillant sur les lèvres de Mlle Claire; dépit; je fais prendre un peu de champ à mon cheval et je l'enlève, d'un bond prodigieux, par-dessus le tas de fagots. « Bravo, monsieur! » crie Mlle Claire... Je salue, et je m'en vais sans oser l'aborder. Samedi, je pense à elle toute la journée. Et aujourd'hui dimanche... Mon Dieu, c'est bien simple: aujourd'hui, je l'aime éperdûment.

IV.

25 mai.

Je suis allé tous les jours me promener du côté de Draveil, dans l'espoir de la rencontrer. Que dirait ce misogyne de Cavaroc si je

lui avouais ma faiblesse et que je ferais des folies pour apercevoir seulement le bout d'un voile de gaze bleue? Sans doute, comme au temps où nous avions rendez-vous, en sortant du cours de droit romain, au café Voltaire, l'ami Cavaroc me ferait, d'après Schopenhauer, de fougueuses tirades sur le danger de céder aux sollicitations du « Génie de l'Espèce. » Mais je me soucie bien du « Génie de l'Espèce » et de Schopenhauer, moi, maintenant !

31 mai.

Maman continue à me dire qu'il ne faut pas aller trop vite, qu'il vaut mieux patienter quelques jours encore avant de faire une nouvelle visite aux Ormes. Elle a raison, elle est la sagesse même, cette adorable mère; oui, mais que c'est dur d'attendre !..

2 juin.

Visite à l'abbé. Comme d'habitude, la porte du presbytère était ouverte. J'entre dans le salon : personne, sauf Brahma, qui gambade sous le regard bienveillant de Lamennais et du père Lacordaire, accrochés au mur. Je sors dans le jardin... Une voix gouailleuse, paraissant venir d'entre ciel et terre, me jette ce salut : « Bonjour, Obermann ! » Je cherche des yeux l'abbé : j'aperçois une échelle appuyée contre le tronc d'un gros cerisier, et, au milieu des branches, quelque chose de noir qui remue. « Êtes-vous, dis-je à cette forme vaguement entrevue, êtes-vous Jéhovah dans le buisson ardent, ou simplement un épouvantail à moineaux? — Ni l'un ni l'autre, répond la voix avec le plus pur accent de Ménilmontant. J'échenille, mon ami, j'échenille... Mon métier de prêtre est d'écheniller les âmes; et, vous le voyez, je traite ce cerisier comme un de mes paroissiens... Tenez un peu l'échelle, que je descende...»

Et, avec l'agilité d'un gabier qui court dans les haubans, en deux temps l'abbé dégringole.

Nous sommes allés nous asseoir, comme il y a un mois, sur le « banc de quart, » au fond du jardin. Les blés sont maintenant hauts et drus; sur les épis, déjà lourds, passent à chaque souffle de brise de grandes ondulations lentes qui se propagent, comme une vague, d'un bout à l'autre de la plaine, et donnent à cette immense nappe de verdure quelque chose de l'aspect ondoyant et fluide de la mer. Les coquelicots et les bluets sont si nombreux, à de certains endroits, que leurs tons rouges et bleus, mêlés à la verdure, rappellent ces étoffes changeantes dont la nuance

indécise chatoie sous le regard, comme la gorge d'un pigeon. A côté des champs de seigle et d'avoine, il y a des morceaux de prairie couverts de marguerites et de pâquerettes, qui semblent de grands draps blancs étendus au soleil; d'autres, constellés de boutons d'or, sont d'un jaune vif qui tranche sur la pourpre violacée des trèfles en fleurs : et c'est chose merveilleuse que la richesse et la variété de ces teintes.

— Comme cette vue est aimable et riante! ai-je dit à l'abbé.

— Ah! ah! vous en convenez... Vous n'étiez pas de cet avis, pourtant, il y a quelques semaines...

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

A ce moment, un bruit sec de roues rebondissant sur le pavé a retenti de l'autre côté du mur : et je suis resté muet devant l'abbé, j'ai rougi, j'ai pâli; car ce bruit, il me semblait l'avoir entendu déjà, et que, sûrement, il devait être produit par un panier attelé d'un petit cheval noir.

— Écoutez! ai-je dit en lui prenant le bras.

— Eh bien! quoi?.. C'est une carriole qui passe... Ne me serrez pas si fort...

— Non, non, ce n'est pas une carriole... Écoutez!.. le voilà qui s'arrête... à la porte...

— Qui?

— Le panier, parbleu!

— Un panier!.. Quel panier?

— Mais vous le savez bien!.. Est-ce qu'il y en a deux?.. Celui de Mlle Claire, enfin!.. Et, tenez, la voilà!

La porte du presbytère vient de s'ouvrir en effet, et livre passage à la femme que j'adore, à celle qui m'a rendu, sans le savoir, la gaîté, la jeunesse, à celle qui a changé mon âme! De l'endroit où nous sommes, je la vois qui se dirige vers le perron en faisant sonner sur l'asphalte de la petite cour le talon de ses bottines. Elle monte les cinq marches, entre dans la maison, et nous l'entendons qui demande : « Y a-t-il quelqu'un? »

— Par ici, mademoiselle, par ici! crie l'abbé, et nous quittons le kiosque pour aller au-devant d'elle.

Comme je bénis la fantaisie qu'elle a eue de venir aujourd'hui dire bonjour, en passant, au curé!.. Nous avons causé de choses fort indifférentes; je me suis appliqué à ne rien laisser paraître du trouble qui m'avait envahi lorsque je l'ai aperçue, mais je n'ose me flatter d'y avoir tout à fait réussi. Me trompé-je? Il me semble que j'ai été de sa part, pendant les quelques minutes qu'a duré cette délicieuse, quoique trop courte entrevue, l'objet d'un examen atten-

tif et persévérant, qui, après quelques constatations d'ensemble, s'est localisé bientôt sur ma cravate et sur mon parapluie : l'une, dont le nœud, je l'avoue, était un peu lâche ; l'autre, dont le manche aura paru, je le crains, un peu rustique. Le reste de ma personne n'a pas été soumis à une enquête aussi minutieuse. C'est bon signe, sans doute, comme lorsque l'œil du colonel passe sans s'arrêter sur l'équipement d'une recrue. Oui, mais cette cravate et ce parapluie?.. O Cavaroc ! vois où j'en suis réduit déjà : je tremble à la pensée que peut-être ils n'étaient pas d'ordonnance !..

Elle m'a demandé des nouvelles de maman. Que m'a-t-elle dit encore, que lui ai-je répondu ? Je devrais le savoir, et je m'aperçois que je l'ai à peu près oublié. Elle a parlé, et j'étais plus attentif au son de sa voix, qui est charmant, qu'au sens de ses paroles. J'ai répondu, et je ne pensais point à ce que je lui disais, mais seulement à ce que je ne pouvais pas lui dire. Elle m'a tendu la main, que j'ai serrée, trop fort, j'en ai peur ; elle est partie ; je suis resté, planté comme un piquet, à la même place jusqu'au moment où le bruit des roues sur le pavé de la grand'rue a cessé de se faire entendre. L'abbé m'a dit avec son air narquois :

— Eh bien ! mon cher Raimond, pensez-vous toujours que la vie ne vaille pas la peine d'être vécue ?

— Non, lui ai-je répondu, je ne le pense plus, car, — à quoi bon essayer de vous le cacher ? — j'ai maintenant un but et une espérance.

Alors l'excellent homme a levé deux doigts en l'air, comme s'il allait me donner la bénédiction, et, moitié sérieux, moitié souriant, il m'a dit :

— Au nom de la Jeunesse, de l'Amour et de la Vie, au nom de toutes les bonnes et saintes choses dont vous avez médit, pessimiste repentant, je vous absous !

V.

3 juin.

Grande nouvelle : nous sommes invités pour dimanche à dîner aux Ormes ! Toute la maison est en l'air... Maman a passé en revue ses dentelles, et sorti de leur écrin ses boucles d'oreilles en perles noires. Il y a eu conférence entre elle et notre vieille bonne Martha sur la question de savoir si je dois me mettre en redingote ou simplement en jaquette. La redingote est plus convenable, mais d'une correction un peu cérémonieuse et maman craint que cela ne me donne l'air « prétendant, » chose qu'il faut éviter à tout prix. Martha tient pour la jaquette qui m'amincit, paraît-il, et qui est

plus « campagne. » Me voilà fort perplexe. Jean, qui a la manie de donner des avis qu'on ne lui demande pas, se déclare partisan de l'habit et le juge bien plus « distingué. » Serai-je prétendant, campagne ou distingué ?.. Décidément, Jean est une vieille bête. J'irai en redingote... Mais pourvu, mon Dieu, que je ne sois pas ridicule, comme je l'ai été l'autre jour, sans doute, au presbytère ! Ce dîner me fait peur. Je m'aperçois que je ne sais rien du monde, et, pour la première fois, je souffre de cette ignorance dont je tirais naguère encore une assez sotte fierté. Aussi, pourquoi suis-je amoureux, et, circonstance aggravante, amoureux d'une mondaine? N'est-ce pas d'une petite provinciale timide, sage, et sachant faire les crêpes, plutôt que de cette brillante Parisienne, qu'il eût été raisonnable de m'éprendre ?.. Peut-être,.. mais ce n'est pas d'hier que le sentiment et la logique passent pour ne point faire très bon ménage ensemble; s'il n'y a que moi pour les réconcilier, la brouille n'est pas près de finir !

Dimanche soir, onze heures.

Quelque illusion me leurre sans doute... Et pourtant, non, il n'est pas possible que je sois seulement la dupe de mon espérance ! Un instinct secret, plus fort que tous les raisonnemens, me dit que je ne me trompe pas et que cette soirée qui s'achève marquera dans ma vie...

Nous sommes arrivés aux Ormes un peu avant l'heure du dîner. On nous a introduits dans le salon. En approchant d'une des fenêtres, qui était entr'ouverte, j'ai entendu un bruit de voix paraissant venir de l'étage supérieur. L'une des voix, que j'ai reconnue aussitôt pour être celle de Mme Lecouturier, disait, d'un ton passablement aigre :

— Je suppose que vous n'aurez pas à faire contre celui-là les mêmes objections que contre les autres...

— Alors, a répondu une grosse voix d'homme assez commune, c'est que vous aurez eu cette fois la main plus heureuse que précédemment...

J'ai eu un violent battement de cœur, j'ai fait quelques pas dans le salon, car il me semblait indélicat de surprendre ainsi le secret des aménités conjugales qu'échangeaient là-haut M. et Mme Lecouturier. Mais le peu que je venais d'entendre m'avait si fort intéressé que je n'ai pu résister à la tentation d'écouter la suite. Je me suis rapproché de la fenêtre, tandis que maman feuilletait une revue à l'autre bout du salon. Le dialogue continuait :

— Ce jeune comte était fort bien, vous dis-je !

— Oui, sauf qu'il lui manquait du cheveu et de la dent... Joli cadeau à faire à ma fille que cette épave de vie parisienne !

— Et le lieutenant de dragons?.. Il était si distingué!

— Distingué, mais alcoolique... Ce détail avait échappé à votre sollicitude maternelle... Le comte aurait mangé la dot de Claire: lui, l'aurait bue.

— Oh! je sais bien qu'il suffit que quelqu'un me plaise... Enfin, me direz-vous pourquoi M. Marchand ne vous a pas convenu? Il n'était pas noble, lui!.. Un nom aussi roturier que le vôtre!

— Marchand, le petit monsieur en bois que vous êtes allé dénicher au concours hippique?.. Vous n'avez donc pas remarqué qu'il est bête, bête à manger tout le foin de son écurie?.. Faites-en un entraîneur, un jockey, un groom, tout ce que vous voudrez dans l'ordre des choses chevalines, mais non pas un mari pour Claire. Si celui que vous avez à me montrer ce soir ressemble à ces trois-là, ce n'était pas la peine de me faire venir.

Sur ce, une fenêtre en haut s'est fermée, et je n'ai plus rien entendu. Ainsi, ce dîner n'était qu'un prétexte pour me « montrer » à M. Lecouturier, comme on lui avait déjà « montré » les autres! Donc, ces dames, — la mère à tout le moins, — m'avaient fait l'honneur de penser à moi, et ma candidature, ô joie! avant d'avoir été officiellement posée, semblait être de celles qui méritent examen... Oui, mais l'homme à la grosse voix, le terrible homme qui venait de draper les « autres » d'une si belle sorte? Pauvres « autres, » quelle exécution sommaire! Et je sentais un petit frisson me courir de la tête aux pieds à la pensée de comparaître bientôt devant lui. Certes, me disais-je, du cheveu et de la dent, j'en ai; alcoolique, je ne le suis point, bête non plus: mais qui me prouve que le jeune comte, le lieutenant de dragons et le petit monsieur en bois soient réellement affligés du vice rédhibitoire que je viens d'entendre imputer à chacun d'eux? Que ne va-t-il pas trouver à dire sur moi, hélas!

Comme je me regardais furtivement à la glace, afin de constater si la conformation de mes épaules ne pouvait pas, d'aventure, prêter matière à l'accusation d'avoir une bosse dans le dos, la porte s'est ouverte, et j'ai eu, en voyant paraître mon juge, quelque chose du sentiment qu'on doit éprouver sur le banc des accusés, lorsque l'huissier de service aux assises dit: « Messieurs, la cour! » Heureusement, le courage des peureux ne m'a pas fait défaut en cette occurrence, et j'ai supporté d'autant plus vaillamment le premier choc que j'étais, au fond, plus intimidé.

Il est entré comme une trombe, a salué ma mère sans mot dire, puis il a marché, ou plutôt chargé, droit sur moi. J'ai cru qu'il venait me prendre à la gorge. A deux pas, il s'est arrêté net, a mis son lorgnon, m'a enveloppé d'un regard... comment dirai-je?.. un regard de conseil de revision. Puis, au moment où je commençais

à me demander s'il n'était pas d'une bonne politique de bomber la poitrine et de faire : « Hum ! hum ! » pour donner une preuve de l'état satisfaisant de mes poumons, — il a jeté brusquement un « Bonjour, monsieur ! » tout à fait dépourvu d'intonations hospitalières, et m'a tourné le dos. Ce dos est large et rond : un col court le surmonte, fût de colonne massif qui supporte la tête à la façon d'une grosse boule posée sur un tambour. La face est comme le dos, ronde et large, légèrement congestionnée, et riche, à ce qu'il semble, en élémens d'apoplexie. M. et Mme Lecouturier forment un couple étonnamment géométrique : l'angle prédomine chez la femme, la circonférence chez le mari. Ces deux figures ayant, s'il me souvient bien de mes classes de mathématiques, peu de sympathie l'une pour l'autre, voilà sans doute qui explique pourquoi le père et la mère de Claire ont fait mauvais ménage. Ce gros homme, — tout en largeur et en rotondité, court de bras et court de cuisse comme il l'est de col, — ce gros homme, de qui les jambes mêmes s'arquent en cercle de tonneau, a d'ailleurs de fort beaux yeux bleus, au regard clair, vif et pénétrant, où je retrouve quelque chose de cette limpidité cristalline qui n'est pas le moindre charme de sa charmante fille.

J'étais à peine remis de la surprise que m'avait causée la façon si particulière qu'a M. Lecouturier de prononcer les mots : « Bonjour, monsieur ! » — d'un ton rageur et comminatoire, — quand Mlle Claire a fait son apparition dans le salon. Ah ! la jolie ligne qu'elle a, et combien peu géométrique ! Une ligne qui n'est jamais, comme chez la mère, le plus court chemin d'un point à un autre, ou le plus long, comme chez le père, une ligne délicieusement onduleuse, où les reliefs et leurs contraires s'adoucissent et se fondent en une divine harmonie de contours, une ligne... Comme la langue est pauvre, lorsqu'il s'agit d'exprimer la suavité des sensations que donne aux yeux le spectacle d'une forme parfaite. Et son « Bonjour, monsieur, » qu'il avait d'accueillance et de grâce, comme il a coulé doucement dans mes oreilles, encore blessées du grognement de ce sanglier !

Le dîner fini, nous sommes revenus au salon. Claire s'est emparée d'un journal, et j'ai vu, non sans suprise, qu'elle lisait attentivement les cours de la Bourse. « Ah ! mon Dieu ! pensais-je, est-ce que ce père, qui lui a déjà appris les échecs, se serait aussi chargé de lui donner des lumières spéciales sur le 3 pour 100 ? » Je me trompais : le gros homme est innocent. C'est Mme Lecouturier elle-même qui a fait l'éducation financière de sa fille.

— Dis donc, maman, a dit Claire tout à coup, tu as eu tort de me conseiller d'acheter des Tramways d'Andrinople... Vingt francs de baisse.

Je lui ai demandé en souriant si elle jouait à la Bourse. Elle m'a répondu le plus tranquillement du monde qu'elle ne jouait pas, mais que, sa mère étant fort entendue en affaires, elle lui demandait conseil pour faire, de temps en temps, un petit placement sur ses économies de jeune fille. Cela m'a rendu rêveur. Pourquoi diable économiser quand on est si riche? Je n'en ai jamais fait, moi, d'économies. Quand j'ai quelques sous d'avance, j'achète des estampes sur les quais, des photographies, des bibelots inutiles, dont j'encombre ma chambre. Ou bien je donne à l'abbé pour les pauvres du pays... Le peu d'argent que j'ai s'en va ainsi je ne sais où. Il serait bien plus sage de mettre quelque chose de côté, comme elle. Décidément, elle est pleine de raison, Mlle Claire, et je ne suis qu'un fou!

Voilà ce que je me disais, avec une certaine mélancolie, tandis que Mme Leçouturier engageait une délibération sur les Tramways d'Andrinople avec son mari et sa fille. J'ai appris ainsi que les Tramways d'Andrinople, quoique valeur « à turban, » étaient une valeur « d'avenir. » C'est un ami de la famille, c'est M. Blum qui l'affirme, et M. Blum ne se trompe jamais.

— Qui est ce M. Blum? ai-je demandé ingénument.

— Blum du guano! m'a répondu Claire avec une nuance de compassion.

Blum *du Guano!..* Comme on dit Godefroy *de Bouillon*, ou Bernardin *de Saint-Pierre...* C'est pourtant vrai que je ne connaissais pas les titres de noblesse de M. Blum... Je suis impardonnable... Blum du Guano... Quelle étonnante aristocratie se prépare pour le XXe siècle!

Ce doit être aussi l'avis de maman, qui a souri en m'entendant faire cette remarque. Alors, on s'est mis à causer noblesse. M. Lecouturier n'a point dissimulé qu'il jugeait « l'existence d'une caste privilégiée incompatible avec les tendances de l'esprit moderne. » Je lui ai répondu que la science, pourtant, n'est rien moins qu'égalitaire, et j'ai essayé de prouver, en m'appuyant sur les théories de Darwin, que la nature travaille sans cesse à constituer des aristocraties parmi les êtres. Il a ouvert de grands yeux et m'a dit avec un commencement de considération :

— Vous vous occupez donc de science, monsieur?

Tandis que maman se mettait à entretenir négligemment ces dames de ma tante de Ragincourt, qui est chanoinesse de l'ordre de Sainte-Thérèse de Bavière, — un ordre tout ce qu'il y a de plus noble, dont chaque membre doit être pourvu de je ne sais combien de quartiers, — nous avons entamé, M. Lecouturier et moi, un dialogue scientifico-philosophique, au cours duquel je crois avoir acquis une connaissance assez précise de ce poussah. Il s'en faut de

beaucoup que M. Lecouturier soit un sot. Il a de l'intelligence, mais cette intelligence est courte, parce qu'elle s'est toujours appliquée aux mêmes objets. Toutes les fenêtres de cet esprit ouvrent sur un seul point de l'horizon : est-ce être vraiment intelligent que de n'avoir pas même quelques pauvres petits jours de souffrance sur le reste, alors que le monde est si vaste? Sa culture est uniquement scientifique; il fait profession de dédaigner la littérature et l'art, ce qui, au fond, n'est pas moins niais que d'affecter, comme certains, un scepticisme ironique à l'égard de la science. Des problèmes de tout ordre que la littérature agite, des jouissances délicates que l'art donne, M. Lecouturier n'a cure. Il sort de l'École polytechnique et ne connaît que les faits. Il aime les faits, il ne croit qu'aux faits, il ne respecte qu'eux, sans voir qu'ils sont seulement la vile matière dont on fabrique les idées, et qu'ils ne cessent d'être méprisables que le jour où l'on a tiré d'eux précisément ce qu'ils renferment d'immatériel. J'ai remarqué trois formules qui reviennent à chaque instant sur ses lèvres et qui révèlent assez bien le tour méthodique de son esprit :

— Procédons avec ordre... Je n'ai pas de raisons suffisantes pour.. Avez-vous des données précises sur...

Avec lui, toute causerie doit avoir un développement logique comme la marche d'un théorème; il ne souffre pas qu'on s'en écarte; si l'on s'égare, ainsi qu'il est si charmant de le faire, à la poursuite des idées qui papillonnent autour de vous quand on cause, il vous ramène aussitôt dans le droit chemin avec un impérieux : « Ne perdons pas de vue le sujet de notre entretien! »

Je n'ai pas eu de peine à m'apercevoir qu'il m'étudiait, tout en me faisant parler. Je ne sais quelle inspiration m'a révélé que j'avais affaire à quelqu'un de légèrement maniaque et de pressé, voyant assez juste en général, mais voyant gros; habitué à toiser et à jauger un homme en deux temps, convaincu qu'il n'est pas plus difficile de faire le tour d'un être moral que d'estimer à vue d'œil la superficie d'un champ de betteraves; et je me suis prêté héroïquement aux investigations sommaires de cette psychologie d'ingénieur, qui me semblait très redoutable, non pas à cause de sa perspicacité, bien entendu, mais à cause des énormes méprises dont je la crois capable... En somme, je crois n'avoir pas lieu d'être mécontent de l'examen que je viens de passer.

Vers dix heures, nous sommes partis. Et maintenant je suis dans ma chambre, en face de ma lampe, dont la mèche commence à charbonner, et des feuilles de ce journal, que je viens de noircir. Une heure, je ne sais laquelle, — car n'ayant point le goût de « procéder avec ordre, » j'ai oublié de remonter ma montre, — une heure sonne au clocher d'un village. Le tintement des coups lents se pro-

page au loin avec une douceur triste dans la sonorité de la nuit. Il n'y a presque pas d'étoiles au ciel; un gros nuage cache celles dont j'aime à voir, de ma fenêtre, la lueur scintillante danser comme un feu follet dans la pièce d'eau. Le parc est tout noir. Jamais je n'ai senti mieux que ce soir la profonde mélancolie des lieux où je vis. Mais cette tristesse des choses est impuissante à réveiller en moi les sombres idées d'autrefois. Ennui, désespérance, dégoût et lassitude de vivre, tous ces brouillards de *spleen* qui enténébraient mon âme se sont dissipés devant l'amour, comme les vapeurs du matin quand paraît le soleil; des profondeurs de mon être régénéré monte une chanson claire et joyeuse, pareille à ces premiers chants du coq qui déjà commencent à percer le silence, et que j'entends çà et là saluer d'une fanfare éclatante l'aube encore invisible...

10 juin.

— Je suis, m'a dit avec fierté le père de Claire, au cours de notre conversation de l'autre jour, je suis positiviste!

— Oui, ai-je répondu, c'est-à-dire que vous attendez pour vous permettre de croire à Dieu et à l'âme qu'une communication ait été faite à l'Académie des sciences sur ces objets...

Le positivisme, en effet, convient bien aux esprits étroits et rectilignes que déforme, sous couleur de les former, la culture polytechnicienne. Qu'on soit matérialiste ou athée, j'y consens. Il y a dans le matérialisme comme dans l'athéisme quelque chose de sombre mais de hardi, une sorte de poésie noire, de l'idéalisme à rebours, si l'on peut dire, un acte de foi de l'esprit en quelque chose qu'il ignore, c'est vrai, mais au moins un effort pour secouer le poids de l'inconnaissable qui l'oppresse, pour affirmer et pour croire, cette affirmation fût-elle aussi peu fondée en raison que les autres et cette croyance fût-elle désespérante. Mais positiviste! J'ai horreur, moi, de cette pédante et égoïste doctrine, de cette philosophie de contremaîtres, qui se désintéresse lâchement de tous les nobles problèmes et dont la circonspection ne plaît si fort à tant de bourgeois frottés d'un peu de science que parce qu'elle flatte l'instinct de platitude qui est en eux. Que je plains cette jeune fille d'avoir été mise à une pareille école! Il me semble que dans mon amour pour elle entre maintenant un peu de pitié, et que je serais soutenu dans ma tâche par la conscience d'accomplir une sorte de sauvetage, s'il m'était donné un jour de travailler à la rédemption de cette pauvre âme, desséchée, sans doute, par les tristes enseignemens qu'elle a reçus.

VI.

13 juin.

C'en est fait : elle sait que je l'aime.

Ce soir, après le dîner que maman avait voulu rendre aux Lecouturier, l'abbé, qui était aussi invité, a proposé de faire un tour dans le parc. M. Lecouturier, que la marche essouffle, est resté au salon avec maman ; Mme Lecouturier et l'abbé se sont assis au bout de la pelouse ; nous nous sommes engagés, Claire et moi, dans la grande allée. La nuit commençait à tomber, mais il restait dans l'air une clarté mourante, si douce, que la nature entière semblait pénétrée de sa douceur, et s'enveloppait d'une sorte de recueillement pour recevoir l'adieu du jour. Le crépuscule épaississait déjà ses ombres autour de nous, mais le ciel, où passaient des tourterelles attardées, restait clair au-dessus de nos têtes, et laissait encore filtrer entre les branches un peu de sa sérénité ; de petits nuages roses flottaient, très haut, du côté du couchant. Si vieux que je puisse vivre, jamais, non jamais je n'oublierai cette soirée, et la minute solennelle où le cher secret, que je ne pouvais plus garder, a jailli de mon cœur...

Nous avions pris un petit chemin qui passe à travers les taillis, et nous parlions de choses indifférentes, lorsque Claire, qui marchait en avant, s'est trouvée tout à coup, au moment où nous débouchions sur la pelouse, en face du Sylvain dansant. La pâle lumière qui baignait encore le contour des objets donnait à la statue sans tête je ne sais quel air de blanche et fantastique apparition. Claire jeta un petit cri de surprise et, d'un mouvement instinctif, se rapprocha vivement de moi.

— Vous avez eu peur ? dis-je, en lui offrant mon bras qu'elle prit aussitôt.

— Oui, très peur... Oh ! la vilaine statue...

— Voulez-vous qu'on la mette à bas demain ?

— Vous feriez cela, si je vous le demandais ?

— Cela et beaucoup d'autres choses encore...

— Vraiment ?

— Mais oui...

— Ah !.. Et pourquoi feriez-vous cela ?

— Pour vous être agréable.

— Vous tenez donc bien à m'être agréable ?

— Oui... puisque je vous aime !

Quelle force inconnue et irrésistible m'a fait prononcer tout à coup, sans que je le voulusse, sans que j'en eusse conscience,

cette parole décisive d'où sortira le bonheur ou le malheur de ma vie, je l'ignore... J'étais atterré... Elle s'est mise à rire, puis, quittant mon bras, elle a frappé, comme un enfant, ses deux mains l'une contre l'autre, en disant :

— J'ai gagné mes cent sous!.. Je m'étais parié à moi-même que vous me feriez une déclaration ce soir!

Puis, changeant de ton, elle a ajouté avec une gravité comique : « Rentrons, monsieur, il n'est plus convenable, maintenant, que nous nous promenions seuls dans le parc. » Nous sommes rentrés au salon. Elle a été, pendant tout le reste de la soirée, d'une gaîté folle, parlant à tort et à travers, riant aux éclats, risquant avec l'abbé des plaisanteries garçonnières, répondant aux observations de Mme Lecouturier sur un ton dégagé qui frisait l'impertinence, changeant de chaise à chaque instant, dérangeant tout sur la table, fourrageant comme un jeune chat dans la corbeille aux pelotons de laine... J'ai vu que maman l'observait avec étonnement et inquiétude. Quant à moi, j'essayais en vain de trouver un mot à dire tant j'étais ému, triste et irrité tout ensemble. M. Lecouturier, qui sommeillait dans un coin, s'est enfin décidé à demander sa voiture. Ils sont partis, emmenant l'abbé. Au moment où je la saluais, avec une froideur un peu cérémonieuse, elle m'a dit à voix basse, d'une voix très douce que je ne lui connaissais pas : « Vous savez, je ne vous en veux pas du tout. » Et, en même temps, dans ses yeux a passé un regard que je n'y avais jamais rencontré, un regard tendre, un vrai regard de femme... Qui m'expliquera ce que tout cela veut dire?

14 juin.

Je suis allé me promener à pied dans la forêt. Je me suis couché sur la mousse, au pied d'un gros chêne. Il faisait chaud; j'étais fatigué de ma nuit sans sommeil; des milliers de petites mouches, butinant dans l'herbe, me berçaient d'un bourdonnement monotone : je me suis endormi. Depuis combien de temps étais-je là, je l'ignore; un léger bruit m'a réveillé; j'ai ouvert les yeux, je me suis redressé, et j'ai vu en face de moi... j'ai vu, dans son panier, fouet et guides en mains, Claire qui me regardait. J'étais horriblement confus; je l'ai été plus encore quand elle m'a dit en riant : « Ah! monsieur, je vous y prends... Savez-vous que ce n'est pas poétique du tout ce que vous faites là? » Le meilleur parti était de rire comme elle : c'est ce que j'ai fait, d'aussi bonne grâce que j'ai pu...

Elle a mis pied à terre et donné l'ordre au petit groom, qui avait pris les guides, à sa place de nous suivre au pas. Nous nous som-

mes dirigés du côté de l'Ermitage, en causant comme de bons amis. Par une sorte d'accord tacite, nous n'avons fait d'abord, ni l'un ni l'autre, aucune allusion à ce qui s'est passé hier dans le parc. Tout à coup, elle m'a dit :

— N'est-ce pas, monsieur, que vous me détestez aujourd'hui?

— Pourquoi voulez-vous que je vous déteste aujourd'hui, alors qu'hier je vous ai dit...

— Oui, oui, je sais... Ne vous croyez pas obligé de me le redire... Cela me ferait regretter l'inconséquence que je commets en me promenant seule avec vous...

— Nous ne sommes pas seuls.

— Oui, il y a Tom... Et puis le cheval... Comme chaperon, vous m'accorderez que c'est un peu mince... Enfin, n'importe, j'ai été élevée à l'anglaise... et puis je suis majeure... Vous ne me mangerez pas, n'est-ce pas?.. Continuons... Je vous disais donc que vous deviez me détester... Eh bien! vrai, je trouve que vous n'auriez pas tort!

— Comment cela?

— Voilà... Vous m'avez fait une déclaration, n'est-ce pas? Les jeunes filles bien sages, bien élevées, — comme vous devez les aimer, enfin, — savent parfaitement qu'en pareil cas il faut rougir, balbutier, et chercher des yeux sa mère en disant, sur un ton de pudeur alarmée : « Monsieur!.. » Or, moi, je n'ai rien fait de tout cela. J'ai ri. Et pourquoi ai-je ri? Parce que j'avais envie de rire, et vous saurez que c'est ma règle de toujours faire ce qui me passe par la tête...

— Même quand c'est une folie?

— Pourquoi pas?.. En venant dîner chez votre mère, j'ai récapitulé les déclarations dont, cet hiver, on m'a honorée, au bal, au concert, au théâtre, dans des dîners, partout. J'en ai trouvé dix-neuf... Notez que je ne parle que des déclarations « positives, » comme dirait papa... Je laisse de côté tout un lot d'œillades, de soupirs, d'attitudes tendres, langoureuses, passionnées, mélancoliques, fatales, etc., variant selon le tempérament du monsieur, mais toutes également expressives. Je me disais donc : dix-neuf, plus celle que je vais attraper ce soir, ça fera vingt, cinq de plus que l'an dernier... Alors, vous comprenez, quand j'ai vu que le compte y était, ç'a été plus fort que moi, j'ai pouffé!.. Ça n'avait rien de désobligeant pour vous,.. c'était la chose elle-même, le chiffre rond ;.. seulement, je me rends parfaitement compte que je vous ai déplu, oh! mais là, très fort!

J'ai répondu qu'il m'avait été pénible, en effet, de voir qu'une chose, aussi sérieuse à mes yeux qu'un aveu dans lequel je faisais l'offre de ma vie, lui avait seulement prêté à rire.

— Ah! mon Dieu! s'est-elle écriée, comme vous y allez! Alors, ce que vous m'avez dit hier soir, c'était aussi sérieux que cela? Quel drôle d'homme vous êtes... Dans le monde, savez-vous ce qui se passe quand un monsieur vous dit : « Je vous aime? » On fait un joli sourire pour marquer qu'on lui sait gré de l'attention, et puis, c'est fini, on pense à autre chose. Exactement comme lorsqu'on vous présente un quartier d'orange glacée sur une assiette : on prend l'orange et on rend l'assiette... Je vous assure qu'il n'y aurait plus de monde possible si toutes les fois que, dans un salon, un jeune homme indique à une jeune fille qu'il a un sentiment pour elle, cela signifiait qu'il lui offre sa vie... Ce n'est plus que dans les romans vieux jeu que les choses se passent ainsi... Non, vrai, je ne soupçonnais pas... Je me suis bien aperçue depuis trois semaines que je ne vous semblais pas désagréable à regarder... Ça se voyait,.. ça se voit encore... Mais enfin, hier soir, j'ai cru que c'était un peu par politesse, et puis à cause de l'heure, de la nuit tombante, des bois, est-ce que je sais, moi?.. Comment, c'était, à ce point-là, pour de bon?

— Hélas! oui, mademoiselle... Je ne suis pas un homme du monde, moi...

— Oui, oui... Il y a longtemps que je le sais... Mais ça s'apprend, allez!.. Au fond, même, ça n'est pas très difficile; ne vous inquiétez pas... Seulement, je suis très ennuyée, maintenant, parce que je vois bien que vous m'en voulez.

— Et de quoi vous en voudrais-je, grand Dieu!

— D'avoir fait mon enfant gâté, au salon, après la promenade dans le parc. J'ai dû passablement vous agacer... Voyons, avouez que vous m'avez trouvée insupportable? Que voulez-vous, j'avais mal aux nerfs, à cause du champagne et aussi à cause de ce que vous m'aviez dit... Vous savez, on a beau avoir l'habitude, cela fait un drôle d'effet de s'entendre dire cette petite chose, surtout de cette manière-là... Car, entre nous, vous aviez l'air pénétré comme un prêtre qui dit la messe... Et puis ce silence, cette solitude, cette statue sans tête, votre voix qui était toute... chose!.. Ça n'est pas dans mon programme, tout cela! Alors, vous comprenez, j'ai eu mes nerfs; et, quand je les ai, je sens très bien que je suis à battre... Ma foi, tant pis, il vaut mieux que vous sachiez qui je suis!..

Je m'efforce de reproduire fidèlement cette conversation : n'est-ce pas encore causer avec elle que de rechercher et de retrouver dans ma mémoire les phrases mêmes qu'elle a dites? Je voudrais les consigner sur ce journal avec tout l'imprévu de leur tour, toute la gentille brusquerie de leur allure... Oui, voilà bien ces propos sautillans, ces petites phrases courtes, hachées, rebondissantes, ponctuées

d'interjections... Je la vois, je l'entends... Mais comment rendre le charme de cette voix, la joliesse de ce sourire, les sautes de pensée qui modifiaient brusquement l'expression de ce visage mobile, la malice et l'esprit qui pétillaient dans ces yeux? Hélas! je suis comme un homme qui pique des papillons sur un liège : ils sont là, mais leur grâce ailée, qu'est-elle devenue?..

Nous sommes allés ainsi, riant et causant, jusqu'à l'auberge de l'Ermitage. Comme elle remontait dans son panier, je lui ai demandé si elle venait se promener souvent dans cette partie de la forêt. Malgré l'air hypocritement détaché que j'avais pris pour lui adresser cette question, elle m'a lancé un regard qui m'a prouvé qu'elle pénétrait ma pensée secrète, et, après une seconde d'hésitation : « Mais oui, m'a-t-elle dit, tous les jours ou à peu près... Il y a plus d'ombre par ici... Et vous, est-ce que vous y venez aussi?

— De temps en temps...

— Alors, à un de ces jours, je pense... Au revoir, monsieur, bonne promenade,.. et pardon de vous avoir réveillé...

Son fouet s'est abaissé légèrement; le petit cheval noir est parti; j'ai suivi des yeux jusqu'au tournant de l'allée le voile de gaze bleue qui flottait derrière elle, et puis je suis rentré, bien heureux!

VII.

20 juin.

Un hasard, — est-ce bien le hasard qu'il faut dire? — fait que nous nous rencontrons maintenant chaque jour aux alentours de l'Ermitage. Ces rencontres fortuites sont charmantes : « Tiens, vous voilà, mademoiselle? — Comment, c'est encore vous, monsieur! » Pendant que nous nous disons cela très gravement, Tom ébauche un sourire discret; il n'est pas, Dieu me pardonne, jusqu'au petit cheval noir qui ne prenne, lui aussi, un air fin, l'air d'une bête qui pourrait en dire long, si elle voulait...

Nous faisons des progrès dans la connaissance l'un de l'autre. « Monsieur, m'a dit Claire l'autre jour, — au moment où je m'embarquais dans une de ces grandes tirades passionnées qu'elle n'aime pas, décidément, et que, par malheur, j'ai toujours au bout de la langue, — monsieur, vous vous donnez à moi, c'est fort bien... Remarquez seulement que toute donation suppose un inventaire : or, je ne sais pas encore au juste ce que vous m'offrez en vous offrant... » Et, depuis lors, elle m'expertise,.. nous nous expertisons, veux-je dire, car il faut, pour lui plaire, que je prenne des airs d'homme sérieux, qui ne fait pas les choses à la légère.

Merveilleuse puissance de l'atavisme : elle aussi « procède avec ordre! » Oh! la vilaine petite, quel beau chant d'amour je lui chanterais, si elle voulait! Mais elle ne veut pas... Ah! comme je me rattraperai plus tard, si l'enquête s'achève et m'est favorable.

21 juin.

Elle m'a dit aujourd'hui : « Si je vous disais que je vous adore, vous ne me croiriez pas... Vous avez eu le temps de m'étudier suffisamment, j'imagine, pour savoir qu'à l'exception du cheval, du théâtre, du monde, — et de mes parens, bien entendu, — je n'aime rien qu'avec mesure. Si tous vos sentimens sont excessifs, — ce qui est d'ailleurs votre principal défaut à mes yeux, — presque tous les miens sont modérés. Je suis ainsi faite, et je n'ai nulle envie de changer, je vous en préviens... Mais, de ce que je possède cet heureux équilibre qui vous manque, à mon grand regret, il ne s'ensuit pas que je sois incapable d'éprouver pour quelqu'un qui aurait su me plaire une véritable affection. Or, je puis bien vous dire que vous êtes fort éloigné de me déplaire. Si même vous voulez que je sois tout à fait franche, — et vous n'ignorez pas qu'il est dans ma nature de l'être, — j'avouerai que cette sympathie dont je me suis sentie prise, assez rapidement, ma foi, pour votre personne, me déconcerte absolument. Il y a là quelque chose que je ne m'explique point, et cela m'agace, car je ne suis pas pour rien la fille de mon père, et, comme lui, j'aime à me rendre compte... A l'heure qu'il est, je n'ai pas pu parvenir encore à comprendre d'où vient que l'idée de vous avoir, peut-être, un jour pour mari, me semble en somme tolérable. Car il faut bien voir les choses comme elles sont : nous avons deux natures foncièrement dissemblables. Et, pourtant, je le répète, vous ne me déplaisez pas. Pourquoi? Mystère. Il y a sans doute entre nous quelque affinité qui m'échappe et que je finirai par découvrir, car je veux à toute force en avoir le cœur net. Au surplus, il est absurde, n'est-ce pas, de prétendre à lutter contre les faits? Papa, qui est plein de considération pour eux, me le dit à tout bout de champ. C'est déjà un fait que vous ne me déplaisez pas; tâchez que ce soit un fait que je vous aime. Je ne demande pas mieux, moi. Arrangez-vous. »

J'admire la rigueur de la méthode scientifique appliquée par Claire aux choses du sentiment... Et je vais lire un peu de Musset pour me réchauffer, car cette douche de froide sagesse m'a glacé.

22 juin.

Claire doit être terrible dans les magasins de nouveautés!.. Je me fais l'effet d'un objet d'étalage, un modeste objet du Bon Marché, manié, remanié, palpé, retourné, remué par une cliente soupçonneuse et difficile à satisfaire. « Est-ce solide, est ce bon teint, cela fera-t-il de l'usage?.. » — « Eh! oui, je suis solide et bon teint... Prenez-moi, mademoiselle, et vous verrez! » Vaine supplique : elle ne se décide toujours pas, et je reste sur la sellette!

J'ai d'abord cru que c'était par indécision naturelle ; je l'ai même, à ce propos, gratifiée d'un assez gentil petit surnom : « miss Niwi-Ninon, » dont elle a bien voulu rire, quand je le lui ai fait connaître. Mais je me trompais. Elle sait fort bien ce qu'elle veut; seulement,.. seulement... Comment exprimer cela?.. Elle a l'âme un peu commerçante. Un instinct de méfiance est dans son sang; la peur d'être dupée hante le rejeton de l'ingénieur et de la femme forte à la Bourse; le mariage, hélas! étant à ses yeux surtout une affaire, elle tient à savoir très exactement ce qu'elle recevra en échange de ce qu'elle donne. Il me semble parfois que j'aperçois entre ses mains une balance invisible. D'un côté, sa dot, — dont j'ai d'ailleurs oublié de chercher à savoir le chiffre, — la fortune de son père, — qui doit être fort grosse, mais sur laquelle j'ai seulement des idées vagues, — enfin sa petite personne, qu'elle ne laisse pas, je pense, de coter à un assez haut prix, encore qu'il soit certainement inférieur à celui que je lui attribue; de l'autre, mon nom, ce titre de baron que je n'ai point l'habitude de porter, nos relations, certaines parentés dont je n'aurais jamais eu, pour mon compte, la pensée de tirer vanité, et qui ne forment pas moins, je le vois bien maintenant, le plus clair de mon actif; enfin, dans un autre ordre, la fameuse « affinité » dont elle me parlait hier. L'équilibre parviendra-t-il à s'établir entre les deux plateaux de la balance? Ou bien le mien sera-t-il en définitive jugé trop léger, — le pauvre mien qui semblerait moins vide si j'y pouvais jeter mon amour, comme Brennus son épée. Mon amour!.. Elle me dirait que c'est un faux poids, sans doute, que je la vole!.. Et Mlle Claire examine, compare, pèse, et elle pèsera, comparera, examinera jusqu'au jour où il lui sera démontré qu'elle peut, tout bien pesé, conclure avec moi, sans faire, en somme, un trop mauvais marché!

23 juin.

Je lui ai demandé nettement aujourd'hui si elle avait l'intention de me tenir longtemps encore en suspens. « Le temps qu'il faudra,

m'a-t-elle dit, pour savoir ce que je fais en vous donnant ou en vous refusant ma main ! » J'étais arrivé à notre rendez-vous, — qui n'est pas un rendez-vous, d'ailleurs, puisque la fiction que le hasard seul nous ménage ces entrevues quotidiennes subsiste entre nous, — j'y étais arrivé d'assez méchante humeur. Je me suis répandu en plaintes vives, dont elle a ri. Alors, la colère m'a pris ; certain homme violent, qui sommeille en moi, a fait, pour la première fois, son apparition devant elle. Et quelle apparition ! Je me suis emporté, je l'ai accusée de jouer avec moi un jeu perfide et cruel de coquetterie. L'aveugle instinct qui m'entraîne quelquefois à des paroles et à des actes où je ne me reconnais plus moi-même me dominait à ce point, que j'ai, de fureur, cassé contre un arbre la canne que j'avais à la main. « Décidément, monsieur, m'a dit Claire avec le plus grand sang-froid, il y a en vous un fond de gentilhomme-fermier, — plus fermier, d'ailleurs, que gentilhomme, — dont vous aurez peine à vous défaire... » Le son de cette voix tranquille, légèrement ironique, a calmé mon stupide dépit, et j'ai senti soudain, avec toute la vivacité d'impressions qui est en moi, la brutalité de ma conduite. Je crois, Dieu me pardonne, que des larmes de honte ont gonflé mes paupières... Je me confondais en protestations de regret et en excuses. Elle a mis la main sur mon épaule, et, avec un sourire qui n'avait plus rien de railleur, mais où j'ai cru entrevoir je ne sais quoi d'ému, elle m'a dit : « Allons, c'est bon ! c'est bon !.. Ne vous désolez pas, grand fou... Et achetez une autre canne... d'un peu moins mauvais goût que celle-là, si ça ne vous fait rien... » Je me suis emparé de sa main, de sa chère petite main fine et nerveuse, qu'elle m'a abandonnée, et j'ai senti, oui, je suis sûr d'avoir senti que ses doigts ont un peu tremblé au contact furtif de mes lèvres. Quand je me suis redressé, elle était toute pâle ; le bleu de ses yeux m'a paru plus sombre ; jamais je n'ai rencontré encore un regard aussi profond que celui dont elle m'enveloppa...

Et si je n'ai pas sommeil ce soir, si je vais et viens dans ma chambre, s'il ne m'est plus même possible d'écrire, c'est que je suis hanté par ce regard, c'est que j'ai toujours devant moi deux yeux, deux yeux insondables, au fond desquels, comme une pâle et lointaine clarté d'aurore dans la nuit, j'ai vu passer quelque chose que j'hésite à nommer... quelque chose qui doit être l'amour !

24 juin.

Je la quitte. Elle m'a dit : « Comprenez-moi donc bien, mon ami. Je ne suis pas une petite fille qu'on fait se pâmer en lui disant qu'on l'adore. Je vous répète pour la centième fois que je ne suis

point sentimentale : est-ce la faute de ma nature ou celle de mon éducation, peu importe. Ni sentimentale, ni naïve. Je n'ignore point que le mariage est notre carrière, à nous autres femmes, et j'ai fait de cette carrière, à laquelle je me savais destinée, l'objet d'un tel nombre de méditations préparatoires, que si je vous en communiquais seulement la dixième partie, vous auriez de quoi écrire un livre, — dont la lecture, entre parenthèses, serait passablement utile à mes pareilles. De ce qui concerne mon état futur, à savoir le mariage, je n'ignore rien. C'est l'opinion de papa que les jeunes filles doivent être instruites d'une foule de choses qu'on s'applique d'ordinaire à leur cacher, — de choses qui ne sont point du tout immorales, comme on a la bêtise de le dire, puisqu'elles sont naturelles, — et papa m'a élevée conformément à cette opinion, qui vous scandalise, sans doute, et que je trouve, moi, parfaitement sage. Il n'est donc pas un seul des aspects divers du mariage qui m'échappe : j'ai mon idée sur tout, sur la question du contrat, sur la question des enfans, même sur la séparation de corps et le divorce.

— Mes complimens, mademoiselle :.. moi qui pourtant ai fait mon droit, je n'ai jamais, l'avouerai-je? songé beaucoup à tout cela...

— Naturellement, a-t-elle répliqué; vous vivez dans les nuages... Quant à moi, vous le voyez, je ne ressemble pas du tout à ces pauvrettes qu'on jette au nez d'un monsieur quelconque et qui entrent en ménage sans autre programme que l'intention louable d'aimer leur mari, parce qu'on ne peut pas ne pas aimer son mari, de lui donner autant d'enfans qu'il en voudra, parce que cela se fait ainsi dans les bonnes familles, et de soigner son pot-au-feu, parce que le pot-au-feu est le fondement même de l'affection conjugale. Je rêve autre chose d'un peu moins terre-à-terre. Le mariage m'apparaît comme une sorte de camaraderie supérieure, ayant pour but la satisfaction des intérêts et des ambitions de deux contractans, qui s'allient étroitement, afin de se faire une plus belle et plus large place dans la vie...

— Voilà, ai-je dit, une théorie assez originale.

Elle a repris tranquillement :

— Cette conception du mariage vous indigne, n'est-ce pas? L'élément de sensiblerie, qui vous est cher, y manque en effet. Réfléchissez, pourtant, et vous verrez que mon idéal n'est point mesquin, qu'il ne laisse pas d'y avoir une certaine grandeur dans cette collaboration active, persévérante, dévouée, de deux êtres d'élite, qui se sont choisis librement, et qui, pris du désir de monter très haut, — lequel n'est point vulgaire, — s'associent, mettent en commun leurs apports respectifs de notoriété, d'énergie, d'intelli-

gence, de fortune, de talent, d'esprit, de beauté, fendent hardiment la foule et viennent s'asseoir, par droit de conquête, en pleine lumière, au premier rang de la société, là où sont les illustres, les puissans, tous ceux enfin qu'on admire, qu'on envie, et dont j'ai décidé d'être un jour, moi qui vous parle!.. Qu'en dites-vous?

— Je n'en dis rien... Je vous écoute...

— Écoutez-moi donc encore, car je n'ai point fini, et puisque nous sommes sur ce chapitre, mieux vaut que j'aille jusqu'au bout... Je ne veux point d'un homme qui n'ait pour tout mérite que celui de savoir assez bien jouer les airs de guitare dont vous me régalez depuis un mois. Le compagnon qu'il me faut, ce n'est pas un rêveur, un poète habitant je ne sais quel monde chimérique où je ne vais pas : c'est un mari qui ait de la volonté, l'esprit ferme, le sens du réel, un mari pour de bon, enfin... Or, qu'avez-vous fait jusqu'à présent pour déterminer mon choix? Vous vous êtes manifesté à moi, d'abord sous l'aspect d'un jeune homme qui tourne gentiment les déclarations, mais qui, comme les pianistes ou les ténors de société, abuse un peu de son art d'agrément; hier, vous m'êtes apparu sous les dehors peu engageans d'une manière de sauvage, qui passe ses fureurs à grands coups de canne sur les arbres : procédé fait pour donner certaines inquiétudes aux épaules de la femme que l'on veut épouser...

— Vous êtes, lui ai-je dit, peu généreuse d'évoquer un souvenir aussi pénible pour moi...

— Ah! quel enfant, mon Dieu, quel enfant! s'est-elle écriée. Mais je ne vous en veux pas!.. Faut-il que je vous dise tout?.. Eh bien! apprenez donc, monsieur, que la colère ne vous va pas mal. Vous avez le teint trop frais : un petit mouvement de rage comme celui-là vous donne juste le degré de pâleur qu'il faudrait pour que vous fussiez tout à fait bien... Êtes-vous content, maintenant? Il me semble que c'est presque une déclaration que je vous fais...

Elle souriait doucement et me regardait, non pas de son mauvais regard clair et froid, mais de l'autre, de celui qui me semble une caresse que ses yeux font aux miens... De nouveau, j'ai pris sa petite main, et j'ai senti que toute mon âme, tout ce bel amour dont elle me défend, la vilaine! de lui parler, passait dans le baiser que j'ai mis sur ses doigts.

VIII.

25 juin.

Mon Dieu, comment se peut-il faire qu'une jeune fille si charmante, si gaie, si vivante, si vraiment femme à de certains mo-

mens, puisse se métamorphoser à d'autres en une sorte de petit notaire qui raisonne avec toute la sèche, froide et désenchantante sagesse d'un vieux tabellion? Y aurait-il deux âmes en elle, comme deux regards : l'une qui est toute grâce, vivacité, espièglerie, gentille coquetterie et loyauté ; — l'autre, intéressée, soupçonneuse, calculatrice, incapable d'enthousiasme et de poésie? Pourquoi pas? N'y avait-il pas de même deux hommes en moi? Suis-je aujourd'hui semblable à ce que j'étais naguère?.. Je me suis dit souvent que chacun de nos innombrables ancêtres devait avoir déposé dans notre sang une parcelle d'hérédité morale, quelque chose de ce qu'il avait été lui-même. De ces germes, les uns meurent, n'ayant pas rencontré les conditions propres à leur développement, ou plutôt ils restent comme s'ils étaient morts, ensevelis dans les profondeurs les plus secrètes de notre être, ignorés de tous, ignorés de nous-mêmes, jusqu'au jour où une circonstance inattendue, les appelant brusquement à la vie, révèle soudain dans notre personnalité, que l'on croyait simple, des dessous effrayans, de véritables abîmes de complexité ; — les autres, au contraire, croissent, prospèrent et nous font ce que nous sommes, c'est-à-dire ce qu'a été, vingt siècles peut-être auparavant, l'aïeul inconnu qui prédomine et qui revit en nous... Jamais je ne pardonnerai aux parens de Claire de n'avoir pas créé autour d'elle l'atmosphère de sentimens et d'idées qui eût favorisé l'éclosion de ce qu'elle avait apporté de bon en naissant. Car je sens qu'elle n'est point foncièrement mauvaise, que les instincts acquis n'ont pas encore tout à fait étouffé sa vraie nature, qu'elle pourrait redevenir simple, douce, confiante et généreuse, comme j'ai cessé d'être, moi, le désenchanté que j'étais... Deux heures sonnent. C'est vers trois heures qu'elle arrive à l'Ermitage... Quel aspect de son être moral va-t-elle me montrer aujourd'hui? Sera-ce celui que j'aime, ou bien celui qui m'épouvante?..

Cinq heures.

Hélas! c'était le jour du petit notaire!.. Voici les propos qu'elle m'a tenus tout à l'heure : « ... A nous deux, nous disposons de deux forces sociales qui se complètent l'une l'autre, et qui, réunies, peuvent beaucoup : la fortune et le nom. Ce n'est pas que des gens fort titrés ne m'aient déjà recherchée : seulement le blason qu'ils m'offraient m'eût coûté trop cher à redorer, et ce n'est point à cela, vous pouvez m'en croire, que je destine l'argent, le bon argent de M. Lecouturier, mon papa. Vous n'êtes pas riche, vous, c'est vrai : Château-Frayé, qui vous reviendra un jour, vaut de cent quatre-vingts à deux cent mille francs, et j'estime qu'il y

aurait une quarantaine de mille francs à y dépenser pour en faire quelque chose de bien. Votre mère a vingt-sept mille francs de rente, dont elle vous assure douze en vous mariant... Évidemment, ce n'est pas le Pérou... Pourtant, cela vaut mieux que rien; puis, vous n'avez pas de goûts chers, vous êtes ce que j'appelle un mari économique. Avec vous, je ne serais pas inquiète pour ma fortune : avec d'autres, en dépit de toutes les précautions que j'aurais prises, qui sait?.. Enfin, vous montez supérieurement à cheval; vous êtes brun, comme un homme doit l'être; vous ne savez pas causer, mais vous parlez fort bien; il paraît que vous ne manquez pas de talent; vous faites mal vos nœuds de cravate, mais vous avez un joli pied : quelques petites retouches par-ci, par-là, et je ne suis pas éloignée de croire que cela pourrait aller... Seulement, si vous voulez que je le croie tout à fait, renoncez aux enfantillages, n'ayez pas tant d'imagination ni de sensibilité; montrez-moi que vous n'êtes pas incapable de regarder le côté sérieux des choses de la vie; parlez-moi non de vos sentimens, que je connais, de votre passion, de vos espérances, de vos anxiétés et autres ritournelles de romances, mais de vos travaux, de vos projets d'avenir, de vos affaires, des miennes... Et quand vous m'aurez prouvé que je puis, décidément, faire quelque chose de vous, eh bien! alors, je ne vois pas pourquoi j'hésiterais plus longtemps à dire oui... » Pendant qu'elle me disait ces choses, nous marchions sur la mousse, dans le sentier plein d'ombre. Des fleurs sauvages embaumaient l'air; mille chansons d'oiseaux s'entre-croisaient dans le silence des bois; des morceaux de ciel bleu apparaissaient à travers les branches; je ne sais quoi de joyeux, répandu avec la lumière, remplissait l'espace et donnait à la nature entière un air d'allégresse et d'hymen... Ah! la belle journée que c'eût été pour aimer!

26 juin.

Je me rappelle une tirade que l'ami Cavaroc nous a faite un jour, au Voltaire. Nous venions d'apprendre que l'un de nos camarades se mariait. Cavaroc a crié : « Un grognement pour le Mariage! » Nous avons grogné avec ensemble. Il a repris : « Un grognement pour la Femme! » Nous avons grogné derechef, les autres sans conviction, lui, avec fureur. Comme il paraissait disposé, contre son ordinaire, à parler, étant un peu gris ce jour-là, nous l'avons sommé de nous faire sa profession de foi. Il s'est levé, et je l'entends encore nous dire : « Vous voulez savoir pourquoi j'ai horreur de la Femme? Parce que c'est un être inepte et malfaisant... On parle des actes de courage qu'elle fait accomplir : que ne parle-t-on aussi des lâchetés qu'elle fait commettre? On nomme les chefs-

d'œuvre qu'elle a inspirés : qui fera le compte de ceux qu'elle a empêchés de naître?.. Armée de la Beauté, comme la Mort de sa faux dans les vieilles images, la femme passe à travers le monde, coupe, taille, abat! Que de talens, que d'énergies, que de jeunes héroïsmes et de jeunes gloires tranchés par elle! Les poètes, qui sont des menteurs, disent que l'Amour féconde : non, l'Amour stérilise!.. L'homme qui aime est moins libre, est moins fort... Quand une femme entre en nous, la fierté, la volonté, — qui sont notre honneur, — en sortent. N'aimez pas, mes enfans, et surtout ne vous mariez jamais! Travaillez, c'est encore ce qu'il y a de meilleur... Ayez de l'ambition ou des manies, ça occupe... Faites de la métaphysique, comme moi, c'est encore excellent... Ou bien, promenez-vous par le monde et regardez en spectateurs curieux les mille comédies et les mille drames qui s'y jouent. Ouvrez les yeux et les oreilles,.. vous verrez comme c'est amusant : cela vous fera rire... à pleurer, quelquefois... Mangez bien, dormez bien, culottez des pipes... Évitez les rhumes de cerveau ;.. buvez frais l'été, c'est exquis... Mais pas de femmes, hein! »

Nous avons ri de cette boutade... Maintenant qu'elle me revient à l'esprit, je me demande si elle ne contenait pas une part de vérité. Hélas! je le sens bien, Cavaroc avait raison : l'amour rend lâche! S'il me restait quelque courage, je renoncerais à cette jeune fille, je ne souffrirais pas plus longtemps qu'elle se fasse un jeu de froisser les sentimens qui me sont les plus chers... Je lui dirais que je ne suis pas, décidément, l'avoué qu'il lui faut pour mari... Je m'en irais... Et je compte les heures qui me séparent du moment où je la verrai demain!..

IX.

27 juin.

La coquetterie de Claire a décidément quelque chose de très particulier. C'est une coquetterie qui dédaigne de recourir aux procédés ordinaires, et qui trouve le moyen de séduire d'autant plus qu'elle affecte de moins chercher à plaire. Je lui disais tout à l'heure que je ne comprenais point qu'une femme n'aimât pas la musique. « Alors, m'a-t-elle dit, qu'est-ce que vous allez penser de moi, qui la déteste? » Et c'est toujours ainsi qu'elle procède. Il semble qu'elle trouve une sorte de plaisir à prendre le contre-pied de mes idées, à me montrer de mille manières que nous sommes, elle et moi, aux deux pôles opposés du monde moral. Quand elle vient de faire une de ces professions de foi, elle me regarde bien en face, pour voir si je vais oser lui tenir tête : c'est la leçon de dressage qui com-

mence. Je sens qu'elle voudrait m'habituer à plier devant elle ; je m'en indigne intérieurement, j'ai bonne envie de m'insurger ;.. mais elle est si jolie à ces momens-là, son petit air à la fois dominateur et provocant lui va si bien, que je n'ai pas toujours le cœur de réfuter ses paradoxes. Je me tais, le plus souvent ; elle triomphe, un joli sourire me récompense de ma docilité ;.. et voilà comment je me retrouve, l'épreuve terminée, non pas un peu moins épris, comme il serait logique, mais un peu plus ensorcelé. Quelquefois aussi je me rebiffe : c'est ce qui est arrivé aujourd'hui.

Encouragée par la mollesse que j'avais mise à défendre la musique, — pour laquelle j'ai cependant un goût très vif, — Claire a eu la fantaisie de m'apprendre qu'elle n'aimait pas non plus les enfans. C'était assez mal tomber, car il se trouve précisément que j'adore ces petits êtres, et que l'idée seule, — si je me marie un jour ! — d'avoir un fils dont je modèlerais doucement la jeune âme, ainsi que mon père et ma mère ont modelé la mienne, un fils que j'élèverais dans l'amour et dans le respect de tout ce qui est beau, de tout ce qui est noble, de tout ce qui est grand, — cette idée-là m'émeut si fort, depuis quelque temps, qu'elle me fait monter aux yeux, quand je suis bien sûr d'être seul, une petite larme furtive d'attendrissement. Or, comme elle me racontait l'histoire d'une de ses cousines qui s'est mariée il y a trois ans, Claire a dit tout à coup :

— En voilà une qui est heureuse !.. Deux cent mille livres de rente, un mari qui fait tout ce qu'elle veut, une des plus belles paires de chevaux qui soient à Paris, et pas de bébé !

— Alors, ai-je demandé, voilà quel est à vos yeux l'idéal du mariage : grosse fortune, beaux chevaux, mari qu'on mène à la laisse et pas d'enfans !.. Savez-vous que c'est monstrueux, tout simplement !..

Elle m'a répliqué en riant :

— Ah ! mon Dieu, quel terrible homme vous êtes... On ne peut rien dire que vous ne le preniez au tragique... Faut-il, pour vous plaire, que je fasse semblant d'adorer les enfans, parce que ce goût-là entre, comme celui des sonates de Mozart, dans le programme de l'éducation féminine telle que vous la concevez ? Eh bien ! non, je ne les aime pas !.. Ça pleure, ça crie, ça bave, c'est sale comme de petits gorets... Et puis, pour une jeune femme, songez, quel ennui ! Allez donc au bal, au théâtre, à cheval,.. essayez de vous amuser un peu !..

— Seriez-vous assez bonne pour me dire qui vous a donné ces jolies idées-là ?

— Personne... Elles me sont venues toutes seules... Est-ce que c'est très mal de les avoir ?

— Mais oui... assez... Heureusement, je vous crois un peu fanfaronne d'immoralité... Sinon...

— Eh bien?

— Eh bien! je renoncerais très résolument à l'honneur, — que je sollicite toujours, — d'essayer, en devenant votre mari, de vous convertir à d'autres sentimens...

— Vous y renonceriez si résolument que ça?

— Oui, mademoiselle, le plus résolument du monde...

— Vous avez donc du caractère?

— Quand il en faut, certainement...

— Ah bah!.. Vous m'étonnez... Entre nous, je vous croyais un peu mouton...

— Excusez-moi : je ne le suis point... Je ne me donne pas la peine de *vouloir* souvent, d'abord parce qu'il ne faut pas gaspiller sa volonté, puis parce que la volonté, lorsqu'on la fait intervenir à tout bout de champ dans les menus actes de la vie pour régenter la volonté des autres, n'est plus qu'une des formes de l'égoïsme, chose assez laide, ou de l'entêtement, chose haïssable et niaise : mais ce que j'ai une fois voulu, je le veux bien...

Je parlais avec une certaine fermeté, car je ne laissais pas de ressentir un peu de dépit à l'idée que cette jolie personne m'avait pris jusqu'alors pour une sorte de toton qu'on fait tourner comme l'on veut. Le sourire moqueur dont elle avait accueilli mes premières paroles avait cédé la place à une expression d'étonnement d'abord, puis d'assez vive curiosité. Je pensai qu'il n'était pas mauvais, — qu'il était loyal, au contraire, — de lui montrer qui je suis avec la même franchise qu'elle met à me faire voir qui elle est, et je continuai sur le même ton mon petit exposé de principes :

— Vous félicitiez tout à l'heure votre cousine d'avoir, outre de beaux chevaux, un mari qui fait tout ce qu'elle veut. Il n'est pas mauvais que vous sachiez ce que je pense d'un mari de cette sorte : c'est un sot.

— Ah! ah!.. me voilà prévenue... Alors vous seriez un mari despote, vous?

— Pas le moins du monde... Un mari qui veut trop faire le maître n'est pas moins sot que celui qui ne le fait pas assez.

— Tiens, tiens, tiens!.. Mais vous avez aussi vos petites idées sur le mariage, à ce que je vois...

— Oui, mademoiselle... Et ces idées diffèrent essentiellement des vôtres...

— Alors pourquoi voulez-vous m'épouser?

— Pour faire de vous une vraie femme.

— Qu'est-ce que je suis donc?

— Quelque chose d'assez complexe... Il y a en vous un petit no-

taire, — qui ne me plaît pas beaucoup, — et une jeune fille assez mal élevée, mais droite et franche, que j'aime de tout mon cœur...

— Et comment vous y prendriez-vous pour faire de moi une vraie femme ?

— En contraignant par de puissans exorcismes le petit notaire à sortir de vous.

— Peut-on savoir quel exorcisme vous emploieriez de préférence ?

— L'amour.

— Ah ! mon Dieu ! voilà que vous allez recommencer !.. Dites-moi plutôt ce que vous appelez une vraie femme.

— C'est assez difficile à définir... Mais voulez-vous un exemple ? Tenez : ma mère en est une...

— Et la mienne ?

— Votre mère a droit à tout mon respect... Il me semble toutefois que...

— Bon, bon, cela suffit... Ne pataugez pas... Déjà gendre : vous allez vite en besogne !

— Je vous assure que je n'avais nullement l'intention...

— C'est entendu, c'est entendu !.. Eh bien ! moi, je vais vous donner une leçon : je la trouve charmante, votre mère.

— Ah ! me suis-je écrié, combien je vous suis reconnaissant de ce que vous me dites là !..

Alors elle s'est mise à me faire une foule de questions. Elle m'a demandé l'âge de maman, des détails sur sa famille, sur nos relations, sur la fortune de ma tante, la chanoinesse de Ragincourt, et si j'étais bien avec elle. Je lui ai raconté comment j'avais été élevé, avec quelle tendre sollicitude mes parens s'étaient consacrés à la formation de mon cœur et de mon esprit. Je lui ai dit tout ce qu'il y avait de vaillance, de sagesse sereine, d'active et ingénieuse bonté dans ma mère, la rectitude de son jugement, la haute distinction de son intelligence, l'étendue et la solidité de son instruction, son goût si délicat et si sûr, son indulgence pour autrui, sa sévérité pour elle-même, la noblesse de ses sentimens, cet amour de la simplicité qui s'unit en elle à la haine de tout ce qui est vulgaire...

— Bon, a interrompu Claire, je sais maintenant ce que vous appelez une vraie femme... Il fallait me dire tout de suite que c'est le merle blanc : j'aurais compris...

Je lui ai parlé aussi de mon père. J'ai tâché de faire revivre un instant, d'évoquer devant elle cette figure fine et fière de soldat-gentilhomme dont le cher souvenir vivra dans ma mémoire aussi longtemps que je vivrai moi-même. J'étais ému ; j'aurais voulu lui dire comment il s'était conduit à Reichshoffen ; mais elle m'a coupé la parole :

— Oui, oui, je sais... Il paraît que ç'a été superbe... L'empereur voulait le faire comte, n'est-ce pas?.. La chute de l'empire a dû bien vous ennnuyer...

Enfin, je lui ai conté les dernières années de la vie de mon père. J'ai fait passer devant ses yeux le spectacle de cette noble intimité, si tendre et si grave à la fois, dans laquelle j'ai vu vivre mes parens, de cette parfaite harmonie qui est restée pour moi la plus haute, la plus belle expression de l'amour conjugal, et que je n'ai jamais cessé depuis lors de regarder comme le but même auquel doit tendre le mariage. Claire m'écoutait en mâchonnant un brin d'herbe, les mains dans les poches de sa casaque. En arrivant à la lisière du bois, elle m'a dit au revoir et m'a tendu la main. Je ne sais quelle tristesse m'avait envahi : j'ai à peine effleuré le bout de ses doigts et je suis parti sans presque la regarder. Je m'éloignais déjà, quand elle m'a rappelé. Je suis revenu sur mes pas d'assez mauvaise grâce. Elle était toujours à la même place, au milieu du chemin, son brin d'herbe à la bouche, le poing gauche sur la hanche, l'autre main appuyée sur son ombrelle, comme sur une canne, le buste un peu penché à droite.

— Qu'y a-t-il, mademoiselle? ai-je dit en m'approchant.

Elle m'a regardé pendant quelques secondes d'un air singulier, puis elle a répondu :

— Rien... Je voulais vous dire encore un mot... Mais vous êtes de trop mauvaise humeur en ce moment... Ce sera pour une autre fois... Votre servante, monsieur !

D'un mouvement plein de grâce, qu'accompagnait le plus moqueur des sourires, elle m'a fait une profonde révérence et s'en est allée... Que peut bien signifier cette gaminerie?..

Maman, qui sait que nous nous voyons chaque après-midi, m'a demandé quand je suis rentré : « Eh bien ! a-t-elle été gentille aujourd'hui ? » Je lui ai raconté notre entrevue, sans omettre la petite scène de la fin. Ces mères sont étonnantes ! Voici la mienne, — une femme pleine de sens et de clairvoyance, pourtant, — que toute sa fermeté, toute sa prudence habituelles abandonnent, à l'idée seule de marier son fils. Il n'y a pas d'âme plus désintéressée : et ce n'est pas seulement parce que je vais peut-être me marier, c'est encore, c'est surtout parce que ce mariage serait un *beau* mariage, qu'elle ne dort plus, qu'elle ne mange plus, qu'elle ne tient plus en place, qu'elle rit et qu'elle pleure, s'exalte et se désespère... Je lui en veux quelquefois de s'être laissé gagner à l'optimisme forcené de ce maudit abbé. Quand j'essaie de lui faire part de mes inquiétudes, quand je lui rapporte tel propos de Claire qui m'a blessé ou alarmé, elle me répond, comme elle vient de le faire tout à l'heure : « Bah, bah ! tout cela n'est pas grave... Elle se fait plus

mauvaise qu'elle n'est... Ça l'amuse, cette enfant, de jouer à la femme désabusée, et elle est à moitié sincère dans ce rôle dont elle a pris l'habitude, comme tu l'étais, toi, il n'y a pas longtemps encore, dans celui de désespéré... Tu en es revenu de ce fameux pessimisme, que j'avais le tort de prendre au sérieux: elle reviendra de même, sois-en sûr, de ce que tu appelles son « cynisme, » avec le goût que tu as, en qualité d'homme d'imagination, pour les mots qui grossissent les choses... Je te répète que le fond est bon... Laisse-la jeter sa gourme... tu verras, après, quelle brave petite femme... Tu lui plais, c'est l'important... Ton père disait que si l'on a cet atout-là dans son jeu, il faut être le dernier des sots pour ne pas gagner la partie... Tu la gagneras,.. je te dis que tu es en train de la gagner... »

J'ai répondu par un geste exprimant toute la défiance de moi-même, tout le découragement dont je me sens repris quelquefois. Comme je sortais du salon pour aller faire le tour du parc, j'ai vu qu'elle s'agitait dans son fauteuil et qu'elle me suivait d'un regard si doux, si tendre, que je suis revenu sur mes pas, afin de la baiser au front... Pauvre chère mère, comme je suis injuste pour elle, peut-être !

Même jour.

Au fait, ne suis-je pas injuste pour Claire aussi ?.. Elle ne veut pas se marier sans connaître à fond le caractère, les goûts, les idées, de l'homme qu'elle épousera : quoi de plus naturel, et de plus raisonnable? Elle est coquette ; mais l'aimerais-je autant sans ce rien de recherche et d'apprêt dont elle relève ses grâces naturelles ; et si je l'aimais moins, aurais-je eu la révélation du prix que l'amour donne à l'existence, quand il s'est emparé, comme chez moi, de l'âme tout entière? Il a suffi pourtant que cette révélation se fît, pour que le voile qui cachait à mes yeux toute une face des choses tombât soudain, pour que la vie m'apparût sous un nouvel aspect, non plus laide, abjecte et désespérante comme je me la figurais, mais portant en soi assez de bien pour compenser le mal, sa lumière à côté de ses ombres, digne, enfin, qu'on la vive, et que l'on juge, tout compte fait, les raisons de l'aimer plus nombreuses et meilleures que celles de la maudire. Si j'ai renoncé aux amertumes, aux révoltes de cette triste philosophie qui fut la mienne ; si ma conception de la destinée humaine a changé ; si j'estime aujourd'hui qu'en nous donnant l'Amour, le Créateur a fait assez pour que nous n'ayons plus le droit d'invoquer contre lui le plus grand de nos griefs, qui est de nous avoir imposé la Mort ; si je trouve aux choses

mêmes qui me charmaient jadis, à la nature, à la poésie, à l'art, un charme plus puissant, une beauté qui me pénètre davantage; si je me sens plein de jeunesse, d'enthousiasme et de force, si je vis, en un mot, — car je vois bien maintenant que je ne vivais pas, — c'est à Claire que je dois ce bienfait. Pourquoi donc lui reprocher ceci ou cela, d'avoir de l'ambition, par exemple? Quel stimulant ce doit être pour un écrivain que de voir, tandis qu'il travaille, deux beaux yeux dont le regard se pose par momens sur la page commencée, et semble dire en un langage muet : « Eh bien! ami, est-ce cette page que tu écris qui nous rendra célèbres? » Ah! les voir, ces yeux adorés, les voir toujours, et y noyer mon âme!.. Ou plutôt, non! Les voir, et réchauffer à leur flamme mon inspiration qui, faute d'un regard d'amour, languit comme une fleur privée de son rayon de soleil; devenir un grand écrivain, illustrer mon nom, afin de pouvoir dire un jour : « Talent, succès, fortune, tout cela vient de vous, tout cela est à vous, et je n'ai voulu tout cela, ô ma bien-aimée, que pour le jeter à vos pieds!.. »

X.

28 juin.

Ah! la chère créature! Je sais maintenant ce qu'elle voulait me dire hier, et ce mot, ce mot béni qu'elle avait sur les lèvres, c'est par ma faute que j'ai attendu vingt-quatre heures de plus avant de l'entendre, avant de goûter la plénitude de bonheur, l'ineffable ivresse où ma raison se perd depuis que je l'ai entendu!..

Rien n'annonçait pourtant que l'entretien d'aujourd'hui dût se terminer sur la parole décisive qui nous a liés pour jamais l'un à l'autre. Je l'ai rencontrée dans l'allée qui mène à l'Ermitage. Elle m'a dit :

— J'ai beaucoup réfléchi, tandis que vous me parliez, hier. Le mariage, à vos yeux, est surtout une idylle : Paul et Virginie au début, Philémon et Baucis à la fin... C'est charmant... Malheureusement, je suis, comme vous savez, assez peu idyllique. Si le notaire qui, paraît-il, est en moi, vous inquiète, croyez bien que le troubadour, l'incorrigible troubadour que je vois en vous ne laisse pas de m'alarmer... Il y a des momens où je pense que si j'étais raisonnable, je devrais vous dire : « Monsieur, je suis très honorée de votre recherche, très fière,.. un peu touchée même, s'il faut tout vous avouer, des sentimens que je vous ai inspirés... Vous ne me déplaisez pas,.. pas du tout... Je vous le prouve en me rencontrant dans les bois avec vous, — par hasard, il est vrai, — chaque jour,

ou peu s'en faut, depuis quelques semaines... Seulement, si je me décide à vous épouser, j'ai un peu peur que nous ne nous jetions des assiettes à la tête avant six mois... Il est donc préférable, dans notre intérêt à tous deux, que nous en restions là. »

Mon cœur s'est serré; j'ai senti que je pâlissais affreusement, et j'ai dit, d'une voix qui devait être tremblante : « Alors, mademoiselle, tout est fini entre nous? »

Elle a paru jouir de mon trouble, puis elle a repris :

— Attendez donc!.. Je n'ai pas achevé... Il y a aussi des momens où je songe : « Voilà un homme qui m'aime, pas tout à fait comme je voudrais être aimée, assurément, mais enfin qui m'aime, moi, au lieu d'être surtout amoureux des écus de mon père... Il n'est pas mal de sa personne; il est un peu naïf, mais point sot; ses idées sont bizarres, mais honnêtes; dans ces conditions, il vaudrait peut-être mieux ne pas le faire languir plus longtemps, ce pauvre garçon, et lui dire...

Elle s'est arrêtée. Je ne respirais plus. Mes tempes battaient avec force. Il me semble, maintenant, que, si ce qu'elle m'a dit alors n'avait point été ce que je pressentais déjà, la surprise, le désespoir, la colère, m'eussent en quelque sorte foudroyé, et qu'un vaisseau, un nerf, quelque chose enfin d'essentiel à la vie, se fût soudain brisé en moi. L'angoisse de cette attente a duré quelques secondes. Je la regardais fixement, d'un regard qui devait condenser toutes les puissances de mon être. J'ai vu, pour la seconde fois, le bleu de ses yeux devenir plus sombre, s'emplir de tendresse et de pitié. Elle a repris lentement, en parlant plus bas, la phrase interrompue : « ...Il vaudrait mieux lui dire que je veux bien être sa femme... C'est ce que je fais, mon ami... » Elle m'a tendu la main, d'un geste simple et loyal. J'ai pris cette main, j'ai attiré doucement sur mon cœur celle qui me la tendait et qui n'a point résisté; mes lèvres se sont posées sur son front pâle qu'elle ne m'a pas refusé; j'ai senti tout mon être se fondre dans l'indicible suavité de ce premier baiser; j'ai fermé les yeux pour lui cacher les larmes que j'y sentais monter; mais l'émotion était si forte que ce trop-plein de mon cœur a coulé sur mes joues; j'ai pleuré, sans avoir d'autre sujet de le faire que d'éprouver un excès de bonheur allant jusqu'à la souffrance; j'ai pleuré comme un enfant, sans savoir pourquoi, sinon que ces larmes me faisaient du bien, qu'elles venaient du plus profond de mon être et que toute ma volonté eût été impuissante à comprimer la source mystérieuse d'où elles jaillissaient... Claire a essuyé mes yeux, d'un mouvement de mère, en me grondant doucement. Elle disait : « Ah! le grand fou, le grand fou!.. Que vous êtes peu sage, mon ami!.. N'avez-vous pas honte? » J'ai

repris un peu possession de moi-même ; j'étais confus ; je me suis excusé ; j'ai protesté de ma joie, de ma gratitude infinie, de ma tendresse ; je lui ai juré qu'elle n'aurait jamais à se repentir de s'être donnée à moi, que je lui ferais une belle et douce vie... J'ai voulu lui conter aussi comment je l'avais aimée dès le premier jour, de quelle soudaine et irrésistible croissance cet amour avait grandi... Mais il ne restait déjà plus rien de cette émotion qu'avait un instant exprimée son visage, de ce trouble que j'ai senti passer en elle au moment où je tenais dans mes bras son corps souple... Elle était redevenue aussi calme, aussi maîtresse d'elle-même que si rien d'extraordinaire ne se fût passé entre nous. « Allons, allons, m'a-t-elle dit, pas d'enfantillages... Vous aurez tout le temps de me raconter vos petites histoires... Il faut que je rentre bien vite pour m'habiller, car nous avons du monde, ce soir, à dîner... Dites à votre mère de venir faire la démarche officielle demain, dans l'après-midi... Maintenant que j'ai pris mon parti, je suis d'avis qu'il faut mener rondement les choses... » Elle a ajouté, avec un sourire charmant : « ... Je pense, monsieur, que vous ne m'en saurez pas mauvais gré... A demain... » Et c'est ainsi que nous nous sommes fiancés, dans le silence et dans la paix des grands bois, à l'ombre des chênes qui étendaient leurs branches au-dessus de nos têtes, en présence de la bonne nature, confidente aujourd'hui de ma béatitude, après l'avoir été naguère de ma désespérance, et qui, de même qu'elle m'avait paru jadis s'associer à ma mélancolie, semblait, en cet instant suprême, participer obscurément à l'allégresse dont débordait mon cœur. Je suis resté longtemps à la place sacrée où Claire s'est promise à moi : je veux graver si bien dans ma mémoire l'image de ce lieu, que les années soient impuissantes à l'effacer et que, plus tard, à l'heure de la mort, ce soit elle qui vienne flotter devant mes yeux et me rappeler au seuil même de l'éternité le plus beau de mes jours. Et puis, je suis rentré ; j'ai traversé la plaine en promenant des regards d'ami sur tout le cher paysage familier, sur les gens et sur les bêtes que je rencontrais, sur les choses mêmes, qui me félicitaient au passage, — car elles ont leurs sourires, comme elles ont leurs larmes ; — et je sentais une immense bonté sourdre en moi, s'épancher intarissablement sur toute la création... Dieu, que l'amour est beau, Dieu, que l'amour est grand !

XI.

29 juin.

La maison ressemble à une maison de fous. Maman pleure, rit, m'embrasse, embrasse Martha... Martha parle toute seule, em-

brasse le chien : je lui demande ma canne, elle m'apporte un plumeau... Et moi je me répète que c'en est fait maintenant, que je suis le fiancé officiellement agréé par les parens de Claire, — son fiancé et le plus heureux des hommes!..

3 juillet.

Fiancés depuis quatre jours, nous serons mariés dans quinze : Claire tient la promesse qu'elle m'a faite de « mener rondement les choses. » Je me demande quelquefois si je n'ai pas rêvé tout ce qui vient de s'accomplir, si cette félicité surhumaine, que je sens toute proche, à laquelle je touche presque, ne va pas s'évanouir soudain, comme un mirage. Et pourtant, quand je m'observe attentivement, je sens qu'une inquiétude sourde se mêle à mon ivresse. Chose étrange, l'approche du grand jour où la femme que j'aime doit être toute à moi m'émeut plus qu'elle. Cette tranquillité de Claire me confond. Si je connaissais moins ma fiancée, je ne verrais peut-être là qu'un effet de sa parfaite innocence. Mais Claire n'est pas naïve. Si elle ne manifeste aucun trouble, ce n'est donc point faute de savoir qu'il y a dans le mariage un mystère... Il me semble qu'elle serait plus touchante, si quelque chose paraissait en elle de la vague appréhension qu'une jeune fille doit éprouver devant ce redoutable inconnu. Je voudrais que son regard supportât le mien avec moins d'assurance, lorsque je sens une flamme, — dont j'ai honte, — passer malgré moi dans mes yeux; je voudrais, lorsque nous sommes seuls et que je l'attire sur mon cœur, je voudrais voir monter à sa joue la charmante rougeur d'une virginité qui s'alarme... Et, s'il faut tout dire, j'aurais aussi voulu faire durer plus longtemps la période de nos fiançailles. Il me semble que deux êtres qui s'aiment et qui vont s'unir à jamais ne doivent pas se presser d'arriver au terme de cette exquise préface du mariage. On peut bien se recueillir un peu, quand on a devant soi la vie tout entière pour s'appartenir l'un à l'autre : le bonheur certain que l'on diffère est un bonheur que l'on savourera davantage; et la privation même qu'on s'en impose ne va pas sans douceur secrète. Certes, j'aime Claire de toute mon âme; pourtant, je n'ai point de hâte, l'adoration l'emporte sur le désir, et j'aurais volontiers accepté pour mon amour, pendant quelques semaines encore, ce doux stage de la pure tendresse comme prélude aux félicités de la passion triomphante.

Mais voilà!.. Si nous attendions jusqu'à la fin de juillet, il n'y aurait plus personne à Paris; et cette pensée que l'église pourrait bien être à moitié vide, le jour des noces de sa fille; que les comptes

rendus des journaux, — dont elle se préoccupe déjà! — n'auraient à publier qu'une pauvre petite liste de « personnalités marquantes, » quelques noms d'amis, de parens, du fretin, enfin, cette pensée-là remplit d'horreur Mme Le Couturier, née de Bellegarde. Et moi qui projetais de nous marier ici, tout simplement, dans la vieille petite église de Draveil, où le bon Dieu, s'il s'occupe de ces détails, serait aussi bien qu'ailleurs, pour voir deux de ses créatures plier le genou devant ses autels, et l'invoquer avant de faire l'œuvre sainte de vie!.. Claire a raison : je ne suis qu'un grand fou!

C'est à la Madeleine que nous nous marierons; et s'il y avait une église plus décorative que la Madeleine, c'est celle-là que nous aurions choisie. Il y aura de la musique, beaucoup de musique; l'organiste à la mode, — celui qui marie ces demoiselles du faubourg Saint-Germain, — des chœurs, des soli étonnans. Claire voudrait bien Talazac, qui lui a beaucoup plu dans Lakmé, mais Talazac coûte fort cher, quand il opère sur un autre théâtre que le sien, et ma belle-mère a fait la grimace : nous cherchons un sous-Talazac dans des prix plus doux. Il y aura beaucoup de fleurs : l'autel ressemblera tout à fait à un jardin d'hiver; beaucoup de cierges aussi, et ce sera bien mieux qu'au mariage de Mlle de Bonneville, où « le luminaire » a paru pauvre. Nous aurons un tapis magnifique, très large, très rouge, jusqu'au bas des marches; le meilleur suisse, celui qui a du ventre et qui ressemble à Louis XVIII... Nous voudrions bien avoir aussi, outre Talazac, un évêque pour nous bénir. Le curé de la paroisse, cela semblerait un peu maigre. Mais c'est le diable de trouver un évêque disponible. M. Lecouturier, qui ne dédaigne pas la plaisanterie voltairienne à ses momens perdus, prétend qu'ils sont tous à Contrexeville en ce moment. Ma mère a télégraphié à notre cousin, Mgr de Saint-Dié, sur qui comptaient beaucoup ces dames. Nous avons eu une déception : il est malade. Claire m'a boudé deux heures. Je me suis rappelé que ma tante connaissait un autre monseigneur, un monseigneur de second ordre, il est vrai, ancien missionnaire dans l'Amérique du Sud, l'évêque *in partibus* d'Araucanie. J'ai offert d'aller le trouver. On m'a comblé de bénédictions; Claire a fait sa paix avec moi; en gage de réconciliation, elle s'est même laissé embrasser, *in partibus* de son cou, dans un coin du billard; et le satin parfumé de ce cou m'a paru plus doux que le duvet de nos cygnes... J'ai pris le train; j'étais plein d'espoir et de résolution; je me disais : « S'il le faut, je proposerai à l'évêque d'Araucanie d'adopter un petit Patagon, pour qu'il consente à nous marier... » Hélas! il était parti depuis huit jours pour la Terre de Feu! Je suis revenu tout penaud; on m'a mal reçu; j'ai dû suspendre mes études comparatives sur la

douceur de certains épidermes et celle du duvet de mes cygnes... Alors j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai dit, le soir, avant de partir : « Puisque les évêques nous manquent, même ceux *in partibus*, qui ne devraient pourtant pas quitter Paris pour ces régions invraisemblables, tant qu'il y a des jeunes filles du monde à marier, eh bien, je propose quelque chose qui ne sera pas banal, qui sera crâne même, c'est de nous faire bénir par un curé de campagne, c'est de prendre l'abbé Papillon !

— Au fait, a dit Mme Le Coulturier pensive, cela ne laissera pas d'avoir assez grand air...

Ce n'est pas la façon seule dont elle orthographie son nom, c'est l'âme tout entière de ma belle-mère qui est féodale : mon projet lui sourit, parce que le bon abbé aura l'air d'être son chapelain.

La question des témoins, — question capitale, à ce qu'il paraît, — n'est pas encore résolue. J'ai les miens, deux intimes amis de mon père, le vice-amiral de Noirmont, notre cousin, et le général de La Croix de Manse, ancien gouverneur du Sénégal. Aux Ormes, on hésite encore, on cherche ; je vois que l'on voudrait des témoins qui eussent de l'allure, comme le suisse, un titre, un nom, n'importe quoi, mais quelque chose de ronflant, comme l'évêque d'Araucanie. M. Lecouturier a proposé son vieux camarade Clérambot. « Fi donc ! a dit madame, voyez-vous ce marchand de boîtes à sardines à côté de M. le comte de Noirmont et de M. le baron de La Croix de Manse !.. »

Le père de Claire a fait observer que son candidat vendait les boîtes à sardines en gros, non au détail, et qu'il en vendait des centaines de mille chaque année : il paraît que cela constitue, dans le commerce, une aristocratie. Mais Mme Lecouturier s'est montrée inflexible. Comme je les voyais en peine, j'ai parlé de M. Blum (du Guano). « C'est une plaisanterie, j'imagine ? » a dit sèchement Claire. J'ai éprouvé une petite satisfaction égoïste et maligne : il y a donc encore des cas où les millions de M. Clérambot et ceux de M. Blum, les boîtes à sardines et le guano, passent après les huit ou dix mille livres de rente de deux vieux soldats couverts de blessures et de gloire !.. Merci, mon Dieu, et faites que cela dure !..

L'abbé, qui assistait à cette seconde délibération, a mis alors en avant le nom d'un comte de Cimeuil, qui vient de temps en temps aux Ormes. Maman m'a donné de singuliers détails sur ce personnage. C'est un vrai comte, fort ancien, dont le père a été soupçonné autrefois d'avoir empoisonné sa première femme, qui était noble et pauvre, afin d'épouser la seconde, qui était fille d'un entrepreneur de bâtisses et millionnaire. Lui-même a débuté dans la vie en se faisant refuser

sept fois au baccalauréat; après quoi il est entré au service, et s'est élevé jusqu'au grade de maréchal des logis, sans protection. Son temps fini, il a mangé en une dizaine d'années ce qui restait de son grand-père maternel, l'entrepreneur de bâtisses. Depuis, il vit d'une façon problématique, de dix louis qu'on lui prête par-ci par-là, et qu'il rend, quand il en a emprunté vingt autres. On dit aussi qu'il honore volontiers de son intimité les familles de la bourgeoisie riche, pour peu que de menus cadeaux lui soient offerts après chaque bal où il a daigné paraître. Superbe prestance d'ailleurs, l'œil à fleur de tête, le nez bourbonien, ce qui l'aide à accréditer un bruit dont il est très fier, à savoir que son arrière-grand'mère a été distinguée par Louis XV; ligne politique parfaitement nette, légitimiste intransigeant : tel est le comte de Cimeuil, et c'est pourquoi une place d'honneur lui est réservée dans les dîners du Faubourg, ces dîners où un écrivain qui n'a que du talent, un artiste simplement illustre, sont relégués au bas bout de la table. J'ai quelques raisons de croire que M. de Cimeuil rehaussera de sa présence l'éclat de notre mariage.

Mais ce qui sera plus beau que tout, c'est la robe de Claire. Nous avons tenu conseil sur le choix du couturier et décidé de prendre M. Léonard, qui met fièrement sur ses cartes : « Élève de Worth, » un débutant, mais un ambitieux, un oseur, qui nous composera une robe comme on n'en a jamais vu, comme on n'en verra jamais, une robe qui fera mourir de jalousie nos meilleures amies, une robe... Ah! qu'il a d'élégance et de grâce, qu'il est souple et charmant, le corps qui sera dans cette robe!

XII.

7 juillet.

Nous sommes à Paris depuis quatre jours. Maman a loué un appartement meublé rue Saint-Honoré; Mme Lecouturier est rentrée dans son hôtel. Je ne sais plus comment je vis; je m'agite, je me démène, je cours, je vais de l'église à la mairie, je ne mange pas, je dors mal, je suis harassé;.. et, par surcroît, je ne vois plus ma fiancée... Quand j'arrive rue Tronchet, elle est invariablement en conférence avec une couturière, une modiste, une lingère, un fourreur, une corsetière, un bijoutier, une brodeuse, un coiffeur, ou quelque chose d'approchant : j'entre, elle s'interrompt à peine pour me dire un petit bonjour et me donne une course à l'autre bout de Paris. Nos bans sont publiés; je reçois des lettres étranges; un inven-

teur de ballon dirigeable me demande vingt francs pour continuer ses expériences; un « ancien camarade » dont je n'ai nul souvenir m'en demande seulement dix pour se faire arracher une dent; je rencontre dans la rue des gens que je connais à peine et qui me donnent des poignées de main terribles, d'un air pénétré; d'autres se penchent à mon oreille et me disent : « Eh bien! il paraît qu'il y a le sac? » Il m'arrive des prospectus extraordinaires, qui me révèlent l'existence de singulières industries gravitant autour du mariage : le directeur d'une agence appelée « le Contentieux universel, » qui se fait gloire de ne travailler que « dans l'intérêt des familles, » m'offre de procéder discrètement à une petite enquête sur l'état de la fortune de mon beau-père; on me propose une location d'habit noir, avec gilet, pantalon et claque, à cinq francs la journée; des restaurans de la banlieue mettent à ma disposition « une salle pour réunions de société, repas de corps de cent couverts, » avec « bosquets et escarpolettes... » C'est une obsession. Quand cela finira-t-il, mon Dieu!

Et le contrat!.. Il est prêt, notre contrat; c'est l'œuvre de Mme Lecouturier, encore plus que de son notaire... Hélas! pourquoi faut-il que je sois obligé d'ajouter que Claire aussi s'en est mêlée, et qu'elle a montré, pour cette vilaine cuisine, d'épouvantables aptitudes! Nous nous marions sous le régime de la « communauté réduite aux acquêts. » A moi de faire « des acquêts! » Quelle belle chose que cette prime offerte à l'avarice du mari!.. Je ne crois pas que Claire apporte en ménage une boîte d'allumettes qui ne soit désignée dans l'acte : ma belle-mère, qui est une femme pleine de prévoyance, tient fort à ne pas être frustrée d'une épingle dans ses « reprises, » au cas où sa fille mourrait avant moi, sans enfant. Si tous les apports de Claire sont pompeusement énumérés, avec une légère tendance au grossissement dans les évaluations, les miens, les pauvres miens, sont tout juste indiqués, avec l'estimation la plus basse possible. Je ne suis pas assez sot pour ne pas voir tout cela, et j'en éprouve un certain dégoût. Maman a failli éclater, hier encore. Je l'ai calmée, en lui disant qu'il ne faut pas faire attention à ces choses, que c'est tant pis pour Mme Lecouturier si elle a des instincts d'usurier; que cela ne m'empêche pas d'aimer sa fille; que nous referons à nous deux l'âme de Claire...

— Oui, oui, tu as raison, a dit ma mère; ce n'est pas sa faute si cette vilaine éducation a un peu déteint sur elle; sois tranquille, je t'aiderai à faire passer cela!

Et, pour me venger, — en grande dame qu'elle est, — des procédés mesquins dont on use envers moi, cette chère maman est allée acheter un magnifique bracelet dont Claire avait envie.

— Tiens, m'a-t-elle dit en riant, offre cela à ton petit notaire en sus de sa corbeille... et dis lui de ne pas être inquiète, que je renonce à mes reprises sur ce bracelet, que tu le lui donnes en toute propriété!..

8 juillet.

C'est pour le dix-huit. Plus que dix jours de ce supplice! Les abords du mariage, que je me figurais naguère encore si charmans, sont aussi laids, en vérité, que ceux d'une grande ville.

Je ne devrais pourtant pas trop me plaindre aujourd'hui : j'ai passé trois heures entières avec Claire, trois heures sans être dérangé par aucun fournisseur... C'est surprenant!..

Après déjeuner, M. et Mme Lecouturier, — qui avaient échangé, comme d'habitude, bon nombre de propos aigres-doux, nous ont laissés seuls. Nous avons fini de plier les lettres de faire-part et de mettre les dernières adresses : travail de confiance, paraît-il, dont Claire a bien voulu me charger et auquel j'ai déjà consacré toute la soirée d'hier. Nous avons rangé les lettres par paquets de cinquante, pas une de plus, pas une de moins, car il faut de la méthode en tout, comme dit volontiers mon beau-père. Il y a trente de ces paquets, plus une fraction. « Pourquoi ne pas inviter le Bottin tout entier! » me disais-je avec découragement, en songeant à la prodigieuse quantité d'indifférens et d'inconnus que ces dames ont jugé à propos de convoquer, comme font les auteurs dramatiques pour une première. Claire a regardé notre œuvre, non sans satisfaction, et dit d'un air rêveur : « J'en oublie;.. mais nous avons encore du temps... Il me reviendra des noms cette nuit... Maintenant, nous allons coller les timbres... » Je me suis mis à coller avec fureur; elle collait aussi, de l'autre côté de la table, sans parler, puis refaisait les paquets. La jolie chose que d'être fiancés! Au quatrième cent : « Claire, me suis-je écrié, je n'en puis plus! Dites-moi d'aller porter un faire-part dans la fosse aux ours du Jardin des Plantes, si vous voulez : j'irai, mais ne me faites plus coller! » Elle s'est mise à rire, du bon rire jeune et franc qu'elle a quelquefois, et m'a répondu gentiment : « Allons, soit!.. Vous avez gagné votre vie, aujourd'hui... Prenez vos honoraires!.. » Elle a porté sa main à mes lèvres d'un mouvement gracieux : j'ai baisé cette petite main longtemps, longtemps, et aussi ce poignet blanc, délicat, où le réseau des veines transparaît sous la finesse de la peau. Elle cherchait à se dégager doument, elle retirait son bras, en disant d'une voix qui riait toujours, mais qui tremblait un peu : « Laissez-moi donc, Raimond; si vous

continuez, je vais vous faire gronder par maman... » O ma belle tendresse des premiers jours, si pure, si chaste, que vous êtes loin! Quelque secret instinct lui a-t-il révélé ce qui se passait en moi? Je ne sais... Pour la première fois, elle n'a pu supporter le regard dont je l'enveloppais; ses yeux se sont baissés; elle a détourné la tête et rougi. Nous sommes restés silencieux et gênés l'un près de l'autre. Je ne savais que dire; j'étais confus comme si j'avais commis une sorte de profanation... Ah! ce n'est pas ainsi que j'avais rêvé de l'aimer... Ce petit malaise n'a duré qu'un instant, d'ailleurs. Je craignais d'avoir offensé Claire. Me trompé-je? Il me semble qu'elle s'est au contraire montrée plus affectueuse, plus tendre, que je ne l'avais vue depuis notre départ de la campagne. Elle m'a remercié pour le bracelet, pour les bouquets que je lui envoie chaque matin et qu'elle trouve trop beaux. « Si vous aviez voulu, m'a-t-elle dit, maman vous aurait donné une adresse où cela ne vous aurait pas coûté plus cher qu'au marché aux fleurs... Vous en auriez commandé seulement un gros chez Lion pour la signature du contrat... Il ne faut pas faire de folies...» J'ai répliqué que mes bouquets étaient pour elle, non pour cette cohue que nous allons avoir après-demain, et que c'est justement parce qu'ils sont pour elle que je les veux superbes. Et j'ai dit aussi qu'il y en avait d'autres, plus beaux à mon gré, que je faisais chaque jour à son intention, et que je lui dédiais sans qu'elle le sût, des bouquets mystiques composés de toutes les fleurs de mon âme... J'ai été absurde, enfin, mais du moins, aujourd'hui, elle s'est dispensée de me le dire, et j'ai pu divaguer à mon aise. Elle m'écoutait d'un air sérieux, comme un enfant qui s'applique à comprendre et n'y parvient qu'à moitié...

Ensuite, elle m'a mené dans sa chambre, que je n'avais pas vue encore. J'étais dans mes jours de grande folie : j'ai eu envie de me mettre à genoux, en entrant. Sans doute mon visage a laissé paraître quelque chose du trouble qui s'était soudain emparé de moi, car elle m'a demandé ce que j'avais. « Ne sentez-vous pas, ai-je dit, qu'en cette minute je vous aime immensément?» D'une voix très douce elle a répondu : « Oui, je le sens ; vous êtes un bon garçon, décidément... » Puis elle a repris, gaîment : « N'est-ce pas que c'est gentil chez moi? » Il règne dans cette chambre un ordre parfait; le goût de la symétrie et de l'uniformité s'y révèle un peu trop, à mon gré ; toute chose est à sa place : pas un ruban, pas un chiffon, pas un peloton de laine ne traîne ici où là; le parquet est poli à force d'être ciré; les murs sont nus; l'ensemble m'a paru net et froid. J'ai exprimé ma surprise de ne voir aucun de ces mille petits riens dont aiment à s'entourer les jeunes filles, de ces colifichets minuscules dont

elles chargent leurs tables, qu'elles piquent, accrochent, pendent, aux fenêtres, aux portes, aux cloisons, partout... A quoi Claire a répondu qu'elle avait horreur du « fouillis. » Je n'ai pas osé lui dire que le « fouillis » a quelquefois du bon, quand il est harmonieusement composé, et que, lorsqu'on y a mis un peu de soi-même, comme chez maman, il donne aux lieux que l'on habite je ne sais quoi de plus intime, une sorte de physionomie éparse, qui n'est point sans charme. Au moment où je faisais à part moi la remarque qu'il n'y avait pas une seule clé sur les meubles, — ces meubles luisans, qui semblent tout neufs, et sur lesquels rien n'est posé, — Claire a tiré de sa poche un trousseau et ouvert le secrétaire : « C'est là, m'a-t-elle dit, que je mets mes petites valeurs; je dois avoir quelques coupons à détacher... Vous irez me les toucher demain matin chez Rothschild avant de venir... » J'ai vu des papiers bleus, roses, jaunes, et à côté un paquet de cahiers, ses cahiers de jeune fille. Elle m'a offert de les regarder, pendant qu'elle détacherait ses coupons : « Vous verrez, a-t-elle ajouté en riant, qu'on n'a rien épargné pour vous faire une femme pieuse et instruite! » J'ai pris le paquet : j'ai trouvé de grands tableaux de chronologie synoptique, avec le nom du souverain qui régnait en Chine, dans le temps où Pharamond était « roi de France; » des listes de mots à orthographe difficile, comme « ornithorynque » et « hamadryade; » une carte de la Palestine, aux trois couleurs, avec l'itinéraire de saint Joseph lors de la fuite en Égypte; enfin, des rédactions « d'instruction religieuse. » J'ai eu la curiosité de lire l'une de ces rédactions, évidemment faite d'après les notes prises au cathéchisme. Le prêtre devait avoir comparé, ce jour-là, les péchés à autant de « Goliaths » qui nous assaillent et contre lesquels nous ne pouvons lutter avec succès sans le secours de « David, » c'est-à-dire la foi chrétienne. Au bas du résumé, j'ai vu, moulé en ronde, ce seul mot : *Résolution*. Et au-dessous, d'une grosse écriture de bébé, encore indécise : « A partir d'aujourd'hui, je prends la résolution de combattre énergiquement mes Goliaths. » Je me suis mis à rire, je lui ai montré le passage et j'ai dit : « Ma chère Claire, êtes-vous bien sûre d'avoir, depuis ce temps-là, suffisamment combattu vos Goliaths?.. »

9 juillet.

Bouquet des « Dames de la Halle, » bouquet des balayeurs du quartier, bouquet du commissionnaire : il pleut des bouquets chez Claire!.. Allez, braves gens, apportez vos fleurs, apportez-en plus encore, il n'y en aura jamais assez!.. Mme Le Coulturier s'indigne

de ces hommages roturiers et parle de vous faire mettre à la porte ; moi, je vous donne vingt francs en échange de vos roses blanches, et je voudrais être plus riche afin de vous donner davantage : je vous remercie du cadeau que vous faites à ma bien-aimée, je serre vos mains, car je n'ai point de fierté mauvaise, car il n'y a place en moi pour rien qui ne soit bonté, charité et amour...

XIII.

10 juillet.

Signature du contrat. Quatre cents personnes invitées à venir examiner le trousseau, la corbeille et les différens cadeaux qui nous sont offerts à l'occasion de notre mariage... Petite difficulté, le matin, avec Claire, au sujet de la belle pipe que Cavaroc m'a envoyée et de la blague à tabac brodée par Martha. Claire ne voulait pas, et moi je voulais qu'on exposât ces objets, puisque exposition il y a.

— Mais, enfin, c'est ridicule, disait-elle, une pipe et une blague à tabac !

— Pas plus ridicule, ai-je répondu, que la cuillère à poisson de Mme X... ou que le seau à glace de M. Z...

— Cette cuillère et ce seau sont en argent !..

— Cette pipe est en écume et cette blague est en soie... Rien de plus distingué pour une pipe et pour une blague... Je ne ferai pas à des gens que j'aime l'affront de paraître honteux de leur cadeau...

Claire s'est mise en colère ; j'ai tenu bon : elle a cédé. Et voilà pourquoi ma pipe et ma blague ont figuré sur la grande table destinée à l'exhibition, dans un coin, il est vrai, à côté de certaine pince à asperges en ruolz, offerte par une cousine pauvre : don mesquin, estimé dix-huit francs par Mme Le Coulturier, et qui a fait passer sur sa lèvre aristocratique un sourire de pitié !..

A trois heures, on a commencé d'arriver. A quatre, les salons étaient pleins : Dieu merci, il y a encore du monde à Paris ! J'ai été présenté une centaine de fois, dans les mêmes termes, à des inconnus qui m'ont dit et auxquels j'ai répondu la même chose. Sentant que je devenais tout à fait imbécile, je me suis échappé du grand salon, j'ai rôdé à droite et à gauche. Les femmes, en toilettes claires, couvertes de fleurs, de fruits, de plumes, avaient toutes un petit air de fièvre, je ne sais quoi d'inquiet dans l'attitude, d'avidement curieux, — avec une pointe de malveillance, — dans le regard. Autour de la table des cadeaux, il y en avait un

triple ou quadruple rang : les premières penchées en avant, afin de lire le nom des donateurs écrit sur de petites pancartes munies d'une épingle, que l'on fiche à côté de chaque objet; les autres se dressant sur la pointe des pieds, bousculant et poussant leurs voisines avec le même sans-gêne que devant le comptoir d'un magasin de nouveautés. De cette masse onduleuse et chatoyante sortait un bruissement doux d'étoffes froissées, un murmure de conversations à voix basse, où je percevais vaguement, revenant à chaque phrase, les mots : « dot, trousseau, corbeille. » Puis c'étaient des exclamations mignardes qui s'entre-croisaient : « Charmant!.. Ravissant!.. Délicieux!.. Idéal!.. » On se récriait devant une petite voiture haute de quatre pouces, minuscule image du coupé que M. Blum offre à Claire; on se pâmait devant un service d'argenterie... De l'autre côté de la table, un clerc de notaire se tenait debout, correctement rasé, grave, un peu funèbre même; j'ai appris que ce jeune homme n'était pas là seulement pour présenter le contrat à la signature des invités de marque, mais aussi pour jeter de temps en temps un coup d'œil sur les cadeaux : on ne sait jamais ce qui peut arriver... La porte de la chambre de Claire était ouverte : j'ai vu ce doux sanctuaire, — où je n'ai pu pénétrer l'autre jour sans une sorte de religieuse émotion, — je l'ai vu envahi par une foule jacassante de jeunes filles et de mamans, venues là pour expertiser le trousseau, pour compter les douzaines de serviettes, pour toucher les draps, pour palper les taies d'oreillers enrubannées de rose... J'enrageais... Quelqu'un m'a dit tout bas à l'oreille : « Demande-leur donc si elles ne voudraient pas, par hasard, examiner aussi tes caleçons? » Je n'ai pas eu besoin de me retourner, de voir une longue barbe rousse taillée en pointes, deux yeux noirs et brillans, un grand front dénudé d'homme de génie ou de fou, pour reconnaître la voix mordante de Cavaroc. « Eh bien! mon fils, est-ce que tu déchantes déjà? » m'a-t-il demandé, tandis que son regard aigu fouillait dans mes yeux. Je n'ai pas répondu. « Viens, que je te présente, » ai-je dit seulement. Je l'ai emmené. En passant près du buffet, j'ai aperçu le comte de Cimeuil, qui m'a serré la main avec beaucoup de noblesse : ce gentilhomme si décoratif avait le nez un peu rouge, et je ne jurerais pas que son haleine fût absolument pure de tout relent d'alcool. J'ai présenté Cavaroc à Claire : j'ai cru remarquer qu'ils s'observaient l'un l'autre, tout en échangeant quelques mots insignifians, avec plus de curiosité que de sympathie. De nouveau-venus sont arrivés : j'ai été bloqué dans un coin, noyé derechef, par des gens dont je savais à peine le nom, sous un flot de congratulations d'une si exaspérante banalité, que j'aurais volontiers battu ceux qui me les adressaient. Pendant ce

temps-là, Cavaroc s'esquivait. J'ai essayé de le rejoindre, je voulais lui demander quelle impression Claire avait faite sur lui : peine perdue, il était parti. Pendant que je le cherchais, j'ai saisi au vol, çà et là, quelques fragmens de conversations. On disait du mal de Mme Lecouturier et de son mari, de Claire, de sa toilette, du trousseau, des cadeaux, du buffet, de moi... J'ai appris ainsi que les fleurs avaient paru fanées, les sandwichs rances, que ma fiancée avait un bouton sur le nez, et que, sûrement, je perdrais mes cheveux de bonne heure. Quelques mères de famille, que j'avais remarquées parmi les plus empressées autour des piles de linge, s'élevaient contre l'indécence de cette exhibition. Une dame, derrière la portière de l'antichambre, disait : « Cette petite Claire est une pécore... Quand on me persuadera qu'elle a sept cent mille francs de dot !.. » J'ai aperçu, dans un couloir, des valets de chambre, le coude en l'air, buvant du champagne à même la bouteille... Ah ! la jolie chose que le monde, et le touchant, le respectable usage que celui des « signatures de contrat !.. »

XIV.

17 juillet.

Aujourd'hui, à deux heures, dans une grande salle munie de banquettes rouges, ornée du buste en plâtre de la République, et sentant le tabac, un négociant en cuirs, maire de notre arrondissement, est apparu ceint d'une écharpe tricolore, et, de par la vertu qui réside en cette écharpe, ce monsieur, au lieu de faire des souliers, comme d'habitude, à pareille heure, a fait de Mlle Claire Lecouturier et de M. Raimond Blachère une paire d'époux. La loi, — dont la représentation même devrait toujours être auguste, — s'est incarnée en ce petit homme sautillant et guilleret, comme Dieu descend dans l'hostie au moment de l'élévation. Je ne suis pas un bien grand croyant, et ce qui reste en moi de la foi de mes premières années, n'est guère, au fond, que le regret de l'avoir perdue avec l'amertume de sentir que rien jamais ne me la rendra : je serai plus touché, pourtant, il me semble, du mystère qui s'accomplira demain sur l'autel que je ne l'ai été de la transsubstantiation de ce marchand de chaussures. Il a expédié, avec la hâte qu'on met à se débarrasser d'une corvée, les paroles qui lient à jamais deux créatures humaines ; il n'a pas même pu garder jusqu'au bout l'air de gravité convenue qui fait, comme l'écharpe, partie de sa tenue les jours où il officie ! Ensuite, ce personnage dépourvu de prestige a bredouillé je ne sais quoi : j'ai cru comprendre qu'il qualifiait nos té-

moins de « faisceau de notabilités. » On nous a fait mettre notre signature sur un registre. Tout est en règle... Nous sommes mariés... En sortant, Claire m'a dit : « Je ne sais pas ce que toutes les femmes ont contre le mariage à la mairie... C'est très bien, ces mariages civils... » Mme Lecouturier s'est approchée de sa fille et l'a saluée de ces mots : « Bonjour, madame la baronne ! »

J'ai passé le reste de l'après-midi rue Tronchet. Nous avons fait mille charmans projets d'installation. Claire a un idéal d'appartement tout en salons, qui me surprend et me déconcerte un peu. Mais nous n'avons le temps de nous occuper de rien avant l'automne, et d'ici là... D'ici là, nous allons commencer par faire un petit voyage. J'aurais préféré qu'elle eût consenti à passer quelques semaines à Château-Frayé, où maman serait venue nous retrouver dans une dizaine de jours... Un médecin de nos amis m'a donné discrètement à entendre que l'agitation du voyage ne vaut rien pour les jeunes femmes... Et j'avais une idée, une idée chère, qui était de l'emporter là, dans ma vieille maison, que sa grâce et son sourire eussent rajeunie, de l'aimer loin du bruit et de la foule, à l'ombre de mes arbres, dans le mystère de mon parc, frais et doux nid de verdure qui abritait, il y a vingt-sept ans, les amours de ceux dont je suis né. Il faut renoncer à ce rêve : Claire me donne le choix entre Trouville et Biarritz. Nous partirons donc demain soir, nous irons à l'hôtel... Ah ! la chambre toute blanche, la chambre pleine de fleurs que je lui eusse offerte dans ma maison, et le silence du parc, pendant cette première nuit, et les chansons d'oiseaux, le matin, par la fenêtre entr'ouverte !.. Comme elle me gâte ma fête, la méchante, sans le savoir !..

Claire ayant déclaré qu'elle voulait se coucher tôt pour avoir le teint reposé, demain, à l'église, j'ai dîné à six heures, chez mes beaux-parens. A sept heures, M. Léonard est arrivé, pour procéder à un suprême essayage. J'ai cédé la place à cet homme important. Aussi bien, j'étais gêné, je me sentais vaguement ridicule dans ce rôle de demi-mari. L'idée m'est venue d'aller finir ma soirée à Château-Frayé. A huit heures et demie, je suis entré par la petite porte de la grille : je me suis rappelé que là, pour la première fois, mes yeux ont rencontré les yeux de la créature chère et sacrée qui sera ma compagne de vie et la mère de mes enfans. Le grand sapin était déjà tout noir dans le bas, mais sa flèche grêle se détachait nettement sur le ciel empourpré. Le coup de tonnerre qui a frappé son faîte a tué plus qu'à moitié le vieil arbre : sois bénie, flamme divine qui m'as touché et qui m'as seulement vivifié !.. J'ai fait le tour de la maison. Je me suis assis sur le banc de gazon, au pied du Sylvain, à l'endroit où j'ai senti la main, la chère petite main qui fermera

mes yeux, se poser, un soir, toute tremblante sur mon bras, et je lui ai redit, à l'absente adorée, que je l'aimais d'un amour immortel. La lune, cachée derrière un nuage, a tout à coup rempli l'espace d'une lumière blafarde, et la prairie, où rampaient de légères vapeurs, m'a paru semblable à un lac que la futaie noirâtre entourait comme d'une falaise. Les grenouilles de la pièce d'eau se sont mises à coasser bruyamment; le coassement affaibli de celles du saut-de-loup leur répondait au loin. Je sentais une douceur indicible à remplir mes yeux de ces images familières, mes oreilles des bruits amis qui s'élèvent çà et là dans la paix nocturne des champs... Je suis entré dans la maison; j'ai monté à ma chambre. En y entrant, mes regards se sont arrêtés sur une gravure de Dürer que Cavaroc m'a donnée autrefois, la *Melancholia*. Que le temps me semble donc loin, où je passais des heures à contempler cette sombre allégorie, à méditer et à creuser la pensée de désespérance dont elle procède, à me répéter que le vieux maître avait raison, qu'une amère tristesse est au fond de tout, que tout l'effort humain aboutit à l'universel désenchantement! J'étais sincère en croyant à tout cela, comme je le suis aujourd'hui en n'y croyant plus. Oui, je le vois maintenant, mon cher abbé avait raison: la vie est bonne, et si j'ai osé nier qu'elle le fût, c'est que je n'avais pas encore goûté à ce qu'il y a de meilleur et de vraiment divin en elle.

Ce dont je rendrai grâces éternellement à l'amour n'est pas seulement de m'avoir révélé le mensonge de l'énervante doctrine à laquelle j'avais été séduit; c'est aussi, c'est surtout, de m'avoir élevé, du jour où il est entré dans mon cœur, bien au-dessus de ce qui fut le niveau moyen de moi-même. Je me sens meilleur et plus grand. Je voudrais faire des choses si belles qu'on les jugerait folles, me dévouer à la défense de quelque noble cause et y verser tout mon sang; je comprends les martyrs; j'ose à peine m'avouer que je les envie presque, tant est puissant l'instinct d'héroïsme qui s'est emparé de moi depuis que j'aime. Jamais la vie ne m'a paru si belle, et jamais, pourtant, je n'ai moins redouté la mort, cette mort dont la menace importune obsédait jadis ma pensée...

Cependant que je songeais à ces choses, des moucherons, entrés par la fenêtre ouverte, dansaient autour de ma bougie une valse éperdue. Je voyais leur essaim léger tourbillonner comme un de ces petits remous que le vent forme, parfois, dans la poussière. Ces éphémères créatures, dociles sans le savoir à la grande loi d'amour que je subis comme elles, se cherchaient, se poursuivaient d'un désir effréné, plus fort que la crainte; puis, ayant accompli leur fonction qui est celle de tout être, à savoir de transmettre la vie qu'on a reçue et de mourir après, brûlées par la flamme, elles

tombaient pantelantes sur la table. J'ai senti d'abord une pitié m'envahir au spectacle de ces frêles agonies ; puis, faisant un retour sur moi-même, j'ai pensé qu'il n'y avait pas lieu de plaindre ces bestioles, puisque, avant d'être anéanties, elles avaient aimé.

Dix heures sonnaient. Avant de partir, j'ai cherché la lettre où mon père m'a laissé ses instructions dernières. « Sois, écrivait mon père huit jours avant sa mort, sois ce que les Latins appelaient *vir unius mulieris*. Aime une femme, une seule ; fais de cette femme-là ta compagne et la mère de mes petits-enfans, que je ne verrai pas. Aime-la de toutes les forces de ton être et respecte-la autant que tu l'aimeras. C'est là qu'est la vérité, là qu'est le bonheur : hors de là, il n'y a rien... » J'ai relu ce passage. Mon père, si quelque chose de ce qui fut vous subsiste, non point perdu comme un atome inerte au sein de l'énorme univers, mais animé encore d'une vie propre, gardant le souvenir de ce que vous avez senti, de ce que vous avez pensé, de ce que vous avez aimé durant votre passage sur cette terre, regardez dans mon cœur : n'est-ce pas de la façon prescrite par vous que j'aime celle qui dans quelques heures sera l'épouse de votre fils?..

Je suis revenu à Paris par le dernier train. J'ai dit à ma mère, en rentrant, le pèlerinage que je venais de faire... Je m'étais mis à genoux auprès de son fauteuil pour lui conter cela, comme je fais quand nous sommes seuls, parce que je sais qu'elle aime à me voir ainsi devant elle, en souvenir du temps où j'étais petit et où nous étions trois. Elle a posé ses mains, — ses pauvres mains toutes blanches et toutes maigres, — sur mon front, d'un geste de bénédiction, sans prononcer un seul mot : mais elle avait les yeux levés au ciel, et ses lèvres remuaient un peu, comme si elle eût adressé, là-haut, des paroles que je n'entendais point.

Et maintenant me voici seul dans ma chambre, écrivant les dernières lignes de ce journal, qui a été pendant dix semaines le confident de mes plus secrètes pensées, et que je ne continuerai plus, puisque j'aurai désormais auprès de moi une âme pour y verser la mienne... Il est très tard ; le roulement des voitures s'éteint peu à peu ; la rue est déserte, et le silence qui s'épaissit autour de moi m'invite au repos... Mais je n'ai pas sommeil : je songe, je songe obstinément à la bien-aimée qui dort, là-bas, sous ses grands rideaux blancs !..

GEORGE DURUY.

(La deuxième partie au prochain n°.)

AFFAIRES DE ROME

Il y a aujourd'hui neuf ans, j'assistais dans la chapelle Sixtine à l'exaltation de Léon XIII. On avait longtemps balancé entre deux projets : un couronnement dans Saint-Pierre, avec toute la solennité et l'apparat des anciens jours, ou une modeste cérémonie dans l'étroite chapelle du Vatican. Au dernier moment, on s'était résigné à la seconde solution, comme à la plus convenable au malheur des temps. Et tout semblait donner raison aux conseillers timides. Quelques jours auparavant, l'Italie venait d'ensevelir au Panthéon le roi qui l'avait faite. C'était la prise de possession suprême de la capitale; la douleur nationale respirait l'orgueil du triomphe. Rome était tout attentive au bruit de ces magnifiques obsèques; on pouvait la croire indifférente à la fête domestique du Vatican, à l'avènement de ce vieillard d'une réputation discrète, que rien encore n'avait ébruitée. D'autres vieillards l'apportèrent sur la *sedia gestatoria* ; ils se serraient autour de lui dans l'enceinte exiguë de la Sixtine. C'était une pompe sourde et morne. Quelques fidèles, quelques curieux, des *reporters* anglais et américains qui dessinaient sur leurs calepins. Du haut de la voûte, d'autres spectateurs regardaient, sévères et presque irrités, ceux-là : Michel-Ange leur a donné toute la tristesse de sa pensée. Les Sybilles, les Prophètes semblaient jeter des prédictions mélancoliques au cortège qui troublait leur repos ; ombres pâlies que chaque jour décolore, leur témoignage avertissait ces ombres vivantes que le temps n'épargne aucune grandeur. Les cloches ne sonnaient pas; c'était mieux; si

elles avaient parlé, on eût attendu d'elles un bruit de glas. Beaucoup d'entre nous se demandaient s'il n'assistaient pas à une fin plutôt qu'à un commencement; plus d'un infidèle était venu là en se disant : « Ne manquons pas d'aller voir, c'est peut-être le dernier. »

Je reviens à Rome, après ces neuf années; et ce que j'aperçois tout d'abord sur l'horizon de la ville éternelle, c'est la figure démesurément grandie de ce vieux prêtre. Dans toutes les paroles qui tombent des bouches les plus graves, il n'est question que du pape, de son pouvoir, de sa signification européenne. Il suffit d'ouvrir un journal ou de traverser un salon politique, pour comprendre que le Vatican est à cette heure l'un des principaux centres diplomatiques de l'Europe, celui auquel viennent aboutir le plus d'affaires et des plus considérables. Un envoyé du pape arrive de Berlin, du lieu où la destinée a aujourd'hui ses grand ateliers; il en arrive comblé d'honneurs, fort de toutes les caresses que les forts lui ont prodiguées; tous les yeux sont fixés sur cet ambassadeur d'un trône anéanti. L'Italie subit en ce moment une crise gouvernementale des plus laborieuses; à peine si cette crise détourne l'attention des observateurs étrangers, celle même des hommes d'état du royaume; elle préoccupe surtout les esprits par ses rapports étroits avec la partie engagée d'une rive du Tibre à l'autre.

Duel silencieux, patient, duel ecclésiastique et italien. Aucun éclat brutal ne le trahit à une vue superficielle; mais pour peu qu'on en connaisse les péripéties, on le retrouve au fond de toutes les questions. Alors le regard qu'on promène sur Rome, des hauteurs du Pincio, s'attache invinciblement à ces deux palais, Quirinal et Vatican, affrontés sur leurs collines respectives. Charmes et souvenirs de la noble ville, tout s'efface devant l'intérêt du drame invisible. On croit entendre la sape souterraine, cheminant de l'une à l'autre de ces deux lourdes citadelles, les contre-mines et les retours offensifs de l'assiégé, acculé là-bas entre le fleuve et la montagne, à l'ombre de Saint-Pierre. On croit voir les deux adversaires échanger leur défi muet, durant leurs promenades solitaires sur ces terrasses d'où ils peuvent s'entre-regarder, de la loge du Belvédère aux jardins du Quirinal. Les pierres de ces palais ont une singulière éloquence, car elles personnifient deux forces, deux mondes opposés. L'une de ces forces est toute morale, faite du je ne sais quoi qui vaut le canon; c'est par cela surtout que le drame nous passionne, en dehors même de toute attache de foi. Nous autres gens de France, du moins, nous n'assistons jamais sans passion à la lutte d'une idée pure contre les faits matériels; alors même que le principe ne nous agrée pas, qu'il s'agisse de l'erreur d'un savant ou du rêve fou d'un

révolutionnaire, nous reconnaissons dans cette façon de combattre quelque chose de fraternel.

C'est une raison de plus d'en parler à des lecteurs français. On ne saurait entretenir trop souvent notre pays de ces affaires catholiques, ce qui veut dire universelles. Indifférente ou mal renseignée, l'opinion vulgaire n'y voit que des querelles de sacristie. C'est un grand tort. Ces affaires touchent à nos intérêts les plus immédiats, et, par-delà les intérêts nationaux, à l'avenir du monde civilisé. D'ailleurs, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend aujourd'hui à Rome ramène la pensée à ces problèmes : les conditions présentes de la papauté, les lendemains probables de l'institution. Entre tant de pages d'histoire qui se lèvent vivantes du sol romain, l'esprit revient sans cesse à cette page mystérieuse, il s'emplit des réflexions qu'elle suscite. Je me hasarde à proposer quelques-unes de ces réflexions. Je n'ignore pas ce que le sujet comporte de délicat. Il commande le respect dans la façon de dire, la prudence dans la façon de juger des personnes et des traditions très augustes. J'espère ne m'écarter ni de l'un ni de l'autre. Mais je n'eusse pas abordé cette étude, si je n'étais certain d'y apporter une indépendance absolue, une pensée dérobée à toute discipline de paroisse ou de parti.

I.

Nos compatriotes ont quelque peine à se bien représenter les conditions du conflit entre la papauté et l'Italie. Ceux du camp religieux sont sujets à tomber dans une erreur historique, ceux du camp irréligieux dans une erreur d'optique.

Pour les premiers, la dépossession du saint-siège, consommée en 1870, est une abomination unique, un de ces cataclysmes qui interrompent la suite de l'histoire et marquent l'avènement de l'esprit de ténèbres. L'Italien le plus dévoué à la cause pontificale ne saurait ressentir d'aussi grands mouvemens de surprise et d'indignation. Il est mieux préparé à comprendre que la chute du pouvoir temporel fut le dernier épisode, le plus considérable si l'on veut, de l'évolution qui a noyé les petits états féodaux dans les grandes agglomérations nationales. Comme l'a dit M. A. Leroy-Beaulieu, « l'effondrement de la petite monarchie papale, que Pie IX et l'épiscopat dénonçaient aux politiques, aussi bien qu'aux croyans, comme un fait inouï et sans précédens, n'était qu'un cas particulier d'une loi générale, inflexiblement appliquée à toute l'Europe, à Cologne et à

Liège, comme à Avignon et à Rome. La sécularisation des états de l'église a naturellement suivi la sécularisation des évêchés ou des abbayes, partout achevée dès les premières années du siècle. » Cette façon de voir, difficile à faire accepter chez nous aux consciences catholiques, s'accorde dans la péninsule avec une conception du principat romain très ancienne, plus familiale peut-être, mais moins surhumaine que la nôtre. Pour ses voisins immédiats et pour ses sujets, le domaine de l'église n'a jamais eu le caractère sacré, inviolable, que la piété lui prête au nord des Alpes. Tandis que nous négligions volontiers la nationalité de ce domaine pour ne considérer que le fief de Saint-Pierre, dérobé à toutes les vicissitudes politiques par une appropriation mystique, l'Italie voyait avant tout dans le patrimoine ecclésiastique une terre italienne, dans le prince des Romains un prince italien, au même titre que les autres. Jadis, Rome avait fait partie de la fédération guelfe, comme les principautés ou les républiques similaires; depuis que la fédération s'est amalgamée en un seul état, cette province doit suivre le sort commun. L'Italie estime de bonne foi que son droit historique est absolu, supérieur au droit contingent des suzerains pontificaux.

Autre est l'erreur des radicaux français. S'ils avaient le bonheur de tenir un pape prisonnier, ce serait moins le roi que le prêtre qu'ils poursuivraient de leur colère; ils croiraient n'avoir rien fait en le dépossédant du temporel, leur passion continuerait à s'acharner contre le représentant du principe spirituel; et ils prêtent leurs sentimens aux Italiens. Or, je ne vois rien de pareil chez ces derniers. Ils sont antipapalins, ils ne sont pas antipapistes. Ils ont accompli un acte politique qu'ils jugeaient nécessaire, mais ils ne le compliquent pas d'une croisade confessionnelle. A part quelques groupes avancés et la canaille de Rome, qui insulta les restes de Pie IX, les Italiens ne font guère ce qu'on appelle chez nous de l'*anticléricalisme;* en tout cas, le gouvernement n'en fait pas, sauf par manière de représailles contre le Vatican, et la majorité du pays ne l'y pousse jamais. Bien au contraire, ce peuple fin et sensé comprend que la papauté est une de ses grandes forces et sa plus belle parure; il cherche le moyen d'enchâsser ce diamant de famille dans le nouveau diadème, il serait désolé de le perdre ou d'en ternir l'éclat. On le vit bien aux craintes manifestées par le ministère royal en 1878, quand le conclave fit mine de vouloir émigrer. L'Italie et la papauté rappellent un de ces couples d'étoiles, faites des mêmes élémens et gravitant dans la même orbite, qui s'attirent et se repoussent longtemps avant de se souder l'une à l'autre.

Cette situation singulière assure au saint-siège de grands avan-

tages, dans une lutte en apparence si inégale. Il est dans la dépendance matérielle de son adversaire, mais ce dernier est dans sa dépendance morale. Le pape embarrasse également cet adversaire par l'attaque ouverte, par l'inertie, par les avances paternelles. Léon XIII emploie tour à tour ces armes avec une habileté consommée, et chaque jour fortifie sa position défensive. Telle est du moins l'opinion des esprits réfléchis dans le camp italien ; c'est uniquement sur leurs aveux que j'ai voulu fonder mes dires, pour cette partie de mon exposé. Le pape désagrège lentement les forces de l'ennemi sur le terrain électoral. Il se garde bien de lever officiellement l'interdiction du vote, signifiée aux catholiques par son prédécesseur ; les votes catholiques, ce sont des munitions douteuses, mais d'un grand effet moral, qu'il tient en réserve comme une menace ; dans la pratique quotidienne, ces munitions sont prêtées à tous les alliés dont on peut attendre quelque service. On sait quelle est l'influence du clergé sur les populations rurales dans la péninsule. Ce clergé n'est jamais encouragé à susciter des candidatures d'opposition déclarée; mais presque partout les candidats de toutes nuances ont besoin de son appui ; et cet appui se paie par des accommodemens, par une modération relative vis-à-vis du chef de l'église.

Ce n'est point d'ailleurs dans la composition du parlement que cette action du clergé se fait le plus vivement sentir ; bien qu'on ait vu arriver naguère à Rome un député des Calabres, porté par une fort belle majorité « cléricale, » avec un programme de conciliation entre le saint-siège et le royaume; et, chose piquante, ce député est un ancien garibaldien. C'est sur les élections des municipalités provinciales que se concentre jusqu'ici l'effort de l'église. Les « municipes » représentent, au point de vue qui nous occupe, les tendances les plus conciliantes. Ce serait trop de dire qu'ils sont acquis aux intérêts du souverain pontife ; mais l'esprit provincial est hostile à toute nouvelle entreprise contre ce pontife, et désire qu'on lui fasse la vie plus douce. Cette réaction favorable est très compréhensible. Après la chaleur du combat et la victoire définitive, le peuple italien s'est retrouvé avec ses traditions séculaires; il a eu un retour de tendresse pour une institution désormais inoffensive et dont on ne se rappelle plus que les bons côtés. Si les Romains proprement dits sont encore animés de quelque défiance envers leur ancien maître, c'est plutôt le sentiment contraire qu'on trouverait à Turin, à Florence, à Naples, dans ces villes décapitées et mal consolées de l'être. Les serviteurs du royaume ajoutent, avec raison sans doute, qu'il ne faut pas s'exagérer l'efficacité d'un courant de réaction encore très platonique ; mais ils en avouent l'existence, et c'est beaucoup. Ce courant portera peut-être un jour

sur les bancs du parlement un parti organisé; il suffit, en attendant, pour gêner et modérer les politiciens de Monte-Citorio, les diplomates de la Consultà.

Tandis qu'elle accroît ses forces pour l'offensive, la papauté demeure inexpugnable dans ses retranchemens. Elle ignore volontairement la loi des garanties, tout en bénéficiant avec sécurité de cette loi, sauf pour les clauses pécuniaires; des motifs d'amour-propre et de nécessité plus forts que tous les engagemens réciproques imposent au gouvernement italien le respect de ce contrat unilatéral. La situation peut se résumer en deux mots: la papauté n'a jamais besoin de ce gouvernement; il a besoin d'elle à toute heure et en tout lieu. A l'intérieur, le concours du clergé est indispensable à l'autorité civile dans toutes les grandes cérémonies, sous peine de blesser les habitudes dévotes des populations. On sait quels furent les embarras du Quirinal au moment de la mort de Victor-Emmanuel; sans la condescendance de Pie IX, les obsèques royales eussent été un scandale pour l'Italie. L'an passé, les régimens ont reçu de nouveaux drapeaux; cette solennité militaire eût manqué tout son effet sur les recrues italiennes, si les étendards ne s'étaient inclinés sous les bénédictions du clergé. Dans les provinces, la chose ne souffrit pas de difficultés; on se trouva plus empêché pour la brigade de Rome, réunie autour du souverain excommunié. Il fallut négocier une fois de plus avec le chef de l'église, qui ferma les yeux, et la cérémonie religieuse eut tout l'éclat désirable. Ce désir mutuel d'apaisement vient encore de se manifester dans les fêtes du Dôme à Florence; la vieille cathédrale n'eût pas reçu plus solennellement un roi protecteur de l'église.

Mais c'est surtout à l'extérieur, depuis que l'Italie ambitionne de devenir une grande puissance colonisatrice, qu'elle a un besoin constant de son avant-garde cléricale. Une attitude hostile du patriarcat et des couvens italiens eût rendu impossible le voyage récent du prince de Naples à Jérusalem. Il y avait cependant un intérêt majeur, pour le prestige de l'Italie en Orient, à ne pas laisser aux seuls princes autrichiens l'avantage des honneurs qui leur sont rendus en pareil cas par des sujets de la maison de Savoie. Encore une prière à adresser au Vatican; il s'exécuta de bonne grâce, et ces honneurs furent accordés à l'héritier du royaume. En Afrique, l'Italie a essayé d'agir à Tunis, elle agit sur d'autres points, elle combat à Massaouah; le concours de ses prêtres et de ses moines, anciennement établis sur tout le littoral africain, lui est partout nécessaire; dans certaines régions, c'est là son principal, pour ne pas dire son seul instrument de règne. Le revers douloureux qui l'a si profondément émue lui commande aujourd'hui de faire appel

à toutes ses forces morales, à tous les ressorts du patriotisme; il eût été déplorable pour elle que son clergé catholique, au dedans et au dehors, ne s'associât pas à cette émotion. Évêques et prêtres ont noblement fait leur devoir de citoyens ; les églises retentissent de prières et d'oraisons funèbres en l'honneur des braves soldats tombés à Dogali. A lire le discours de l'évêque de Crémone, on ne se douterait guère qu'il existe un dissentiment grave entre ce prélat et la patrie si chaleureusement glorifiée. Mais cette explosion d'enthousiasme n'était possible qu'avec la complicité du chef des évêques. Il serait oiseux de multiplier ces exemples. La vie quotidienne, on le voit, est faite de compromis tacites entre l'église et l'état; celui-ci demande des services, celle-là va parfois au-devant, l'état est toujours l'obligé. Il est lentement emprisonné dans ce réseau de concessions et d'avances: toile d'araignée, si l'on veut, mais tissée avec trop de patience pour ne pas devenir chaque jour plus gênante. Le royaume et la papauté forment un de ces mauvais ménages obligés de vivre sous le même toit; l'homme a des torts brutaux, la femme beaucoup de prises sur lui et beaucoup d'adresse à s'en servir ; soit lassitude, respect humain ou horreur du tracas, le seigneur et maître, désarmé devant cette faiblesse obstinée, finit généralement par céder.

Ainsi notre enquête nous amène d'abord à constater la solidité des positions défensives occupées par le souverain pontife, l'habileté tactique avec laquelle il les étend. Ce qu'il est moins facile d'expliquer, mais ce qu'on sent très bien à Rome quand on y observe l'ensemble des affaires publiques, c'est l'intensité du malaise résultant pour le jeune état de cette situation fausse ; c'est la subordination constante de ses autres intérêts politiques à la difficulté principale qui les domine tous.

Une seconde question se pose aussitôt. Quel est l'objectif réel du Vatican? A quelles conditions désarmera-t-on des deux parts? Sur cette question si souvent agitée, les conjectures varient à l'infini et sont purement hypothétiques. On affirme qu'il existe dans le sacré-collège trois groupes distincts, auxquels peuvent se rattacher la plupart des dignitaires de l'église, sauf à tenir compte d'un certain nombre d'opinions intermédiaires ou insuffisamment fixées. Le premier comprend les anciens conseillers de Pie IX, intransigeans sur les droits historiques du saint-siège. Le second réunit les esprits plus politiques ou plus hésitans, disposés à chercher une transaction et à se contenter d'un minimum de domaine temporel; ce serait Rome pour les uns, un quartier de Rome pour les autres, la fameuse bande de terre du Vatican à Ostie, ou toute autre combinaison ; de ce côté, autant de solutions que d'imaginations en branle.

Le troisième groupe se résignerait à accepter la loi des garanties; on range dans ce parti quelques prélats assez hardis pour faire bon marché de tout le passé, en se ralliant aux idées du père Curci; et, d'autre part, quelques vieillards faibles ou besogneux, las de batailler contre l'adversité, irrésistiblement tentés par les stipulations financières de la loi italienne. — Il est impossible de calculer la force respective de ces trois groupes ; nous avons affaire à des personnes très secrètes, la plupart ne se déclareraient qu'après l'événement. Je crois pourtant que la seconde catégorie est de beaucoup la plus nombreuse.

Au surplus, les sentimens de l'entourage pontifical n'ont à cette heure qu'une importance accessoire; la pensée de Léon XIII est surtout à considérer. Mais cette pensée est trop prudente, trop maîtresse d'elle-même, pour livrer jamais le fond de ses résolutions ou de ses irrésolutions. Chacun s'efforce de la deviner, car on sent bien que pour elle le *non possumus* est désormais une formule de protocole, encore obligatoire dans les encycliques et les allocutions consistoriales, mais qui ne clôt pas la porte aux négociations et aux espérances modérées. Les vitrines des libraires romains s'emplissent de brochures à sensation sur ce sujet; elles témoignent de la préoccupation publique. Une de ces brochures, *la Pensée intime de Léon XIII confiée à son successeur présumé* (1), passe pour refléter des vues en faveur au Vatican. L'auteur suppose un colloque entre le pape et le cardinal destiné à lui succéder. Léon XIII fait un tableau attristé du relâchement de la foi, du progrès des doctrines subversives dans la chrétienté et particulièrement en Italie; il déplore la lutte politique, legs de son prédécesseur, qui détourne le pasteur du souci exclusif des âmes et le met en opposition avec une partie de son troupeau; il expose son idéal, une étroite union entre le pouvoir spirituel et les pouvoirs temporels pour refréner les passions anarchiques : il déclare que le bonheur de sceller l'alliance entre ces deux pouvoirs sur le sol italien ne lui est pas réservé, que son pontificat est encore condamné au *non possumus*, les temps et les esprits n'étant pas mûrs pour le sacrifice ; mais il exhorte son successeur à faire vaillamment ce sacrifice, pour grouper autour de la papauté toutes les forces morales et conservatrices d'un monde qui menace ruine. Une publication récente de M. de Cesare conclut à peu près dans le même sens; cet écrivain attend la conciliation d'un parti conservateur qui se reformerait dans le parlement, qui rendrait une retraite plus facile au souverain pon-

(1) *Il pensiero intimo di S. S. Leone XIII, confidato al presunto suo successore.* Roma, 1887; Tipografia Metastasio.

tife, devenu le protecteur moral de la royauté et de la patrie italienne (1).

Je dirai plus loin combien ces façons de voir me semblent insuffisantes, et pourquoi elles me paraissent à côté de la véritable question catholique. En ce moment, je me borne à recueillir les opinions et à les exposer. Sans attacher plus d'importance qu'il ne convient aux brochures soi-disant inspirées, il faut les rapprocher de certains actes et de certaines paroles du saint-père, il faut tenir compte du sentiment régnant dans les divers milieux romains. D'après tous les indices, au cours de ces dernières années, le temps opérait sur l'esprit de Léon XIII ; cet esprit de tant de ressources cherchait peut-être une transaction honorable, il l'eût du moins envisagée sans révolte si on l'avait proposée. Sans doute, et pour me servir du langage théologique qui eût couvert la retraite, le pape n'aurait pas abandonné la *thèse*, la revendication intégrale du pouvoir temporel ; mais il eût discuté l'*hypothèse*, c'est-à-dire une transformation de ce pouvoir. En dehors des points de dogme, la chancellerie pontificale est accommodante sur le fond des choses, pourvu qu'on ne touche pas à son vocabulaire consacré. Une combinaison, — *per combinazione*, on sait quel rôle ce mot joue dans le parler et dans l'esprit d'un Italien, — n'était pas impossible à imaginer : co-souveraineté, investiture, ou toute autre formule respectueuse qui eût laissé au roi les réalités concrètes, au pape l'illusion et la majesté des mots. J'indique seulement le champ infiniment large des suppositions ; l'atmosphère en est saturée à Rome, elles ont dû passer par-dessus les murailles du Vatican, elles y mûrissaient peut-être, quand un incident imprévu a soudain rouvert les anciens horizons, relevé les courages fléchissans, ranimé chez le pontife les longs espoirs et les vastes pensées. L'Allemagne est entrée en scène dans la question romaine.

II.

C'est le plus grand fait de ces dernières années et le chef-d'œuvre d'un maître ouvrier. La stupéfaction qu'il a provoquée au premier instant, dans les organes les plus graves de notre presse, avait quelque chose de bien triste ou de bien réjouissant, selon l'humeur qu'on apporte au spectacle des affaires humaines. Cette stupéfaction prouvait, d'une part, combien la préoccupation exclusive des

(1) R. de Cesare, *l'Évolution historique de la papauté et de l'Italie*, dans la *Revue internationale* du 25 mars 1887.

intérêts matériels a diminué chez nous le sens des grandes forces morales, de leur rôle dans le monde; et, d'autre part, combien nous connaissons imparfaitement le génie de M. de Bismarck, malgré l'étude constante que nous en faisons. Cet homme est un maître dans son art, parce qu'il s'applique, comme tous les grands artistes, à l'imitation exacte de la nature. La nature ne laisse aucune force inutilisée pour le gouvernement de l'univers; elle les soumet toutes à ses fins, elle les dirige, elle les oppose, et l'univers se maintient par l'équilibre toujours changeant de ces énergies contraires. Notre admirable adversaire procède comme elle dans le gouvernement diplomatique du monde. Sa chancellerie est un laboratoire où il ne cesse de capter les forces de toute espèce, soit pour les employer directement à son œuvre, soit pour les neutraliser les unes par les autres. On voit les gens de la politique, en d'autres pays, dresser tout d'abord la liste des idées et des hommes qu'il leur faudra combattre; si on les interrogeait sur les motifs de leurs exclusions, ils n'auraient rien à répondre, sinon qu'ils jouent la partie d'échecs avec les pièces blanches et qu'ils doivent exterminer les pièces noires, ou réciproquement. Le plus souvent, leur antipathie porte bien moins sur les idées adverses que sur les hommes qui représentent ces idées, et avec lesquels il est messéant de se rencontrer. M. de Bismarck ignore ces raideurs et ces dégoûts. Il ne combat qu'à la dernière extrémité, et, dans le moment même qu'il combat, il rêve aux moyens d'apprivoiser son ennemi pour en faire un serviteur. Comme le charmeur hindou, il ne se lasse pas de siffler aux serpens; il sait que les plus méchantes bêtes se résoudront à ramper vers lui, fascinées par la jatte de lait qu'il leur tend. Nous l'avons vu adapter successivement à sa main tous les ressorts de notre époque, ceux mêmes qui avaient blessé cette main et qui devaient être les plus odieux à son tempérament. Voici qu'en dernier lieu il rouvre son pays aux ordres monastiques. Mais il excepte les jésuites; d'où la foule conclut qu'il ne peut pas les souffrir. J'imagine que cette milice avisée n'est pas très inquiète d'une exception si flatteuse. M. de Bismarck sait qu'aujourd'hui comme au temps de Montaigne, « c'est merveille combien de part ce collège tient en la chrétienté; » il n'ignore pas le parti qu'on peut tirer de cette église dans l'église, puissance subordonnée, mais distincte. S'il se réservait de traiter séparément avec elle pour l'intéresser dans ses desseins, bien naïf qui s'étonnerait de cette acquisition d'une force nouvelle; il faudrait plutôt s'étonner que l'infatigable collectionneur n'y eût pas pensé.

Revenons à la papauté. Le chancelier s'est aperçu que la première force religieuse du monde était disponible, sans emploi

temporel; elle pouvait le servir au dehors et au dedans; depuis longtemps, peut-être même au plus fort de la querelle, il a dû se dire : « Elle sera mienne. » Et il a saisi la première occasion favorable pour le transport de cette force dans son laboratoire. Une difficulté se présentait, qui eût arrêté un politique vulgaire; M. de Bismarck avait pour d'autres fins un besoin égal de l'Italie. L'opération simple eût été de choisir entre ces deux élémens, réfractaires l'un à l'autre. Le chancelier a préféré l'opération complexe et doublement avantageuse : réunir ces élémens dans sa main, les tenir d'autant mieux par une émulation de craintes ou d'espérances. Si nous avions sous les yeux les négociations échangées entre les deux chancelleries de Rome et celle de Berlin, nous n'y trouverions qu'une paraphrase sérieuse de la scène immortelle entre Célimène et les marquis. Plus on étudie la politique actuelle sur les deux bords du Tibre, plus on la voit tout absorbée dans un même effort des deux rivaux. Le Vatican sollicite une promesse formelle de l'Allemagne pour le rétablissement du pouvoir temporel, et comme il espère cette promesse, il s'engage. Le Quirinal demande l'assurance contraire, et comme il se flatte de l'obtenir, il s'engage. A ces importunités, chaque jour plus pressantes, la réponse amicale est toujours la même :

> Mon Dieu! que cette instance est là hors de saison,
> Et que vous témoignez tous deux peu de raison!
> Je sais prendre parti sur cette préférence...

Hâtons-nous d'ajouter que la poursuite de la grandeur temporelle ne suffit pas à expliquer l'empressement de la curie vis-à-vis des avances de l'Allemagne. Avant tout, et personne n'a le droit d'en douter, le Père des fidèles a vu dans cette bonne fortune le bien d'une partie de son troupeau. Qui oserait le blâmer de s'être montré pacifique et déférent? La discussion de ce qu'on appelle déjà « la politique allemande de l'église » ne peut porter que sur une question de mesure. Cette mesure n'a-t-elle pas été dépassée? N'est-il pas à craindre que l'amitié du pontife, trop bien servie par ses négociateurs, ne prenne une apparence de docilité? J'en appelle à tous ceux qui ont suivi les affaires de Rome depuis quelques mois, à ceux-là surtout qui les ont suivies à Rome, qui ont surpris l'allégresse et les espérances de certains conseillers, magnétisés par les promesses ou par les aigles rouges du grand enchanteur. Tous m'accorderont que le courant nouveau emporte la barque de saint Pierre avec une rapidité croissante. Vers quels écueils? Je ne veux répondre

qu'en résumant les objections formulées par de très bons esprits. A leur estime, si M. de Bismarck a fait un peu de chemin vers Canossa, les nonces en ont fait davantage vers Varzin.

Une alliance intime entre la papauté et l'empire allemand ne peut être qu'un accident. Cette alliance n'est justifiée ni par une longue tradition dans le passé, ni par l'espoir de créer cette tradition dans l'avenir. Pour le passé, toute l'histoire répond clairement; le saint-siège s'est appuyé tour à tour sur le roi très chrétien et sur le roi catholique, jamais sur le César germanique. Bien au contraire, le pape fut toujours le chef et le défenseur naturel du monde guelfe contre l'empire gibelin. Chaque fois qu'il a transigé avec ce dernier, son prestige et ses intérêts en ont souffert. Sans doute, les querelles du moyen âge ne sont plus que des souvenirs archéologiques; mais une institution comme le pontificat romain doit compter plus que toute autre avec la majesté des souvenirs et la perpétuité des maximes. Ce rapprochement, qui n'a pas eu de veille, n'aura pas de lendemain. Il serait absurde d'attendre que l'Allemagne protestante fît du soutien de la papauté un des dogmes de sa politique nationale, une de ces obligations aux racines profondes, parce qu'elles sont tirées d'un sentiment populaire ou d'un intérêt permanent. Ce n'est que l'intermède imaginé par la fantaisie d'un homme de génie; et cet homme est septuagénaire, le décret commun ne lui permet plus de longs engagemens. Lui disparu, les fils de Luther retomberont dans leur indifférence, pour ne pas dire leur prévention, à l'égard de ce que leur père appelait la Babylone romaine.

Le saint-siège aura-t-il du moins retiré des avantages durables de ces bonnes grâces d'un instant? Il en a d'abord espéré le rôle magnifique d'arbitre international. Plût au ciel que cet espoir se réalisât! ce serait le plus grand progrès accompli depuis longtemps dans le monde. Mais les temps ne semblent pas venus. Le cas particulier qui devait faire précédent, le litige entre l'Allemagne et l'Espagne, était peut-être le seul où cet arbitrage pût s'exercer. Le pape offrirait inutilement ses bons offices à la république française, possédée de la manie anticléricale, à l'Italie, qui récuserait un adversaire, à l'Angleterre, si ombrageuse pour son église établie, à la Russie schismatique, à la Turquie musulmane. Sur tous les points où des complications sont le plus à craindre, je ne vois que des états hostiles à l'église romaine, peu désireux de grandir son influence; la seule annonce d'une intervention pareille soulèverait le sentiment national et religieux, à Londres, à Moscou, à Stamboul; à Berlin, il a fallu l'omnipotence du chancelier pour faire taire ce sentiment.

En second lieu, le souverain-pontife a compté sur l'appui de l'empire pour ses revendications contre l'Italie. Il s'est flatté que le nouveau Charlemagne allait venir le protéger contre un autre Didier. M. de Bismarck ne fait jamais métier de protecteur, pas même d'arbitre ; il est courtier de son état, c'est lui qui le dit. Ses courtages ne réussissent pas toujours, mais il les fait toujours payer comptant. On a vu plus haut quelle est sa situation réelle vis-à-vis des deux cliens qui plaident devant lui. Il tient la balance par le centre du fléau, il borne son action à des pressions alternatives sur les deux bras de ce fléau, pour maintenir l'équilibre ; il n'aura garde de charger brusquement l'un des plateaux. Cependant, le temps presse ; si le chancelier ne donne pas une sanction effective à ses bonnes paroles, ce n'est point l'Allemagne qui se souciera de les ratifier après lui. Pense-t-on que, d'ici à quelques années, sa politique générale lui permette de sacrifier l'Italie pour restaurer le trône pontifical? Si ce miracle doit s'accomplir, nos défiances sont bien injustes. Nous l'attendons. S'il ne s'accomplit pas, le plus clair bénéfice de l'intervention allemande aura été d'envenimer les rapports entre la papauté et le royaume, de retarder et de rendre plus difficile la réconciliation de famille, l'accord direct dont on envisageait la possibilité au début de cette étude.

Reste la considération déterminante pour le cœur du saint-père, la pacification de l'église d'Allemagne. Ici, il faut se rendre, le résultat est obtenu. Mais ne l'eût-il pas été sans les démarches complaisantes de la curie romaine? M. de Bismarck était arrivé à un de ces tournans de sa politique parlementaire où il a besoin à tout prix de l'appoint d'un groupe malmené jusque-là. Cette fois, il s'agissait du groupe catholique. On peut croire que le chancelier était décidé d'avance à lui céder dans la mesure nécessaire pour s'assurer le vote du septennat. Si, par impossible, la papauté n'existait pas, si M. Windthorst n'était que le chef d'une secte presbytérienne assez forte pour envoyer cent députés au Reichstag, M. de Bismarck n'en eût pas moins négocié directement avec ses adversaires, comme il l'a fait tant de fois ; il eût consenti les mêmes concessions, sans prendre la peine d'aller les faire viser à Rome. Nous ne sachons pas qu'il ait coutume de s'informer du nom du marchand quand il a quelque chose à acheter. Il a mis la papauté en tiers dans le contrat parce qu'il lui convenait, pour mille raisons, d'acquérir cette force, parce qu'elle lui facilitait le marché ; peut-être eût-il cédé davantage à la résistance têtue des catholiques allemands. Je veux bien que, pour faire acte de courtoisie, il ait accordé quelques points secondaires aux négociateurs du saint-siège ; c'est là une menue monnaie diplomatique ; mais sur le fond du débat, avec ou sans intervention du pape, les catholiques avaient

gain de cause du jour où le chancelier s'était promis d'obtenir leur vote; ce jour-là, les lois de mai furent biffées dans son esprit. Si ce raisonnement est fondé, on ne voit pas bien ce que la papauté a gagné en se substituant aux députés du centre pour défendre, vis-à-vis de leur souverain, des droits qu'ils eussent reconquis tout seuls; on voit très bien ce qu'elle y a perdu.

Elle s'est jetée dans ce qu'on appelle « l'arène parlementaire » pour faire rendre à César 172 millions de marks et 47,000 recrues. La manœuvre était hardie; elle a scandalisé les libéraux de tous les pays, effrayé tous les gouvernemens qui comptent des électeurs de la religion romaine; d'autre part, elle a frappé les imaginations, elle pouvait rehausser le prestige de la puissance pontificale. Ce sont des inconvéniens et des avantages sujets à discussion. Une immixtion de l'église dans la politique, sous forme de conseils donnés à ses enfans, n'a rien qui nous choque en principe; l'église est une grande association, nous lui souhaitons les mêmes droits qu'aux autres, ses membres ont toute licence de consulter leurs chefs spirituels. Seulement on eût voulu qu'elle choisît un autre terrain pour frapper ce coup d'éclat; il est fâcheux que son premier acte de cette nature ait eu toute l'apparence d'un marché. Enfin, cet acte ne pouvait se justifier que par un succès d'obéissance foudroyant.

C'est toujours chose hasardeuse de mettre à l'épreuve cette arme imposante, mais d'effet incertain, une grande autorité morale dont on vous fait crédit. Jusqu'à ces derniers mois, nous tenions les catholiques allemands pour les plus soumis des fils de l'église; nous eussions répondu de leur déférence empressée à tous ses conseils, aussi bien que de leur obéissance passive à ses prescriptions dogmatiques. Il faut rabattre un peu de cette opinion après expérience faite. L'obéissance religieuse reste entière; la déférence politique a été molle, languissante, point du tout unanime. Encore quelques essais pareils, et ces troupes sacrifiées pourraient bien lâcher pied. Quel accueil les nonces rencontreraient-ils à la porte du chancelier, le jour où ils s'y présenteraient les mains vides et sans amener des soldats? On a mortifié les chefs du centre, ces vieux combattans qui portaient depuis quinze ans le poids du jour et de la chaleur; on a traité par-dessus leurs têtes. Ce sont des hommes; il est à craindre que leurs cœurs blessés s'ouvrent à un sentiment bien humain: celui d'une armée qui voit des négociateurs de cour arriver à la dernière heure, recueillir le fruit de ses fatigues, rester sourds à ses plaintes, et réserver toutes les prévenances pour l'ennemi de la veille. Ce grand parti du centre estime qu'il aura encore bien des batailles à livrer pour ses intérêts particuliers; on lui donne congé, on le laisse en l'air,

en lui signifiant qu'un traité de paix si profitable à Rome doit suffire à le contenter. Sinon dans les actes solennels, du moins dans les confidences et les publications inspirées, on se déclare satisfait de la condition faite aujourd'hui aux catholiques en Allemagne. Qu'on prenne garde aux mauvais argumens de tribune que cette satisfaction pourrait suggérer ailleurs. Il existe, en dehors de l'Allemagne, des gouvernemens qui luttent à grand'peine, et sans beaucoup de conviction, pour maintenir des concordats; si quelque ministre facétieux allait prendre au mot la cour de Rome et lui dire: « C'est donc là votre idéal? Que ne le disiez-vous, au lieu de nous laisser user notre popularité à défendre vos droits? Nous allons vous octroyer la liberté comme en Prusse; sachez-nous autant de gré qu'à M. de Bismarck. »

Et ce ne sont là que les moindres dangers parmi ceux auxquels la nouvelle politique du saint-siège l'expose. Le plus menaçant, c'est l'engrenage, qu'on me passe le mot. On ne sait jamais jusqu'où l'on sera tiré quand on a mis sa main dans la main du chancelier; elle est de fer, comme tout l'homme. Depuis que les envoyés du Vatican courent les routes d'Allemagne, ils doivent bien connaître les légendes de ce pays; ils ont pu méditer le grand mythe du moyen âge, l'aventure du docteur Faust; il demanda à Méphistophélès de lui rendre pour un jour la jeunesse et la force; de service en service, le vieil homme vendit au terrible compagnon toute son âme, pour la vie terrestre et pour la vie éternelle. On peut déjà mesurer avec quelle désinvolture et quelle rapidité M. de Bismarck compromet son allié dans la plus haute question de doctrine politique, celle où le choix de la papauté aura des conséquences infinies, comme j'espère le démontrer par la suite. Le 23 mars, le chancelier disait dans le parlement: « Pour moi, les tendances subversives se ressemblent absolument, qu'elles viennent du côté de l'église ou du côté du monde, qu'elles soient répandues par des socialistes laïques ou par des démocrates en soutane. Le pape et l'empereur ont à cet égard les mêmes intérêts. Ils doivent résister de concert à l'anarchie, d'où qu'elle vienne. » Le 21 avril, l'orateur est plus catégorique et plus tranchant; après quelques mots flatteurs à l'adresse du pape, « cet homme honnête et puissant qui réside à Rome, » il formule tout un programme en deux lignes: « Je me réjouis de voir les deux autorités, l'autorité temporelle et l'autorité spirituelle, combattre d'un commun accord la démocratie. » Vous lisez bien, il ne s'agit plus de « tendances subversives, » « d'anarchie; » c'est le combat contre la démocratie, sans phrases, avec la complicité de l'église. Et l'on n'a pas protesté à Rome contre cette parole, la plus grave qui puisse tomber à cette heure sur les degrés du trône de saint Pierre.

Au point de vue des rapports internationaux, la partie liée avec l'empire allemand ne serait pas moins périlleuse, si l'on s'y engageait trop avant. Cet empire exerce dans le monde une hégémonie incontestée, il l'exerce durement; par cela même, quiconque se laisse entraîner dans son orbite se condamne à froisser beaucoup d'intérêts. Est-ce là une perspective enviable pour le père commun, pour celui qui a besoin de tous et dont tous ont besoin? Depuis quelque temps surtout, l'état de l'Europe est si précaire, les divisions et les défiances se sont tellement envenimées, qu'une puissance neutre comme celle de l'église ne saurait pencher d'un côté sans déchaîner contre elle les suspicions et les ressentimens. De mauvais bruits ont couru; l'église aurait été sollicitée d'employer son influence à germaniser certaines provinces récalcitrantes sur la Vistule ou sur le Rhin. Nous voulons tenir ces rumeurs pour absurdes; la prudence et l'équité de Léon XIII nous sont garantes qu'il n'ira jamais jusqu'à s'entremettre dans ces expériences ethnographiques, qui doivent se poursuivre librement, à l'abri de toute ingérence extérieure. Mais c'est déjà trop que de pareils bruits aient pu trouver créance. Toutes les nations sont intéressées à l'exacte neutralité du saint-siège; l'une d'elles, la France, y est doublement attentive. Nous avons prouvé assez clairement notre volonté de vivre dans d'honnêtes rapports avec l'Allemagne, pour qu'il soit inutile de recourir à des hypocrisies de langage qui ne trompent personne: tant que la situation actuelle ne sera pas détendue, les amis trop intimes de notre voisine nous seront quelque peu suspects. Ceci d'ailleurs n'est point particulier au temps présent et à nos deux nations; c'est l'ABC de la diplomatie de se tenir en garde contre les voisins, et, par voie de conséquence, contre les trop grands amis des voisins. Si la cour de Rome se plaçait dans cette dernière catégorie, si quelque grief positif coïncidait avec cette attitude, comme cela a failli se produire dans le différend de Chine, quelles armes l'église ne donnerait-elle pas à tant d'ennemis qui la guettent chez nous? Jusqu'ici, devant sa politique conciliante et irréprochable, ils ont été réduits à des criailleries stupides, à un voltairianisme d'estaminet. Le jour où par mégarde elle blesserait la fibre nationale, il n'y aurait plus qu'un sentiment dans ce pays; derrière la France de 1793, Rome trouverait la France de 1682.

III.

Dès qu'on est amené à toucher les rapports de l'église avec notre pays, une objection se lève, et j'en reconnais toute la force. La cour

de Rome, en tant qu'elle agit comme puissance politique, doit-elle encore se préoccuper de la France? Peut-elle espérer de vaincre l'hostilité systématique des pouvoirs actuels? Toujours dupe de sa longanimité vis-à-vis de nous, n'a-t-elle pas le droit et le devoir de chercher ailleurs le bon vouloir que nous lui refusons?

Certes, la fille aînée de l'église ne donne pas beaucoup d'agrément à sa mère. Nous reprochons à cette mère d'être sensible aux caresses des autres, et nous n'avons à lui offrir que des coups. Ceux qui la conjurent de patienter sont réduits à la leurrer d'espérances qu'ils ne partagent guère; attendez, disent-ils, ce pays ne peut manquer de nous revenir, nous restaurerons tous les bons principes, nous ramènerons dans vos bras une fille repentante. Je crois voir le fin sourire des Italiens quand on leur propose ce billet à La Châtre. Je ne veux pas plaider notre cause avec d'aussi pauvres argumens. Non, rien ne fait prévoir la conversion de la France, si l'on entend par là un retour aux traditions du passé; l'esprit sectaire et taquin ne semble pas près de disparaître dans la majorité de nos assemblées, dans les conseils de nos gouvernans. Tout présage à la religion de nouvelles épreuves. Avant de demander compte à l'église de sa politique, il n'est que juste de désavouer bien haut les erreurs de la nôtre. Si je ne m'arrête pas à cet examen de conscience, c'est qu'il a été fait bien des fois à cette place, et tout dernièrement encore par M. E. Lamy, dans un de ces écrits qui ne laissent rien à dire (1). Je m'approprie les conclusions de son travail. Mais après avoir déploré avec lui ces folies, après en avoir prévu la continuation, j'estime qu'on peut encore montrer le lien traditionnel qui enchaîne les destinées de l'église et celles de notre pays.

Il est un premier point sur lequel tout le monde est d'accord. Dès que la France se répand hors de chez elle, elle redevient l'armée de l'église; soldats révoltés dans la caserne, excellens au feu de l'ennemi. Et nul ne peut nous remplacer dans ce service. J'ai vu longtemps à l'œuvre, dans le Levant, les missionnaires de toute nationalité; je viens de consulter des observateurs impartiaux, très informés du mouvement religieux dans le monde entier; l'avis est unanime. D'autres communions chrétiennes font de louables efforts; des catholiques d'autres races pénètrent chez les infidèles et essaient de rivaliser avec nous; le Français seul réussit pleinement. Je n'hésite pas à reproduire une comparaison familière que j'ai entendue; elle rend énergiquement l'idée, c'est le principal : « Le mission-

(1) *La Politique religieuse du parti républicain*, par M. E. Lamy, dans la *Revue* du 15 janvier 1887.

naire français, me disait-on, supplante les autres comme le lapin supplante le lièvre. » Pourquoi? C'est qu'alors même qu'il ne prêche pas une doctrine religieuse, le Français a le don inné de l'apostolat. Nous avons été colonisateurs : je ne sais si nous le sommes encore, je crains bien qu'il ne faille pencher pour la négative; mais nous sommes *missionnaires*, nous avons le génie du prosélytisme. Qu'il porte au dehors une marchandise, une idée politique ou une foi religieuse, le Français n'a pas d'égal pour la propager. Dans nos colonies, d'autres introduisent le capital, l'industrie, le travail agricole, et se substituent promptement à nous au cœur de nos conquêtes. Nous n'y portons que nos idées, notre langue, et neuf fois sur dix, ce sont nos prêtres qui s'en chargent. Il est ingrat, sans doute, ce métier d'éducateurs; mais elle est belle, la ruche d'abeilles où depuis tant de siècles nous faisons pour d'autres la cire qui éclaire le monde et le miel qui le nourrit.

Au cours de ces dernières années, après l'expulsion des ordres religieux, nos missions un moment languissantes ont été revivifiées. Elles recueillaient les bannis qui apportaient la sève de l'arbre à ces branches lointaines. Dans le Levant, en Afrique, dans l'extrême Orient, nos grand'gardes ont doublé, elles ont conquis les meilleures positions. Je sais bien qu'il est question d'une loi meurtrière, qui tarirait le recrutement de ces éclaireurs pour reverser dans le rang quelques conscrits médiocres. On se refuse à penser que cette faute puisse être commise. Les expériences du Tonkin et de l'Annam nous ont appris qu'un missionnaire, avec ses néophytes et son école, vaut parfois un régiment en temps de guerre. En temps de paix, il assimile ces peuples mieux que tous les bureaux coloniaux, par la persuasion et souvent par la leçon du martyre. Plus d'un Anamite ou d'un Chinois s'est dit sans doute, en retournant le mot fameux : « J'en crois des témoins que j'égorge. » Et là-bas, qui devient chrétien devient Français. Je n'insiste pas : ici encore j'ai été devancé par un collaborateur d'une haute compétence, qui traçait naguère le tableau de notre situation en Chine, pour arriver à cette conclusion : « La colonie française est infime en Chine, et la majeure partie du commerce, fort important du reste, que nous y faisons, est entre les mains des maisons étrangères. Heureusement nous avons les missionnaires; si nous ne les avions pas, notre pays ne tiendrait pas en Chine une plus grande place que les puissances européennes de second ordre (1). »

L'église connaît bien que notre concours lui est indispensable;

(1) *Les Missions catholiques en Chine et le protectorat de la France*, dans la *Revue* du 15 décembre 1886.

plutôt que d'en troubler le fonctionnement, elle vient de renoncer avec sagesse, dans cette même Chine, à une intervention directe qui lui tenait pourtant fort à cœur. Elle sait que partout, prêtre ou laïque, le Français qui ouvre une école au dehors travaille pour l'évangile, c'est-à-dire pour elle ; qu'il le veuille ou non, sa langue et les idées qu'elle exprime font cette besogne divine, alors même qu'il la réprouve; comme un vase où l'on peut mettre tous les poisons, mais qui répand partout où on le porte l'ancien parfum dont il est imprégné. L'église a profité de cette alliance dans le passé, elle en profite dans le présent; elle en aura un besoin plus impérieux encore dans l'avenir, on le comprendra tout à l'heure, quand je traiterai de l'expansion du catholicisme. Même réconciliée avec l'Italie, l'église ne trouverait pas dans les missionnaires italiens des instrumens aussi efficaces, aussi universels que ceux dont la France dispose; à moins qu'elle ne se résigne à être plus italienne que catholique, et nous allons voir combien son mouvement général l'emporte dans un sens contraire. L'église ne voudra pas refroidir ses auxiliaires à la veille d'une entrée en campagne.

Ces raisons ne suffiraient peut-être pas pour convaincre la cour de Rome, si elle était un état comme les autres, traitant ses intérêts au comptant d'après le principe *do ut des*. Tel n'est pas le cas. L'église est de sa nature un état mystique, elle se conduit par des vues pénétrantes qui embrassent l'avenir au-dessus du présent; on ne risque pas de l'étonner en lui demandant de négliger les effets contradictoires pour remonter jusqu'à l'unité de cause. On peut lui dire hardiment que si la France lui est indispensable en tant que missionnaire du catholicisme, elle lui sera nécessaire en tant que missionnaire de la démocratie, comme le levain est nécessaire au boulanger. Je crois à l'identité des grandes lois qui régissent le monde de la matière et le monde moral; je crois qu'il faut appliquer à la philosophie de l'histoire ces lois que la science vient de généraliser pour les organismes physiques. On ne guérit plus un mal par les contraires, ou par la saignée; on le guérit en lui demandant à lui-même son propre remède. Nous sommes malades, je n'ai garde d'y contredire, mais nous le sommes comme le sujet de clinique, dévoué par une destination mystérieuse au service de tous; nous le sommes afin de fournir au vaccinateur le virus dont il a besoin pour ses inoculations sur tous ceux que notre maladie menace. De ce point de vue seulement, nous pourrons enfin découvrir une théorie raisonnable de la révolution que nous avons déchaînée sur le monde et de ses conséquences dernières. La maudire est un plaisir stérile et bien usé; voilà cent ans qu'on le fait à Rome, cela n'a pas avancé beaucoup. Il serait temps de se deman-

der si toutes les erreurs révolutionnaires furent autre chose que de l'évangile aigri, « la vérité dont on abuse, » comme disait ce grand voyant; il serait temps de chercher avec l'église, non plus les moyens de barrer le torrent, mais ceux de lui rendre sa limpidité et sa vertu bienfaisante. Je ne veux pas pousser des idées qui ne sont pas mûres. Mettez encore des tombes, beaucoup de tombes; ceux qui regarderont par-delà apercevront un jour la relation entre le développement du christianisme et la révolution française, comme nous l'apercevons entre la fièvre éruptive d'un jeune corps et la croissance nécessaire de ce corps. Seule, aujourd'hui, l'église est inspirée d'assez haut pour discerner cette unité de cause dans les transformations qui renouvellent la France, le monde et l'institution catholique : transformations dont l'initiative est partie de chez nous. Notre chère France royale a servi le christianisme, souvent à son insu, et en poursuivant d'autres intérêts ; notre chère France nouvelle le servira de même. La première devait fouler le monde de son épée, pour y porter la croix; la seconde a eu commission de révolutionner ce monde, comme le laboureur de défoncer le champ, pour qu'après lui quelqu'un passe et sème. L'église, qui garde la semence, ne doit pas perdre de vue le laboureur. Mais oublions notre pays. Considérons l'évolution politique de l'église. Ceci exige quelques développemens.

Les sociétés civilisées sont travaillées à l'heure présente par un double mouvement, qui les égalise au dedans, qui les dissémine au dehors. Elles deviennent démocratiques et cosmopolites. Avec plus ou moins d'intensité et de vitesse suivant les pays, les masses populaires font la conquête de l'Europe, l'Europe fait la conquête du globe. Au-dessus de toutes les agitations secondaires, ces deux mouvemens bien caractérisés donneront aux historiens futurs la physionomie de ce grand siècle. Car c'est un très grand siècle, n'en déplaise à tous les cœurs qu'il a froissés dans de chères habitudes ; bien aveugles ceux qui le quitteront sans être fiers d'y avoir vécu! Toutes les inventions merveilleuses de notre époque sont accommodées à ces deux exigences : elles servent les besoins et ajoutent à la force du plus grand nombre; elles suppriment l'espace et le temps. La démocratie, à travers ses incertitudes et ses mécomptes, tend vers une fin unique : rendre les conditions de vie plus faciles et plus équitables pour la multitude des hommes. Durant la première période de son développement, on l'a amusée avec le libéralisme parlementaire; elle est lasse aujourd'hui de ce jeu de son enfance; elle découvre son véritable objet et n'a plus qu'un souci : la question sociale. Le mélange des peuples européens et leur expansion sur le globe tendent vers une autre fin : répandre sur toute la pla-

nète la civilisation supérieure dont nous sommes dépositaires. A l'inverse de la démocratie, qui voit clairement son but, mais qui ignore les moyens de l'atteindre, le mouvement expansif, — appelons-le cosmopolitisme, faute d'un meilleur mot, — demeure en général indifférent à sa fin dernière, qui lui est voilée par des intérêts particuliers ; mais il la sert par des moyens connus et d'une efficacité certaine.

Jamais peut-être l'humanité ne fut employée simultanément à deux tâches plus belles et plus dignes de son effort ; jamais elle n'en poursuivit d'aussi dangereuses. La démocratie, impatiente du but et ignorante des moyens, risque de détruire les sociétés qu'elle veut améliorer ; c'est une question de savoir si elle ne sombrera pas dans la barbarie avant d'avoir touché son idéal. Le cosmopolitisme ruine irréparablement l'idée de patrie, en mêlant partout les races et les intérêts ; embarrassés par leurs acquisitions lointaines, les vieux états restent affaiblis pour la défense du foyer, ce sont des pères qui s'exténuent pour élever leurs enfans. Chacun voit ces périls, mais les deux courans sont irrésistibles, une main cachée nous y pousse ; ceux qui luttent sont emportés misérablement ; l'immense majorité s'y abandonne, les uns avec enthousiasme, les autres avec résignation, tous avec le sentiment d'obéir à un arrêt supérieur, pour notre salut ou pour notre perte.

Que fait l'église devant ces nouvelles directions des peuples ? Elle ne serait plus elle-même si elle y demeurait étrangère. Pour prouver qu'elle est éternelle, ses apologistes louent de préférence son immutabilité ; ils nous persuaderaient encore mieux en faisant valoir sa puissance de transformation. Fixe sur la doctrine, elle ploie avec une admirable souplesse son gouvernement et son action humaine à toutes les nécessités des temps ; on lui voit toujours l'habit et l'arme du siècle. Que de fois elle a changé d'aspect sans changer de maximes ! A peine apparue pour recueillir l'héritage de l'empire romain, elle s'adapte à l'organisme administratif auquel le monde avait coutume d'obéir ; c'est un des points les mieux élucidés par notre école historique, depuis quelques années, cette substitution insensible du pape à César, d'un moteur à un autre, dans la forte machine qui continue l'œuvre romaine. Elle est bien symbolique, cette statue de saint Pierre qui surmonte la colonne Trajane : la longue spirale des légionnaires, traînant les captifs barbares, vient aboutir au prince des apôtres ; il recueille le fruit des victoires impériales. Arrive le moyen âge féodal ; l'église se modèle sur le nouvel état social, elle prend l'humeur de cette rude époque ; ses prélats et parfois ses papes combattent à la tête de leurs vassaux, la mouvance du Latran fonctionne comme celle de la tour du Louvre. Avec

la renaissance, elle est savante, lettrée, artiste; les peuples retrouvent à Rome leur idéal du moment, une académie épicurienne. Durant les deux siècles qui suivent, la petite cour pontificale ne peut plus rien par les armes contre les grands états qui se constituent; mais les négociations politiques absorbent l'Europe, c'est par là qu'il faut la ressaisir; le sacré-collège devient une école supérieure de diplomatie, et la plupart des cabinets sont dirigés par des princes de l'église. Enfin une société issue de la révolution s'engoue du libéralisme; elle défie le pontificat romain de revêtir cet affublement; pourtant c'est à la voix d'un pape que l'Italie se réveille, et l'on proclame Pie IX le plus libéral des souverains de son temps.

La cour de Rome renoncerait donc à toutes ses traditions, si elle hésitait à suivre le monde dans les deux voies où il s'engage. Vis-à-vis d'une démocratie cosmopolite, elle ne saurait rester ce que les derniers siècles l'avaient faite, un collège de diplomates italiens. Et par une disposition vraiment providentielle, le monde ne lui demande plus à cette heure de contrevenir à l'esprit et aux origines de l'institution chrétienne, comme aux époques où elle devait prendre les mœurs de la féodalité, celles des monarchies absolues; il l'invite au contraire à revenir à cet esprit, à ces origines, en se refaisant plus populaire, plus franchement universelle. Tout lui est facile dans la métamorphose si difficile aux états laïques; tout ce qui est pour eux affaiblissement et danger, dans les voies nouvelles où ils sont entraînés, devient pour l'église une source de force et de sécurité. Les mots eux-mêmes, ces témoins incorruptibles, déposent en sa faveur. Ce mot de *révolution*, toujours sinistre pour nous, reprend sa valeur étymologique aussitôt qu'on l'applique à l'église, il signifie alors : « retour sur soi-même. » Et tandis que nous sommes embarrassés pour nommer cette force centrifuge qui menace de ruine nos patries terrestres, tandis que nous inventons des vocables fâcheux et barbares, cosmopolitisme, internationalisme, décentralisation, — l'église a depuis le premier jour un mot qui dit les mêmes choses, qui les dit mieux, avec une confiance superbe : *Catholicisme*. Voilà des rencontres surprenantes, bien faites pour nous jeter dans une profonde considération.

L'église est catholique, « selon tous; » sa patrie est dans tout lieu où deux de ses fils récitent son symbole; en étendant ses prises sur le globe, elle se fortifie, bien loin de s'affaiblir comme nous; à l'image de son Dieu, elle est le fameux cercle dont le centre est partout, la circonférence nulle part. A ce seul point de vue, il semble que notre siècle travaille pour elle, quand il unifie le monde, comme la Rome impériale travailla jadis. Mais l'église est aussi démocratique par essence; en épousant la cause des multitudes, en se faisant la

tutrice et l'avocate des intérêts populaires, elle remonte à ses époques héroïques, et par-delà, aux leçons et aux exemples de son Maître; elle applique son code, l'évangile. Je ne veux pas insister sur une vérité évidente, banale à force d'avoir été démontrée; je l'appuierai seulement d'une de ces réflexions qui naissent ici du spectacle des choses. Quand on regarde la Rome monumentale, on est frappé par un fait d'abord inexplicable : la prédominance de de l'apôtre saint Pierre, qui opprime, qui écrase l'apôtre saint Paul. Pierre trône partout, il emplit l'horizon et le ciel, Paul est relégué dans une basilique lointaine, isolée, on en fait peu d'état. Cela confond les données historiques que nous avons sur les deux fondateurs du christianisme. Paul est un très grand génie, il a l'intelligence profonde, la chaleur du cœur, les œuvres actives; c'est lui qui a converti à la doctrine presque tous les pays essentiels du monde antique, parce qu'il possédait l'instrument approprié, le grec, la langue ailée et prosélytique. Au contraire, Pierre est un caractère ordinaire, un esprit moins brillant, humainement parlant; il se fait connaître à nous par trois défaillances et par d'assez naïves questions d'enfant sur les places dans le ciel. Pourquoi donc est-ce lui qui devient la pierre d'angle, aux dépens de son incomparable rival? Pourquoi l'église a-t-elle choisi comme ferait le suffrage universel, qui préférerait certainement Pierre à Paul? Précisément, parce que ce pêcheur est peuple et rien que peuple, tandis que Paul est un philosophe, un esprit rare, un de l'élite. Le triomphe du premier marque tout de suite, en politique, le caractère populaire du christianisme aussi bien que l'exigence fondamentale de la doctrine religieuse, l'humiliation du sage devant le simple, du raisonnement devant le sentiment.

L'église sait tout cela mieux que nous; des signes nombreux nous annoncent qu'elle est en travail, qu'elle commence sa double révolution, du romanisme vers une catholicité (1) plus large, de la diplomatie de cabinet vers l'apostolat démocratique. Dans le premier ordre d'idées, l'église n'avait qu'à suivre sa pente; dès qu'une porte, fermée auparavant, s'entr'ouvre devant elle, elle y passe. On a vu, depuis quelque temps, ses nonces introduits chez les puissances infidèles ou séparées de Rome; partout elle noue des liens nouveaux, elle rattache les anciens qui s'étaient rompus. Pie IX avait restauré l'épiscopat catholique en Angleterre, aux États-Unis, en Bulgarie; son successeur a relevé la primatie d'Afrique, il s'ef-

(1) Pour éviter tout malentendu dans ces matières délicates, je prie le lecteur de prendre ces mots dans leur sens géographique, politique, et d'écarter les acceptions théologiques qu'ils comportent en d'autres cas.

force de susciter l'église catholique slave dans les pays du Danube. Je cite quelques exemples entre cent de cette activité partout en éveil. Toutefois, l'impulsion partie de Rome ne justifierait qu'à demi mes pronostics; elle garde une allure diplomatique et un esprit d'extrême centralisation qui paraissent peu conformes aux exigences de l'avenir. Les grands progrès du catholicisme seront signalés par la renaissance spontanée, avec une certaine indépendance, de ces illustres provinces ecclésiastiques qui eurent autrefois leur vie propre, les églises d'Afrique, d'Orient, d'Angleterre ; par la naissance d'églises semblables dans les nouveaux mondes, en Amérique, en extrême Orient. Or, ce ne sont point là des espérances platoniques; ce sont des réalités que les yeux inattentifs peuvent seuls ignorer. Si l'on compare la situation du monde catholique à ce qu'elle était il y a cent ans, on est surtout frappé par la recrudescence de l'énergie vitale sur les confins éloignés de ce monde. Le cœur souffre d'une certaine atonie, le sang a reflué aux extrémités. Dans nos vieux pays latins, il faut bien le reconnaître, la religion traverse une phase ingrate. Elle se contente de défendre des positions très menacées; elle n'envahit pas l'imagination des hommes par des manifestations éclatantes ou originales, par la maîtrise des idées, par le bruit des gloires individuelles. En dehors de quelques exceptions honorables, on cherche vainement les grands hommes d'église, les prédicateurs éloquens, les œuvres puissantes et nouvelles. Pour la grande masse des indifférens, la voix de la religion est une voix politique; ils ne l'entendent guère que mêlée aux luttes des partis; et, dans ces luttes, elle joue trop souvent le rôle de comparse. Presque muette en Espagne et en Italie, cette voix semble couverte ailleurs par les revendications intéressées qui se servent d'elle. Le langage commun, — c'est souvent un miroir fidèle, — ne dit plus : la communion catholique, il dit : le parti catholique. Je ne prétends pas que le jugement de la masse soit fondé, je sais par combien de faits consolans ces indications sont contredites; mais ils ne prévalent pas contre l'impression d'ensemble qui se dégage pour les indifférens, et je crois la résumer fidèlement.

Si nous reportons nos regards sur les rivages extrêmes de cette mer un peu stagnante, nous y retrouvons le mouvement et la vie. Là les populations catholiques sont restreintes comme nombre, mais il n'y a pas de non-valeurs dans ces petits effectifs; tandis que chez nous des chiffres considérables ne représentent le plus souvent qu'une classification d'état civil. Là nous rencontrons les grandes figures ecclésiastiques de ce temps; et, puisque les idées viennent toujours se personnifier dans quelques hommes, il faut

bien mesurer la force des idées à la taille des hommes qu'elles suscitent. Il ne convient point de prononcer des noms, l'acception de personnes est chose malséante quand on parle du sacerdoce; tous ceux qui suivent le mouvement religieux au dehors connaissent ces noms. Ils décorent l'église française d'Afrique, qu'il faut citer tout d'abord et avec orgueil; l'église de Croatie, où un prélat de génie a su se créer une véritable souveraineté; la vaillante église arménienne de Turquie, où j'ai vu accomplir, pendant une suite d'années difficiles, des prodiges d'énergie dignes des premiers siècles du christianisme; les églises de Prusse, d'Angleterre et surtout d'Amérique. Je m'arrêterai un instant sur cette dernière; elle est la moins connue, elle offre le type achevé de ces grandes provinces autonomes que le catholicisme doit s'efforcer de reconstituer; enfin, elle vient de donner le branle aux esprits dans la plus importante des questions.

Les États-Unis comptent 10 millions de catholiques sur 50 millions d'habitans. Pour se représenter la signification du chiffre, déjà respectable par lui-même, il faut savoir qu'aucune des communions protestantes n'en approche, et que la force d'attraction de ce noyau est en raison de sa densité, par rapport aux sectes désagrégées qui l'entourent. Il faut se dire que ce ne sont pas là des adhérens nominaux, faisant nombre sur une feuille de statistique; mais des catholiques pratiquans, soumis à leurs pasteurs, des catholiques jusqu'au fond de la bourse, ce qui est en dernière analyse l'épreuve de la foi. Partout des cathédrales s'élèvent et sont desservies avec les subventions volontaires des fidèles. La ville de Saint-Paul, qui comptait il y a quarante ans 800 habitans, bâtit une église sur un devis de 500,000 dollars, près de trois millions de francs. Soixante-quinze archevêques ou évêques dirigent ce troupeau; ils se réunissent fréquemment dans des conciles nationaux; les États-Unis sont peut-être aujourd'hui le seul pays où rien ne vienne entraver de semblables réunions. J'ai eu l'honneur de m'entretenir avec les chefs du clergé américain, lors de leur récent passage en Europe; je ne saurais rendre l'impression de force tranquille et de largeur dans les idées que m'ont laissée ces hommes éminens. J'en demande pardon à leur modestie, mais nous vivons à une époque où tout ce qui peut servir doit se dire très haut. L'un d'eux, un apôtre et un penseur, fait comprendre les conquêtes des grands évêques du IVe et du Ve siècle, pionniers de l'église chez des races neuves; il fait comprendre aussi le mot des pèlerins d'Emmaüs : « Notre cœur était ardent tandis qu'il parlait. » Les Américains le reconnaîtront sans peine. Tout est bien du Nouveau-Monde dans les sentimens et les dis-

cours de ces prélats. Ils respirent le contentement du présent, la confiance dans l'avenir; ils chérissent leur pays, leur gouvernement, leur temps; ils parlent avec un respect sincère des droits de leurs concitoyens d'une autre foi, avec enthousiasme des progrès de la science laïque; ils trouvent tout possible, tout facile. L'épiscopat américain va fonder à Washington une université catholique; il se propose d'y instituer des chaires d'assyriologie, d'égyptologie, pour éclairer l'exégèse biblique; il projette d'y appeler un des professeurs anglais les plus notoirement dévoués aux idées de Darwin. Quand on presse les paroles de ces Anglo-Saxons, qui apportent dans les choses religieuses l'audace et le sens pratique de leur race, on découvre au fond de leur pensée une pointe d'ironie contre les gens du vieux monde, qui ne savent ni s'accommoder aux circonstances ni les accommoder à leur volonté. Et l'on ne peut s'empêcher de songer que la réforme, dans ce qu'elle eut de légitime et de nécessaire, a trouvé après trois siècles son accord avec l'autorité traditionnelle dans ces esprits si librement soumis. Par d'autres côtés, ils nous ramènent à la primitive église. Un de ces évêques exposait ses hésitations sur le type architectural à adopter pour les édifices religieux d'Amérique. « Chez nous, disait-il, chacun veut entendre la parole de l'orateur et voir l'autel du sacrifice; il ne faudrait ni bas-côtés plongés dans l'ombre, ni hautes voûtes qui dispersent la voix; je crois que nous devrons revenir aux dispositions de la basilique. » Voilà un rapprochement, entre bien d'autres, qui contraint l'esprit à d'infinies méditations. Tout ce que ces hommes racontent de leur église nous conduit à la même conclusion : c'est quelque chose qui commence en continuant. Après ces trop courtes indications, on comprendra mieux l'attitude prise par le clergé américain dans la question sociale. Ceci nous ramène à la seconde des évolutions que nous étudions dans l'église.

IV.

Quand cette question sociale s'est dressée devant elle, l'église a pu balancer un instant; protectrice des misérables, sa mission séculaire l'obligeait envers eux; mais une partie de sa clientèle conservatrice lui demandait secours contre le monstre et le dénonçait à ses anathèmes. Les autorités religieuses se renfermèrent d'abord dans leur réserve habituelle; elles se bornèrent à condamner en termes généraux les mauvaises doctrines, à recommander plus vivement l'assistance et la charité. Bientôt quelques

esprits prévoyans comprirent que ces déclarations vagues étaient insuffisantes et qu'il fallait serrer de plus près la question, pour se préparer au rôle d'arbitre naturellement dévolu à l'église. Mgr de Ketteler, l'illustre évêque de Mayence, attacha son nom à cette initiative. D'autres l'imitèrent; ses disciples sont nombreux aujourd'hui dans les rangs du clergé et des laïques. Le mouvement d'études sociales a gagné le monde catholique en Allemagne, en Belgique, en France, avec une tendance chaque jour plus marquée à faire la part plus large aux vœux de la classe ouvrière. Aux congrès de Breslau et de Liège, Mgr Korum reprenait les idées de l'évêque de Mayence; M. l'abbé Winterer, le vaillant député de Mulhouse, disait dans un de ses discours : « La question sociale est intimement unie à la question religieuse. L'église n'a jamais ignoré la question sociale. Elle ne l'a pas ignorée, quand la question sociale s'appelait la question de l'esclavage. Elle ne l'a pas ignorée, quand la question sociale s'appelait la question du servage. Elle ne peut pas l'ignorer maintenant que la question sociale s'appelle la question du salariat, la question des classes moyennes, la question agraire; maintenant, dis-je, que la question sociale s'appelle la question du socialisme. Pour faire ignorer à l'église la question sociale, il faudrait effacer de l'évangile la parole ineffaçable : *Misereor super turbam.* »

Chez nous, des voix éloquentes s'élevaient sur le même thème. Pourtant ces généreux efforts n'ont pas entamé les masses, malgré le talent et le zèle de ceux qui s'y consacraient; les socialistes chrétiens prêchaient, non pas précisément dans le désert, mais dans de très petites oasis. Cette avant-garde isolée n'était suivie que de loin par le gros de l'armée catholique. Les remèdes qu'ils proposaient paraissaient trop timides à des imaginations saturées de théories plus radicales; mais surtout, le malheur des temps était contre eux. Dans nos vieux pays, on n'a rien épargné pour enraciner dans le peuple le préjugé anti-religieux; en outre, ces pays sont profondément divisés par des ressouvenirs ou des aspirations politiques. Le peuple industriel se porte tout entier d'un côté, il s'y porte avec la haine d'un passé qu'on lui a dépeint sous de sombres couleurs. Les catholiques sont en général du côté opposé. Quand ils parlent au peuple de ses intérêts sociaux, ce peuple, déjà prévenu contre leur religion, les soupçonne par surcroît de nourrir des arrière-pensées politiques contraires aux siennes; il se bouche les oreilles. C'est trop de vouloir vaincre chez des hommes passionnés deux défiances d'un seul coup. C'est trop de vouloir les enrégimenter sous un drapeau qu'ils repoussent et sous une bannière de confrérie qu'ils ridiculisent. Pour en appri-

voiser quelques-uns, il faudrait choisir entre ces deux signes de ralliement, suivant qu'on tient plus à l'un ou à l'autre. Pour en gagner beaucoup, je crois bien qu'il faudrait ne leur montrer ni drapeau ni bannière, mais seulement un dévouement désintéressé à leurs droits et à leurs peines; en leur expliquant ensuite que la loi du Christ donne seule la mesure raisonnable de ces droits et la vraie consolation de ces peines.

C'est en procédant de la sorte que l'un des chefs du socialisme chrétien en Suisse, M. Decurtins, a pu prendre une part prépondérante dans la direction du mouvement ouvrier et faire accepter ses idées à des alliés qui n'ont pas sa foi. Mais il était réservé aux évêques américains de donner la véritable formule de l'action catholique. L'affaire qu'ils viennent de porter devant le saint-siège touche au cœur de mon sujet, car c'est aujourd'hui l'une des plus grosses affaires de Rome. Par une de ces coïncidences merveilleuses qui montrent brusquement la main divine dans l'histoire, ces prêtres du nouveau monde élevaient la voix dans Rome à l'heure même où légats et ambassadeurs négociaient l'affaire d'Allemagne; l'attention publique, partagée entre ces deux intérêts, sentait confusément la solennité de la rencontre : le passé et l'avenir s'étaient donné rendez-vous dans la ville éternelle, pour y plaider leur cause devant le vicaire du Christ.

Je rappelle l'incident qui a provoqué cet acte mémorable. On sait qu'il existe aux États-Unis, entre tant d'autres associations ouvrières, une fédération puissante qui s'intitule l'*Ordre des chevaliers du travail*. Elle comptait naguère plus de sept cent mille adhérens; les dernières estimations portent ce chiffre à un million. On peut juger du programme de la société par les maximes que le fondateur, Uriah Stephens, inscrivait dans les statuts; ceux mêmes qui les trouveraient déplaisantes n'en sauraient méconnaître l'élévation. « Le travail est noble et sain. Il faut le protéger contre l'ignorance et l'avidité sans scrupules. Le capital est organisé dans la multitude des branches de l'activité humaine. Qu'il le veuille ou non, il détruit les légitimes espérances du travail et courbe la pauvre humanité dans la poussière. Nous ne voulons créer aucun conflit avec les entreprises légitimes, aucun antagonisme avec le capital nécessaire; mais les hommes, dans leur égoïsme, violent les droits des faibles. Il faut soutenir la dignité du travail et lui assurer une juste part dans la valeur qu'il crée. Il faut mettre toutes nos forces au service des lois destinées à harmoniser les intérêts du capital et du travail et à alléger le poids du labeur quotidien. Unir, combiner, organiser la grande armée de la paix et de l'industrie, c'est le plus haut et le plus noble devoir de l'homme envers lui-même, ses

semblables et son créateur. » Les deux tiers des Chevaliers du travail appartiennent à la religion romaine. Le grand maître actuel, Terrence Powderly, est un catholique zélé. L'ordre tombait-il sous le coup des censures ecclésiastiques contre les affiliations secrètes? On en jugea ainsi au Canada, où il fut condamné. Aux États-Unis, l'épiscopat délibéra en commun sur cette question. A la presque unanimité, — 70 sur 75, — les archevêques et évêques de l'Union refusèrent la condamnation. Ils déléguèrent à Rome quelques-uns d'entre eux pour exposer leurs raisons. C'est ce plaidoyer que le cardinal Gibbons a rédigé dans un mémoire présenté au saint-siège et publié à la fin de mars par le *Moniteur de Rome*. Je crois qu'il faudrait remonter très haut dans l'histoire de l'église pour trouver un document de plus de conséquence; il marquera une date dans cette histoire. Je constate avec affliction qu'à l'heure ou j'écris, aucun organe de la presse n'a encore reproduit ce document dans notre pays de France : nos portes ne s'ouvriraient-elles plus toutes grandes à toutes les idées? Il reste inconnu, grâce à la timidité des journaux catholiques, à l'indifférence des autres. Pourtant on n'avait même pas l'excuse d'hésiter devant une traduction; le mémoire original est écrit en français. Je suis fort embarrassé pour en parler ; on ne résume pas un manifeste de cette importance, où chaque mot porte et parle une langue nouvelle ; il faudrait tout citer.

« Je suis profondément convaincu, dit en commençant le cardinal, de la vaste importance des conséquences qui se rattachent à cette question, laquelle ne forme qu'un anneau dans la grande chaîne des problèmes sociaux de nos jours, et spécialement de notre pays. » — Il démontre d'abord, par des argumens de droit canon, qu'on ne saurait confondre l'ordre des Chevaliers du travail avec les affiliations secrètes visées par les censures ecclésiastiques; puis il entre dans le vif de sa thèse, il dépeint en termes énergiques les souffrances des travailleurs et la nécessité d'y porter remède. « L'avarice sans cœur qui, pour gagner plus, écrase impitoyablement non-seulement les ouvriers de plusieurs métiers, mais spécialement les femmes et les jeunes enfans à leur service, fait comprendre à tous ceux qui aiment l'humanité et la justice que ce n'est pas seulement le droit des travailleurs de se protéger, mais l'obligation du peuple entier de les aider, en trouvant un remède pour les dangers dont la civilisation et l'ordre social sont menacés par l'avarice, l'oppression et la corruption. » — Remarquez bien quel sens le prélat donne à ces mots « l'ordre social. » Pour lui, les menaces contre cet ordre viennent de l'injustice d'en haut plus que des violences d'en bas. A ceux qui lui objectent ces violences,

il répond plus loin qu'on doit tout faire pour les prévenir, mais qu'elles sont inévitables. « Je répète que dans une telle lutte des grandes masses contre le pouvoir armé, qui, on le reconnaît, leur refuse souvent les simples droits de la justice et de l'humanité, il est inutile d'espérer que toute erreur et tout excès de violence puissent être évités ; c'est ignorer la nature et les forces de la société humaine dans les circonstances de nos jours, que de rêver que cette lutte puisse être empêchée, ou que nous puissions persuader aux multitudes de ne pas s'organiser, seul moyen pratique de succès. » — Mgr Gibbons dessine alors à grands traits le rôle de l'église. « Ma connaissance intime de la condition sociale de notre pays me rend profondément convaincu que nous touchons ici une question qui ne concerne pas seulement les droits des classes ouvrières, qui doivent être spécialement chères à l'église, envoyée par notre divin sauveur pour évangéliser les pauvres, mais une question dans laquelle sont compris les intérêts les plus fondamentaux de l'église et de la société humaine pour l'avenir... Quiconque médite bien les voies par lesquelles la divine providence guide l'histoire contemporaine ne peut pas manquer de reconnaître la part importante qu'y prend à présent, et que doit y prendre dans le futur, le pouvoir du peuple... Et puisqu'il est reconnu de tous que les grandes questions de l'avenir ne sont pas des questions de guerre, de commerce ou de finance, mais les questions sociales, les questions qui touchent à l'amélioration de la condition des grandes masses populaires, et spécialement des classes ouvrières, il est d'une importance souveraine que l'église soit trouvée toujours et fermement rangée du côté de l'humanité, de la justice envers les multitudes qui composent le corps de la famille humaine. » — Le cardinal est d'avis qu'il faut appliquer ces principes dans l'espèce aux Chevaliers du travail, bien que cette association ne soit pas sous le contrôle direct de l'église. « Mais, dit-on, ne pourrait-on pas substituer à une telle organisation des confréries qui réuniraient les ouvriers sous la conduite des prêtres et sous l'influence directe de la religion ? Je réponds franchement que je ne le crois ni possible ni nécessaire dans notre pays. J'admire sincèrement les efforts de ce genre qu'on fait dans les pays où les ouvriers sont égarés par les ennemis de la religion ; mais, grâce au bon Dieu, nous n'en sommes pas là. Nous trouvons que, chez nous, la présence et l'influence explicite du prêtre ne seraient pas à conseiller là où les citoyens, sans distinction de croyance religieuse, se rassemblent pour ce qui touche seulement à leurs intérêts industriels. » — On voit où Mgr Gibbons se sépare des socialistes catholiques d'Europe ; je crains bien qu'il n'ait raison contre eux. Enfin, il montre les dan-

gers qui résulteraient d'une condamnation. Écoutez ces paroles apostoliques : « Premièrement, il y a le danger évident que l'église ne perde, dans l'appréciation populaire, son droit d'être considérée comme l'amie du peuple. La logique du cœur des multitudes va vite à ses conclusions ; et ce serait une conclusion funeste pour le peuple et pour l'église. Perdre le cœur du peuple, ce serait un dommage que l'amitié du petit nombre des riches ou des puissans ne compenserait pas. » — Maintenant, écoutez ces paroles américaines : « Vouloir écraser par une condamnation ecclésiastique une organisation qui a déjà une place si respectable et si universellement reconnue dans l'arène politique, cela serait regardé par le peuple américain, à parler franchement, comme aussi ridicule que hardi... Il faut le reconnaître, dans notre siècle et dans notre pays, l'obéissance ne peut pas être aveugle. Ce serait se tromper gravement que de s'y attendre. Nos ouvriers catholiques croient sincèrement qu'ils ne cherchent que la justice, et par les voies légitimes. Une condamnation serait regardée comme fausse et injuste et ne serait pas acceptée. Nous pourrions bien leur prêcher l'obéissance et la confiance dans l'église ; mais ces bonnes dispositions ne pourraient pas aller si loin. Ils aiment l'église et ils veulent sauver leurs âmes ; mais aussi il leur faut gagner leur vie ; et le travail est maintenant organisé de telle sorte que, si l'on n'appartient pas à l'organisation, on a très peu de chances de gagner sa vie. » — L'auteur du mémoire jette négligemment à la fin un dernier argument : « Les revenus de l'église, qui, chez nous, viennent entièrement des offrandes libres du peuple, souffriraient immensément, et ce serait la même chose pour le denier de saint Pierre. » — On n'ignore pas que les États-Unis fournissent une large part dans cette contribution volontaire de la catholicité.

Les Américains ont eu gain de cause. Non-seulement la Propagande n'a pas insisté pour la condamnation des Chevaliers du travail, mais elle a invité l'archevêque de Québec à suspendre les censures qui avaient déjà frappé l'ordre au Canada. Je laisse à deviner l'effet produit par cette irruption du Nouveau-Monde dans le milieu de la prélature romaine, peu préoccupée jusqu'ici des questions sociales. Le mot de révolution n'est pas excessif. On a senti le vent de demain qui soufflait, on a connu sa force. Les esprits concilians se sont tirés d'affaire en décidant que ces idées étaient bonnes pour l'Amérique et discutables pour l'Europe. Ce raisonnement est fondé quand il s'applique à des constitutions politiques, appropriées à des races différentes ; il est peut-être moins solide quand on le transporte à des souffrances et à des besoins universels, à des idées justes et nécessaires indépendamment du temps

et du lieu, à des règles morales édictées pour tous les hommes par le même évangile. Aujourd'hui surtout, les idées générales ont des ailes très fortes, il est difficile de rabattre leur vol derrière l'Atlantique.

Elles l'ont déjà passé. Sans parler du clergé d'Irlande, dont les sentimens sont connus, l'épiscopat catholique d'Angleterre n'a pas voulu être en reste sur ses neveux d'Amérique. Le cardinal Manning a hautement souscrit au Mémoire, dans une lettre rendue publique : « J'ai lu avec un assentiment complet le document du cardinal Gibbons sur la question des Chevaliers du travail. Le saint-siège sera, j'en suis sûr, convaincu de sa justesse; et cet exposé de l'état de notre Nouveau-Monde ouvrira, je l'espère, un champ nouveau à la pensée et à l'action... Comme notre divin Sauveur vivait parmi les gens du peuple, ainsi vit son église. » Et l'archevêque de Westminster ajoute : « Jusqu'ici, le monde a été gouverné par des dynasties : désormais, le saint-siège a à traiter avec le peuple; et il a pour cela ses évêques, en rapports étroits, quotidiens et personnels avec le peuple. Plus on reconnaîtra ceci clairement et pleinement, plus l'exercice de l'autorité spirituelle sera fort. » Voilà une parole qui semble répondre à celle de M. de Bismarck, citée plus haut. Entre les conseils opposés du cardinal anglais et du chancelier allemand, l'église doit faire son choix. Tout récemment, Mgr Manning est revenu à la charge dans un article de journal; car les princes de l'église d'Angleterre ne craignent pas de défendre leurs doctrines dans le journal. « La puissance du capital peut être appréciée par ce fait que sur plus de cent grèves, il n'y en a que cinq ou six qui aient tourné en faveur des travailleurs. Leur dépendance est si complète, la faim et les souffrances de leurs familles, composées de faibles femmes et d'enfans, sont si intolérables et si impérieuses, que le conflit entre le capital vivant et le capital mort est des plus inégaux; et la liberté du contrat dont l'économie politique se glorifie n'existe pour ainsi dire pas. En de telles circonstances, assurément, le rôle de l'église est de protéger les pauvres, les travailleurs qui ont accumulé les richesses communes de l'humanité (1). » Quand ces phrases tombent d'une plume laïque, les personnes respectueuses des choses établies les traitent de déclamations. Le mot leur brûlera les lèvres devant la signature d'un cardinal. Elles se contenteront de le penser.

Mais je n'ai pas qualité pour discuter ces thèses économiques, et ce n'est point ici le lieu. Je voulais seulement montrer l'étendue

(1) *The Tablet*, 30 april 1887, p. 683.

et la violence du courant qui emporte l'église, à la suite de la société civile, dans une direction de plus en plus démocratique. Il vient battre les vieilles murailles du Vatican ; il y trouve un pontife qui n'est certes pas indifférent à ces questions. Son grand esprit les apercevait, alors qu'étant encore archevêque de Pérouse, il écrivait dans sa lettre pastorale de 1877 : « En présence de ces êtres épuisés avant l'heure par le fait d'une cupidité sans entrailles, on se demande si les adeptes de cette civilisation en dehors de l'église et sans Dieu, au lieu de nous faire progresser, ne nous rejettent pas de plusieurs siècles en arrière, nous ramenant à ces époques de deuil où l'esclavage écrasait une si grande partie de l'humanité, et où le poète s'écriait tristement : le genre humain ne vit que pour quelques rares privilégiés ; *humanum paucis vivit genus.* » Depuis qu'il a ceint la tiare, le cardinal Pecci n'a pas cru devoir accélérer le mouvement, et d'autres soucis l'absorbent. Mais il est impossible de ne pas prévoir le jour où le courant portera sur le trône de saint Pierre un pape animé des sentimens du cardinal Gibbons, du cardinal Manning. Ce jour-là, l'église se dressera dans le monde comme la plus formidable puissance qu'il ait jamais connue. Nos fils sont peut-être appelés à voir renaître les grandes luttes du moyen âge entre la papauté et les pouvoirs laïques ; mais, cette fois, la papauté s'appuierait sur un peuple innombrable et sur l'interprétation irréfutable de l'évangile dont elle est gardienne. Je ne pense pas qu'il faille redouter cette évolution ; je pense qu'il faut la désirer. Tous ceux qui regardent devant eux sont persuadés que rien ne peut préserver le monde de la crue démocratique et du socialisme qui l'accompagne ; on chercherait vainement en dehors de l'église une force capable de limiter cette crue et de la diriger. Mais l'église ne pourra la diriger qu'en redevenant la chose du peuple, en se mettant à sa tête ; le peuple ne se réconciliera avec elle que le jour où il la sentira bien à lui, toute à lui.

Ces assertions auraient bien peu de valeur, s'il n'y avait derrière elles que l'opinion d'un publiciste irresponsable. Je ne fais que répéter ce que viennent de dire tout haut le primat de l'église d'Amérique, le primat de l'église d'Angleterre ; ce qu'on murmure plus timidement dans beaucoup de maisons épiscopales, en Allemagne, en Belgique, en Suisse.

V.

Le pouvoir temporel, la réconciliation avec l'Italie, les négociations avec l'Allemagne, ce sont là aujourd'hui les affaires de Rome,

et j'en devais parler tout d'abord; mais nous venons de voir combien ces intérêts éphémères perdent d'importance et reculent au second plan, quand on passe aux affaires de demain, aux affaires du catholicisme. Nous sommes maintenant en mesure d'examiner les chances de relèvement du pouvoir temporel; l'opinion qu'on peut s'en faire dépend de la réponse donnée à cette question : Est-il indispensable au catholicisme? Est-il du moins en harmonie avec l'évolution probable de l'église? Une loi commune à tous les êtres veut qu'un organe particulier s'étiole et disparaisse dès qu'il n'est plus nécessaire aux fonctions générales de l'organisme. Je crois sincèrement que cette loi vient d'atteindre le pouvoir temporel des papes, et qu'il n'est plus qu'un grand souvenir.

Les pierres en témoignent à Rome, et il faut toujours écouter leur langage. Regardez cette ville, vous y verrez l'histoire marcher comme un être vivant, avec sa lente et cruelle puissance de métamorphose, son indifférence implacable pour les plus belles formes, quand leur heure est venue de céder la place à d'autres. Les magnificences de la Rome papale sont encore debout; mais elles s'enfoncent dans le passé, elles se confondent presque avec celles de la Rome antique d'où elles étaient sorties, et l'on saisit mieux l'étroite parenté de cette agonisante avec cette morte, car deux cadavres se ressemblent encore plus que deux vivans. Cette multitude somptueuse d'églises et de palais, qui est la Rome des Médicis, des Aldobrandini, des Borghèse, perd peu à peu la physionomie d'un organisme en activité, pour passer à l'état monumental, à l'état de musée. Une Rome laïque, industrielle, affairée, une ville d'ateliers et de fabriques, croît et végète autour de ce musée, l'écornant à tous les angles. La cité nouvelle ne reflète plus les goûts fastueux d'un patriciat ecclésiastique; c'est la chose du peuple, modelée sur la condition médiocre, laide et pénible du grand nombre. Le spectacle est désolant pour l'artiste, et celui qui n'est qu'artiste le maudit. Mais il est d'un intérêt poignant pour celui qui pense. C'est le trait commun à tous les spectacles que ce temps nous donne. L'œil voit disparaître la beauté plastique et poétique, il a peine à en faire son deuil; la pensée se console avec une beauté plus cachée, tout abstraite et métaphysique, la beauté des idées en travail dans l'histoire. L'esthétique de l'artiste, avec ses grandeurs visibles, est sacrifiée à l'esthétique du géomètre ou de l'astronome; celle-ci a moins de charme, peut-être plus de grandeur.

Si nous reportons nos regards des pierres sur les faits, de Rome sur le monde, la leçon est la même. L'église universelle perd et perdra chaque jour davantage ses attaches avec les domaines ter-

restres, avec les royaumes de ce monde ; elle redevient une association d'âmes, un empire vraiment œcuménique et tout spirituel. Ici encore, toutes les transformations de notre temps conspirent pour elle ; les dispositions providentielles dont je parlais tout à l'heure lui promettent un pouvoir supérieur à celui qu'elle eut comme état temporel. Par suite du double mouvement démocratique et cosmopolite, il se fait un notable déplacement de la puissance publique. Les pouvoirs d'opinion, les pouvoirs internationaux grandissent aux dépens des pouvoirs officiels et limités dans un lieu : ainsi la presse, les grandes banques européennes, les vastes fédérations ouvrières. Si l'on pouvait doser comme une quantité pondérable la somme de puissance publique existante dans le monde, on trouverait que la franc-maçonnerie, la Bourse de Paris, ou *le Times*, par exemple, détiennent à des degrés divers une portion de cette puissance égale à celle que détenaient, il y a deux siècles, telle principauté, tel royaume secondaire. D'autre part, l'effet inéluctable de la démocratie est d'avilir les charges publiques, de relever par contre-coup les charges morales et intellectuelles, que l'opinion seule a conférées. Dans la hiérarchie établie par le sentiment général et qui passe peu à peu dans nos mœurs, un grand savant, un grand poète, ont la préséance sur le fonctionnaire officiel, sur le ministre, — qui n'est que ministre. En deux mots, ils ont plus de prestige et plus d'autorité. C'est une des curieuses différences entre notre siècle et ceux qui l'ont précédé, ce changement dans les plateaux de la vieille balance : la grandeur de chair descend, parce qu'elle n'est plus héréditaire, ni même viagère, mais accidentelle ; la grandeur de l'esprit remonte.

Tout cela conspire pour l'église. Incarnée dans le chef suprême qui la représente, elle est la première personne morale et intellectuelle de ce monde. Le pape gagnera tout ce que les rois perdront. Elle est de beaucoup la plus nombreuse et la plus disciplinée des associations internationales ; pour peu qu'elle plonge ses racines dans le sentiment populaire, elle sera le premier pouvoir d'opinion dans l'univers. Elle offre d'avance le type supérieur de gouvernement rêvé par les idéalistes, elle a réalisé depuis longtemps ce qui sera peut-être le dernier terme des évolutions politiques de l'Europe, une république internationale. Il ne tient qu'à elle d'accaparer la plus grande part de cette force insaisissable que la démocratie a sinon créée, du moins centuplée en lui subordonnant toutes les autres, — la force de l'opinion.

Dans ces conditions, que pourrait lui ajouter la possession matétérielle d'une ville, d'une province? Rien, ou un talon d'Achille. Cette possession lui fut jadis nécessaire, parce qu'il n'y avait pas de

pouvoir sans terre. Aujourd'hui, la terre de l'église ne serait plus qu'un gage de saisie, une bonne prise pour ces pouvoirs officiels qui resteront chaque jour plus désarmés devant sa puissance morale. Le gouvernement temporel de son état l'exposerait de nouveau aux attaques de ses détracteurs. Maîtresse de cet état romain, elle continuerait d'être ce collège de diplomates italiens qui ne se conçoit plus à la tête de la future église catholique, dans un monde transformé. Même dans une alliance avec le royaume d'Italie, phase inévitable par laquelle la papauté passera tôt ou tard, je vois un danger pour son action catholique; elle restera trop exclusivement italienne. Je n'ai garde de méconnaître la place que tient dans le monde cette illustre nationalité. Mais considérez ce que sera le monde dans un demi-siècle, un rien de durée pour une institution comme l'église.

Il y aura dans cinquante ans, les calculs les plus modérés de la statistique l'établissent, 125 millions d'habitans dans l'Union américaine, sans parler du Canada qui peut s'y rattacher, et au moins autant dans la Russie. Ces deux états réunissent ensemble 35 millions de kilomètres carrés, terres neuves et pour une bonne part nourricières inépuisables, alors que la superficie de notre continent sans la Russie n'atteint pas 5 millions. Le nombre et la rapidité croissante des moyens de communication amènent ces deux colosses sur nous. La pauvre petite Europe, déjà incapable de soutenir contre eux la concurrence économique, impuissante à nourrir sans eux ses populations, usée par la tension de son travail, déchirée par ses luttes intestines, accablée par des armemens trop lourds,— la vieille petite Europe, perdue entre ces masses compactes dans l'univers renouvelé, n'y tiendra guère plus de place qu'un noyau desséché dans la pulpe d'un gros fruit. Nous avons vu tout à l'heure comment l'Europe était employée dans notre siècle à faire la conquête du globe; les conquérans ne travaillent jamais pour eux-mêmes; au siècle où nous allons entrer, l'Europe va diminuer d'importance et pour ainsi dire se dissoudre dans sa conquête; son âme, cette âme supérieure de l'humanité que nous étions habitués à localiser sur ce coin de la planète, va se répartir sur des étendues qui modifieront radicalement l'ancienne optique de l'histoire. Et il n'y a point à nous leurrer des souvenirs de l'antiquité, à espérer que nous maintiendrons l'équilibre par une civilisation supérieure, comme la Grèce vis-à-vis des masses barbares. Rien de pareil n'est possible aujourd'hui, avec la suppression des distances et l'unité de civilisation. Dans la lutte pour la vie, telle qu'elle est organisée chez les peuples modernes, l'Amérique est en avance sur nous, la Russie ne tardera pas à nous rattraper. On peut juger quelle sera

la vanité de l'Europe sur la mappemonde au prochain siècle. Ceci n'est point un roman d'imagination, c'est l'état auquel nous arriverons fatalement, avec une certitude mathématique, à moins d'un cataclysme géologique; et nous y arriverons dans quarante ou cinquante ans, — les enfans d'aujourd'hui le verront.

Que deviendra l'église catholique, dans cette rénovation de l'univers? Il semble qu'énoncer le problème, c'est le résoudre, puisque les deux géans, maîtres de l'avenir, sont séparés de la communion de cette église. On aurait tort, cependant, de conclure aussi vite. Nous avons déjà constaté les progrès considérables du catholicisme dans le nouveau monde anglo-saxon; il n'y trouve aucune tradition gênante, aucune haine séculaire, religieuse ou nationale; il s'y détache sur les sectes émiettées comme un monument de granit sur le sable; sa force d'attraction est incalculable, au milieu de ces âmes toujours en mouvement, promptes à changer de symbole, très sensibles aux courans mystiques. D'autre part, la Russie est travaillée par une angoisse religieuse que j'ai bien souvent signalée; là aussi, les sectes pullulent, beaucoup de consciences étouffent dans le formulaire matériel de la dévotion byzantine. Si la cour de Rome persiste dans la voie intelligente où des conseillers malavisés s'efforcent en ce moment de l'arrêter, si elle rend aux Slaves catholiques leur liturgie nationale, le rapprochement ébauché en 1439 entre les deux grandes communions chrétiennes pourra être tenté de nouveau; il est difficile, je le reconnais, il n'est pas absolument chimérique. Cette question de liturgie jouera le rôle principal dans le succès de l'action romaine sur le monde slave, elle se posera peut-être dans le monde anglo-saxon; on se refuse à croire que pour reconquérir ces deux grandes races, Rome hésite à leur faire des concessions qu'elle accorde sans difficulté aux petits groupes arabes, coptes, arméniens. — Quoi qu'il en soit, l'église va rencontrer, au seuil du siècle qui vient, la plus solennelle épreuve de sa pérennité. La portion du monde qu'elle avait façonnée se dérobera sous elle, des mondes de création étrangère s'empareront de l'histoire; l'église va engager avec eux, sous les yeux de nos fils, la partie la plus grandiose qui puisse être offerte à l'admiration des hommes. Il faut souhaiter qu'elle gagne, la vénérable mère de la civilisation, parfois un peu lente à suivre les témérités de son enfant, mais au demeurant la meilleure éducatrice et la plus sûre amie de cet enfant. Elle ne pourra gagner une partie aussi disproportionnée qu'en devenant de plus en plus catholique, « selon tous, » de plus en plus démocratique, comme les peuples auxquels elle s'adressera. — Que signifieront, pour ces peuples lointains, la nationalité italienne d'une fraction de la prélature, la politique italienne du saint-siège? Que représentera pour eux la possession de

quelques arpens de terre aux bords du Tibre? Quel souci prendra-t-on, dans l'Oural ou dans les Montagnes-Rocheuses, des rapports existans entre le pontife universel et le gouvernement civil de l'Italie, gouvernement dont la forme à cette époque reste très conjecturale? Il suffit de poser ces questions, en regard du tableau que j'ai esquissé, pour montrer leur parfaite insignifiance.

Je dois borner ces réflexions. Je n'ai pas eu la prétention d'embrasser avec méthode un aussi vaste sujet, encore moins celle de n'y point commettre d'erreurs. Mon unique ambition est de faire méditer sur ces graves matières ceux qui auront bien voulu me suivre, et de leur suggérer d'autres réflexions, peut-être plus justes que les miennes. Les âmes timorées me reprendront sur beaucoup de points. Je leur demande seulement de ne pas voir l'impertinence d'un donneur de conseils là où je n'ai fait que reproduire l'opinion des autorités les plus respectables, là où j'ai usé du droit qu'a tout historien, celui de prévoir les conséquences des actes et de déterminer la direction des courans humains, sans préjudice de ce que chacun accorde, dans le for intérieur de ses convictions, à l'intervention divine. Je leur demande de ne point abuser des gros mots sans nuances, de ne pas me faire appeler « un pape socialiste. » La sagesse et la lenteur d'évolution du souverain pontificat nous garantissent assez contre l'application brusque des principes; il ne peut être question à ces hauteurs que d'une marche prudente vers les nouveaux horizons. Quant à ceux que scandaliserait la liberté de mon langage, je les rappelle à la tradition française; elle est bien oubliée, cependant on la retrouverait partout, dans les lettres de nos rois, les dépêches de nos ministres, les édits de nos parlemens, les écrits de nos polémistes. Nos pères n'eussent rien compris à ces deux excès fréquens aujourd'hui : un ministre qui monte à la tribune pour gloser sur des points de dogme, un publiciste catholique qui garde un silence dévot lorsque la politique romaine se méprend sur les intérêts de notre pays. Quand les Français d'autrefois avaient affaire au double prince de Rome, leur pratique était constante : ils se courbaient sous la main du prêtre et se relevaient pour parler au roi. Mais qu'importent les interprétations fâcheuses? Il faut dire comme un de ces évêques d'Amérique, qui engageait devant nous des laïques à rechercher le terrain d'accord entre la science et la foi; on lui objectait les chances d'erreur et la vigilance des censeurs ecclésiastiques; il répondait : « Lorsque Christophe Colomb a découvert notre terre, il a aventuré quelques petits bateaux; s'ils avaient incliné plus au sud, ils étaient perdus; c'était une chance à courir: on ne découvre et l'on ne gagne rien sans risquer quelques petits bateaux. »

Je veux dire encore une dernière réflexion; je crois bien que

celle-là s'est égarée de l'esprit dans le cœur. Un de ces jours passés, j'étais dans la basilique de Saint-Paul hors les murs. Sur la frise qui court au-dessus des colonnes, autour de la nef centrale et dans les nefs latérales, un long ruban de petits médaillons se déroule; ce sont les effigies de tous les papes, depuis saint Pierre jusqu'à Léon XIII, avec le chiffre d'années du règne au-dessous du portrait. Il y en a deux cent soixante-trois. Sous le dernier portrait, celui du pape régnant, l'inscription fatidique demeure en blanc: rappel sévère de la commune échéance, qui n'est pas pour effrayer un prêtre. Jusqu'à l'extrémité de la frise, il reste vingt-cinq places à prendre; elles sont creusées d'avance dans le marbre, logis vides qui attendent leurs hôtes. Mon regard errait sur ces trous noirs, cherchant à deviner l'histoire qu'ils dérobent, histoire voilée à nos yeux, déjà écrite quelque part. Quelles figures surgiront sur ce mur? Vraisemblablement, elles ne seront pas toutes italiennes; la coutume récente qui restreint à l'Italie le choix des conclaves n'aura plus de sens dans le catholicisme élargi, le trône pontifical redeviendra comme autrefois un siège accessible à tout l'épiscopat, sans acception de races ni de pays. Un des prochains médaillons recevra donc « un pape étranger, » comme on dit à Rome, — et ces mots sont un non-sens: — un pape allemand, slave, anglais, un américain peut-être. Cette dernière hypothèse étonne encore; pour triompher de nos étonnemens, il faut toujours se représenter ceux qui eussent saisi nos devanciers, s'ils avaient vu tant de choses qui nous paraissent toutes simples. J'allais naguère saluer le cardinal-archevêque de Baltimore dans le vieux séminaire de Saint-Sulpice; qu'on imagine la confusion d'esprit de M. Olier, sous Louis XIV, si on lui eût dit que sa maison recevrait un cardinal américain. Notre surprise sera moins grande le jour où l'on en verra un sur la *sedia gestatoria*. Toutefois, ce n'étaient point ces figures que ma pensée évoquait sur la frise de Saint-Paul. J'y cherchais une des figures françaises tant de fois reproduites sur les médaillons plus anciens. Je songeais que cette dernière gloire nous est peut-être encore due: un de ces *missionnaires* de France, grandi dans la foi des anciens jours et dans l'esprit des temps nouveaux, un fils de notre démocratie qui porterait son génie dans l'église, et qui sortirait du conclave, la tiare au front, pour sceller la réconciliation de cette église et des peuples modernes, pour réaliser dans la chaire du Pêcheur toute la vérité de ce beau titre: Vicaire de la justice divine sur la terre.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LES

EAUX SOUTERRAINES

I.

LEUR TRAVAIL A L'ÉPOQUE ACTUELLE.

Dès les temps les plus reculés, les sources bienfaisantes qui jaillissent de l'intérieur de la terre ont excité la gratitude et souvent l'admiration des hommes. Comme la mer et les fleuves, elles ont été divinisées chez les populations de la grande famille indo-européenne; le culte qui leur était rendu, les fables dont la superstition les entourait, expriment à quel degré l'imagination populaire était frappée de leur origine mystérieuse, de leur cours intarissable et de leurs propriétés secrètes. Les Grecs attribuaient à la fontaine de Dodone, en Épire, la faculté de découvrir les vérités cachées et de rendre des oracles. Celle d'Égérie était supposée posséder le même pouvoir, et les Romains avaient confié sa garde, de même que celle du feu sacré, à des vestales. Les sources de Castalie, au flanc du Parnasse et d'Hippocrène, près de l'Hélicon, passaient pour communiquer l'esprit poétique.

Les Gaulois avaient une vénération particulière pour les sources thermales auxquelles ils allaient demander la santé, comme le témoignent les noms des divinités Lixo et Borvo, inscrits sur des ex-voto, étymologies évidentes de ceux de Luchon, de Bourbonne et de deux localités bien connues aussi, Bourbon-l'Archambault et

Bourbon-Lancy. Nos vieux romans de chevalerie, en imaginant une fontaine de Jouvence, où pouvaient se retrouver les forces et les charmes perdus, ne faisaient que reproduire un mythe déjà très répandu aux premiers âges de la Grèce, tant était grande la confiance dans la vertu des eaux.

L'antiquité avait personnifié les sources sous la forme de naïades, jeunes femmes couronnées de plantes aquatiques, tenant en main une coquille ou appuyées sur une urne penchante. L'art moderne adopta cette allégorie ingénieuse. Chacun connaît les gracieuses figures dont le ciseau de Jean Goujon a décoré la fontaine des Innocens, et la Nymphe de Fontainebleau, à laquelle Benvenuto Cellini donna un cerf pour attribut, afin de rappeler la source découverte pendant une chasse royale. La fontaine des Haudriettes, à Paris, était surmontée d'une naïade dont Diderot a loué « le caractère fluide et coulant. » Parmi les œuvres de la peinture, est-il besoin de mentionner la plus séduisante de celles que le pinceau d'Ingres nous ait laissées?

La pérennité des sources, regardée longtemps comme un mystère sacré et impénétrable, était aussi le caractère le plus frappant pour ceux qui, en dehors du domaine de la religion et de la poésie, cherchaient à expliquer ce continuel écoulement. Suivant l'idée d'Aristote, adoptée par Sénèque et très accréditée encore au XVIe siècle, « l'intérieur de la terre renferme des cavités profondes et beaucoup d'air qui doit nécessairement s'y refroidir. Immobile et stagnant, il ne tarde pas à se convertir en eau, par une métamorphose semblable à celle qui, dans l'atmosphère, produit des gouttes de pluie. Cette ombre épaisse, ce froid éternel, cette condensation qu'aucun mouvement ne trouble, sont des causes, toujours subsistantes et agissant sans cesse, de transmutation de l'air. »

Quelque simple et manifeste qu'elle nous paraisse aujourd'hui, l'origine des sources fut reconnue tardivement. Vitruve, dans son ouvrage sur l'architecture, l'avait soupçonnée; mais ce fut Bernard Palissy qui, à la suite de longues études sur la constitution du pays qu'il habitait, renversa les anciens préjugés. D'après le traité de cet observateur de génie, publié en 1580 sous le titre de *Discours admirable de la nature des eaux et fontaines, tant naturelles qu'artificielles*, les sources sont engendrées par l'infiltration des eaux de pluie ou de neige fondue qui descendent dans l'intérieur de la terre, au travers des fentes, jusqu'à ce qu'elles rencontrent « quelque lieu foncé de pierre ou rocher bien contigu. » Palissy recherche, en outre, le moyen d'établir des fontaines artificielles « à l'imitation et le plus près approchant de la nature, en ensuyvant le formulaire du souverain fontainier; » il ajoute cette pensée profonde, qui sert aujourd'hui de base à la géologie expérimentale : « d'autant qu'il est

impossible d'imiter nature en quoi que ce soit, que premièrement l'on ne contemple les effets d'icelle, la prenant pour patron et exemplaire. » Dès lors, on comprit pourquoi les sources sont inépuisables, puisqu'elles se renouvellent sans cesse par le jeu de forces permanentes : elles résultent d'une circulation souterraine, en quelque sorte symétrique, de la grande circulation aérienne de l'eau.

Les phénomènes violens, comme les tremblemens de terre, ont assurément le privilège de frapper l'imagination ; ceux qui viennent d'ébranler une portion du littoral méditerranéen de l'Italie et de la France en sont une preuve. Mais d'autres phénomènes, bien qu'ils se produisent lentement et en silence, ne sont pas moins dignes d'intérêt : tel est le mécanisme et telle est l'action si féconde des eaux souterraines, dont les sources sont la manifestation extérieure. A part l'utilité qu'elles offrent à l'homme, l'importance de leur étude est d'autant plus grande qu'elle ne s'applique pas seulement aux temps présens. Depuis que l'écorce terrestre existe, et pendant toutes les périodes de son développement, l'eau en y circulant, avec des températures parfois très élevées, a produit des effets considérables et divers, qui s'y sont en quelque sorte enregistrés d'une manière durable, et dont l'explication ressort surtout d'expériences récentes. C'est, en effet, cette circulation incessante qui a engendré un grand nombre d'espèces minérales.

Les fonctions actuelles des eaux souterraines nous occuperont d'abord, l'examen de leur rôle minéralisateur aux époques anciennes étant réservé pour une seconde étude.

I.

De même que le cours des rivières dépend des formes extérieures du sol, de même le régime des eaux souterraines est une conséquence immédiate de la nature et du mode d'agencement des masses à travers lesquelles elles se meuvent.

Abstraction faite d'une couverture très mince de terre végétale, qui en est comme l'épiderme, l'écorce du globe terrestre se compose de matériaux auxquels on applique le nom de roches, lors même que, comme le sable et l'argile, ils sont de nature très peu cohérente. Toutes ces masses ont été formées successivement, pendant des périodes de très longue durée, et au milieu de circonstances dont elles portent en elles-mêmes des marques caractéristiques. Ce sont de véritables monumens qui, par leurs traits essentiels, retracent les évolutions successives de notre globe.

Les roches constitutives de la plus grande partie des continens sont dites stratifiées, parce qu'elles sont divisées en grandes pla-

ques parallèles, auxquelles on donne le nom de strates, de couches, et quelquefois aussi de bancs et d'assises. Il est certain que les roches de cette grande catégorie, quelle que soit leur composition, ont été formées dans la mer ou dans des lacs, par des sédimens et par des organismes : une première preuve de cette vérité est fournie par leurs cailloux et leurs sables, dont l'origine ne peut différer de celle des dépôts actuels de l'Océan ; les innombrables débris d'animaux marins, devenus fossiles, en sont un témoignage plus éloquent encore ; enfin, la disposition par couches complète l'analogie avec les sédimens contemporains. Le granit et les roches cristallines de la même famille constituent le soubassement universel des roches stratifiées. Tous les terrains dont il vient d'être question peuvent être traversés par des masses minérales, disposées en plaques irrégulières plus ou moins verticales et qui contrastent d'ordinaire avec la nature des parties encaissantes. Ayant surgi de régions très profondes, elles sont désignées sous le nom de roches éruptives.

Parmi ces divers matériaux, il en est qui refusent passage à l'eau et sont imperméables. Au premier rang se présente l'argile, silicate d'alumine hydraté très abondant, surtout à l'état de mélange avec la chaux carbonatée, c'est-à-dire de marne. Le granit et ses analogues, ainsi que les schistes, dont l'ardoise représente une variété bien connue, partagent la même propriété, à la condition que les fissures qui les traversent soient suffisamment étroites. Aussi, bien que l'invasion incessante des eaux constitue l'un des principaux obstacles au travail du mineur, il est des exploitations qui restent tout à fait sèches, par suite de l'imperméabilité des masses encaissantes. L'ancienne mine d'étain de Bottalack, en Cornouailles, s'étendant sous la mer jusqu'à 700 mètres de la falaise escarpée et pittoresque par laquelle on y descendait, ne recevait pas d'infiltrations notables; et pourtant, le toit granitique de cette mine était assez mince, en quelques points, pour que le roulement des galets, balancés par de fortes vagues, se fît entendre dans l'intérieur des galeries. Les houillères de Whitehaven, en Cumberland, pénètrent aussi sous la mer jusqu'à une distance de 3 kilomètres du rivage. Nous avons vu les galeries préparatoires du tunnel sous la Manche rester presque étanches sur plusieurs kilomètres, même dans les parties où elles étaient séparées du fond de la mer par une paroi argileuse peu épaisse. En dépit des appréhensions d'abord soulevées par le projet du percement du Mont-Cenis, le tunnel, sur son parcours de 12 kilomètres, n'a rencontré que peu d'eau ; souvent même il fallut en aller chercher au dehors pour les besoins des ouvriers. Il en a été de même au tunnel du Saint-Gothard, d'une longueur de 15 kilomètres; c'est à peine si, en quelques parties, des fissures profondes,

situées à proximité du lit de la Reuss, ont livré passage à des irruptions boueuses.

D'autres matériaux, au contraire, se laissent facilement pénétrer par l'eau. Chaque jour nous avons occasion de voir combien le sable et le gravier sont perméables. Il en est de même de roches qui, sans être aussi poreuses, sont coupées et recoupées de fentes plus ou moins larges. Beaucoup de calcaires compactes se laissent instantanément traverser par l'eau, qui est drainée par leurs crevasses comme par des conduits artificiels.

Le régime des eaux souterraines se montre avec des caractères simples et clairs dans les dépôts connus sous le nom d'alluvions anciennes, de diluvium, de dépôts quaternaires, qui couvrent comme un tapis la plus grande partie des continens. Leurs graviers et leurs sables, associés ordinairement à des limons, absorbent avec une sorte d'avidité l'eau, à travers des interstices qui représentent une fraction notable, quelquefois un tiers du volume total. Arrêtée dans sa descente par des masses imperméables, elle s'accumule en formant une nappe, d'où on la voit exsuder par toutes les entailles qu'on y pratique. Cette nappe, presque superficielle, a reçu différens noms vulgaires : on l'appelle chez nous *nappe des puits*, *nappe d'infiltration* ; en Allemagne, *grundwasser* ; en Angleterre, *groundwater* ; en Italie, *acqua di suolo*, *acqua di livello*. Une dénomination empruntée à la langue grecque, par conséquent cosmopolite, est préférable : celle de *phréatique* exprime bien sa relation avec les puits ordinaires. Dans le sens horizontal, les nappes phréatiques peuvent occuper de grandes surfaces, même des pays entiers, comme les dépôts arénacés qui leur servent de réceptacles : elles se déploient, presque sans discontinuité, dans la plaine du Rhin, de Bâle à Mayence, et ensuite reprennent au-delà de Coblentz, à la hauteur de Strasbourg; sur la rive gauche du fleuve seulement, leur largeur dépasse 20 kilomètres.

Il n'est pas toujours besoin d'une excavation artificielle pour que l'existence de la nappe des puits se manifeste. Des échancrures naturelles du sol la font apparaître, par exemple aux environs de Berlin et dans les plaines sablonneuses de la Baltique, où elle alimente de très nombreux étangs et petits lacs. Ailleurs, elle profite de rigoles peu profondes pour sortir en sources limpides, parfois impétueuses et d'un volume tel qu'elles forment, dès leur sortie, de véritables rivières. La grande nappe de la plaine de la Lombardie s'épanche ainsi dans le lit des rivières qui la sillonnent, de sorte que ces dernières, après avoir été mises à sec par les prises d'eau de nombreux canaux d'irrigation, renaissent spontanément plus bas et sans recevoir, en apparence, aucune nouvelle

alimentation. L'inépuisable abondance de cette nappe intérieure trouve d'ailleurs là une application agricole, peut-être unique jusqu'à présent : l'eau qu'on en extrait, à l'aide de puits peu profonds nommés *fontanili*, est éminemment propre à l'irrigation, à cause de sa température à peu près constante et très supérieure en hiver à celle de l'air ambiant; en la forçant à s'écouler sans cesse en une couche mince, malgré un climat aussi froid en hiver que celui du nord de la France, on coupe de l'herbe en janvier comme en été. Ces fontaines artificielles d'eau réchauffée dans le sous-sol sont au nombre de plus d'un millier, et occupent une zone d'environ 200 kilomètres de longueur, depuis le Tessin jusqu'à Vérone.

Toutes les roches qui, à raison de leurs fissures, se laissent facilement pénétrer par l'eau, peuvent aussi recéler une nappe phréatique. A Paris et aux environs, celle des alluvions se prolonge dans les bancs calcaires du terrain tertiaire voisin. Avant le développement de la nouvelle distribution d'eau, cette nappe fournissait presque toutes les maisons par des puits aujourd'hui abandonnés : on n'en comptait pas moins de trente mille, quand on les a recensés au moment du siège. La craie blanche, coupée par de nombreuses fentes ou diaclases, emmagasine aussi de l'eau, que les populations des plateaux secs de la Champagne pouilleuse utilisent au moyen de puits souvent très profonds. De même que la nappe du gravier, elle se déverse naturellement en sources dans les vallons ou les dépressions dont le fond est assez bas pour l'atteindre, par exemple, au-dessous du camp de Châlons, à Mourmelon. Les sources de la Vanne, dont les principales sont amenées à Paris après un trajet de 130 kilomètres, prennent naissance dans les mêmes conditions. Le fait se reproduit dans une foule d'autres localités où le sol est également constitué par des couches fissurées.

L'eau de ces nappes phréatiques ne reste pas stagnante ; elle est animée d'un mouvement lent et continu. Parmi les faits qui le prouvent, on peut citer la propagation dans le sous-sol d'impuretés telles que le goudron, avec une même direction, sur plusieurs centaines de mètres et dans une série de puits, dont l'alignement marquait le sens du courant. Ce mouvement est dû à une pente générale de la nappe : aux abords de l'Arc de l'Étoile, son niveau est plus élevé d'environ 8 mètres que celui de la Seine, où elle s'écoule comme dans un canal d'assèchement. Ce sont, en quelque sorte, des rivières intérieures, mais qui se meuvent avec une très faible vitesse.

Dans les massifs des volcans, les déjections scoriacées et les coulées de laves, avec leurs cavités de toutes dimensions, offrent non moins de facilité aux infiltrations. Les eaux pluviales y pénètrent et reparaissent plus bas. Parmi les coulées des cinquante volcans

d'Auvergne, celle qui sort du Puy de Gravenoire, près Clermont, laisse échapper de très belles sources : d'abord à Fontanat, puis à Royat, où elles jaillissent d'une grotte ouverte dans des scories surmontées de lave prismée; enfin, à l'extrémité inférieure de la coulée, l'eau s'épanche dans les mêmes conditions, pour le bien-être de la ville de Clermont. De même, après avoir formé à Murols ces cônes scoriacés auxquels George Sand prête un aspect infernal, la longue coulée du Tartaret débite sur son trajet une série de sources, autour desquelles sont venues se grouper plusieurs villages. C'est ainsi que le feu se trouve avoir préparé à l'eau ses voies, en lui créant des conduites souterraines.

II.

Le jeu naturel des eaux, que nous venons d'étudier dans les dépôts superficiels, se montre avec la même clarté à une profondeur plus grande, dans l'épaisseur des roches stratifiées. Dans ces dernières, en effet, certaines couches, très pénétrables à l'eau, alternent avec d'autres qui l'arrêtent au passage. Que les couches soient horizontales ou inclinées, le relief du sol est fréquemment découpé, de telle manière que le support imperméable de l'assise filtrante et aquifère vient apparaître au jour et détermine un écoulement au dehors, en vertu des lois de la pesanteur et des pressions hydrostatiques. Ces réservoirs naturels produisent alors des sources qui sont permanentes, dans le cas où les pluies successives forment un approvisionnement suffisant; parfois aussi, ils donnent lieu à de simples suintemens irréguliers. Les épanchemens dont il s'agit ne se font pas seulement sur les continens, mais aussi sous le bassin des mers.

Dans leur puissante série, les roches sédimentaires possèdent une succession de nappes ou *niveaux d'eau* occupant des étages distincts qui s'étendent, avec des caractères uniformes, sous des pays entiers, comme les couches auxquelles elles sont subordonnées. Plusieurs de ces niveaux se présentent dans les couches tertiaires des environs de Paris, dont l'épaisseur totale est de 200 mètres : l'un d'eux donne naissance aux sources de la Dhuys. Il importe toutefois de remarquer qu'il ne s'agit pas là, ainsi que le nom de nappe peut le faire supposer, d'une véritable couche d'eau, logée dans une cavité, entre des masses solides qui lui serviraient de parois, mais d'une eau remplissant les menus interstices ou les crevasses d'une roche. Continues et régulières dans les couches sableuses, ces nappes sont ordinairement discontinues et irrégulières dans les calcaires et les grès, où l'eau n'occupe que des fissures plus ou moins espacées.

A défaut d'issues naturelles, l'industrie de l'homme peut, au

moyen de forages, en ouvrir aux nappes souterraines, qu'elle fait ainsi jaillir vers la surface, souvent même bien au-dessus du sol. L'idée de tels travaux remonte à l'antiquité; déjà, il y a plus de quarante siècles, les Égyptiens y ont eu recours, et, en France, dès l'année 1126, on en pratiquait dans l'Artois, d'où le nom de puits artésiens qui leur est ordinairement donné. Considéré dans son ensemble, le bassin tertiaire de Paris, comme ceux de Londres, de Bruxelles et de Vienne, est très favorable à la création de puits artésiens.

La régularité et l'étendue considérable que peuvent acquérir les nappes des terrains stratifiés se manifestent, avec une clarté démonstrative, dans celle qui entretient les puits artésiens de notre capitale. Comme l'ont montré Élie de Beaumont et Dufrénoy, l'emplacement de Paris a été comme préparé par la nature. Cette ville n'a pris naissance et surtout n'a grandi que par l'effet de circonstances résultant en principe de la constitution intérieure du sol. Les couches y sont superposées, sur une grande épaisseur, en forme de bassins ou cuvettes concentriques, s'emboîtant les unes dans les autres. La craie blanche placée au-dessous des étages tertiaires est supportée elle-même par des strates argileuses appelées gault, où sont interposés des lits de sables verts. Ces sables se montrent au jour, depuis les Ardennes, à travers la Champagne et la Bourgogne, jusque dans la vallée de la Loire, et ils conservent dans cette zone continue d'affleurement des altitudes bien supérieures à celle de Paris, point vers lequel, presque sur tout le pourtour, plonge la stratification. De plus, les couches sableuses sont essentiellement perméables, et partout où elles arrivent à la surface, elles absorbent en partie les eaux pluviales et les cours d'eau. Cet ensemble de faits amena à conclure que le terrain devait recéler une grande nappe aquifère, atteignant vers son milieu une profondeur d'environ 500 mètres et susceptible, à raison de l'altitude de l'alimentation, de remonter à un niveau plus élevé que le sol de Paris. Sur cette induction géologique, l'administration municipale entreprit, en 1833, dans la cour de l'abattoir de Grenelle, un sondage dépassant de beaucoup tous ceux qui avaient été exécutés jusque alors. Après bien des accidens et des péripéties, à la suite d'un travail de sept années, le 20 février 1841, à deux heures après midi, la couche des sables verts était percée à une profondeur de 547 mètres, égale à plus de huit fois la hauteur des tours de Notre-Dame. Au même instant jaillissait l'eau si longtemps et si impatiemment attendue. Comme on l'avait d'ailleurs prévu, elle était chaude par suite de la grande profondeur dont elle émanait. Ainsi se trouvaient vérifiées les prédictions basées simplement sur l'étude attentive de carrières et de tranchées presque superficielles. Par une juste réci-

procité, cette profonde entaille révélait, avec des documens précis relatifs à la constitution du sous-sol, des notions non moins intéressantes sur le régime des nappes profondes et des sources. Un peu plus tard, la grande quantité d'eau nécessaire au service du bois de Boulogne que l'on venait de créer fit penser à réclamer un nouveau tribut aux sables verts. Un puits foré à Passy atteignit deux nappes jaillissantes à 577 et 586 mètres, mais au prix d'un travail prolongé pendant onze années et d'une dépense de plus d'un million (1,064,000 francs). Le puits de Grenelle, après avoir donné 1,100 mètres cubes par jour, se réduisit en septembre 1861, vingt-deux heures après le jaillissement de la seconde nappe du puits de Passy, à 346 mètres, preuve de la solidarité des deux réservoirs d'alimentation. Depuis lors, un troisième puits pratiqué sur la même nappe, à l'usine Constant Say, boulevard de la Gare, fonctionne avec non moins d'abondance.

C'est également dans la craie inférieure que des puits forés à Tours, à Rouen, à Elbeuf, ont atteint des eaux jaillissantes. Ce même étage géologique renferme à Londres, à une profondeur inférieure à 65 mètres, la principale ressource en eaux souterraines; il ne donne pas moins de 30,000 mètres cubes par jour.

Loin d'être toujours utiles, ces nappes du terrain crétacé constituent parfois les plus grands obstacles contre lesquels le mineur ait à lutter, lorsque, dans le nord de la France et la partie voisine de la Belgique, il doit la traverser pour atteindre le terrain houiller. Elles ont souvent causé d'énormes dépenses et complètement empêché l'achèvement de certains puits, malgré le concours de machines d'épuisement extrêmement puissantes.

Une confirmation frappante du mode d'alimentation des nappes artésiennes a été jadis observée à Tours et mérite d'être mentionnée. L'eau, en jaillissant avec une grande vitesse d'un puits de 110 mètres de profondeur, apporta, au milieu de sable fin, des coquillages d'eau douce et terrestres et des graines de plantes; leur état de conservation démontrait que ces corps n'avaient pas mis plus de trois à quatre mois pour faire leur trajet. Quelques-uns des puits artésiens de l'Oued-Rir ont même rejeté des mollusques, poissons et crabes d'eau douce encore vivans : le parcours souterrain avait donc été des plus rapides.

Dans les régions constituées par des massifs calcaires, les cavités, cavernes ou grottes, jouent pour le mouvement des eaux intérieures un rôle de premier ordre. Ce sont tantôt des chambres plus ou moins spacieuses, tantôt des boyaux étroits et des couloirs qui peuvent avoir des centaines et des milliers de mètres. Leur existence se manifeste souvent, jusqu'à la surface, par des effondremens de configurations diverses, portant les noms populaires de gouffres,

d'abîmes, de bétoires, et appelés en Provence *scialets*, *ragagés*, *avens*, *tindouls*; dans le Jura, *emposieux*; *dollines* dans les montagnes de la Carniole, de la Croatie, de la Dalmatie, où elles sont innombrables; *chasmata* chez les anciens Grecs, et *katavothra* chez les modernes; *swallow holes* dans le nord de l'Angleterre. De telles cavités exercent un véritable appel sur les eaux de la surface et les font disparaître, pour les ramener quelquefois au jour en sources exceptionnellement volumineuses. On pourrait les signaler par centaines dans beaucoup de régions de la France, quoiqu'un nombre relativement très petit se trahisse par un affleurement apparent. Ces vides intérieurs s'alignent souvent avec les dislocations du sol, auxquelles ils se rattachent comme des effets de fractures, corrodées et arrondies ultérieurement par les eaux. Dans la chaîne du Jura, les grottes de la Baume correspondent à une série d'entonnoirs et d'enfoncemens, sur le prolongement desquels naît la rivière la Seille. Il en est de même du Lison du Jura, du Lison du Doubs et de bien d'autres.

Le calcaire jurassique de la Charente montre des gouffres plus ou moins profonds, dont les bouches sont béantes et où la Tardoüere et le Bandiat disparaissent à la hauteur de La Rochefoucauld pour ressortir plus loin en bouillonnant et donner naissance à la Touvre. Dans les départemens du Var et des Alpes-Maritimes, de nombreux scialets alimentent, par des dérivations cachées, de très fortes sources surgissant du fond de la mer, non loin du littoral. Le calcaire qui circonscrit le Mont-Ventoux est criblé, sur une bande de 70 kilomètres, de puits naturels et d'abîmes souvent insondables, dont beaucoup portent des noms connus dans les légendes locales. Les eaux que ces roches ont emmagasinées se déversent au point le plus bas et donnent naissance, dans une grotte pittoresque, à la volumineuse fontaine de Vaucluse, considérée autrefois comme une divinité bienfaisante. Comparé à la hauteur des pluies en diverses stations du bassin, le débit moyen de la source fait ressortir un volume d'infiltration égal aux six dixièmes environ de la quantité d'eau pluviale. Le calcaire situé sous la vallée de la Loire, à la hauteur d'Orléans, est sillonné par des courans internes, auxquels sont directement empruntées les eaux qui alimentent aujourd'hui ce chef-lieu. Le point où commencent les pertes souterraines est à 40 kilomètres en amont de la ville; à 30 kilomètres en aval, les eaux perdues sont intégralement rentrées dans le fleuve. Citons encore, dans le département de l'Eure, l'Iton, qui, sur plusieurs kilomètres, cesse de couler à la surface, et prend le nom de Sec-Iton; des excavations ont fait retrouver ses eaux dans leur cours souterrain, à la profondeur d'une vingtaine de mètres. Des faits du même genre se remarquent dans toutes les parties du globe. Aux

États-Unis, dans le Kentucky et l'Indiana, des chambres souterraines, d'un développement de plusieurs milliers de kilomètres, présentent de véritables rivières, où l'on peut naviguer jusqu'à ce qu'on soit arrêté par des cascades.

C'est aussi par une sorte de drainage que le calcaire caverneux des Apennins donne naissance à l'Aqua-Marcia, amenée à Rome, en l'an 608 avant Jésus-Christ, par le consul Quintus Marcius, et qui demeure encore de la première importance pour cette ville, « eau, dit Pline avec enthousiasme, la plus célèbre de l'univers, privilège de salubrité, l'un des bienfaits accordés à Rome par la faveur des dieux. »

Un fonds de vérité a souvent inspiré les fictions poétiques des anciens : la vue des cours d'eau qui s'engouffrent pour reparaître n'est-elle pas l'origine de la fable de la fontaine d'Aréthuse, que les Grecs considéraient comme une réapparition du fleuve Alphée? Après une poursuite, depuis le Péloponèse et à travers la mer d'Ionie, il était censé atteindre enfin la nymphe personnifiée dans cette source, au moment où elle jaillissait près de Syracuse.

Nous venons de montrer que l'eau se trouve et se meut dans les interstices, fissures et cavités de l'écorce du globe. Mais en outre, elle existe partout sous un autre état, où, pour être tout à fait invisible, elle n'est guère moins importante. Toutes les roches, même les plus compactes, le granite et le quartz, en renferment dans leurs pores, malgré l'extrême petitesse de ceux-ci, qui les soustrait à nos instrumens grossissans ; retenue qu'elle est par l'attraction capillaire, elle n'est aucunement apparente. Mais la dessiccation, à la suite de laquelle elle parvient à se dégager, fait perdre à la roche une fraction sensible de son poids, au moins quelques dix-millièmes. En même temps, certaines qualités physiques de cette dernière se modifient ; car les ouvriers, habitués à tailler l'ardoise, le silex et la plupart des pierres, trouvent une grande différence, pour la facilité de la tâche, entre ces substances encore pourvues de leur *eau de carrière* ou privées de cette eau par une exposition à l'air. Déjà les Romains profitaient de la porosité des onyx pour y faire pénétrer certains liquides et aviver la coloration de ces agates destinées à leurs camées. Sous cette forme latente d'imprégnation intime, et quelque faible qu'en soit la proportion relative, l'eau est incorporée dans les profondeurs de l'écorce terrestre en quantités immenses, peut-être comparables au volume qu'elle occupe à la surface du globe, dans le vaste bassin des mers.

III.

Diverses circonstances physiques, telles que la configuration du sol, le voisinage des fleuves ou de la mer, ont, en tout temps, beau-

coup influé sur le mode de groupement et sur les destinées des populations. La présence dans le sol de certaines substances minérales, par exemple de matériaux particuliers de construction, a déterminé des effets du même genre. Nous voyons Athènes bâtie près des marbres précieux du Pentélique et non loin de l'île de Paros, qui devaient fournir à des artistes de génie la matière de temples admirables et des chefs-d'œuvre de la statuaire. Ailleurs, les métaux utiles, la houille ou le pétrole, ont amené la création et le développement de villes importantes. Est-il besoin de citer les États-Unis, où, sous l'excitation produite par la découverte de mines précieuses, ont surgi tout à coup des villes populeuses, comme Virginia City, qui n'a pas trente ans d'existence, Leadville, bien plus jeune encore, avec ses 15,000 habitans, Eureka, Orocity, Oil City et Petrolia?

Une substance plus vulgaire, qui n'a pas attiré au même degré l'attention des observateurs, quoiqu'elle ait exercé une action générale et bien autrement puissante, l'eau souterraine, mérite surtout d'être prise en considération, quand on remonte aux causes naturelles qui ont contribué à produire les grandes agglomérations humaines. Pline l'Ancien remarquait déjà que les eaux minérales ont peuplé la terre de villes nouvelles, et l'Olympe de nouveaux dieux. Dans un certain nombre de bourgades de la Gaule, le sol a mis au jour, grâce à des fouilles récentes, de vastes piscines, des monumens en marbre, des théâtres, des statues, des mosaïques et d'autres vestiges irrécusables d'un luxe évanoui. Telles sont, parmi beaucoup d'autres, Néris, Vichy, Plombières, Bagnères-de-Luchon, Aix en Provence. On sait quelle était la célébrité de Baies (*Baiæ*), où chaque Romain ambitionnait d'avoir sa maison de campagne, et dont les temples et les palais en ruine attestent l'ancienne splendeur. Le mot bain (*balneum*) et ses équivalens en diverses langues, *bath*, *baden*, *bânos*, *hammam*, forment la racine du nom de beaucoup de localités. Autour des sources dont on extrayait le sel marin se sont nécessairement groupés ceux qui vivaient de cette exploitation; elles ont donné leur nom aux localités de Salins, Château-Salins, Salival, Marsal, Salies, Salat, Saleons, Saltz, Saltzbronn, Salzhausen, Salzungen, Salzbourg, Hall, Reichenhall, etc.

Les sources d'eau potable, dont la limpidité et la température constante apportaient un élément fondamental de salubrité, ont partagé bien souvent le privilège des sources minérales. Des villages sont venus se poser sur des affleuremens aquifères, laissant autour d'eux des étendues considérables dépourvues d'habitans. Ces contrastes, en apparence capricieux et fortuits, sont des conséquences immédiates de la constitution du sol. Une des principales nappes du ter-

rain jurassique traverse le calcaire de l'oolithe ; elle est soutenue par les argiles imperméables du lias, de sorte que la jonction de ces deux assises est marquée par un alignement de sources, jaillissant souvent sur le flanc des coteaux et entourées d'habitations, sortes de signaux pour le spectateur placé à distance. A ce niveau, le pays messin nous offre, par exemple, les sources et les villages de Gorze, de Novéant, de Vaux, de Mance, de Montvaux, de Jussy, de Scy, de Lessy, de Plappeville, de Saulny, de Pierrevillers, de Rombas ; les eaux de Gorze ont été conduites par les Romains à Metz dans d'élégans aqueducs, et on les y a ramenées récemment, ne pouvant mieux faire que d'imiter le peuple-roi. Sauf de rares exceptions motivées, comme à Longwy, par la nécessité de la défense, l'absence d'agglomération se fait, au contraire, remarquer sur les plateaux calcaires, où les puits ne peuvent atteindre l'eau qu'à de grandes profondeurs. Cette nappe abondante et régulière se retrouve exactement au même niveau et avec des caractères semblables dans beaucoup de parties de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre ; partout son affleurement a constitué une cause d'attraction réelle pour les populations.

Tandis que les plateaux crayeux de la Champagne manquent de sources, il en jaillit de fort abondantes au pied de leurs escarpemens. Beaucoup d'entre elles portent le nom générique de *Somme*, parce qu'elles sont l'origine ou le sommet d'un ruisseau, comme Somme-Suippe, Somme-Vesle, Somme-Tourbe, Somme-Bionne et au moins une quinzaine d'autres. Autour de ces sources, non loin de régions arides et presque désertes, se sont établis des villages, empruntant, comme par reconnaissance, leurs noms aux eaux qui leur ont donné la vie. Cette sorte de paternité n'est pas rare. En France, un grand nombre de localités, telles que Fontainebleau, Fontanat, Fontanille, Fontvannes, Fontoy, tirent leurs dénominations des mots latins *fons* et *fontanetum*, et quelques-unes, comme Fontenoy et Fontenay, se répètent un grand nombre de fois. Le fait se reproduit en Italie et en Espagne, où plus de huit cents noms ont la même origine. Il en est encore ainsi en Allemagne pour Brunn, Bronn, Born ; la ville de Paderborn s'est établie sur quarante sources qui donnent naissance à la Pader. Non loin se trouve Lippspring, mot qui exprime le jaillissement de la Lippe. Cette racine *spring*, en Angleterre et aux États-Unis, comme celle d'Aïn au nord de l'Afrique, rappelle la même idée. Eau, Aix, Aigues, Acqua, Agua, Water, figurent également dans bien des vocables, avec la signification d'eau de source.

L'influence des couches imperméables se manifeste par d'autres bienfaits. Aux environs de Paris, les marnes vertes de l'étage à gypse, avec leurs frais ombrages qui les font reconnaître de loin,

invitent à la villégiature. Elles ont décidé de la sorte la création de Saint-Germain-en-Laye, des charmans villages de Ville-d'Avray, Meudon, Bellevue, Louveciennes, Montmorency, Brunoy, Chevreuse et de plusieurs châteaux en renom.

Rien ne prouve avec plus d'évidence la force attractive des eaux souterraines que ces assemblages de cultures et d'habitations clairsemées au milieu du désert, auxquelles, en Égypte d'abord, on a donné le nom d'oasis. Strabon compare le Sahara à une peau de panthère, dont le fond est le désert et dont les taches noires correspondent à la sombre verdure des oasis. Celles-ci sont pressées par groupes, comme en archipels, dans une zone comprise entre les 36e et 27e degrés de latitude ; l'Algérie en possède plus de trois cents. Certaines régions à pluies, telles que l'Atlas, leur envoient de l'eau par des routes souterraines : cette eau arrive à travers des lits sableux, contenue entre des couches imperméables d'argile, et soustraite ainsi à l'évaporation. Quelquefois la nappe restant à une faible profondeur, on l'utilise en creusant des cavités où les racines des palmiers vont la chercher. Sur beaucoup de points, au contraire, grâce à la pression hydrostatique qui la pousse, elle se fraie un passage jusqu'à la surface du sol, et produit de véritables sources, sortes de puits artésiens naturels. Ces apparitions d'eau, au milieu de steppes arides et désertes, constituent des centres autour desquels la vie s'est développée, sous des palmiers et des arbres fruitiers, à l'abri du soleil et du simoun. Dès une époque très reculée, les indigènes eurent l'idée d'imiter la nature en ouvrant des issues à la nappe intérieure ; mais le travail périlleux du creusement ne trouvait plus d'ouvriers, et beaucoup d'anciens puits étaient obstrués. Faute d'eau, des villages se dépeuplaient, des oasis se rétrécissaient, et, peu à peu, le désert reprenait possession du sol que l'homme lui avait péniblement disputé. A la suite de l'occupation française, un premier coup de sonde fut donné à Tamerna, au commencement de mai 1856, et, le 19 juin, une forte gerbe, plus volumineuse encore que celle du puits de Grenelle, s'élançait de l'intérieur de la terre. La joie des indigènes fut immense ; la nouvelle se répandit dans le sud avec une surprenante rapidité, et l'on vint de très loin contempler l'apparition de cette source artificielle. Bénie dans une solennité par un marabout, elle reçut le nom de fontaine de la Paix. Dès lors se succédèrent de nombreux sondages, qui firent reconnaître, sous les bas fonds de l'Oued-Rir, une sorte de *rivière sous terre* d'une longueur de 130 kilomètres. Aujourd'hui, cent dix-sept forages, joints aux cinq cents puits indigènes, font jaillir, d'une profondeur moyenne de 70 mètres, un volume d'eau sensiblement égal au débit de la Seine, à Paris, dans son plus faible débit. Des cultures ont été créées, la population indigène a doublé et la valeur des oasis

plus que quintuplé. C'est une véritable transformation de cette partie du Sahara, opérée en trente ans, grâce à l'eau souterraine.

Ce n'est pas seulement quand elle jaillit que l'eau groupe autour d'elle des populations, mais aussi lorsqu'elle reste confinée à une faible profondeur dans le sol, constituant la nappe où plongent les puits. Même alors elle provoque des agglomérations de beaucoup plus importantes que les sources les plus volumineuses. Chaque maison peut, en effet, y puiser directement, et pour elle seule, l'eau dont elle a besoin.

La plupart des villes manufacturières du centre et du nord de l'Angleterre, comme Liverpool, Birmingham, Wolwerhampton et d'autres, s'élèvent sur l'étage du grès bigarré (*new red sandstone*). Elles jouissent ainsi de belles et solides pierres de construction et de la proximité du terrain houiller, mais surtout de la présence d'inépuisables réservoirs d'une eau épurée par filtration naturelle et de facile extraction. En Irlande, le centre industriel de Belfast offre une situation analogue.

A ce point de vue, les dépôts de graviers aquifères sont particulièrement dignes d'attention, par suite des grandes étendues horizontales qu'ils occupent. Avec les provisions d'eau intarissables et très accessibles qu'ils contiennent, ils permettent à l'homme une expansion presque indéfinie. C'est pourquoi on a vu se fonder sur ces dépôts, dès les temps les plus anciens, un grand nombre de cités importantes et de capitales, telles que Paris, Berlin et Londres. Toutefois, dans cette dernière ville, la nappe arénacée et phréatique présente des limites qui se sont opposées, durant des siècles, à un agrandissement dans certaines directions. Longtemps, d'après les intéressantes observations de M. Prestwich, la population de cette capitale, par un instinct facile à comprendre, est restée strictement concentrée sur la principale nappe et sur quelques lambeaux isolés de gravier, tels que Islington et Highbury. Il en était de même dans les environs : la population s'agglomérait sur de larges bancs de gravier riches en eau, tandis qu'en la même région, dans un espace d'environ 20 kilomètres carrés, bien que le sol y fût partout cultivé et productif, on rencontrait à peine une maison. Mais, depuis soixante-dix ans, la situation a bien changé; de grandes compagnies sont allées chercher au loin un large supplément d'eau, et la ville a rapidement débordé sur les sols argileux.

De nombreuses populations sont encore réduites à ne boire que de l'eau de puits : citons la Lombardie et la Vénétie, habitées par environ 2 millions d'hommes; les plaines plus étendues encore de la Hongrie; la moitié au moins de l'empire d'Allemagne, soit 275,000 kilomètres carrés; une partie de l'empire russe, sept fois grande comme la France et peuplée d'environ 12 millions

d'âmes ; enfin, d'après une communication que nous devons au savant explorateur de la Chine, l'abbé David, toute la grande plaine septentrionale de cet empire, où plus de 100 millions d'hommes s'abreuvent exclusivement de la nappe des puits. Outre ces vastes plaines, qui représentent plus du tiers des continens, d'innombrables vallées et vallons, dont le fond contient aussi du gravier aquifère, ont eux-mêmes tout particulièrement appelé des aggrégations d'hommes. Nous pouvons donc affirmer qu'une fraction très notable du genre humain n'a pour principale boisson qu'une eau fournie par les nappes phréatiques des alluvions anciennes ou modernes.

On ne rencontre jamais de telles concentrations d'habitans dans les pays dont le sol est formé de roches granitiques ou schisteuses, sans être recouvert de matériaux désagrégés. Ces roches, ne permettent que fort difficilement aux eaux de pénétrer dans leur intérieur ; aussi les sources y sont-elles très faibles, mais en grand nombre, et la population se dissémine forcément dans de simples maisons isolées et constitue tout au plus de petits hameaux, comme en Morvan, en Limousin, en Vendée et en Bretagne. Les habitans, ainsi dispersés, diffèrent par leurs mœurs et par leur caractère de ceux que l'abondance indéfinie de l'eau souterraine a réunis et pour ainsi dire condensés en larges groupes.

Telles sont quelques-unes des influences sociales des eaux souterraines, dont l'importance n'a pas été toujours appréciée à sa valeur.

IV.

Si l'on veut maintenant s'expliquer la composition chimique des eaux souterraines, il faut interroger de nouveau la constitution géologique du pays, qui souvent répond avec précision et certitude.

Les eaux n'ont pas besoin de rester longtemps dans le sol pour dissoudre et enlever aux roches des substances variées. L'analyse chimique en constate déjà des proportions très notables dans les nappes des alluvions, comparativement aux rivières voisines. Cette différence suffirait à expliquer pourquoi, en Hongrie, en Égypte, dans l'Inde, en Chine, l'eau des fleuves est préférée à celle des puits pour les usages culinaires, et pourquoi les riches habitans de Pékin envoient chaque jour, à 10 kilomètres, chercher à la rivière l'eau pour leur thé. Dans le sous-sol des localités habitées, l'eau ne se charge pas seulement de substances minérales ; les liquides des fumiers et d'autres élémens de corruption lui sont transmis par les égouts, les fosses d'aisances, les fabriques et même les cimetières. L'effet, funeste pour la santé, des substances organiques et organisées, ainsi

reçues par la nappe des puits, a été maintes fois reconnu, et il y a lieu d'être surpris que, sous un sol habité depuis des siècles, où elle a été si longtemps viciée par des infiltrations pernicieuses, la couche en soit assez peu imprégnée pour que son eau soit encore potable.

Parmi les corps simples ou composés que peuvent renfermer les eaux souterraines, les plus communs sont les gaz oxygène, azote et acide carbonique, des chlorures, des carbonates, des sulfates, des silicates, sels à base de chaux, de magnésie et de soude, ainsi que des substances organiques. Par suite de ces dissolutions, elles peuvent cesser d'être buvables et même propres aux usages domestiques.

Mais l'eau fait parfois aussi dans son parcours souterrain des acquisitions utiles. Quand les sources méritent d'être employées comme agens thérapeutiques, elles sont qualifiées de minérales. On étend quelquefois ce nom à d'autres, que leur température élevée rend susceptibles d'applications analogues, lors même qu'elles contiennent seulement une quantité de matières étrangères très faible et inférieure à celles de beaucoup d'eaux potables. Ce dernier cas se présente dans les localités si fréquentées de Plombières, Gastein, Pfeffers et Barèges. D'après leur composition chimique, les sources minérales se rangent en plusieurs groupes et sous-groupes, dont la connaissance importe beaucoup, mais qui ne sauraient cependant nous occuper ici.

Le chlorure de sodium ou sel marin est fréquemment en quantités si faibles qu'il ne se laisse pas reconnaître à sa saveur, pourtant si caractéristique. Ce corps provient de roches très répandues, qui en renferment des traces. Il est d'autres sources où la dose de sel est beaucoup plus forte, comme à Salins, Salies, Kissingen et beaucoup d'autres qualifiées salées. Celles-ci empruntent leur salure élevée à des bancs de sel gemme, que l'on trouve aujourd'hui avantageux d'aller chercher directement, au moyen de forages et de puits.

C'est dans des conditions analogues que le sulfate de chaux (gypse, pierre à plâtre) se dissout dans les nappes d'eau. Déjà Lavoisier remarquait sa fréquence, lors de son étude sur les eaux d'une partie de la France. De son côté, Belgrand, dès ses premières recherches sur les moyens d'approvisionner les fontaines de Paris dans les meilleures conditions, avait été frappé de voir apparaître le sulfate de chaux dans tous les cours d'eau, aussitôt qu'ils quittent la craie pour passer sur les couches tertiaires. Le gypse est, en effet, répandu dans celles-ci, parfois en masses considérables et toujours à l'état très divisé ; sa solubilité rend compte de sa forte proportion dans beaucoup de sources, telles que celle de Belleville.

Parfois le sulfate de chaux est associé à d'autres substances, qui donnent aux eaux des qualités thérapeutiques. C'est le cas pour les sources froides de Contrexeville et de Vittel dans les Vosges, et pour les sources chaudes de Baden en Argovie et de Schinznach. La minéralisation est due ici à la présence de substances solubles, sulfate de soude et de magnésie, que fournissent les assises gypseuses et dolomitiques du trias. A Birmenstorf, on imite artificiellement ce lessivage naturel des roches de gypse : suivant les couches sur lesquelles il s'opère, il dissout, en quantité prédominante, l'un ou l'autre sel, de manière à constituer deux sortes d'eaux médicales. Les sources purgatives de Sedlitz, Seidschütz, Püllna en Bohême, très employées surtout avant qu'un forage en eût fait découvrir d'analogues à Buda-Pesth (Hunyady-Janos), tirent leur sulfate de magnésie de la marne tertiaire qu'elles ont traversée, et cette corrélation une fois reconnue, on est parvenu, il y a plus d'un demi-siècle, à obtenir un résultat tout à fait semblable par le lavage de la roche. Cette expérience a été le point de départ de l'industrie des eaux minérales artificielles.

L'origine de la plupart des eaux sulfureuses ou, pour mieux dire, celle de leur sulfure de calcium, s'explique par la facilité avec laquelle les sulfates peuvent céder leur oxygène aux substances organiques ; ce qui arrive notamment lorsque des matières charbonneuses, lignite, houille ou bitume, se trouvent associées au gypse. Le type des eaux de cette catégorie est fourni par les sources d'Enghien, qui sont supportées par une marne contenant à la fois du sulfate de chaux et des résidus végétaux. La réaction est d'ailleurs saisie sur le fait dans les mines de Manosque (Basses-Alpes), où le lignite avoisine des bancs gypseux ; l'hydrogène sulfuré se dégage des eaux d'infiltration assez abondamment pour que, malgré l'activité de l'aérage, il affecte parfois douloureusement les yeux des ouvriers.

Constituant une des familles les plus importantes pour l'hygiène, les sources gazeuses ou acidules se rattachent par leur origine aux exhalaisons d'acide carbonique, l'un des phénomènes les plus remarquables de l'économie interne du globe. Le plus ordinairement, c'est à proximité de volcans actifs ou éteints et d'anciennes roches volcaniques, basaltes et trachytes, que sont groupées les émanations d'acide carbonique, ainsi que les sources qu'il caractérise. Le plateau granitique de la France centrale, dans la chaîne des Puys, comme dans les massifs du Mont-Dore, du Cantal et du Vivarais, en exhale chaque jour des torrens, soit à sec, soit en dissolution, dans plus de cinq cents sources. On peut signaler Royat avec ses bouillonnemens tumultueux, Saint-Allyre à Clermont, Saint-Nectaire, où tous les suintemens du sol, même les fossés des routes, bouillon-

nent également de gaz. Des dégagemens d'acide carbonique sont fréquens dans les mines de Pontgibaud, situées à côté d'un cratère et d'une ancienne coulée de lave; les filons de plomb argentifère offrent des conduits d'écoulement à ce gaz asphyxiant. Les exhalaisons connues ne donnent d'ailleurs qu'une faible idée de la quantité d'acide carbonique qui est emprisonné dans certaines régions. En fonçant un puits pour l'exploitation de la houille, non loin de Brassac, en 1855, on fut arrêté à la profondeur de 200 mètres par une explosion soudaine de ce gaz, qui arracha les boisages, en s'échappant sous une très forte pression, à proximité d'une grande faille.

Le Taunus, la Vétéravie et d'autres parties des bords du Rhin ne sont pas moins riches que l'Auvergne en sources gazeuses et en jets d'acide carbonique. Sur la rive gauche du fleuve, la contrée de l'Eifel, avec ses volcans éteints, est privilégiée à cet égard; le solitaire et pittoresque lac de Laach et diverses localités de la vallée de Brohl méritent d'être cités. Ces dégagemens, tout invisibles qu'ils soient, sont signalés par les cadavres de souris, d'oiseaux et d'autres petits animaux qu'ils ont asphyxiés. Sur la rive droite du Rhin, Ems et Selters sont dans le prolongement de cette ligne d'émanations.

Des contrées où l'on ne voit pas affleurer de roches éruptives, mais qui sont brisées par des dislocations profondes, peuvent être aussi le siège d'exhalaisons d'acide carbonique : les sources gazeuses de Pougues et quelques autres de la Nièvre sont situées sur de simples failles. Dans le nord de l'Allemagne, sur la rive gauche du Weser, la contrée est criblée de fractures, livrant passage à d'abondans dégagemens d'acide carbonique, notamment sur le plateau de Paderborn, et aux environs de Pyrmont, de Dribourg et de Meinsberg. Leur volume annuel, dans ces trois localités, a été estimé à plus de 600,000 mètres cubes.

Les sources acidules se rencontrent à peu près dans les mêmes conditions de gisement que les sources thermales dont il va être question. De même que celles-ci, elles peuvent profiter de filons quartzeux ou autres pour arriver au jour, par exemple à Vals, dans l'Ardèche, et à Marienbad, en Bohême.

Quelquefois l'acide carbonique est assez abondant pour faire jaillir violemment au dehors les eaux dans lesquelles il est incorporé. Un sondage exécuté récemment dans le département de la Loire, à Montrond, pour la recherche du terrain houiller, a provoqué, en pénétrant à la profondeur de 500 mètres, des éruptions intermittentes atteignant une grande hauteur. Il y a quarante ans, une semblable poussée gazeuse sortit d'un forage à Nauheim, en Vétéravie, lançant dans l'air une colonne ou *sprudel* d'eau salée, qui persiste depuis lors.

Comme contre-partie des phénomènes de dissolution, les eaux produisent des dépôts intéressans à plus d'un titre. En revenant au jour, les sources thermales et gazeuses rencontrent des conditions de pression et de température différentes de celles qui régnaient dans les profondeurs : par suite, elles subissent des réactions auxquelles contribue quelquefois l'oxygène de l'atmosphère. C'est principalement à la surface du sol qu'on peut observer ces dépôts.

La chaux, si abondante à l'état de carbonate, se dissout toujours, au moins en petite quantité, comme dans l'eau de la Vanne, qui en contient 19 centigrammes par litre. A la faveur de l'acide carbonique, la dose peut être beaucoup plus forte ; les circonstances qui provoquent le dégagement du gaz déterminent en même temps la précipitation du sel calcaire ; c'est pourquoi les eaux carbonatées calciques donnent lieu à des dépôts souvent importans. L'attention des anciens avait été frappée par les stalactites des cavernes et par les fontaines pétrifiantes, qui recouvrent d'un précipité pierreux les végétaux et autres corps immergés dans leurs bassins. L'industrie en profite et obtient des bas-reliefs et des simulacres de pétrifications d'un moulage très délicat. A Hammam-Meskoutin, en Algérie, il se produit des cascades pétrifiées et des cônes abrupts dont l'aspect bizarre a donné naissance à de curieuses légendes. Dans bien des localités, le dépôt a pris un développement assez considérable pour constituer une véritable roche : qui ne connaît le calcaire dit travertin, ou pierre de Tivoli, si utile jadis pour la construction de Rome ?

Bien que réputée insoluble dans l'eau, la silice s'y associe cependant à l'aide d'intermédiaires, et ses combinaisons sont même l'élément prédominant de certaines sources, comme celles de Plombières, de Bagnères-de-Luchon, d'Ax, de Saint-Sauveur, d'Amélie-les-Bains. Quelquefois ce corps abonde assez pour que, arrivant au contact de l'air, il s'isole à l'état d'opale ; les bassins de beaucoup de geysers en sont tapissés.

Le minerai de fer, ou limonite, se forme journellement aussi en quantité telle qu'on peut l'exploiter. Selon les conditions où il s'est déposé, il est connu sous les noms de minerai des marais, minerai des prairies ou minerai des lacs. Le plus souvent, comme dans les plaines du nord de l'Allemagne, il est enfoui à une faible profondeur, constituant des couches à peu près continues et peu épaisses. Son origine moderne est démontrée par la présence de produits de l'industrie humaine, tels que fragmens de poterie et outils rencontrés dans des blocs massifs ; d'ailleurs, il se renouvelle quelquefois dans des points récemment exploités. Plus d'un millier de lacs de la Suède, de la Norvège et de la Finlande fournissent ce minerai en petits glo-

bules arrondis et séparés. Bien que sa formation continue chaque jour, la cause en a été longtemps méconnue : elle est la conséquence de dissolutions lentes que l'on peut fréquemment constater dans des limons sableux. Les eaux de pluie qui les traversent, après avoir suinté le long de racines de plantes en décomposition, leur enlèvent un principe acide et acquièrent ainsi le pouvoir de dissoudre, sur leur trajet, l'oxyde de fer. En reparaissant à l'air, elles abandonnent l'hydrate de peroxyde de fer, à l'état de précipité brun et gélatineux. Des substances organisées contribuent ainsi à la formation de matières minérales.

D'après des recherches récentes, les sources presque bouillantes de Steamboat, aux États-Unis, précipitent non-seulement du soufre, mais de petites quantités d'or, de mercure, d'argent, de plomb, de cuivre, de zinc, qu'elles tiennent en dissolution, à la faveur de certains sels et de leur haute température. Ces dépôts paraissent être la continuation de ceux qui, dans la contrée, notamment à Sulphur-Bank, ont autrefois formé des gîtes qu'on exploite pour le mercure.

V.

Ce que nous pouvons observer en nous tenant à la surface du sol ne donne qu'une idée restreinte et incomplète des actions que nous décèlent les travaux exécutés pour le captage de quelques sources thermales.

A Bourbonne-les-Bains, le fond du bassin de la principale source, dont la température atteint 68 degrés, nous a révélé des faits très remarquables au point de vue de la formation des minéraux. Cette station était florissante à l'époque de l'occupation romaine. En asséchant un puits antique, on rencontra une boue noirâtre qui contenait des débris de bois, des glands, des milliers de noisettes, tous devenus noirâtres comme du lignite, et, ce qui est plus intéressant, de nombreuses médailles. Le lavage de 4 mètres cubes de cette boue a fourni plus de cinq mille pièces de monnaie, la plupart en bronze ou en laiton, quelques-unes d'argent et d'or. Ces dernières, au nombre de quatre, étaient aux effigies de Néron, Adrien, Faustine la Jeune et Honorius. Une vingtaine des pièces d'argent remontaient à l'époque gallo-romaine ; les autres étaient des monnaies consulaires ou impériales, pour la plupart des premiers siècles de l'empire ; quelques-unes descendaient jusqu'au bas-empire. Les monnaies de bronze, de moyen et de petit module, dataient également d'époques fort différentes ; mais trois types d'Auguste y prédominaient. Beaucoup d'entre elles avaient été coupées en deux morceaux, sans doute afin qu'on ne retirât pas, pour s'en ser-

vir, ces offrandes faites aux sources salutaires. La fouille a rencontré aussi des ex-voto, tels que la statuette en bronze d'un homme blessé à la jambe.

Certaines monnaies avaient été tellement corrodées par l'action de l'eau thermale que la figure en était indiscernable. D'autres, plus complètement atteintes encore, étaient percées et déchiquetées. Beaucoup enfin avaient été complètement dissoutes; mais elles avaient engendré, aux dépens de leur bronze, des combinaisons nouvelles et solidement agglutinées. C'étaient des espèces minérales identiques à celles de la nature, par leurs formes cristallines et tout l'ensemble de leurs caractères : du cuivre sulfuré, du cuivre pyriteux, du cuivre panaché. Les cristaux les plus abondans sont des tétraèdres réguliers, comme ceux du minéral appelé cuivre gris antimonial, dont ils ont la composition, l'éclat et les autres propriétés. Pour diverses médailles, l'étain du bronze était passé à l'état d'oxyde, et formait une croûte blanche à la surface de la pièce. Un véritable départ s'était donc opéré entre les élémens de l'alliage, en raison de la différence de leurs affinités chimiques. Dans toutes ces transformations, il semble que la nature, revendiquant ses droits sur ce que l'industrie humaine avait enlevé à son domaine, se soit plu, avec l'aide de l'eau minérale, à reprendre son bien et à reconstituer exactement les minerais de cuivre et d'étain que l'exploitation du mineur lui avait ravis, et d'où les fourneaux des métallurgistes avaient laborieusement extrait les deux métaux du bronze.

De plus, des tuyaux de plomb, placés en grand nombre dans le voisinage d'une somptueuse piscine en marbre blanc, avaient eux-mêmes subi une altération non moins énergique. Ils étaient profondément rongés, perforés, et, comme conséquence de leur dissolution, il s'était formé des minéraux à base de plomb, tels que le sulfure ou galène, et le chloro-carbonate ou phosgénite.

Parmi les composés fournis par le fer, la pyrite ou bisulfure de ce métal offre un intérêt particulier, à raison de son abondance dans l'écorce terrestre. A Bourbonne, comme dans le bassin de quelques autres sources thermales, à Aix-la-Chapelle, Bourbon-Lancy, Bourbon-l'Archambault, Saint-Nectaire, la pyrite a été saisie en voie de formation actuelle dans le bassin de la source, mais seulement dans les parties profondes et soustraites à l'oxygène atmosphérique; ce qui explique pourquoi aujourd'hui l'observation de faits semblables est très rare, en comparaison des innombrables gisemens de pyrite qui existent dans les roches anciennes.

En raison des changemens que l'eau thermale fait subir aux corps inorganiques, il n'y a pas à s'étonner qu'elle agisse aussi sur les corps organisés. Des bois de pilotis servant de support à une ma-

çonnerie, tout en ayant parfaitement conservé leur texture, sont devenus durs et lourds, par suite de la matière minérale qu'ils ont absorbée et qui forme la presque totalité de leur poids. La substance originelle a presque disparu pour céder la place au carbonate de chaux, qui, par une sorte de sélection, a pénétré, comme le montre l'examen microscopique, jusque dans les moindres interstices des cellules végétales.

Le nombre des espèces cristallines auxquelles les sources minérales de Bourbonne ont donné naissance, dans un espace très restreint, n'est pas moindre de vingt-quatre. Ces combinaisons, ainsi accumulées et groupées, rappellent complètement leurs analogues des gîtes métallifères anciens. La ressemblance est frappante dans le détail comme pour l'ensemble.

On est parvenu à surprendre d'autres témoignages encore de la puissance minéralisatrice dont jouissent les sources thermales, lorsqu'elles peuvent opérer à quelque distance de la surface du sol. Dans le sous-sol qu'elles imbibent à Plombières, elles ont engendré, depuis l'époque romaine, une série d'espèces, non moins remarquables que les précédentes, bien qu'elles n'aient pas comme elles un éclat métallique pour attirer l'attention : ce sont des silicates du groupe des zéolithes, de l'opale et du quartz calcédoine.

Lorsqu'on cherche à introduire la méthode expérimentale dans la reproduction des phénomènes géologiques, on rencontre, entre autres difficultés, la brièveté de l'existence de l'homme, si courte en comparaison des immenses périodes de temps qui ont présidé à la formation de l'écorce terrestre. Heureusement, des faits tels que ceux qui viennent d'être exposés suppléent à cette impuissance et nous font assister à des expériences interdites à nos laboratoires, en nous apprenant ce que peuvent des actions très faibles, prolongées à travers les siècles. Par ces démonstrations synthétiques, poursuivies pendant vingt fois la durée de la vie humaine, la nature nous enseigne qu'elle continue à employer aujourd'hui des procédés semblables à ceux dont elle s'est servie déjà à des époques extrêmement reculées.

VI.

Voyons enfin comment les eaux souterraines s'approprient une chaleur qui en fait des sources thermales et qui les rattache, par des intermédiaires, aux phénomènes volcaniques, cependant si différens et presque opposés à première vue.

Généralement, la température des sources est à très peu près égale à la température moyenne du sol dont elles sortent. Toutefois, il en est qui sont en dehors de cet état habituel et que l'on appelle ther-

males. Ce nom ne doit pas seulement s'appliquer aux eaux manifestement chaudes ou tièdes, mais même à celles qui, d'après l'indication du thermomètre, ne diffèrent de la chaleur habituelle que par deux ou trois degrés. Donc, les sources thermales ne se séparent pas toujours avec netteté des sources ordinaires.

Les variations extrêmes de température que nous ressentons si vivement, suivant les saisons, ne pénètrent qu'avec lenteur dans le sol et s'y amortissent graduellement; elles deviennent insensibles à une très faible profondeur, qui, à Paris, est d'environ 25 mètres. Au-dessous de cette couche à température invariable, la chaleur augmente peu à peu, à mesure qu'on descend. Ce fait capital n'est pas particulier à nos régions; il a été constaté aussi bien dans les contrées voisines de l'équateur que dans les pays froids rapprochés des pôles. Des observations démonstratives ont été pour la plupart faites dans les mines, et avec des précautions destinées à écarter plusieurs causes d'erreur qui, pendant longtemps, avaient laissé du doute sur la réalité de cet accroissement. Les grands percemens de montagnes récemment exécutés, ceux du Mont-Cenis, du Saint-Gothard et de l'Arlberg, n'ont fait que confirmer la généralité du fait. Il en est de même des eaux des puits artésiens, lesquelles apportent la température des couches qui les fournissent. Le forage de Grenelle, profond de 548 mètres, donne de l'eau à 27° *h*, nombre resté absolument constant depuis son origine; l'accroissement de chaleur du sous-sol de Paris s'écarte donc peu de la moyenne générale, 1 degré par 30 mètres.

Évidemment cette chaleur interne ne peut émaner ni du soleil ni d'aucune cause extérieure à notre globe; car, s'il en était ainsi, cette chaleur ne pourrait pas augmenter à mesure qu'on pénètre plus bas. Elle paraît être le résultat et la continuation de la chaleur par laquelle notre planète a autrefois passé. En rayonnant vers les espaces célestes, dont la température est plus froide que tout ce que nous connaissons, les masses externes se sont nécessairement refroidies les premières, tandis que la chaleur se conservait intense dans les parties centrales. A raison de cet accroissement général, l'intérieur du globe présente de toutes parts, même loin des volcans actifs, des roches au contact desquelles l'eau peut s'échauffer plus ou moins.

Il reste donc à voir comment, dans certaines circonstances exceptionnelles, la structure du sol permet à l'eau, après être descendue très bas, de remonter au jour. Il y a pour cela plusieurs types de disposition.

Le plus simple consiste dans un redressement des couches. Comme on l'a vu, l'eau qui jaillit abondamment par les puits artésiens de Paris a été préalablement forcée, à partir des affleuremens

où elle pénètre, de descendre de plus en plus bas, entre des couches imperméables, jusqu'à une profondeur dont elle a nécessairement pris la température. L'existence, sous une partie du nord de la France, d'une vaste nappe thermale, ne se serait pas révélée, sans les forages qui lui ont ouvert un conduit de retour. Mais, si les strates dont il s'agit, au lieu d'être disposées sous la forme d'un vaste bassin concave, subissaient vers leur milieu un redressement les ramenant au jour, elles contraindraient leur eau thermale à revenir avec elles à la surface, comme par un véritable siphon. Or, c'est une disposition toute semblable que la nature a réalisée, dans des contrées où la stratification s'est fortement relevée, sous l'étreinte de puissantes actions mécaniques. Une telle structure se reconnaît aux sources de Barbotan et dans quelques autres du département du Gers, et, mieux encore, à celles de Baden et de Schinznach, en Argovie; cette dernière apparaît dans une vallée échancrée au milieu d'une protubérance des couches. Il en est de même pour celles qui, plus chaudes encore, s'épanchent à Aix-la-Chapelle et à Borcette, au sommet de deux plis voisins et très aigus des couches devoniennes. Dans la chaîne des Apalaches de l'état de Virginie, quarante-six groupes de sources thermales se présentent dans une situation analogue, toujours sur les axes anticlinaux de strates contournées.

La nature présente un autre mécanisme qui imite encore mieux le siphon; il est fourni par ces importantes fractures, à peu près verticales, que l'on nomme paraclases ou failles, et qui se prolongent indéfiniment dans la profondeur, c'est-à-dire au-dessous des parties qu'il nous est possible d'atteindre. D'ordinaire celles-ci servent uniquement à la descente directe des eaux qui, après s'y être engouffrées, trouvent un peu plus bas une issue par laquelle elles ressortent encore froides. Mais il arrive aussi, et c'est ce qu'il importe de faire ressortir nettement, qu'une faille offre la branche de retour à de l'eau qui est allée s'échauffer dans la profondeur. Il en est ainsi à Bourbonne-les-Bains. Dans les Alpes, suivant M. Lory, une même faille alimente les sources thermales du Monestier, de Briançon, de Brides et de Salins, près Moutiers. Celle qui coupe et termine la chaîne des Alpes, près de Vienne en Autriche, est l'émissaire de nombreuses sources; la plupart sont froides; quelques-unes chaudes, comme Baden et Vöslau, s'échelonnent sur 11 kilomètres de distance.

La branche de retour de ces siphons naturels a fréquemment été remplie et obstruée par des incrustations produites jadis par l'eau, et constitue des filons métallifères. Si l'obstruction n'est pas complète, ou que des excavations de mines viennent à la déboucher, ces filons peuvent encore servir aujourd'hui de conduite

ascendante. A Plombières, une galerie percée, il y a trente ans, dans le flanc granitique de la vallée, en vue d'aménager les eaux tièdes, coupa plusieurs filons de quartz et de fluorine, le long des parois desquels on voyait ces sources surgir avec force. Un incident absolument semblable s'est montré à Lamalou (Hérault) : il fallut arrêter l'exploitation des filons de cuivre et de plomb pour ne pas compromettre l'existence de l'établissement thermal, dont la mine était distante de quelques dizaines de mètres seulement. Dans le célèbre filon d'argent et d'or de Comstock, aux États-Unis, de véritables torrens d'eau chaude à 70 degrés apportent une chaleur si forte que chaque ouvrier doit être muni de blocs de glace pour rafraîchir son chantier; aussi, après avoir fourni, en vingt ans, pour plus de 1,600 millions de métaux, ces mines célèbres sont-elles devenues d'une exploitation très dispendieuse.

C'est surtout à proximité de volcans éteints et de roches de nature volcanique, comme les basaltes et les trachytes, que les failles produisent des jaillissemens thermaux. Tandis qu'ils font généralement défaut dans la plus grande partie du plateau granitique central de la France, ils abondent dans les localités de ce même plateau que traversent les roches volcaniques. Celles de Clermont-Ferrand (Saint-Allyre et autres), du Mont-Dore, de la Bourboule, de Chaudes-Aigues, qui atteignent 81°,5, témoignent de cette parenté.

Il n'y a pas lieu de s'étonner si le domaine des volcans actifs est lui-même riche en émanations de ce genre. Pouzzoles, Baies, les étuves de Néron, sont situées à proximité de la solfatare de Pouzzoles et des anciens cratères d'Agnano et du lac Averne. A l'île d'Ischia, comme à la Guadeloupe, d'abondantes eaux chaudes jaillissent du flanc de volcans.

Au voisinage des roches volcaniques, on voit aussi des eaux bouillantes violemment projetées en l'air par des torrens de vapeur. Leur bruit, comparable à celui d'une chaudière, a valu le nom de *steamboat* à un groupe de ce genre, situé dans l'état de Névada. De telles sources ont de grandes analogies avec d'autres où l'eau est poussée, sous forme d'une haute gerbe, par éruptions intermittentes. Ces dernières ont reçu le nom générique de geyser, du mot islandais qui veut dire jaillir. Lors des éruptions du Grand-Geyser, à la suite de bruits souterrains et d'ébranlemens du sol, l'eau s'élance verticalement jusqu'à une hauteur de 50 mètres. Au bout de dix minutes, et après quelques oscillations, tout rentre dans l'état normal. Le thermomètre, plongé à une vingtaine de mètres dans le canal vertical qui amène l'eau, accuse une température supérieure à celle de l'ébullition. A l'ouest

des États-Unis, sur les confins du Wyoming, se trouve une des régions les plus remarquables en geysers, auxquels sont associées plus de deux mille sources très chaudes qu'on pourrait croire engendrées par un vaste foyer à vapeur. Ces émanations grandioses sont d'un caractère si extraordinaire et si imposant qu'une loi les a prises sous sa sauvegarde et a fait du lieu où elles se produisent une très vaste propriété publique, sous le nom de parc national de Yellowstone.

Ainsi, chaque mode de gisement des sources thermales fait comprendre comment la chaleur interne du globe intervient pour les échauffer. Toutefois, sans pénétrer aussi bas que le ferait supposer leur degré de chaleur, comparé au taux normal d'accroissement, les eaux peuvent acquérir une température élevée, en l'empruntant à certaines roches éruptives, poussées des profondeurs vers la surface de la terre et qui conservent encore une partie de leur primitive chaleur. En général, elles remontent par l'effet d'une pression hydrostatique, comme dans les puits artésiens; quelquefois intervient la force expansive de la vapeur.

Les volcans, dont les éruptions n'évoquent à l'esprit que l'idée de feu, constituent cependant de gigantesques sources intermittentes d'une eau dont la haute température surpasse tout ce que nous connaissons.

Partout, en effet, la vapeur d'eau forme non-seulement le produit le plus abondant et le plus constant des éruptions, mais elle paraît en être même le moteur, grâce à son énorme tension. Dès le commencement de la crise, elle jaillit par d'énormes bouffées, arrachant des débris de toute sorte au conduit souterrain; cette vapeur donne bientôt naissance à une colonne verticale qui s'épanouit dans les hautes régions de l'atmosphère, sous la forme d'un pin d'Italie, suivant la comparaison de Pline. Elle est souvent noircie, surtout au commencement de l'éruption, par des déjections solides, cendres ou lapillis. La hauteur de cette colonne aqueuse peut être considérable, si elle n'est pas emportée ou dissoute par les courans aériens. On l'a estimée à 3,000 mètres, lors de l'éruption du Vésuve de 1822, et à 8,000 mètres au moins au Cotopaxi. Le 26 juin 1877, six cratères ouverts sur les flancs de l'Etna fournissaient chacun des jets de vapeur qui, d'après M. Fouqué, correspondaient à 22,000 mètres cubes d'eau par jour, et cela pendant cent jours. Des pluies torrentielles résultent fréquemment des nuages engendrés par ces exhalaisons.

Quelque invraisemblable que le fait paraisse, l'eau est incorporée dans les laves fondues et incandescentes, et, par conséquent, participe à une température qui excède 1,000 degrés. Mais, dès qu'elle

se vaporise, sa haute température tombe tout à coup et descend à celle de l'eau bouillante.

L'eau expulsée des volcans nous donne seulement une idée bien restreinte de l'importance de son domaine dans les profondeurs de la terre. Si l'on considère la possibilité qu'elle trouve de pénétrer, par capillarité et par d'autres moyens, dans des régions internes d'une très haute température, on ne peut douter que ces régions ne recèlent de l'eau surchauffée. Emprisonnée entre des parois rocheuses d'une énorme résistance, elle peut acquérir une tension que certaines expériences récentes montrent comme étonnamment puissante.

Ce n'est donc pas à des émissions ostensibles que l'eau souterraine borne son rôle ; sans se montrer, elle doit contribuer aussi à des actions mécaniques. En présence de l'immense force employée par elle lors des éruptions, quand elle pousse la lave à l'altitude de l'Etna, on peut admettre que, dans les régions où elle ne trouve pas d'issue, animée de cette énorme pression, elle soit aussi une cause efficace des tremblemens de terre, même des plus formidables (1). Ces derniers seraient des éruptions volcaniques qui ne peuvent aboutir. Les agitations se produisent tout particulièrement dans les contrées dont le sol est disloqué et qui a le plus récemment acquis son dernier relief. Cette constitution géologique, reconnue comme spécialement en rapport avec les tremblemens de terre, aurait précisément pour effet de favoriser, par de grandes cassures, l'alimentation en eau des régions profondes et chaudes. De telles conditions sont réalisées dans toutes les parties du bassin de la Méditerranée, si fréquemment et si violemment agitées depuis les temps historiques, et, tout récemment encore, dans la région dépendant de la Ligurie et du département des Alpes-Maritimes.

Les faits que les eaux souterraines viennent de nous apprendre, pour l'époque actuelle, aident à se faire une idée de ce qu'elles ont produit dans des temps très reculés, aux époques géologiques. Les minéraux, qui sont leur œuvre et dont nous parlerons prochainement, permettent de suivre, comme à la piste, le chemin qu'elles ont parcouru, il y a des milliers de siècles.

DAUBRÉE.

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril 1885.

LE

SALON DE 1887

II[1].

SCULPTURE.

Si les peintres nous désolent quelquefois, les sculpteurs nous consolent souvent. Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi chez eux, çà et là, des symptômes de désordre inquiétant et des tentatives d'innovations malheureuses, mais, en somme, le mal n'y est pas contagieux. Dans son ensemble, leur troupe, compacte et résolue, fermant l'oreille aux tentations de l'industrie et de la mode, marche, d'un pas régulier, vers un idéal de Vérité et de Beauté dont les peintres n'ont plus guère souci. Bien qu'ils soient trop accueillans et qu'ils admettent, dans leur jardin vert, plus de bonshommes mal plantés et de bustes grotesques qu'il n'en faudrait en bonne compagnie, c'est encore autour de leurs massifs fleuris que le promeneur, cherchant les beaux rêves, a le plus de chance de rencontrer une œuvre achevée et complète, une œuvre sérieusement méditée et soigneusement exécutée, qui ne l'expose pas à des désillusions trop amères après une première et fugitive surprise des yeux, et lui

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

puisse déposer dans l'imagination des impressions durables et douces dont il n'ait point à se repentir.

Cependant les sculpteurs, pas plus que les peintres, ne se sont montrés insensibles à ce grand souffle de vie qui agite le monde moderne; ils ne se sont pas plus qu'eux soustraits à ces besoins de rajeunissement qui sont la condition même de l'existence des arts. Rude et Barye étaient depuis longtemps revenus à l'observation sincère et naïve de la réalité, alors que la plupart des peintres oscillaient encore de la tradition académique à la convention romantique. La génération qui les a suivis, en remontant, pour ses études techniques, aux floraisons premières de l'art à Athènes et à Florence, n'a fait qu'accentuer encore son amour pour les manifestations les plus simples de la nature. Comment se fait-il que ce qui trouble tant les peintres ne soit pour les sculpteurs qu'une cause de progrès plus régulier? Comment se fait-il que ceux-ci apportent en général, dans l'emploi des élémens nouveaux fournis par la vie populaire, l'histoire, l'archéologie, une prudence et un goût qui leur ménagent tant de succès? A quoi faut-il attribuer ces résultats heureux? Est-ce à la simplicité salutaire de leur art qui exige une conception claire, une forme nette, une apparence durable? Est-ce aux nécessités inflexibles de leur métier qui leur impose la précision des connaissances anatomiques et la longueur de la réflexion, par suite même de la durée du travail matériel? A ces diverses causes réunies, sans doute, mais plus encore, disons-le à leur honneur, au bon sens des maîtres qui n'ont cessé de tenir la tête de notre école, puisque aussi bien nous ne sommes pas le seul pays où l'on aime et cultive la sculpture, et cependant nous sommes le seul où les sculpteurs modernes se soient si facilement et si simplement, par une évolution aussi mesurée que décisive, délivrés des formules vieillies ou étroites, sans compromettre un seul instant la force et l'avenir de leur art, comme on l'a fait ailleurs, par la recherche des effets pittoresques, l'affectation des pratiques habiles, l'abus des expressions sentimentales.

C'est par les sculpteurs que l'idée de la beauté est entrée dans l'art et qu'elle s'est répandue par le monde; c'est par les sculpteurs qu'elle y vit encore. Le jour où les ouvriers du marbre pur ne chercheraient plus à en faire sortir des formes parfaites, le jour où les Pygmalions ne verraient plus aucune différence entre la femme réelle et leur insaisissable Galathée, l'enchantement où vivent les imaginations cultivées serait bien près de tomber et l'art lui-même bien près de s'éteindre. Dieu merci, nous n'en sommes pas là; malgré bien des désertions, le nombre est grand encore chez nous des sculpteurs qui gardent l'amour de la beauté. Tous ceux qui sont nés avec la vocation réelle, tous ceux qui sont épris du rythme

des mouvemens et de l'harmonie des formes, savent bien qu'ils sont condamnés à adorer l'idéal, depuis que la Grèce a parlé ; s'ils négligent un jour son culte, par fantaisie ou par distraction, ils y doivent revenir le lendemain. Tel est le cas d'un de nos excellens artistes, M. Falguière. Sa *Rixe* entre deux ribaudes sur un Cythéron faubourien, groupe d'un mouvement hardi et d'une vie exubérante, mais d'un caractère brutalement réaliste, avait, l'année dernière, attristé et inquiété les admirateurs de son beau talent. Sa *Diane* de cette année, traduction en marbre, très amendée et très perfectionnée, d'un modèle en plâtre exposé naguère, les rassure absolument. Ce vaillant pétrisseur d'argile, ce savant tailleur de marbre, l'un des plus habiles praticiens qu'ait connus l'école française, n'a pu longtemps se résoudre à trahir ses vrais instincts. Il n'a pas voulu condamner ses yeux ni les nôtres à la contemplation définitive de formes imparfaites dont l'apparence extraordinairement réelle accentuait encore la vulgarité. Entre la *Diane* de 1883 et celle de 1887, il y a plusieurs années de méditation, et, quoique la chasseresse n'y ait point reconquis sa pureté divine, elle y a du moins retrouvé, comme femme, une grâce humaine, pleine et souple, qui justifie sa fierté. Certes, ce n'est plus l'Artémis svelte et agile des légendes helléniques, dépassant du front toutes ses nymphes, la Vierge fière et douce dont le pasteur assoupi sent trembler sur lui les tendres regards dans les rayons pâles de la lune, l'incarnation supérieure de l'activité chaste, comme Pallas-Athéné est celle de la chasteté pensive. Dans son voyage à travers les siècles, depuis que l'exil a dépeuplé l'Olympe, la déesse a dû s'accommoder à bien des climats divers, changer souvent de mine et de tenue, au gré de ses tardifs adorateurs. De même que Vénus est devenue l'allégorie banale dans laquelle chacun réalise sa conception, plus ou moins personnelle, de la beauté amoureuse, de même Diane n'est plus qu'un prétexte, pour les artistes modernes, à réaliser leur conception de la beauté pudique. Si nous en jugeons par celle de M. Falguière, la pudeur de Diane au XIXe siècle est une pudeur hautaine, très consciente, fort dédaigneuse, qui, non contente de se tenir sur ses gardes, semble plutôt disposée à l'attaque, une pudeur expérimentée et provocante. Les *Dianes* de MM. Lombard et Dampt vont d'ailleurs nous montrer une conception identique dans des actions différentes.

La *Diane* de M. Falguière, nue de la pointe des cheveux à la pointe des pieds, est une Diane chasseresse. Le pied droit posé sur une saillie de rocher ou un flocon de nuage, elle vient de décocher, de haut en bas, une flèche meurtrière, et la main droite en l'air, encore vibrante, tenant encore de la main gauche son arc détendu, elle semble suivre, d'un regard méprisant, le trait qu'elle a lâché.

Quelle victime le coup a-t-il frappée ? Est-ce une innocente chevrette ou un sanglier brutal ? N'est-ce pas plutôt quelque adorateur téméraire ? C'est ce que semble dire le rictus des lèvres épaisses ; on ne concevrait guère cette moue triomphante à propos d'un misérable quadrupède arrêté dans sa course. Quoi qu'il en soit, cette Diane hardie en son expression autant que hardie en sa pose, cette Diane plébéienne a raison de défendre son corps, car c'est un beau corps, bien proportionné, bien ajusté, agile et nerveux, en fort bon point, bien fait pour susciter des Actéons. La sculpture a rarement produit une œuvre d'une allure plus vivante, d'une plénitude plus souple, d'une facture plus savoureuse. Le marbre, sous la caresse des ciseaux les plus savans, ne s'est jamais mieux transformé en chair palpable et frémissante. Comme exécution, c'est une œuvre hors ligne et dont on se souviendra ; ce serait un chef-d'œuvre, dans le vrai sens du mot, si cette science d'exécution ne s'y marquait parfois, en quelques détails inutiles d'une réalité mesquine, avec trop de complaisance. Chaque artiste doit être doublé d'un ouvrier ; mais si habile que soit cet ouvrier, fût-il supérieur comme dans le cas actuel, sa plus grande habileté est encore celle de se faire oublier.

Les *Dianes* de M. Lombard et de M. Dampt conservent aussi cette attitude de hauteur méprisante par laquelle nos contemporains croient exprimer la chasteté virginale, tandis que, en réalité, ils ne font guère penser qu'aux impertinens dédains d'une coquette savante. Celle de M. Lombard, toute raidie sur ses jambes maigres, montre, il est vrai, dans la vivacité de son profil et la gracilité de son torse nerveux, une recherche de finesse aristocratique qui donne à son allure une élégance un peu sèche, dans la manière florentine, d'une distinction assez particulière. M. Lombard, pensionnaire de Rome, aime, étudie, comprend, on s'en aperçoit, les âpretés délicates des bronzes un peu maniérés des subtils Toscans du xve siècle ; sa figure, tout imprégnée de leur âme, gagnera beaucoup par la fonte et ne déplaira point aux *dilettanti*. Quant à la Diane de M. Dampt, grande figure de marbre non terminée, ce serait, si l'on en croit le livret, une *Diane regrettant la mort d'Actéon ;* mais, à vrai dire, il n'y paraît guère. N'ayant ajouté à la toilette sommaire dans laquelle nous l'avaient présentée MM. Falguière et Lombard que des sandales de cuir et cette demi-ceinture d'orfèvrerie, soutien provocant de la gorge, dont se pare Aphrodite pour courir le guilledou, cette solide gaillarde, fermement campée sur ses jambes, tenant son arc dans la main droite, la tête un peu penchée en arrière, les yeux à demi clos, semble poursuivre un songe vainqueur, plutôt que s'abîmer en une pensée amère de repentir et de pitié. La signification expressive n'est pas claire, et le

sculpteur en a compromis la dignité par l'adjonction d'accessoires presque ridicules, tels que le griffon moustachu, animal d'un hellénisme douteux, grognant aux pieds de sa maîtresse, et le petit amour callipyge qui pique une tête, dans une attitude incongrue, sur l'écusson de la déesse fixé à son piédestal. M. Dampt avait débuté par des œuvres d'une simplicité délicate ; il se tromperait beaucoup s'il croyait que son talent a besoin, pour être apprécié, d'avoir recours à ces appels, d'un goût fâcheux, à la curiosité des passans.

Coquettes pour coquettes, mieux valent celles qui ne se targuent pas hypocritement d'une pureté virginale, celles qui se parent résolument de leur beauté, celles qui étalent franchement, dans la fierté froide de leurs allures, l'orgueil de la victoire certaine et de la domination établie. L'*Omphale* de M. Gérôme et la *Circé* de M. Delaplanche n'ont aucune prétention à la vertu ; cependant, rêvées et réalisées par des sculpteurs graves et profondément imbus du respect exalté des anciens pour la beauté régulière et calme, elles nous apparaissent, toutes deux, dans leur nudité absolue, plus sincères et plus chastes que la plupart des Artémis contemporaines. Ce n'est pas la première fois que M. Gérôme se montre parmi les sculpteurs ; il y a déjà fait deux apparitions au moins, l'une en 1878 avec un groupe de deux *Gladiateurs* combattant, l'autre en 1882 avec un *Anacréon*. Ses *Gladiateurs*, enserrés dans des carapaces compliquées de ferrailles défensives, présentaient un enchevêtrement mouvementé de pièces d'armures qui témoignaient de la science archéologique de l'artiste autant que de son habileté plastique. L'*Anacréon*, couronné de roses, rentrait bien plus dans l'ordre des conceptions sculpturales. L'*Omphale* rompt décidément avec toutes les habitudes pittoresques ; c'est une œuvre originale et de grand goût, dans laquelle le peintre ingénieux du *Combat de coqs* et de la *Phryné devant l'Aréopage* montre un sentiment de la beauté plus fier et plus élevé qu'il ne l'a jamais fait peut-être dans ses peintures. La figure a sans doute une forte saveur archaïque. L'artiste a voulu être Grec, mais l'être à fond cette fois, moins par l'exactitude de quelques détails extérieurs que par l'ensemble même de l'œuvre et par l'esprit qui l'anime ; il y a supérieurement réussi. Sans affecter, dans son attitude calme, la raideur anguleuse des déesses éginétiques, la maîtresse d'Hercule, une Asiatique fine et nerveuse, développe une fermeté discrète de formes qui la rattache à cette race légendaire de femmes actives et viriles d'où étaient sorties les Amazones. Nue, tenant cachée d'une main derrière son dos la pomme de la victoire, s'appuyant de l'autre sur la longue massue du dompteur des monstres enveloppée dans la peau du lion néméen, satisfaite et calme, sans orgueil, presque

sans sourire, elle se repose dans la tranquillité d'un triomphe naturel et facile. A ses pieds, sous son bras gauche, dans la peau du lion, se dresse un enfant maigre aux yeux bandés, le perfide Éros qui perd les héros. C'est une évocation singulièrement nette des traditions primitives; l'empereur Hadrien, qui aimait fort, comme on sait, ces sortes d'inspirations rétrospectives, eût sans doute assuré à l'Omphale de M. Gérôme une place d'honneur dans sa villa de Tivoli, comme on la lui accorde au palais des Champs-Élysées.

L'exécution, souple et vive, mais sans mollesses et sans fadeurs, de ce beau marbre, en accentue encore le caractère résolu. Si le corps, noble et bien pris dans sa maigreur presque masculine, donne l'idée d'une vigueur agile, la tête, petite, un peu penchée, d'une expression paisiblement dominatrice, donne l'idée d'une volonté doucement implacable. Toute la coquetterie de la femme qui veut séduire s'est concentrée dans l'arrangement de cette tête. La régularité des petites tresses frisées qui descendent sur le front pour le rétrécir, le soin avec lequel les cheveux, sur la nuque, sont enfermés dans le bandeau de métal, et, sur le haut de la tête, retenus par une fine guirlande de feuilles de myrte surmontée d'une aigrette de feuilles de chêne, tout y trahit la science de la courtisane qui a préparé patiemment ses armes; sa chevelure, ainsi disposée, lui forme une façon de casque étrange qui donne à sa beauté un air très belliqueux. Les peintures des vases grecs ont pu fournir à M. Gérôme tous ces détails piquans; il en a su tirer parti, cette fois, non-seulement avec l'ingéniosité d'un érudit qui veut amuser des amateurs, mais avec l'enthousiasme poétique d'un sculpteur qui veut émouvoir des artistes. Rien de mieux fait que la statue de M. Gérôme pour montrer ce qui peut manquer encore à M. Cormon en fait d'esprit hellénique; il est vrai que M. Gérôme n'est pas un Grec d'hier et qu'il vit depuis longtemps avec les vieux Hellènes comme avec les Orientaux contemporains. Il a commencé par se divertir avec eux, mais il a, de cette façon, lentement, par un commerce assidu, appris à les bien connaître; aujourd'hui, nous en avons la preuve par l'Omphale, son rêve agrandi peut vivre sans effort dans le monde antique avec une liberté puissante qui nous promet d'autres œuvres originales.

La *Circé* de M. Delaplanche, autre beauté perverse et sans remords, ne s'inquiète pas autant de rappeler ses origines homériques. Antique par la façon superbe et naïve avec laquelle elle étale la splendeur solide et délicate de son torse nu, elle est moderne par l'expression victorieusement impertinente de son attitude cambrée, le geste insolent de son bras gauche arrondi sur sa hanche et celui de sa main droite tenant la baguette magique enguirlandée

de fleurettes; elle est Française par sa tête spirituelle et souriante, qui n'eût point été déplacée sur les épaules d'une belle marquise, dans les cercles de Versailles, sous Louis XIV ou sous Louis XV. C'est un bon exemple de ce système d'adaptation d'un mythe ancien au goût moderne par l'introduction d'un sentiment personnel, système d'usage constant chez les artistes depuis la renaissance. Rien de plus légitime que ces transformations lorsqu'il s'agit, comme dans le cas présent, de ces légendes simples et claires qui symbolisent, sous une forme vivante et palpable, d'éternelles erreurs de la fragile humanité. La figure allégorique qui les exprime peut, sans inconvénient, réunir en elle des élémens de provenances diverses et de temps différens, pourvu que ces élémens, convenablement amalgamés par l'imagination créatrice de l'artiste, ne s'y montrent qu'harmonieusement transformés et fondus dans un ensemble expressif d'une signification élevée et générale. M. Delaplanche, esprit clair et net, fortement nourri des maîtres anciens, mais toujours resté très Français, apporte d'ordinaire un goût naturel et sûr dans ce genre d'adaptation. Il en est peu, parmi ses confrères, même parmi ses cadets, qui rajeunissent avec plus de bonheur et avec moins d'effort les formes traditionnelles par l'infusion d'un esprit jeune et nouveau. Il est vrai qu'il le fait si aisément, d'un air si bon enfant, comme sans y prendre garde, qu'on remarque moins chez lui ce genre d'habileté que chez tel autre qui crie plus fort en obtenant moins, mais qui fait, plus que lui, bon marché du rythme sculptural et de la perfection plastique.

Non loin de sa Circé, M. Delaplanche expose une statue colossale de Vierge destinée à l'église d'Albert; on y retrouve la même souplesse d'imagination appliquée à un tout autre ordre d'idées. Cette Vierge porte le nom de *Notre-Dame de Brebières;* la légende qui s'y rattache est une légende pastorale dont le sculpteur, avec sa délicate bonhomie, a tiré un excellent parti. Sans que la dignité de la mère de Jésus en souffre aucunement, sans que la grandeur calme de son attitude en soit compromise, le sculpteur a donné à son jeune visage la douceur naïve d'un visage de paysanne française, tandis que les plis savamment combinés de sa tunique, de son manteau et de son voile conservent une modeste apparence d'ajustement campagnard. De la main droite, cette madone-bergère tient une houlette; elle porte assis sur son bras gauche le bambino robuste qui joue avec un agnelet vivace. Deux couples de brebis se pressent aux pieds de la divine pastourelle, les unes se frottant à sa robe, les autres s'endormant innocemment. Une Vierge ainsi comprise produira certainement plus d'effet sur les imaginations populaires que les images froides et banales qu'on place d'ordinaire dans les églises de villages. C'est ainsi que le naturalisme bien entendu peut

transformer et renouveler les sujets les plus rebattus; n'en avons nous pas admiré un exemple éclatant, dans ces derniers temps, lorsque M. Falguière exposa son admirable *Saint Vincent de Paul*, ce chef-d'œuvre d'une majesté si simple et d'une expression si humaine?

Le mythe d'Orphée, comme le mythe de Circé, est d'une signification à la fois si claire et si étendue, se prêtant si bien à toutes les interprétations de l'imagination personnelle, que les sculpteurs, en quête d'un sujet de belle figure expressive, y auront recours bien souvent encore. Si Circé l'enchanteresse est la belle femme, irrésistible et malfaisante, qui change les héros en brutes, Orphée, le musicien, c'est le beau héros, sensible et bienfaisant, qui apprivoise les monstres, pacifie les hommes, attendrit les dieux ; il est la gloire, la gloire toujours triste de l'humanité comme elle en est la honte, la honte toujours triomphante. Le génie, dompteur de la matière, aux prises avec l'infortune, la beauté, souveraine par les sens, triomphant des âmes abaissées, ce seront là toujours des thèmes de réflexion pour le penseur et de rêve pour l'artiste. C'est dans les enfers que MM. Peinte et Verlet ont tous deux rencontré le poète. M. Peinte l'y a vu au moment où il y pénétrait, plein d'enthousiasme et de désir, venant réclamer aux dieux sombres sa chère Eurydice. Grand, vif, agile, souriant sous ses longs cheveux, de ses deux bras dressés au-dessus de sa tête faisant sonner sa grande lyre, il passe, d'une enjambée rapide, par-dessus le corps du Cerbère à triple gueule étendu sur le sol, et s'assure, en retournant la tête, que le monstre est sérieusement endormi. Cette figure, bien découpée, d'un mouvement hardi, facile et souple, bonne à voir sous toutes ses faces, lorsqu'elle sera coulée en bronze et en plein air, sera d'un excellent effet sur une promenade publique. L'*Orphée* de M. Peinte n'est pas un début, puisque M. Peinte a obtenu, en 1877, le prix du Salon; mais c'est l'œuvre d'un homme dont la virilité paraît devoir tenir les promesses données par sa jeunesse. M. Verlet doit être plus jeune. Sa figure, la *Douleur d'Orphée*, n'offre ni dans ses lignes la même aisance, ni dans ses formes la même souplesse que celle de M. Peinte. On y sent moins de liberté; cependant, l'étude du modèle y est peut-être plus soutenue et plus précise. Ici, le pauvre Orphée vient de perdre, par son intempestif élan d'amour, tout le fruit de ses peines. Il a voulu revoir trop vite sa chère ressuscitée; la douce revenante a de nouveau disparu. Il faut donc qu'il sorte de l'Adès au plus vite, qu'il en sorte seul, gémissant, désespéré; c'est alors que l'a surpris M. Verlet, nu, descendant au hasard, d'un pas précipité et pesant, sur la pente rocheuse, la tête en arrière, les yeux éteints, agitant dans l'air vide

ses mains vides d'où s'est échappée sa lyre inutile ; Cerbère, réveillé, de ses trois gueules lui aboie furieusement aux jambes. L'expression est pathétique, le mouvement juste, l'exécution consciencieuse.

Si des allégories aussi générales et aussi connues que celles de Circé et d'Orphée peuvent être aisément présentées à un public du XIXe siècle, il n'en est pas de même des légendes secondaires de la fable antique, de celles qui ne sont familières qu'aux seuls érudits. Les artistes, les sculpteurs surtout, dont les moyens d'action sont essentiellement limités, n'ont qu'un intérêt médiocre à fouiller dans le vaste champ de la littérature et de l'érudition pour en tirer des sujets inédits. Leur art, qui parle par les formes, doit parler nettement et clairement, et si l'expression intellectuelle et morale ne leur est pas, tant s'en faut, interdite, c'est à la condition que la profondeur de cette expression n'en altère pas la simplicité. La preuve en est dans l'insuccès qui suit presque toutes les tentatives faites, de temps à autre, par des sculpteurs, pour fixer, dans le marbre ou dans le bronze, l'image complexe et fugitive d'un personnage de roman ou de théâtre. Comment, en effet, saisir, dans la durée de son rôle, un moment où les particularités de l'action antérieure deviennent si indifférentes que ce personnage se puisse présenter brusquement à nous, tout seul, avec ce caractère simple et facilement intelligible qui convient à l'image plastique? L'*Hamlet dans la scène des comédiens*, par M. Zacharie Astruc, l'Hamlet sous les traits de M. Mounet-Sully, allongé sur un tapis, cachant derrière les branches d'un éventail déployé, à travers lequel il regarde, son visage tourmenté, et rampant déjà, d'un mouvement souple et long, comme un félin à l'affût, vers la justice et la vengeance, est un souvenir intéressant d'une soirée passée à la Comédie-Française. Les traits de l'artiste excellent qui jouait Hamlet sont reproduits avec une exactitude chaleureuse ; son ajustement est traité avec vivacité et souplesse ; toute la figure est fermement modelée, l'attitude en est aussi expressive que possible. Néanmoins, devant ce personnage en action, mais isolé, on éprouve quelque gêne, parce que son action suppose forcément d'autres acteurs, et que ces autres acteurs ne sont pas là. Pour bien comprendre l'Hamlet de M. Astruc, ce n'est pas tout de saisir son attitude propre et sa physionomie particulière, il faut encore refaire, par l'imagination, les personnages qu'il épie à travers son éventail ; il faut reconstituer, par un effort de mémoire, autour de la forme réalisée, toute une série de formes idéales qui ne sont pas même indiquées. La plupart des sujets empruntés trop directement à la littérature présentent les mêmes inconvéniens ; en demandant à l'esprit un effort au lieu d'offrir aux yeux un plaisir, ils détournent l'art de son rôle naturel. Une statue dont l'attitude ne s'explique

qu'à l'aide d'un commentaire, quel que soit le talent qu'on y mette, sera toujours une statue imparfaite.

Les titres étranges ou ambitieux, s'ils ne sont pas du premier coup justifiés, ne font qu'étourdir le spectateur et nuire au succès de l'œuvre elle-même. M. Osbach, par exemple, a modelé avec vigueur un homme de haute stature, qui descend rapidement une côte, en se tenant la tête, avec des gestes d'effroi. Effrayé par qui? Effrayé par quoi? Il faudrait d'abord le savoir. Il paraît que c'est un *Géant foudroyé*. Mais comme nous ne voyons ni la foudre ni le foudroyeur, nous ne comprenons pas tout de suite. Jupiter et sa foudre sont malheureusement restés dans la coulisse, comme y sont restés, dans la composition de M. Astruc, le roi, la reine et les comédiens, qui nous expliqueraient seuls l'attitude de l'Hamlet. Des figures semblables ne sont vraiment à leur place que dans un groupe où les figures s'associent dans une action commune et dans un ensemble décoratif où elles s'expliquent mutuellement. Pourquoi le vieux mendiant à longue barbe flottante de M. Legueult, qui traîne en marchant la jambe avec un mouvement de fatigue fort bien indiqué, veut-il absolument s'appeler le *Juif errant?* Parce qu'il porte une petite sacoche de cuir à sa ceinture? Mais cet accessoire est bien insuffisamment caractéristique pour évoquer en nous, avec la précision indispensable, le souvenir de la légende populaire! Quand Ahasvérus se présente seul sur les images d'Épinal, il est entouré d'une complainte explicative et porte d'ailleurs un accoutrement très reconnaissable dont M. Legueult l'a dépouillé, en bon sculpteur, ne lui laissant que sa longue barbe et ses longs cheveux. Cette estimable figure, modelée avec une souplesse facile, par méplats finement nuancés, dans le style libre et pittoresque de notre XVIIIe siècle, aurait été appréciée à notre ancienne Académie royale, mais elle ne serait pas moins bonne si elle s'appelait seulement le vieux mendiant. Pardonnons donc à tous les chercheurs de beauté féminine et masculine s'ils se contentent de reprendre, pour exprimer leurs rêves, les thèmes les plus rebattus; ces thèmes rebattus sont parfois encore ceux qui semblent les plus neufs.

Il n'est guère de sculpteur, par exemple, qui n'ait sur la conscience un Abel ou un David, une Vénus ou une Diane, car, dans le courant de sa vie, il a sûrement éprouvé, à une certaine heure, le désir d'étudier la forme humaine dans ce qu'elle a de plus délicat, la forme de l'adolescent et la forme de la femme. Les Davids pourtant n'ont pas trop donné cette année : nous ne remarquons guère que le *David vainqueur* de M. Béguine, figure d'étude bien campée et fermement modelée, à laquelle le jeune artiste joint une *Charmeuse*, jolie nymphe, rieuse et dodue, soufflant à pleines joues

dans une double flûte. Il est fâcheux que le mouvement trop prononcé du haut du corps en avant donne, de face, à cette figure, un aspect peu gracieux. Là aussi la réalité est étudiée avec plus de conscience que de sentiment. Les Abels sont plus nombreux; nous en avons deux au moins qui sont de ravissans morceaux. L'un est *Abel portant sa première offrande*, par M. Fagel, une figure naïve et fervente d'adolescent qui porte dans ses bras un petit agneau. C'est Abel ou c'est un autre, un enfant quelconque d'une époque primitive, mais un enfant robuste et sain, d'une candeur éclatante, qui apporte pieusement ses offrandes au bon Dieu. On comprend à première vue et l'on est ravi qu'une chose, si simplement composée, soit aussi exécutée avec une science très simple et très sûre. Nous préférons ce naïf Abel au monument qu'élève, un peu plus loin, *A la Comtesse de Caen la Jeunesse artistique reconnaissante*, par les mains du même M. Fagel. On sait que la comtesse de Caen, une des plus généreuses bienfaitrices de l'Institut, a constitué, pour les pensionnaires de Rome, une rente assez rondelette qui leur permet, pendant quelques années, lors de leur retour à Paris, de préparer sans impatience des chefs d'œuvre; il était naturel qu'un pensionnaire se chargeât de lui élever un monument. L'œuvre de M. Fagel, où reparaît tout son talent d'exécutant, ne nous semble pas irréprochable au point de vue de la conception. La jeunesse est représentée par une fillette absolument nue, d'un type chiffonné, une jeunesse parisienne sans doute, qui, se montrant de face, se hausse sur les pieds pour découvrir, en lui enlevant son voile, un buste de la comtesse de Caen, posé à sa droite sur un piédouche. La nudité absolue de la fille, dans cette circonstance, est-elle bien justifiée? Quelques draperies bien ajustées, quelques accessoires bien choisis lui eussent donné plus de dignité et de signification. Cette figure, telle qu'elle est, reste donc une fine étude d'après nature plutôt qu'une conception idéale. Le réalisme, dans un personnage allégorique, est toujours choquant; il l'est d'autant plus ici que la fillette déshabillée forme contraste avec le buste d'une dame âgée de physionomie respectable. Ce buste lui-même est mal posé sur le piédouche mince dont la gracilité s'exagère encore par des échancrures superposées. Moins de maniérisme et plus de simplicité eussent mieux convenu dans cette occasion.

Le second *Abel* est un Abel mort de M. Carlès; c'est, comme travail de marbre, l'un des meilleurs morceaux du Salon. Le garçonnet est étendu sur le sol, la tête pendante, les jambes allongées. Son jeune corps, souple et bien proportionné, à peine inanimé, garde encore, dans son affaissement, la grâce de la vie qui vient de le quitter. Il est rare de voir une étude anatomique traitée d'une

façon à la fois si complète et si large, avec un sens aussi soutenu du rythme sculptural et de l'agrément plastique. Dieu sait cependant si nous en avons vu, depuis plusieurs années, couchés à terre, de ces petits corps, vivans ou morts, d'adolescens maigriots et chétifs, qui offrent au ciseau du sculpteur un motif d'étude si facile, mais souvent si ennuyeux ! L'*Abel* de M. Carlès se distingue vraiment de presque tous ses aînés ; c'est un morceau de choix, et presque d'un grand style. Mais pourquoi avoir posé cette jolie figure sur une plinthe si massive, dont les bas-reliefs, vaguement esquissés comme des pochades peintes, n'ont vraiment ni la gravité ni la finesse qui conviennent à l'œuvre remarquable qu'ils accompagnent? Une autre figure du même genre, le jeune *Icare* de M. Mengin, tombé dans les flots, est aussi très bonne à regarder, même après l'*Abel* de M. Carlès. C'est une facture d'un autre genre, plus douce, plus attendrie, dans une matière plus séduisante et d'un grain plus transparent; l'accent n'en est pas aussi ferme, mais le charme en est très délicat.

MM. Hector Lemaire, Desbois, Hexamer sont aussi de bons ouvriers du marbre. Le *Matin* de M. Lemaire, jeune femme nue, assise sur un socle, en train de démêler, de ses deux mains dressées au-dessus de sa tête, les longues mèches de son épaisse chevelure, est mieux qu'une étude d'après nature; c'est une jolie figure, un peu grassouillette, dont la tête souriante, à la façon lombarde, serait plus charmante encore si les cheveux étaient massés et traités avec plus de simplicité. Il faut laisser aux praticiens d'Italie ces puériles oppositions de rugosités et de polissures, de mats et de luisans qui altèrent la splendeur solide du marbre, aussi bien que ces amollissemens fades et lascifs des carnations qui déshonorent sa tranquille pureté. Nous ne voulons pas dire que M. Hector Lemaire donne dans ces afféteries, mais c'est déjà trop que, lui et quelques autres leur témoignent certaines indulgences. M. Desbois, dans son jeune *Acis* penché sur le bord d'un ruisseau, s'est aussi arrêté juste à temps dans cette caresse de la belle matière, qui offre tant de tentations au sculpteur; un peu plus, et le corps souple et délicat de son bel adolescent allait se fondre sous le ciseau trop habile. Cette figure, travaillée à point, a bien mérité sa médaille. On regarde encore avec plaisir le *Gazouillis* de M. Hexamer, jeune fille agenouillée, couronnée de fleurs, d'une attitude naïve et d'une expression candide, qui se soulève pour entendre on ne sait quel concert idéal résonnant beaucoup moins dans l'air printanier que dans son propre cœur. L'exécution en est ferme et délicate, sans dureté comme sans afféterie. On ne saurait mieux terminer une promenade à travers les marbres qu'en s'arrêtant devant l'*Inspiration* de M. Gautherin, muse gracieuse et pensive, de la tendre lignée des muses de Lesueur,

qui, assise sur un tabouret bas, montrant son chaste sein nu, les jambes drapées, joue d'une petite harpe d'argent qu'elle appuie sur sa hanche en dressant doucement la tête pour écouter la voix de son âme. Cette jolie figure montre un côté moins connu du talent si varié de l'auteur du *Diderot*, du *Travail*, de tant de bustes exquis d'enfans. Le soin avec lequel elle est exécutée en fera une décoration charmante pour le salon américain auquel elle est destinée.

II.

Les difficultés que présente, pour le sculpteur, dont l'œuvre doit être bonne à voir de tous côtés et facilement intelligible, la pose expressive d'un seul personnage, s'accroissent en raison directe du nombre de figures qu'il juxtapose. S'il est nécessaire dans un groupe, pour la satisfaction de l'œil, que toutes les figures y soient bien liées ensemble et qu'elles y offrent l'aspect d'un tout inséparable, d'une masse coordonnée et d'un équilibre harmonieux, il n'est pas moins nécessaire que chaque figure intercalée y montre, dans sa forme, une perfection individuelle permettant, à la rigueur, de la concevoir comme détachée du faisceau commun. La mise en scène de plusieurs personnages dont les attitudes s'expliquent les unes par les autres permet d'y traiter des sujets plus compliqués, dans lesquels l'expression résultera plus aisément de la correspondance établie entre les différens gestes ; mais cette possibilité même engendre, à son tour, une quantité de difficultés nouvelles. Aussi ne doit-on pas s'étonner que les sculpteurs aient besoin de s'y reprendre à plusieurs fois pour amener de pareils ouvrages à la perfection désirable. La plupart apportent, après réflexion, des modifications souvent très sérieuses à leur modèle avant de le fixer dans sa matière définitive, bronze, pierre ou marbre. Sous ce rapport, la facilité avec laquelle le Salon accueille les modèles en plâtre leur rend un service réel, tant parce qu'elle leur laisse entre le premier travail de création et le second travail de réalisation une accalmie forcée très favorable à la méditation, que parce qu'elle soumet durant deux mois leurs ouvrages à des critiques utiles et dont ils peuvent tirer profit.

La plupart des bronzes décoratifs, destinés à la décoration de promenades publiques, qu'on voit au Salon de 1887, ont déjà paru, à l'état de plâtres, dans les expositions précédentes ; nous pouvons constater que, presque toujours, des améliorations attentives y ont été apportées, qui en font des œuvres honorables et intéressantes.

C'est ainsi que nous retrouvons avec plaisir les *Belles Vendanges* de M. Vital-Cornu, le *Premier Bain* de M. Gaston Leroux, le *Au loup* de M. Hiolin. Le premier groupe rentre dans la série de ces allégories naturalistes, empruntant à la mythologie antique quelques figures traditionnelles d'un usage courant, nymphes, faunes, satyres, etc., auxquels les sculpteurs ont encore fréquemment recours pour exprimer des idées champêtres. Les deux autres comptent parmi les tentatives heureuses faites, en ces derniers temps, pour renouveler la série usée des sujets rustiques par une introduction plus résolue de l'observation réelle et de l'élément contemporain. L'évolution qui s'opère au rez-de-chaussée correspond à celle qui s'accomplit au premier étage, car les sculpteurs, non plus que les peintres, ne sont point restés indifférens au mouvement déterminé par les paysagistes. Millet a ouvert autant d'yeux chez les manieurs de ciseau que chez les teneurs de palette; il leur a rappelé, mieux qu'aux peintres peut-être, que l'agrandissement de l'expression peut s'obtenir par la simplification intelligente des formes. Une étude attentive des œuvres délicates de la renaissance florentine et des œuvres saines de l'antiquité grecque a ensuite fait le reste; de sorte que notre école de sculpture se trouve aujourd'hui en mesure de donner une véritable puissance plastique à des figures populaires et à des sujets familiers qui semblaient autrefois offrir à peine matière à des improvisations du genre anecdotique. Ce goût de simplicité mâle, dont nous sommes redevables à Millet, nous donne actuellement, dans cet ordre de créations, une avance considérable sur les sculpteurs étrangers. Ceux-ci en sont restés presque tous, surtout les italiens, à traiter les thèmes de la vie courante, les plus éternellement poétiques et les plus humains, par le simple côté anecdotique, sentimental ou amusant; de cette façon, en les rapetissant, ils en accentuent seulement la banalité au lieu d'en dégager l'expression générale et haute. On devine ce que fussent devenus, entre les mains de ces trop spirituels ouvriers du marbre qui pervertissent le goût public à Milan et à Turin, des sujets prêtant à des minauderies ridicules ou à la niaiserie dramatique, comme les sujets choisis par MM. Gaston Leroux et Hiolin. L'un est simplement un père, descendant sur une plage, et portant vers la mer, pour l'y baigner, un petit garçon assis sur son épaule, qui se débat en poussant des cris; l'autre est un jeune berger armé d'un bâton, qui se précipite au secours d'un troupeau attaqué, luttant de vitesse avec son chien. C'est bien le cas de dire que le ton fait la chanson; le ton pris par MM. Leroux et Hiolin, ni trop haut ni trop bas, sur un mode grave et naturel, leur a permis de trouver, pour leurs figures, un rythme simple et suffisamment fort qui, sans avoir le charme antique,

s'élève pourtant fort au-dessus de la vulgarité contemporaine. En supprimant avec goût tous les détails précis qui datent une figure, détails indispensables dans une œuvre historique, mais inutiles dans une œuvre décorative, en donnant à leurs nudités de la souplesse et de la vie sans nulle affectation scolaire, ils ont fait des ouvrages estimables qui rempliront bien leur but, puisque, facilement intelligibles aux esprits les plus simples, ils satisferont en même temps les yeux exercés des gens cultivés. Ce que nous disons à propos des bronzes de MM. Leroux et Hiolin peut s'appliquer à un grand nombre d'artistes, dont plusieurs même leur sont supérieurs par la puissance d'invention ou par la force d'exécution. L'une des œuvres les mieux réussies dans cet ordre d'idées, dont nous avons ici même longuement parlé l'an dernier, le groupe de coureurs sur le point de toucher *Au but*, par M. Boucher, reparaît aussi cette année, en bronze, aux Champs-Élysées. L'auteur y a apporté, dans la combinaison des mouvemens, quelques heureuses modifications qui ont donné à ce beau trio plus de vivacité encore et plus d'aplomb; la fonte en est remarquablement réussie. C'est dorénavant, où qu'il soit placé, un de ces ouvrages qui se fixent légitimement dans l'imagination populaire.

M. Boucher vise à des succès d'un ordre plus relevé encore en abordant, dans son *Vaincre ou mourir*, ces compositions allégoriques d'inspiration patriotique et de hautes tendances morales où se complaît volontiers l'imagination de nos sculpteurs depuis que M. Antonin Mercié leur a donné, sur ce point, de si brillans et de si salutaires exemples. La conception de ce groupe colossal est vigoureuse. Une grande et forte femme, debout, bras nus, échevelée, prête à marcher, la Patrie, s'élance en avant. Du bras droit, elle soutient son fils, un homme nu, qui, les yeux fermés, tenant à la main un tronçon d'épée brisée, s'affaisse et rend l'âme; de la main gauche, elle pousse un jeune garçon, qui, d'un air résolu, saisit l'arme échappée à l'étreinte de son père mourant, tandis que, derrière elle, un robuste forgeron, accroupi dans son ombre, forge à grands coups sur l'enclume un nouveau glaive. La pensée est nette, facile à saisir sans commentaire; c'est donc une pensée sculpturale. Les quatre figures du groupe, considérées isolément, sont aussi des figures sculpturales traitées avec une remarquable force. La moins bonne, pour le moment, c'est la principale, dans laquelle M. Boucher semble à la fois s'être souvenu de la Victoire d'Halicarnasse et de la Marseillaise de Rude, ce qu'on ne songerait point à lui reprocher s'il avait retrouvé, dans le jet des draperies, le mouvement grandiose qu'on admire chez la première, et, dans l'expression du visage, la sublime ardeur qui anime et em-

porte la seconde. Malheureusement, cette géante protectrice, qui forme le centre, semble presque improvisée la tête, plate, étroite, mesquine, ouvrant la bouche, pour crier, avec une exagération vulgaire, n'a, ni dans les formes, ni dans le type, ni dans l'ajustement, ni dans l'expression, le caractère de haute dignité qui lui conviendrait. La poitrine, ni franchement drapée, ni franchement découverte, ne se développe pas avec l'ampleur nécessaire. Toute la partie inférieure du corps est empêtrée dans des paquets de draperies lourdes et fripées qu'on croirait tamponnées à la hâte dans les interstices des figures pour en boucher les vides, plutôt que combinées de façon à accentuer leurs mouvemens divers en dégageant réciproquement leurs formes. Pour faire agir cette figure dominante entre les trois autres, M. Boucher s'est évidemment trouvé en présence de difficultés considérables dont il n'a pu venir à bout du premier coup. Cette hésitation et cette gêne dans la figure principale, dont la liaison plastique avec les figures accessoires ne se manifeste que par une obstruction de masses pleines au lieu de s'éclairer par des ajourages habiles, nuisent beaucoup à l'effet général de ce groupe et disposent le public à méconnaître les qualités viriles qui le distinguent de presque tous les ouvrages environnans. Le forgeron, d'ailleurs si mal relié à l'action qu'on pourrait presque le supprimer sans compromettre l'équilibre de l'ensemble, est un morceau énergique qui ferait honneur aux chefs de notre école. Le combattant qui agonise et son fils qui vient le remplacer, pris en eux-mêmes, sont aussi des études excellentes. D'une part, on ne peut donc conseiller à M. Boucher de transporter dans le marbre cette scène héroïque sans l'avoir remaniée avec soin, afin de lui assurer plus de cohésion; d'autre part, il serait très fâcheux qu'une conception si haute et si puissante, déjà réalisée en quelques parties, fût abandonnée à l'état de projet lorsqu'il lui faut si peu de chose pour aboutir. Nous espérons retrouver dans quelques années le groupe de M. Boucher, mûri cette fois à point par des retouches réfléchies, à la place d'honneur de l'Exposition.

Autour du *Vaincre ou mourir* de M. Boucher se rangent un certain nombre d'autres groupes, achevés ou en projet, d'un style assez vigoureux, d'une exécution soignée et correcte, qui dénotent, chez leurs auteurs, les mêmes préoccupations patriotiques et morales. La noblesse de la pensée y soutient presque toujours la force de l'inspiration; plusieurs de ces ouvrages pourront tenir une place utile sur des squares ou des places publiques. *On veille* de M. Desca est un avertissement énergique et clair. Sur le sommet d'un rocher, un Gaulois chevelu, à longues moustaches, fermement campé sur

ses jambes écartées, serrant dans ses poings une courte pique, dans une attitude défensive, regarde au loin fixement devant lui, tandis qu'à ses pieds, sur sa droite, un autre Gaulois, coiffé d'une peau de bélier cornu, un genou en terre, s'appuyant d'une main sur le sol, de l'autre préparant une arme, regarde vers le même point en rampant avec prudence, comme un chasseur aux aguets. Les figures, un peu pesantes, sont robustes et expressives; le groupe, dans son ensemble, est bien équilibré; s'il y avait quelque reproche à faire à M. Desca, au point de vue de l'exécution, ce serait de l'avoir parfois poussée trop loin, au risque d'amollir certaines parties des nus par l'excès du soin avec lequel sont précisées les inflexions musculaires. L'insistance, en certaines occasions, ne vaut pas mieux que la négligence; l'exagération de l'accent anatomique nuit presque autant à une œuvre d'art que son insuffisance; la meilleure statue sera toujours celle où l'habileté du praticien ne se découvre qu'à la réflexion, lorsqu'on a éprouvé d'abord toute la force première de l'émotion esthétique.

La *Défense du foyer* par M. Boisseau se rapproche beaucoup, par toutes ses tendances, du groupe *On veille* de M. Desca. Ici, le Gaulois, debout encore, a pourtant essuyé une première défaite; il ne tient plus à la main qu'un débris de glaive et s'apprête à défendre sa jeune femme assise à son côté; celle-ci, tenant sur ses genoux un enfant en larmes, se presse contre lui, en regardant en face d'un air épouvanté. La disposition du groupe, plus étroitement massé, est claire et sculpturale; dans la recherche générale des formes, notamment dans l'expression de la femme et de l'enfant, on sent une intelligence poétique et élevée. On s'étonne seulement que, dans un marbre de cette dimension, dans un ouvrage de cette portée, un sculpteur exercé, comme l'est M. Boisseau, n'ait pas, au dernier moment, simplifié quelques complications inutiles dans l'ajustement primitif de son héros et quelques indications de détails mesquins, par exemple une déchirure dans la draperie de la femme. Il faut laisser ces puérilités, qui n'amusent qu'un public grossier, à des réalistes aux abois. Le même sujet, placé dans une époque plus reculée, aux confins de l'âge de pierre, par M. Cordonnier, nous semble gâté par cette même surcharge d'armement préhistorique, d'autant plus déplacée que le héros y est d'une maigreur extrême. Dans cette scène de *Protection*, c'est à qui sera le plus efflanqué, du mari, du vieux père, de l'enfant, de la femme, bien que celle-ci ait des membres inférieurs d'une force et d'une dimension inquiétantes pour le cas où elle viendrait à se redresser. Pour le moment, elle s'affaisse, toute repliée sur son enfant, épouvantée, demi-morte, entre les jambes de son protecteur, tandis que

le vieux père, assis à terre, agonise à son côté. Il nous est difficile de nous imaginer les habitans du monde primitif autrement que comme des êtres puissans et robustes, possédant au moins, à défaut d'armes perfectionnées, la force physique qui leur permettait de lutter contre les bêtes et contre les élémens. Les troglodytes de M. Cordonnier semblent, au contraire, décharnés et déformés comme des victimes épuisées d'une civilisation avancée ; le chef de la famille, trop chétif pour la défendre, inspire, malgré son attitude crâne, plus de compassion que de confiance. Peut-être suffit-il de cette erreur fondamentale de conception pour que le groupe de M. Cordonnier, malgré la grande habileté du travail, laisse bien des yeux indifférens.

Puisque nous sommes dans les âges préhistoriques, arrêtons-nous devant le groupe dramatique de M. Frémiet, auquel le jury a décerné la médaille d'honneur. Il n'est guère probable que la fantaisie archéologique aille jamais plus loin dans la hardiesse de ses conceptions rétrospectives. M. Frémiet, on le sait, est un des artistes les plus originaux et les plus ingénieux de notre temps. Les études scientifiques et les études historiques l'ont de bonne heure attiré à la fois. Les animaux, entre ses mains, sont devenus des personnages tantôt graves, tantôt spirituels, qui jouent leur partie dans la comédie humaine sans cesser d'être d'excellentes bêtes. Personne ne recherche avec plus de respect que lui, sous les débris des âges, les costumes bizarres et les armes curieuses; personne non plus ne retrouve mieux, sous ces vieilles ferrailles, l'âme héroïque et douce de ceux qui les portaient: le *Louis d'Orléans* du château de Pierrefonds et la *Jeanne-d'Arc* de la place des Pyramides comptent parmi les œuvres supérieures, à la fois savantes et inspirées, qui honorent le plus notre pays. Ses confrères avaient donc toute raison d'attendre impatiemment une occasion de lui donner un témoignage d'estime et d'admiration depuis longtemps mérité. Peut-être est-il permis de regretter que cette occasion, qui s'est déjà présentée et qui se représentera encore, ait été justement saisie alors que le talent de M. Frémiet se montrait sous sa forme non pas la plus haute, mais la plus étrange, en sorte que l'évocateur poétique et délicat de nos plus nobles figures nationales se trouve spécialement désigné à l'admiration de ses compatriotes comme le sculpteur épique des gorilles!

Quoi qu'il en soit, puisque *Gorille* il y a (*Troglodytes gorilla* du Gabon, s'il vous plaît!), nous constatons sans peine que ce quadrumane, fort avancé dans ses aspirations darwinistes, a manifesté un esprit de sélection remarquable en choisissant, pour l'emporter sous son bras, une si belle femme, si mûre à point, si bien proportionnée, si dodue, en si bon état, sauf quelques iné-

vitables callosités de ses extrémités mal soignées, qu'on croirait presque une Européenne égarée au Gabon, n'était la simplicité barbare de ses colliers et de ses ceintures de coquillages. Ce ravisseur novice a la galanterie brutale; la caresse de ses horribles mâchoires a fortement entamé la gorge blanche de sa victime, qu'il écrase contre son torse velu. Celle-ci ne se débat plus sous cette effroyable étreinte, et, morte ou à demi morte, laisse pendre sa tête et ses jambes inertes. Quant au monstre hideux, la gueule en avant, il marche à grands pas, emportant sa proie vers sa caverne. Cette scène horrible est-elle la représentation vraisemblable d'un fait constaté par les naturalistes? Est-ce une simple fantaisie d'artiste qui s'amuse à juxtaposer, dans un duo sanglant, pour obtenir un effet de contraste et de terreur, la laideur brutale de l'animal et la beauté meurtrie de la femme? Dans les deux cas, les dimensions modestes d'une terre cuite ou d'un bronze n'eussent-elles pas suffi à un jeu d'esprit? Plus le talent de M. Frémiet s'y montre énergique, souple, sûr de lui-même, plus il nous peine, nous l'avouons, de le voir se déployer en une pareille conception. La valeur de l'œuvre est incontestable, la mise en scène est faite avec autant de goût que le comporte un sujet pareil, l'exécution est sobre, ferme, puissante; néanmoins, sur quelle promenade peut-on placer cette sauvage idylle où elle ne soit un épouvantail pour les imaginations? Au Jardin des Plantes peut-être, mais, à moins d'être en un endroit clos, elle y serait encore, on peut le croire, d'un déplorable exemple pour les chimpanzés et ferait tourner plus d'une fois le lait des nourrices.

De plus douces églogues inspirent d'ordinaire les jeunes sculpteurs. MM. Carlier, Albert Lefeuvre, Barrau, Alfred Lenoir, Hector Lemaire, Sul-Abadie, Cadoux, moins savans et moins hardis, célèbrent tout bonnement les joies de la famille, de la jeunesse et de l'enfance. La *Famille* de M. Carlier est un groupe important qui assemble quatre personnages, un père, une mère, un enfant, un chien. La jeune mère, assise sur une pierre, forme le centre; c'est son affection qui rapproche et réunit les trois autres créatures. Berçant de la main droite son enfant endormi sur ses genoux, elle penche, d'un air câlin, sa tête sur l'épaule de son mari, qui, agenouillé sur une gerbe de blé, la serre contre son cœur en approchant ses lèvres de son front. En même temps, elle laisse traîner sa main gauche sur le dos du bon chien accroupi près d'elle; celui-ci, prenant part à la fête, avance familièrement son museau pour regarder l'enfant. La conception est simple et ingénieuse à la fois, et M. Carlier s'est efforcé consciencieusement d'en dégager toute la poésie. Les attitudes sont heureusement choisies, les anatomies

soigneusement étudiées. Il y a même, dans ce travail attentif et correct, de telles traces de labeur que l'aspect s'en trouve un peu contraint et refroidi. Avant d'attaquer le marbre, M. Carlier ferait donc bien de donner plus d'aisance à ses figures et une expression plus vive à ses visages. L'*Age d'or* de M. Albert Lefeuvre, où l'on voit un jeune garçon, un peu lourd, faire un effort excessif pour atteindre un fruit que désire une jeune fille, de mine fort naïve, assise à ses pieds, et l'*Idylle* de M. Barrau, où une jeune nymphe, nonchalante et cruelle, s'amuse à livrer aux coups d'un gamin sans pitié un pauvre petit faune retenu par une ceinture, pourront devenir d'intéressans morceaux, pourvu que leurs auteurs les revoient avec soin. Pour le moment, ce ne sont que des ébauches trop sommaires pour qu'on puisse les juger définitivement et même y reconnaître toujours le talent accoutumé de leurs auteurs. *Une mère* distribuant du pain à ses enfans continue à nous paraître un sujet trop peu héroïque pour mériter les honneurs d'une exécution de grandeur naturelle. Le conseil municipal de Paris en a jugé autrement, et M. Alfred Lenoir l'a servi en relevant, autant que possible, l'insignifiance de la scène par la sobriété mâle de l'exécution; néanmoins, malgré tout le talent dépensé, l'œuvre reste ordinaire. Le *Rêve d'amour* de M. Hector Lemaire n'est encore qu'à l'état de projet; c'est une jeune femme assise qui se retourne, en se penchant, pour caresser un petit amour qui fait des façons. La composition est inspirée de la *Fortune et de l'Enfant* de Paul Baudry pour l'attitude des figures, sinon pour leur expression; dans ce travail de transposition, M. Lemaire a ajouté quelques notes délicates sur lesquelles il devra insister pour donner à l'exécution définitive plus de saveur et plus d'originalité. L'*Idylle* de M. Sul-Abadie est, au contraire, déjà traduite en marbre avec beaucoup de soin. Il s'agit simplement de deux enfans, un garçonnet et une fillette, tous deux nus comme vers, ainsi qu'il sied à des enfans idylliques, qui se sont arrêtés dans un champ. La fillette s'est assise sur une grosse pierre; le garçonnet s'est assis dans l'herbe, tout près d'elle, et, s'accoudant sur les genoux de sa petite compagne, la contemple doucement; celle-ci, souriante et naïve, entr'ouvre d'une main les cheveux bouclés de son petit ami pour y placer de l'autre une jolie fleurette. La candeur de ces deux adolescens est tout à fait charmante; c'est un succès populaire et bien mérité. C'est encore une aimable pastorale du même genre que la scène d'enfans imaginée par M. Cadoux. Ici, le jeune garçon s'est assis à califourchon sur la bouche d'une fontaine et tient une petite tasse pleine d'eau que la fillette, un genou en terre, semble le supplier de porter à ses lèvres; le gamin s'amuse à la faire attendre. La disposition est ingénieuse,

mais les qualités d'exécution sont moins fines et moins personnelles que chez M. Sul-Abadie.

Le Salon de 1887 nous offre, relativement aux Salons précédens, un assez petit nombre de travaux de sculpture monumentale ou décorative; quelques-uns d'entre eux sont fort intéressans. Les trois morceaux de M. Injalbert, pour la préfecture de l'Hérault, nous reportent aux chefs-d'œuvre les plus hardis de la sculpture mouvementée et pittoresque des décorateurs architecturaux du XVIIe siècle, dont Pierre Puget est demeuré le maître incomparable. M. Injalbert, sculpteur méridional, travaillant pour un édifice méridional, ne pouvait s'inspirer d'une tradition mieux appropriée. Sa pièce centrale, en ronde-bosse, représente l'*Hérault* assis, parmi des herbes aquatiques et des ceps de vignes, un aviron à la main, accoudé sur son urne penchante dans l'attitude familière aux fleuves de vieille race. Ce fleuve du Midi, d'humeur inégale et violente, comme tous les torrens, ses voisins, que l'été consume et que l'automne gonfle dans leurs lits brûlans et pierreux, semble aussi agité que vénérable. Sa longue barbe en désordre, ses cheveux flottans, ses draperies envolées, les contractions vives de ses membres robustes et noueux lui donnent un aspect énergique et vivant. Ce serait presque un géant redoutable, si l'on ne sentait, dans sa bonhomie souriante, sous cet appareil formidable, un fonds de sérénité naturel aux dieux bruyans mais pacifiques des pays aimés du soleil. Son compagnon, *l'Orbe*, qui siège, à sa droite, en haut-relief, est, de même, un majestueux vieillard, chevelu et barbu, très fier, comme son chef, de porter à la main un aviron de luxe sculpté et chantourné; il s'agite dans un beau paysage, au-dessous d'une montagne couverte de fabriques imposantes. A sa droite, dans un autre compartiment en hauteur comme le second, apparaît une figure plus paisible, la *Source du Lez*, sous la forme d'une belle nymphe, saine et robuste, comme ses sœurs antiques de la province romaine; elle manie aussi un bel aviron et rêve, d'un rêve plus tendre, au pied de hautes collines où un lion, conduit par l'amour, s'achemine vers un temple antique. Ainsi que les deux vieillards, cette jeune femme, très belle et très vivante, se place, avec une aisance parfaite, dans son milieu décoratif. L'anatomie en mouvement de ces corps robustes ne s'y fait sentir que par la souplesse de leurs membres. L'étude du modèle ne s'y trahit pas par ces déplaisantes et froides sécheresses, si fréquentes dans la plupart des œuvres contemporaines. Le sujet a donc été convenablement préparé par le travail d'imagination avant d'être achevé par le travail d'exécution. M. Injalbert avait déjà prouvé, par son *Christ en croix* et son *Atlas portant le monde*, la solidité de sa science, la

vigueur de sa main, la hardiesse de ses visées. Ses sculptures pour Montpellier le classent au meilleur rang parmi les artistes capables de concevoir grandement une décoration architecturale et de l'exécuter librement.

On a remarqué aussi un sentiment très prononcé de la dignité indispensable à la sculpture monumentale, en même temps qu'une recherche heureuse d'une expression précise et locale, dans la grande figure en bronze d'un débutant, M. Sicard, *la Touraine couronnant ses enfans*. Cette Touraine, d'un âge mûr et d'une physionomie pensive, comme une noble châtelaine qui a vu, dans ses jardins en fleurs, vivre et mourir tant de grandeurs et de grâces oubliées, rappelle à la fois les joies de la renaissance, par la richesse libre de son ajustement, et, par la simplicité négligée de sa chevelure en longs bandeaux, les mélancolies nobles du romantisme. C'est à la fois la Touraine de Charles VIII et de Balzac. Dans son visage rêveur et fatigué, on pourrait surprendre des traits qui conviennent à Anne de Bretagne et à Mme de Mortsauf. Il y a là une distinction de sentiment qui contraste heureusement avec la banalité ordinaire de ces figures allégoriques de villes et de provinces, dans lesquelles on retrouve presque toujours de vieilles déesses, à peine déguisées, depuis longtemps démodées même dans les ateliers de l'École. La Touraine de M. Sicard est, au contraire, une figure bien française ; l'intelligence de sa physionomie est encore accentuée par l'aisance affable de son attitude, et, lorsqu'elle élève la couronne de chêne au-dessus des fronts des trois illustres savans, ses fils, Bretonneau, Velpeau, Trousseau, c'est bien leur mère tourangelle qui les remercie et non pas une matrone quelconque, désignée par un jury parisien à la suite d'un concours. M. Injalbert est de l'Hérault, M. Sicard est de Tours ; c'est sans doute à leur amour du sol natal que nous devons cet accent particulier, cette saveur de terroir qui donnent plus de prix à leurs travaux pour Montpellier et pour Tours. Il y a là un exemple que nos villes de province et nos artistes de province feraient bien de méditer également : les unes, pour utiliser plus ardemment à leur profit le talent de leurs enfans ; les autres, pour développer plus hardiment les principes d'originalité que leur éducation première, dans un milieu moins banal, a naguère déposés en eux. La centralisation, dans les arts comme dans les lettres, nous appauvrit, nous épuise, nous exténue ; tout effort qui tend à réveiller chez les artistes provinciaux, élevés ou non à Paris, le sentiment d'une vie propre, mérite d'être encouragé comme un élément de rénovation et comme une espérance de salut.

Depuis quelques années, à cet égard, les idées d'ailleurs se sont

beaucoup modifiées. Si le mouvement de décentralisation dans les arts n'apparaît pas encore, d'une façon éclatante, aux yeux du public, il se développe néanmoins lentement, avec une continuité qui n'échappe pas aux yeux des observateurs intéressés. La plupart des statues commémoratives qui figurent au Salon actuel ont été commandées par des villes de province. Reims a commandé à M. de Saint-Marceaux, qui porte un nom célèbre dans la contrée, le motif central d'un bassin pour la cour de son hôtel de ville. M. de Saint-Marceaux a fait jaillir, au milieu de ce bassin, transformé en vase à rafraîchir, du goulot d'une bouteille dont le bouchon saute, une jeune femme souriante, la *Mousse de Champagne*. Cette fantaisie pittoresque n'est-elle pas une conception de dessinateur plutôt que de sculpteur? La suspension d'une jeune femme de grandeur naturelle, sans ailes, sans support, en l'air, au-dessus d'un goulot étroit dont elle n'a pu sortir, n'est-elle pas aussi contraire aux exigences de l'œil, en fait de vraisemblance, qu'aux lois de la statique, en fait d'équilibre? Sa nudité académique était-elle même indispensable? Puisqu'il s'agit d'une folie française, agitant ses grelots dans un climat qui n'est pas un climat grec, à la suite d'une légère ivresse qui n'est pas l'ivresse des bacchantes, n'eût-il pas mieux valu la faire plus française, en lui accordant quelques draperies dont l'agitation eût pu même, jusqu'à un certain point, expliquer son attitude volante? L'œuvre est exécutée avec le talent qu'on sait, mais M. de Saint-Marceaux nous semble avoir été parfois mieux inspiré. M. Louis-Noël, de Saint-Omer, a sculpté pour l'église Notre-Dame-des-Ardens, à Arras, un monument funéraire de Mgr *Lequette, évêque d'Arras*. C'est un ouvrage intéressant, d'un aspect grave et noble, d'une exécution correcte et vigoureuse. L'évêque, en habits sacerdotaux, est représenté à genoux, faisant ses prières. S'il n'y a rien de nouveau dans cette disposition obligatoire, l'artiste a su du moins en tirer un bon parti, grâce aux beaux mouvemens de ses draperies et à l'expression sérieuse de la tête. M. Syamour, du Jura, a fait, pour la ville de Saint-Claude, un *Voltaire* affranchissant les derniers serfs, qui, par le hasard du placement, dans la nef du palais des Champs-Élysées, a l'air de suivre, d'un air ironique et menaçant, le *Jean-Jacques Rousseau* en promenade, de M. Berthet, destiné à la ville de Paris. Ces deux figures, sans nous apprendre rien de nouveau sur les deux philosophes, les représentent convenablement l'un et l'autre, le premier, avec son air de théoricien rêveur; l'autre, dans une attitude de penseur plus pratique et plus actif.

M. Chapu avait à faire pour la cathédrale d'Orléans un travail plus considérable. Le monument qu'on y doit élever à Mgr Dupanloup réunira, comme le monument du général Lamoricière à Nantes,

par M. Paul Dubois, plusieurs figures allégoriques autour du sarcophage sur lequel doit reposer l'effigie du grand évêque. Le Salon ne nous montre que deux morceaux de ce vaste ensemble, mais ces deux morceaux sont d'une qualité supérieure. Nous avons d'abord la pièce principale, exécutée en marbre, *Feu Monseigneur Dupanloup*, étendu sur son lit funèbre, la tête appuyée sur une pile de coussins, vêtu de ses habits pontificaux, les mains jointes, mais vivant encore. Déjà saisi par le calme de la mort, qui apaise enfin la longue ardeur de son infatigable activité, le pasteur militant, prêt à paraître devant son juge, soulève vers lui ses yeux éteints sous les arcades profondes de ses épais sourcils. L'énergie vive et fière de cette tête anguleuse et puissante, d'où sortirent des accens évangéliques et patriotiques d'une éloquence si entraînante, est rendue avec une franchise vive et noble qui rappelle ces visages expressifs que les Florentins du xve siècle donnaient à leurs effigies mortuaires. Durant tout ce travail, M. Chapu a d'ailleurs pensé à ces grands artistes en qui s'unissait, comme chez l'évêque lettré, l'ardeur de la foi religieuse et l'enthousiasme pour l'antiquité classique. Le sarcophage est construit et décoré comme un des sarcophages de Santa-Croce, sur lesquels dorment les secrétaires de la seigneurie florentine; sur sa face, soutenant l'inscription, sont assis deux petits anges dont on pourrait trouver les frères dans la famille de Donatello.

C'est aussi de la renaissance que s'était inspiré M. Paul Dubois pour son tombeau de Lamoricière; mais, ici, ce souvenir est plus encore de mise. Bien que l'évêque d'Orléans eût dans l'attitude et dans le geste une décision parfois un peu rude, qui imposait le respect à ses adversaires mêmes, sa volonté, sous laquelle on sentait toujours la réflexion, n'avait rien de la volonté fanatique et inflexible d'un pontife du moyen âge, et ses explosions les plus vives s'enveloppaient toujours en de nobles formes de langage auxquelles on reconnaissait l'homme d'un monde choisi et l'artiste littéraire. La décoration ferme, délicate, élégante au milieu de laquelle M. Chapu a placé sa sincère et mâle effigie, n'eût donc pas été pour lui déplaire, d'autant moins, on peut le croire, que les figures accompagnantes semblent devoir parler hardiment de ses vertus épiscopales. La seule que M. Chapu nous montre actuellement, à l'état préparatoire, le *Courage*, se présente sous l'aspect d'un soldat cuirassé de pied en cap, dans le goût du xve siècle, qui enfonce la pointe de sa lance dans la tête d'un dragon terrassé. C'est donc un saint Michel, si l'on veut, mais un saint Michel français; sans sortir de l'époque choisie, en le modelant, M. Chapu s'est souvenu, cette fois, des miniatures de Jehan Foucquet et non plus des marbres

florentins: il a eu raison. Ce brave soldat, de tournure un peu pesante, sous son lourd harnachement, comme nos bons chevaliers à cette époque, de mine dure et rude, mais grave et loyale, pourrait être un des suivans de Jehanne la Pucelle lorsqu'elle entra dans Orléans. Sa place est donc bien dans la ville de la sainte héroïne, sous la nef où l'on célèbre tous les ans sa fête. Tandis que les visiteurs pieux retrouveront dans l'image du prélat l'ardeur de son esprit et la sérénité de son âme, tandis que les historiens et les artistes reconnaîtront dans l'arrangement élégant de son tombeau les élégances exquises et sobres de sa parole, les Orléanais, qui virent son patriotisme à l'œuvre durant l'invasion, vénéreront, dans le *Saint-Michel*, une allusion claire et touchante à cet héroïsme simple du pasteur, armé d'une croix à défaut de glaive, qui, obstiné à défendre son troupeau, arracha, par sa fière énergie, plus d'une victime aux violences du vainqueur. Il serait à désirer, pour les Parisiens, que le monument entier de M. Chapu, lorsqu'il sera achevé, pût être exposé dans son ensemble, comme le fut autrefois celui de M. Paul Dubois.

Quelques autres statues de personnages illustres du passé ou du présent, destinées à des édifices publics, montrent encore qu'un grand nombre de nos sculpteurs sont toujours prêts à s'attaquer à ces besognes difficiles en y apportant toute la gravité de conception et toute l'énergie d'exécution nécessaires. Le *Phidias* de M. Aimé Millet, debout, son ciseau à la main, entourant de son bras un modèle de la Pallas du Parthénon placé sur un socle, est une évocation puissante de la plus haute figure d'artiste que l'antiquité offre à notre vénération. On le retrouvera avec plaisir dans le jardin du Luxembourg, auquel il est destiné. La statue colossale d'*Hændel*, assis dans son fauteuil, par M. Salmson, exécutée avec ampleur, complétera bien, à l'Opéra, cette série de grands compositeurs dont faisait partie, au Salon dernier, le beau Gluck du pauvre Schœnewerk. Tout le monde a remarqué la candeur et la noblesse d'expression qui caractérisent le *Gui d'Arezzo* de M. Pech, et l'élégance aisée que M. Leofanti a donnée à son *Joachim du Bellay*. Parmi les statues contemporaines, celle du *Docteur Broca*, par M. Paul Choppin, mérite l'attention par la simplicité et la vérité de l'attitude. Parmi les projets de monumens funéraires, on distingue une figure drapée par M. Monier-Vauthier et surtout une admirable figure de *Génie pleurant*, destinée au tombeau d'un jeune peintre par M. Antonin Mercié. Dans cette figure naïve et saine d'enfant en pleurs, prêt à laisser tomber sa palette et ses pinceaux, on retrouve à la fois toute la franchise d'expression et toute la liberté d'exécution qui font de M. Mercié un si grand artiste.

L'activité des sculpteurs ne se limite pas à la production des groupes et des statues. Comme d'ordinaire, toutes les allées du jardin sont bordées par une trop longue rangée d'innombrables bustes, les uns excellens, les autres médiocres, quelques-uns grotesques, au milieu desquels on distingue d'abord celui de M. Jules Ferry par M. Guillaume, celui de Ballu par M. Barrias, ceux de M. Auguste Vacquerie et de M. Paul Avenel par M. Dalou, celui de Martinet par M. Gautherin, celui de Carpeaux par M. Saint-Vidal, celui de Beaumarchais par M. Allouard, celui de Mlle Marie Bashkirtseff par M. Longepied, etc. Beaucoup de statuaires modèlent d'excellens portraits en médaillons et rivalisent avec les médailleurs de profession, devenus depuis quelques années si habiles, grâce à l'initiative de MM. Ponscarme et Chaplain, qui n'exposent pas cette année, mais dont l'heureuse influence se fait sentir dans presque tous les ouvrages de leurs confrères. Il nous est impossible d'entrer dans l'examen de toutes ces différentes séries de productions, mais il est juste de constater qu'on y retrouve partout l'application sérieuse et générale des excellens principes auxquels s'attache avec raison notre école de sculpture, et que les défaillances rapides et les inquiétudes malsaines y sont plus rares que dans la section de peinture. Ce n'est pas la première fois, dans notre pays, que les sculpteurs, grâce à l'opiniâtreté paisible de leurs travaux silencieux, auront sauvé les traditions nationales; dans presque toutes les périodes de transition, aux XVe, XVIe et XVIIe siècles, sans parler des époques antérieures, on les voit remplir obscurément ce rôle glorieux. Ce n'est point en ce moment qu'ils y doivent renoncer.

GEORGE LAFENESTRE.

L'OCÉANIE MODERNE

I.

ILES FIJI, TONGA, PITCAIRN, NORFOLK.

I.

Quinze jours suffisent maintenant pour se rendre des côtes de la Manche aux rives du Pacifique, pour franchir à toute vapeur les onze cents lieues de mer qui séparent Le Havre de New-York et traverser l'Amérique du Nord. Il y a trente ans, il n'en était pas ainsi. Ce voyage exigeait près de six mois. Il nous en prit même davantage, cent quatre-vingt-dix-neuf jours.

Réservés aux courtes traversées, les navires à vapeur ne s'aventuraient pas alors à de grandes distances; ils n'affrontaient ni les furieux coups de vent du Rio de la Plata, ni les tempêtes de l'Océan-Antarctique. Cette navigation lointaine était l'apanage exclusif des navires à voiles, qui, haut mâtés, lourdement chargés, descendaient l'Atlantique, fuyant devant les fortes brises du nord. Péniblement, ils débouquaient de la Manche, assaillis par les coups de vent au travers du golfe de Gascogne et du cap Finistère, louvoyant pour atteindre les îles Canaries. Là enfin ils rencontraient les vents alizés, qui, dans un parcours de douze cents lieues, règnent sur une mer d'ordinaire calme et bleue, et portent au large

de l'Océan, à plus de cent lieues de distance, la poussière impalpable des déserts africains.

Aux bises froides et rudes du nord succèdent alors une brise légère et constante, une température idéale. La nuit, le ciel étincelle d'innombrables étoiles; tantôt elles scintillent avec éclat dans un azur sombre et profond, tantôt elles répandent une lumière blanche et diffuse dans un firmament d'un bleu pâle. Au souffle de l'alizé, le navire, incliné, toutes voiles dehors, fend silencieusement de son taille-mer les vagues phosphorescentes; il semble glisser sans efforts sur un lit de pierreries que sa proue fait ruisseler devant lui, laiteuses comme des perles, brillantes comme des diamans.

Le tropique du Capricorne franchi, adieu aux jours embrasés, à la brise régulière, aux constellations de l'hémisphère boréal! Vénus disparaît de l'horizon, la Grande-Ourse fuit, la Voie lactée s'évanouit. La Croix du sud se lève au loin. Les vents redeviennent variables; plus on avance, plus ils fraîchissent; de brusques rafales enflent les voiles, faisant plier les hautes mâtures sous l'effort de la bise qui les gonfle à les crever, puis les laisse retomber flasques et molles au long des mâts, qu'elles battent paresseusement; des orages subits, le grondement du tonnerre, le crépitement de la pluie, secouée par une bourrasque folle qui fouette les vagues et chasse le navire éperdu.

Au large du Rio de la Plata, les redoutables *pamperos* annoncent le voisinage du cap Horn, distant de quatre cents lieues. Ils descendent, rapides et furieux, du versant oriental des Andes, dévastant sur leur passage les pampas dénudées qui s'étendent de la Cordillère à l'Océan, refoulant devant eux de grands nuages gris déchiquetés qui s'entre-choquent dans la tourmente, s'illuminant d'éclairs livides; ils rasent la surface de la mer, balayant l'embrun des vagues, sifflant avec un bruit strident dans les vergues qui craquent, les cordages qui vibrent et les haubans raidis. Dans l'ouragan déchaîné, le vent saute du nord au sud, de l'est à l'ouest, comme affolé, se débattant, dans une lutte suprême, avec un ennemi invisible, retombant tout à coup, vaincu, avec un hurlement de fureur. Interminablement s'allongent les côtes de la Patagonie, terre rude et froide, voilée de bancs de nuages aux formes bizarres et fantastiques, colorés de toutes les teintes du prisme, offrant à l'œil un tableau mouvant et changeant, d'indescriptibles effets de mirage.

A l'est, les îles Malouines dessinent leurs flancs abrupts, leurs blanches parois de rocs durs et lisses. A l'ouest, on commence à discerner l'entassement monstrueux de la Terre de Feu, les puissantes assises du cap Horn amoncelant à cette pointe extrême du Nouveau-Monde ses masses granitiques. Ici vient mourir, dans

un dernier effort, dans un renflement suprême, la Grande-Cordillère, qui, de l'Océan-Glacial arctique au pôle antarctique, déroule, sur deux mille sept cents lieues de longueur, sa puissante ossature, ses cimes étincelantes, ses volcans gigantesques, ses arêtes dentelées.

On se sent au seuil d'un monde nouveau, à l'extrémité du globe. Au sud, plus rien que l'inconnu, et un inconnu sinistre. Tous ceux qui l'ont franchi, ce cap redouté, ont subi cette impression lugubre dont la trace se retrouve jusque dans les noms donnés à ces régions désolées et mystérieuses. A droite, la Terre de Feu; à gauche, les Shetland méridionales; puis, au-delà, loin, très loin derrière l'horizon embrumé, derrière d'inaccessibles barrières de glace, défendues elles-mêmes par des banquises énormes, un amoncellement de glaciers soudés par un froid terrible, plongés pendant des mois dans une nuit intense qu'illuminent seules les lueurs livides de l'Érèbe et de la Terreur, volcans entrevus dans ce royaume de la mort.

C'est bien la fin de notre monde, le vestibule sombre et froid d'un autre océan. A cette pointe extrême, entre ce cap sourcilleux et le pôle figé, il semble que l'Atlantique et le Pacifique se livrent un éternel combat, luttant de tout l'effort de leurs flots soulevés et de leurs vents déchaînés. Plus vaste, plus étendu, le Pacifique est aussi le plus puissant. Il défend cette porte qui donne accès chez lui; il refoule au large son rival qui s'acharne, il entasse comme d'infranchissables obstacles ses vagues monstrueuses, hautes comme des maisons à cinq étages, espacées d'une lieue, murs mouvans qui se dressent en masses liquides devant le navigateur audacieux. Du Pacifique à l'Atlantique, le passage est, sinon facile, du moins de courte durée; les vents et le courant permettent de doubler le cap en quelques jours, parfois en quelques heures; mais de l'Atlantique dans le Pacifique il n'en est plus de même, et, pour forcer ce passage redoutable, on prend ces mesures suprêmes que dicte, avec la conscience du danger, la résolution de l'affronter.

Que reste-t-il de ce navire coquet, à la mâture élancée et chargée de toile qui, il y a quelques jours à peine, courait, toutes voiles dehors, devant les grosses brises de l'Océan, refoulant devant lui les vagues couronnées d'écume, secouant gaîment, à la première embellie, tous les ris de ses huniers? Ses voiles carguées, ses mâts dépassés, ses écoutilles fermées, la barre amarrée, ce n'est plus qu'une épave sur laquelle la mer se brise, balayant le pont de ses lourdes vagues; le vent le pousse, l'orientant comme il lui plaît. Sous les coups redoublés des paquets de mer qui s'écrasent sur elle, sa membrure résonne et gémit; ses étais de chêne grincent; dans ses câbles raidis et couverts de givre, le vent fait entendre sa

plainte éternelle. Sous le coup de la tempête déchaînée, irrésistible, il s'est fait petit, désert et silencieux, mais une pensée l'anime et une volonté le guide. Que le vent faiblisse, et, sur son pont soudain animé, la vie reparaît; on largue les basses voiles, on pousse vers l'ouest; puis de nouveau le ciel s'obscurcit sous les nuages, la tempête reprend, et le terrain, lentement, péniblement conquis, est reperdu en quelques heures.

Pendant quarante-cinq jours, nous luttâmes ainsi. Pour doubler le cap, il nous fallait franchir un espace de trente lieues; cela fait, peu importait le vent, la tempête, la mer furieuse, on avait l'espace devant soi, le Pacifique immense; on remontait au nord, vers le jour, le soleil, la chaleur. Pendant six semaines, la lutte incessante, le vent nous rejetant toujours plus au sud, plus au froid, au milieu des banquises de glace, grands fantômes blancs détachés du pôle austral, errant au hasard sur ces mers solitaires. Mais lentement nous poussions dans l'ouest, jusqu'au jour où, en dépit de la tempête, nous pûmes faire route vers le nord sans risquer de nous briser contre les rochers du cap. Malgré la bise furieuse, la mer démontée, le navire largue ses basses voiles; l'ouragan les crève, on les remplace, on les double, on avance. La mâture craque et plie, la coque tremble sous l'effroyable pression des vagues et du vent, mais on est hors de l'Atlantique, on s'élève dans le Pacifique, et là-bas, au-delà du cap dépassé et des froids brouillards, on entrevoit des cieux plus clémens.

Voici donc enfin l'Océan-Pacifique dont les flots baignent les côtes d'Asie et d'Amérique, l'Océan aux îles innombrables dont les noms étaient à peine connus alors, et dont déjà les nations européennes se disputent la possession. Encore peu visitées, elles étaient, comme aujourd'hui, habitées par une race autochtone dont nous avons pu étudier de près quelques types curieux, et qui, dans l'infinie variété qui la distingue, offre à la fois les tribus les plus réfractaires à notre civilisation et les plus ardentes à se l'assimiler, les cannibales les plus féroces et les Polynésiens les plus sociables. Ce n'est pas leur histoire que nous entreprenons d'écrire ici. Nous nous bornerons à puiser dans nos souvenirs, à les rapprocher des observations de ceux qui ont connu cette même race sur d'autres points que nous n'avons pu visiter et à les montrer tels qu'ils sont. Il importe de se hâter; bientôt il sera trop tard. Le flot montant de la civilisation envahit même l'Océanie. Quand l'isthme de Panama sera percé, nos navires oublieront la route du cap Horn. Ces mers inhospitalières redeviendront solitaires, mais l'Océanie se peuplera de colons européens, et le descendant des anthropophages d'hier discutera dans un parlement de ses pairs les problèmes les plus compliqués de notre économie politique.

Déjà ce jour est venu pour quelques-uns d'entre eux. Aux îles Sandwich, un souverain indigène, David Kalakaua, gouverne, roi constitutionnel, son royaume, avec le concours d'une chambre des députés, d'une chambre des nobles et d'un ministère responsable. A mille lieues au sud des Sandwich, Tahiti, les Marquises, la Nouvelle-Calédonie, voient diminuer leur population et s'accroître la population étrangère. Bien qu'encore imparfaitement exploré dans certaines de ses parties, le continent australien est colonisé, sur les côtes tout au moins, et la civilisation envahit lentement l'intérieur. Chaque année est marquée par quelque prise de possession de l'Europe, qui pénètre enfin dans ce dédale d'îles, dans cette poussière de continent de la mer de Corail, de la mer des Célèbes, de la Malaisie, refuge des vieilles races indigènes et des derniers cannibales.

La civilisation les étreint sûrement et lentement, les convertissant sur place, les détruisant ou les déracinant du sol natal. Les navires d'engagés, comme on désigne ceux qui battent les îles de l'Océanie afin d'y recruter des travailleurs pour les plantations des Nouvelles-Hébrides, des Sandwich ou de l'Australie, en transplantent chaque année un nombre croissant. Comme les races condamnées à disparaître, à céder leur place à d'autres, elles se désagrègent et s'émiettent. Les hasards de leur vie aventureuse et précaire, des conflits inattendus avec la race blanche en poussent des épaves jusque dans les grands archipels de la Polynésie et sur les côtes de l'Amérique du Nord.

II.

Il y a vingt ans, je me trouvais en séjour chez un de nos compatriotes, M. B..., propriétaire d'un vaste rancho dans l'île de Kauaï, l'une des Sandwich. Mon hôte avait visité la Polynésie et la Malaisie. Dans le cours de ses nombreux voyages, il avait eu souvent maille à partir avec les tribus indigènes, notamment avec les anthropophages, pour lesquels il professait une rancune de bon aloi. Lors d'une rencontre fortuite avec eux à la Nouvelle-Zélande, il avait réussi, aidé de ses domestiques, à interrompre leur festin et à délivrer plusieurs prisonniers qui attendaient, avec une résignation fataliste, leur tour de cuisson. Au nombre de ces prisonniers se trouvait une jeune femme appartenant à une autre île et qui ne savait ni où ni comment retrouver les siens. Mon hôte la prit en pitié et la ramena à sa femme, engageant Mme B... à la former aux soins du ménage et à en tirer le meilleur parti possible. Wenga, c'est ainsi que s'appelait la Canaque, était intelligente, bien que fort paresseuse, comme ses semblables; elle apprit assez docilement à ba-

layer, laver et repasser; elle apprit en outre, mais non sans peine, un français baroque dont elle se montrait très fière.

Wenga était grande, bien faite; parmi les Canaques, elle passait pour une beauté; mais chaque pays a son genre de beauté. Je causais parfois avec elle, et, grâce à son français bizarre et surtout à la langue indigène qu'elle parlait couramment, nous arrivions à nous comprendre. Je la questionnais sur son pays, sur sa tribu, sur les coutumes et le mode de vie de ses compatriotes. A l'occasion, eux aussi, ils mangeaient leurs captifs quand ils pouvaient s'en procurer; et, malgré les grands gestes d'horreur dont Wenga se montrait prodigue en racontant leurs diaboliques festins, j'avais dans l'idée qu'elle n'en eût peut-être pas autant fait fi qu'elle le prétendait, et qu'un gigot humain, bien à point, ne l'eût pas effarouchée. Elle s'en défendait fort, j'en conviens.

Un jour, après l'avoir fait parler de son père, qu'elle semblait ne pas bien connaître, vu les noms divers qu'elle lui donnait et les portraits très dissemblables qu'elle en faisait; de sa mère et de ses deux frères, qui me firent l'effet d'affreux chenapans par ce qu'elle m'en dit, je lui demandai à quel âge les jeunes filles de sa tribu se mariaient.

— A partir de dix ans, me dit-elle.

— Et toi, Wenga, es-tu mariée?

A cette question fort simple, elle ne répondit pas, mais la contraction de ses sourcils, le pli de son front, la tension de ses traits indiquaient qu'elle se livrait intérieurement à des recherches très compliquées. J'attendis patiemment qu'elle eût retrouvé dans quelque casier de son cerveau un fil conducteur, mais point. Après un silence de quelques instans, ses traits se détendirent, elle souffla bruyamment, c'était sa manière de se remettre après un gros effort intellectuel, et elle me répondit ces mots, qui m'ont souvent hanté depuis :

— Moi pas savoir, massa, moi perdu mon ficelle.

— Quelle ficelle? lui dis-je.

Elle m'expliqua alors, et non sans peine, qu'il est d'usage, dans sa tribu, de noter tous les événemens un peu importans de la vie à l'aide de nœuds de formes différentes, sur une ficelle de lianes que l'on attache autour de sa taille et qui constitue à la fois l'état civil et l'unique vêtement de l'individu. « Les chefs, eux, se hâta-t-elle d'ajouter, sont plus habillés : ils portent un collier de petits coquillages autour du cou. »

Or Wenga avait, paraît-il, perdu cette bienheureuse ficelle dans la bagarre à la suite de laquelle elle avait failli être mangée. La seule chose dont elle parut bien se souvenir, c'est qu'un des nœuds

de cette ficelle constatait ce qu'elle appelait *sa sexe*. Estimant qu'elle n'avait plus besoin de cet ornement, puisqu'ils allaient la faire cuire, ses amphitryons l'en avaient dépouillée.

— Mais enfin, Wenga, tu n'as pourtant pas besoin d'une ficelle, dont je comprends que tu déplores la perte, pour te souvenir si... tu as eu un mari ou non.

Elle souffla bruyamment, perplexe, cherchant à venir en aide à sa mémoire rétive, et, comme la première fois, elle me répéta :

— Moi, pas savoir, massa ! — Puis, sur un ton plus aigu, lamentable : — Moi, perdu mon ficelle.

Impossible de la faire sortir de là ; je n'en tirai rien de plus.

J'appris depuis, par mon hôtesse, ce que je soupçonnais d'ailleurs, que l'embarras de Wenga provenait moins de l'incertitude de sa mémoire que de la confusion de ses souvenirs, et qu'elle avait, pour ne pas se rappeler un mari, les mêmes raisons que pour n'être pas bien fixée au sujet de son père : l'embarras du choix.

Avant de disparaître complètement, le cannibalisme a trouvé son historien, historien sincère et de bonne foi, qui a successivement parcouru les îles Fiji, Tanna, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Guinée, d'abord en *vagabond globe trotter*, comme il s'intitule lui-même, puis comme correspondant de journaux anglais et australiens (1). M. Julian Thomas appartient à cette catégorie d'infatigables explorateurs sortis des rangs de la presse anglaise comme Stanley, O'Donovan et tant d'autres que le démon du reportage et des découvertes, deux passions jumelles, entraîne à travers les continens vierges et les mers inexplorées.

Le cannibalisme serait-il un goût naturel auquel l'homme civilisé puisse revenir, une fois débarrassé des liens et des entraves de notre ordre social ? On serait tenté de le croire. Le révérend Thomas Williams, l'un des premiers missionnaires des Fijis, raconte comment, en 1804, vingt-sept détenus anglais, ayant réussi à s'évader du pénitentiaire de la Nouvelle-Galles du sud, gagnèrent l'île Rewa, l'une des Fijis. Grâce à leurs armes à feu, ils inspirèrent aux indigènes une terreur superstitieuse telle, que ces derniers leur obéissaient comme à des divinités et que leurs caprices, même les plus odieux, étaient immédiatement satisfaits. Livrés aux passions les plus honteuses, aux convoitises les plus abjectes, ils étonnaient par leur perversité les sauvages au milieu desquels ils vivaient, greffant sur leurs vices d'hommes blancs les vices de la barbarie, ivres de leur toute-puissance succédant à l'esclavage du pénitentiaire, assoiffés d'orgies après des privations de toute sorte. Comme les sauvages, ils en arrivèrent à se nourrir, eux aussi, de

(1) Julian Thomas, *Cannibals and Convicts*, 1 vol. in-8°. London ; Cardell et C°.

chair humaine, par bravade d'abord, puis par goût, tuant et mangeant leurs captifs, leurs esclaves, et s'enivrant d'awa. Peu d'années après, ils ne restaient plus que deux : les uns avaient succombé à leurs excès, les autres s'étaient entre-tués ou avaient péri empoisonnés par les indigènes. Quand, vingt ans plus tard, on retrouva leurs traces, un seul vivait encore, au milieu de ses douze femmes et de ses cinquante enfans.

Ce patriarche fut sourd à toutes les sollicitations que lui adressa le capitaine d'une goëlette anglaise, désireux probablement de se faire bien venir des autorités en rapatriant cet intéressant personnage, et se refusa obstinément à rentrer dans le giron de la civilisation. Il se méfiait de l'accueil qui lui serait fait, et les souvenirs qu'il avait gardés du pénitentiaire de la Nouvelle-Galles du sud n'étaient pas pour le séduire. Il signifia donc au capitaine qu'il eût à partir au plus tôt, s'il ne voulait pas se trouver exposé, lui et son équipage, à une attaque des indigènes, et le capitaine se le tint pour dit. Le dernier argument dont se servit Paddy Connor pour décider son interlocuteur à le laisser en repos fut que les Canaques appréciaient fort la chair des hommes blancs. Il en avait goûté lui-même et comprenait leurs préférences, cette chair ayant, disait-il, un goût de thon et de bananes mûres, tandis que celle des indigènes, à moins qu'ils ne fussent très jeunes, rappelait le vieux bœuf et contenait trop de tendons. On croirait entendre disserter Brillat-Savarin.

III.

C'est toujours un sujet d'étonnement quand on côtoie ces archipels si rians, si riches et si fertiles de l'Océan-Pacifique, de penser qu'on a sous les yeux les dernières citadelles de la barbarie; qu'elle s'est cantonnée là dans ces forêts verdoyantes, qu'elle y règne depuis un temps immémorial, et que, sous ce climat voluptueux et doux, où tout semble à souhait pour la vie indolente, règnent les passions les plus violentes et les appétits les plus brutaux. Les côtes sont poissonneuses, la terre se couvre de légumes et de fruits; pour vivre, l'indigène n'a qu'à recueillir sa nourriture : le sol produit sans travail et l'homme récolte sans efforts. On s'imaginerait que l'histoire de ces peuplades, ignorantes du froid, de la faim, des privations et des convoitises, n'est qu'un long poème de paresse, d'amour et de vie contemplative. Peu d'histoires, au contraire, contiennent autant de récits dramatiques, de crimes et d'excès, de vices et de misères, de tortures et de souffrances que celle de ces pays aimés du soleil et privilégiés entre tous. Il semble qu'affranchi de la nécessité de pourvoir par un labeur incessant à ses besoins multiples et quotidiens, l'homme n'applique son intel-

ligence qu'à nuire à ses semblables, à les asservir aux exigences des monstrueux caprices d'une imagination oisive et cruelle.

L'histoire des îles Fiji et de leur roi cannibale en fait foi. Situé entre le 15e et le 22e degré de latitude sud, sous les tropiques, l'archipel des Fijis comprend deux cent à deux cent cinquante îles ou îlots, dont quatre-vingts seulement sont habités. Perdues dans cet immense Océan-Pacifique, elles font, sur la carte, l'effet de points minuscules à peine visibles; mais Viti-Levu, l'une d'elles, est aussi grande que la Jamaïque, Vanua est trois fois plus étendue que l'île Maurice et dix fois plus que la Barbade; la superficie de cet archipel dépasse celle de toutes les îles anglaises des Indes occidentales, y compris la Trinité. Sur les flancs arrondis des collines, d'épaisses forêts aux nuances variées déroulent tout au long de la côte leur verdure éternelle; dans les vallées, à l'humus riche et profond, sillonné de nombreux cours d'eaux, croissent en abondance bananiers, arbres à pain, caféiers, orangers, citronniers. Çà et là, des anses sablonneuses, couvertes de cocotiers servant d'estuaires à des rivières navigables jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur, offrent des havres naturels, faciles d'accès. Par ces portes toujours ouvertes, la civilisation a fini par pénétrer dans ce royaume du cannibalisme, dont un capitaine marseillais me racontait, il y a quelques années, les mœurs étranges et les singulières coutumes.

Le hasard me l'avait fait rencontrer à Lahaina, capitale de l'île de Mauï, l'une des Sandwich. C'était, comme il s'intitulait lui-même avec une nuance d'orgueil, un *vrai chien de mer*, tanguant des épaules, au dos arrondi, aux jambes arquées, marchant, même à terre, comme balancé par un perpétuel roulis; il avait le verbe haut, la faconde méridionale, ponctuant ses récits de gesticulations fréquentes et de jeux de physionomie expressifs. Pendant de longues années, il avait commandé un navire baleinier français, puis une goëlette havaïenne, et fait un peu tous les métiers. Il connaissait son Océan-Pacifique aussi bien qu'un Parisien ses boulevards; son humeur curieuse et son amour du gain l'avaient entraîné dans une foule d'aventures dont il était sorti sans trop d'avaries. Il avait connu Thakambau et dû faire avec lui de singuliers négoces, sur lesquels il gardait d'ordinaire un silence discret. Ce jour-là, il se montrait plus expansif, mieux disposé à satisfaire ma curiosité sur ce roi des cannibales, dont la conversion faisait alors grand bruit.

Lui n'y croyait guère, à cette conversion; il est vrai qu'il était sceptique par nature.

« Thakambau est un malin, disait-il, je le connais de longue date. S'il renonce à l'anthropophagie, c'est qu'il a perdu ses dents ou que sa digestion se fait mal. S'il renvoie ses femmes, c'est qu'il n'en a plus que faire. En un mot, comme en cent, il passe à d'autres exer-

cices, faute de pouvoir continuer les anciens, et parce qu'il y trouve des avantages; mais on ne me persuadera jamais que ce gaillard-là va au prêche pour son plaisir et préfère un plat d'ignames à un baby gras. Il avait à peine dix ans lorsqu'il assomma à coups de bâton un jeune captif que son père, le vieux Tanoa, lui avait donné, et le fit cuire pour s'en régaler avec ses amis. Quand Tanoa, menacé par l'insurrection de ses chefs, dut quitter Bau, Thakambau, qui s'appelait alors Séru, n'avait encore que quinze ans. Il ne s'occupait que de chasse, de pêche et de femmes; aussi les chefs, satisfaits de l'expulsion du père, ne firent-ils guère attention à lui. On le laissa tranquille, pensant n'avoir rien à en redouter. C'est alors que je le vis pour la première fois. Il faut vous dire que l'hiver les froids nous chassent des régions nord, les baleines se font rares. Je descendais alors au sud, et, pour passer le temps et augmenter mes petits profits, je naviguais d'une île à l'autre, achetant aux sauvages des écailles de tortue, de l'ambre, des tripangs, du bois de sandal et autres produits variés que je revendais en Australie à bon compte, et que je leur payais en verroteries, en foulards, en cotonnades, dont j'emportais à mon bord une petite pacotille particulière. Je me souviens encore d'un assortiment de foulards imprimés représentant le Champ-d'Asile, qui eut un succès fou. Les indigènes s'appliquaient cela sur l'estomac, les femmes sur les épaules aux jours de fête, et ils étaient heureux.

« Séru en achetait comme les autres, mais il préférait les armes, les couteaux, le fer, et, quand il venait à mon bord, il se montrait curieux de tout ce qu'il voyait et s'en faisait expliquer l'usage. Ma petite pharmacie paraissait l'intéresser tout particulièrement. Il examinait longuement les flacons. Un jour qu'il en maniait un contenant un poison énergique, je lui fis comprendre qu'il eût à s'abstenir, et qu'un grain du contenu suffisait à tuer un homme. Il comprit si bien qu'après son départ je constatai que le flacon avait disparu, et qu'à mon voyage suivant j'appris, sans trop d'étonnement, que les deux principaux chefs révoltés étaient morts subitement, à la suite d'un repas auquel les avait invités Séru. Quand je le revis, je lui donnai à entendre que je le soupçonnais fort de m'avoir dérobé mon flacon et d'en avoir fait goûter à ses hôtes ; il sourit silencieusement, et le lendemain matin revint dans sa pirogue m'apportant de superbes écailles dont il me fit cadeau. Il m'invita aussi à aller manger chez lui, mais je m'excusai. Il m'expliqua alors qu'il était très malheureux de ne plus voir son père, le vieux Tanoa, réfugié dans une autre île, et qu'il me récompenserait largement si je consentais à l'aller chercher et à le ramener à Bau, à l'insu des indigènes.

« Je m'étonnai bien un peu de cette soudaine affection filiale pour ce vieux Tanoa, le plus abominable sacripan que j'eusse jamais vu,

et je lui remontrai que Tanoa avait toutes chances d'être *kiki*, c'est-à-dire mis à mort et mangé, s'il débarquait à Bau ; mais il sourit d'un air significatif, et, pour me convaincre que je me trompais, il doubla la quantité d'écailles qu'il m'avait d'abord offerte. Il devait avoir raison ; après tout, cela ne me regardait pas : j'avais fait mon devoir en lui exposant mes scrupules, et, s'il arrivait malheur à Tanoa, c'était son affaire. Je fis donc ce qu'il me demandait. Huit jours après, je revenais avec le vieux Tanoa, solidement arrimé dans l'entrepont, et ne le lâchai qu'à la nuit, après avoir reçu les écailles promises ; puis j'attendis tranquillement à mon bord ce qui allait se passer. Le lendemain, je remarquai sur la plage une grande agitation ; les indigènes allaient, venaient, couraient en armes à la lisière de la forêt. On eût dit une fourmilière en rumeur. Le soir seulement, j'appris par Séru qu'une insurrection avait éclaté, que les rebelles étaient vaincus, Tanoa remis en possession du pouvoir, et que lui, Séru, qui avait mené toute l'affaire, avait reçu le nom de Thakambau, qui signifiait malheur à Bau ; en outre, il était reconnu comme héritier de Tanoa. Inutile d'ajouter que ce dernier vécut peu, et que Thakambau entra promptement en possession de son héritage.

« C'était un client à ménager, et je le ménageai, d'autant que ses manières d'agir vis-à-vis des gens dont il estimait avoir à se plaindre laissaient fort à désirer. Je ne vous en citerai qu'un exemple. Ayant appris qu'un petit chef indigène s'était permis de le blâmer, parce qu'après lui avoir enlevé une de ses femmes il l'avait tuée et mangée, Thakambau lui fit couper la langue qu'il avala toute crue en disant : « Cette langue ne critiquera plus son maître. » L'homme fut ensuite mis à mort et servit de festin à Thakambau et à ses amis.

« Je n'ai jamais su, ajouta-t-il, combien Thakambau avait de femmes ; il ne le savait pas exactement lui-même. Tour à tour il les comblait de présens et les rouait de coups. C'était la coutume de son pays ; il s'y conformait scrupuleusement. Ce que je puis dire, c'est que nous avons fait beaucoup d'affaires ensemble et qu'il payait ponctuellement. Une seule fois, nous eûmes des difficultés ; j'étais à terre, dans sa hutte, à sa discrétion. Il me rappela qu'il appréciait fort la chair des blancs, et je n'insistai pas. Depuis, je n'ai jamais traité aucune affaire avec lui qu'à mon bord, et tout a bien marché. »

En 1854, Thakambau fit profession publique de christianisme et abjura le cannibalisme. Il tint bon toutefois pour la polygamie, et ce ne fut que trois ans plus tard qu'il y renonça et reçut le baptême. En changeant de vie il voulut, une fois encore, changer de nom et adopta celui d'Ebénezer, donnant à sa femme favorite, la seule qu'il conservât, celui de Lydia. Peu après, l'influence des étrangers séduits par sa conversion le faisait reconnaître par l'Angleterre roi des îles Fijis, et le vieux païen cannibale octroyait à ses sujets une

constitution des plus libérales, dont ces derniers se gardèrent bien, et pour cause, de réclamer les bénéfices. En septembre 1874, il abdiquait et cédait officiellement son royaume à l'Angleterre. Cet acte d'abnégation, motivé par les sérieuses appréhensions que lui inspirait Maafu, roi de Tonga, qui menaçait de le détrôner, fut récompensé par une pension libérale que lui alloua le gouvernement anglais. Affranchi des soucis du pouvoir, Thakambau accepta l'invitation que lui adressa sir Hercules Robinson de visiter Sydney. Il s'y rendit à bord d'un bâtiment de guerre mis à sa disposition et passa un mois à Sydney, fort étonné de tout ce qu'il y vit, puis il rentra chez lui. Mais la civilisation devait lui être fatale; il revint d'Australie avec la rougeole et mourut peu après, non sans avoir communiqué son mal à son entourage. L'épidémie importée par lui sévit avec violence dans tout l'archipel et coûta la vie à plus de quarante mille Fijiens. Les survivans estimèrent que Thakambau se donnait là de belles funérailles, et que, s'il s'était contenté de rester roi des cannibales, on n'eût, après tout, égorgé que dix-huit femmes pour l'escorter dans l'autre monde.

Ce Maafu, roi de Tonga, l'ennemi intime de Thakambau, est un autre type curieux de la race qui peuple ces archipels. Maafu, lui, se tenait pour un homme civilisé; il se croyait protestant, de la secte wesleyenne, ce qui ne l'empêchait pas de passer la plus grande partie de sa vie, étendu sur des nattes, à contempler les évolutions de ses danseuses. Il en entretenait tout un corps de ballet. En outre, il avait toujours à ses côtés, par suite d'une manie assez bizarre, plusieurs femmes à la chevelure épaisse et crépue. Sa manie consistait à plonger ses mains dans leurs crinières et à leur cogner la tête contre le plancher quand quelque chose le contrariait. Un ordre était-il mal compris, tardivement exécuté, Maafu cognait comme un sourd pour hâter ses serviteurs. C'était sa sonnette d'appel, son tam-tam, son gong. Il va sans dire qu'on devait les remplacer souvent.

Maafu mesurait six pieds de hauteur; il était robuste et fort, malgré son indolence dont il ne s'arrachait que dans les grandes occasions, mais alors il déployait une énergie et une activité physique peu communes. Il n'était pas naturellement sanguinaire; il s'estimait même bon et doux, facile à vivre; cependant, quand il frappait, il frappait fort. Il laissait à son peuple une assez grande liberté, mais se montrait intraitable pour ce qui lui était dû, et n'entendait pas raillerie sur le paiement des taxes. Ce qu'il avait le mieux compris à la civilisation, c'était la perception des impôts. Reconnu par l'Angleterre comme vice-roi du groupe des îles Lau, il se rendait une fois par an à Levuka pour y toucher son traitement de 15,000 francs et pour faire son rapport au gouverneur, rapport d'un laconisme

rare, qui se résumait en deux mots que lui avait appris un mauvais plaisant de midshipman anglais : *all serene*, tout est serein. Puis il revenait à Lakemba, sa capitale, retrouver ses danseuses et ses femmes, qui respiraient un peu en son absence.

Sollicité à maintes reprises par les missionnaires anglais de donner un meilleur exemple à son peuple, de modifier quelque peu son genre de vie et d'user de son influence pour hâter la réforme religieuse, Maafu s'y refusait énergiquement, alléguant qu'il n'y avait rien à reprendre à sa manière de vivre, qui lui convenait, et qu'il n'entendait pas du tout se mêler de propagande. Une fois, cependant, il crut de son devoir et de son intérêt d'intervenir.

Dans une des îles soumises à son pouvoir, un indigène, se prétendant inspiré, allait de village en village, prêchant une religion nouvelle et se disant un ange descendu du ciel pour annoncer la fin du monde. Averti par les missionnaires, Maafu répondit qu'en ce qui concernait la fin du monde toutes les opinions étaient libres; que, quant à lui, il n'en avait pas d'arrêtée. Ils insistèrent; Maafu ne daigna pas les écouter, étouffa leurs voix en cognant sur le parquet avec les têtes de ses femmes et se remit à boire du kawa en contemplant ses danseuses. Mais, peu de jours après, il apprit que le prophète affirmait entendre des voix d'en haut, et qu'une de ces voix lui avait dit : « Prêche au peuple que la fin de toutes choses est proche ; qu'il cesse donc de planter de l'igname et du taro, ainsi que de payer la taxe à Maafu, » et que le peuple se montrait disposé à obéir. Du coup Maafu jugea qu'il était temps d'agir. La fin du monde le préoccupait peu, mais la taxe lui tenait fort à cœur. Sans plus tarder, il s'embarqua à bord de son yacht, le *Xarifa*, et vint jeter l'ancre en vue de l'île, puis il fit comparaître devant lui les principaux du village. Ils le trouvèrent sur le pont occupé à tresser une corde.

— Qu'est-ce que j'apprends, Fijiens? on me dit que vous ne plantez plus ni ignames ni taro pour l'année prochaine. On ajoute, ce que j'ai peine à croire, que vous vous refusez même à payer la taxe?

Ils lui exposèrent humblement que, puisque le monde allait finir, il était bien inutile de planter et de cultiver; que, quant à l'impôt, lui, Maafu, n'en aurait que faire là-haut; qu'un ange du Seigneur leur était apparu et les avait invités à consacrer leurs derniers jours à la prière et à la repentance.

— Amenez-moi votre ange, répondit brusquement Maafu, j'aimerais bien le voir.

On s'empressa d'obéir. L'ange vint, accompagné de sa femme, qui allaitait un baby. Maafu continuait à tresser sa corde.

— C'est toi qui invites le peuple à négliger tous ses devoirs, et le plus sacré de tous : le paiement de la taxe?

— Je suis un ange envoyé par le Seigneur pour les éclairer.
— Un ange, toi? Et qui est cette femme?
— La mienne. Elle est aussi un ange.
— Ah! Et le baby, c'est un ange, lui aussi?
— Oui.
— Tu es un ange et tu as femme et enfant?
— Oui.

Sur ce, Maafu se leva : « Comment cela se peut-il, Fijiens? N'est-il pas écrit qu'au ciel il n'y a pas de mariages et qu'on n'y donne pas en mariage? Ce que j'ai appris de ma Bible, je le sais bien. Allez, imbéciles, ajouta-t-il, en ponctuant chaque mot d'un coup de sa lanière, payez la taxe, plantez des ignames et du taro; surtout, je vous le répète, payez la taxe, ou malheur à vous! Quant à toi, femme, au large, et donne à téter à ton baby. Pour ce qui est de ton mari, tu ne le reverras pas de sept ans, et le monde durera jusque-là. Mettez à la voile.

Et Maafu emmena l'ange et le garda sept ans prisonnier à Lakemba. Les indigènes se résignèrent, voyant que le monde ne finissait pas.

Maafu mourut en 1882. On raconte qu'à son lit de mort, il étouffait ses gémissemens et calmait ses souffrances en plongeant ses mains dans la crinière de ses femmes et en leur cognant la tête sur le parquet avec plus d'énergie que jamais.

IV.

Tout ce grand océan équinoxial est semé d'archipels et d'îles. Depuis la pointe extrême de l'Asie jusqu'aux îles Basses, il semble qu'une puissante convulsion volcanique ait détaché de la terre ferme des continens entiers, comme l'Australie, des territoires considérables, comme Sumatra, les Célèbes, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande, puis tout un émiettement d'îles peu connues, visitées de loin en loin par quelques rares trafiquans. Ce n'est, du tropique du Cancer au tropique du Capricorne, qu'un fourmillement de cimes verdoyantes, une voie lactée d'îles et d'îlots séparés par des détroits sans nombre et sans noms, affectant toutes les formes mathématiques connues, tantôt s'allongeant, comme dans l'archipel de la Sonde et celui des Salomons, en longues bandes étroites, tantôt dentelées, comme aux Philippines et aux Célèbes, ou compactes et arrondies, comme aux Navigateurs et aux Fijis. D'histoire, la plupart n'en ont guère : récits de meurtres, de rapts, de guerres obscures, de pillages, de monstrueux sacrifices humains, suivis de scènes de cannibalisme et d'orgies. Puis, çà et là, des contrastes étranges, des romans singuliers et bizarres, nés de situations imprévues, nous montrant, comme dans l'île Norfolk, un rêve humanitaire réalisé

dans une prison et substituant, en peu d'années, une sorte de paradis terrestre à l'enfer du plus odieux pénitentiaire qui fût jamais.

On sait qu'avant d'être ce qu'elle est, une ville riche et prospère comptant plus de 200,000 habitans, Sydney débuta par être le grand exutoire de l'Angleterre, le lieu d'internement des *convicts*. Le nombre de ces déportés s'accrut rapidement, mais

Ainsi que la vertu le vice a ses degrés.

Parmi ces malfaiteurs, que l'Angleterre expédiait aux extrémités du monde, se trouvaient des criminels tellement endurcis et corrompus qu'aucune discipline, même la plus rigoureuse, n'avait prise sur eux. Ils tuaient pour tuer ou se faire tuer, ils assassinaient leurs gardiens et suscitaient parmi leurs compagnons de misère des révoltes terribles. Pour en avoir raison, le gouverneur Philipps fit transporter les plus dangereux à l'île Norfolk. Là, courbés sous le fouet de geôliers impitoyables, fusillés à la première menace, à peine nourris, on les employa aux travaux les plus rudes; ils durent construire leur propre prison et les casernes de la garnison. Traités comme des bêtes de somme, punis pour le moindre délit avec une rigueur implacable, ils vivaient peu de temps, mais de nouveaux envois comblaient les vides. La menace d'être envoyés au pénitentiaire de Norfolk terrorisait à Sydney les plus récalcitans : ils savaient qu'on n'en revenait jamais ; pour eux, c'était l'enfer avec toutes ses horreurs. On se racontait en frémissant qu'exaspérés par les mauvais traitemens qu'ils subissaient, à bout de forces et sans espoir, les *convicts* de Norfolk tiraient entre eux au sort à qui tuerait son compagnon de chaîne, l'assassin se poignardant ensuite auprès de sa victime.

L'Angleterre a la main lourde et cruelle. Ce régime de compression farouche et de répression sans merci ne régnait pas seulement alors dans ses pénitentiaires, mais jusque dans son armée, soumise aux châtimens corporels, et à bord de ses navires, où le capitaine, maître après Dieu, se livrait à tous les excès d'une nature brutale, surexcitée par le sentiment du pouvoir absolu. Insultés, frappés, mis aux fers, privés de nourriture, souvent pour le plus léger délit, les équipages se soulevaient parfois, affolés par la tyrannie, et peuplaient de déserteurs les îles de la Polynésie. Assurés d'être pendus s'ils étaient repris, ils préféraient une existence misérable et précaire au milieu des indigènes à la certitude du sort qui les attendait.

Ainsi raisonnèrent les marins du bâtiment de guerre *Bounty*, quand, après leur révolte, ils se virent maîtres du navire et de leur capitaine Bligh, dont les violences et les mauvais traitemens avaient épuisé leur résignation. Ils se sentirent perdus et n'eurent plus qu'une pensée : disparaître. Mais où se cacher, si ce n'était parmi

ces îles sans nombre, encore inconnues, peuplées de sauvages farouches et cannibales? Abandonnant à leur sort, en haute mer, dans une embarcation approvisionnée de vivres et d'eau, le capitaine et les officiers, qu'ils ne voulurent pas tuer, ils naviguèrent de leur mieux à travers l'Océan-Pacifique et abordèrent aux îles de la Société. Là, ils enlevèrent de force un certain nombre de femmes et s'engagèrent avec leur navire dans le dédale des îles Pomotou, au débouché desquelles ils découvrirent l'île Pitcairn, îlot inhabité, aux abords escarpés, aux côtes dénudées, à l'aspect menaçant. Ici, du moins, on ne viendrait pas les chercher. Ils se savaient aux antipodes de l'Europe, hors de toute route maritime. Ils débarquèrent avec leurs captives, enlevèrent du navire tout ce qui pouvait leur être utile; puis, pour anéantir tout indice de leur existence, résolus à ne plus rien voir ni savoir du reste du monde, à s'enlever tout moyen et toute tentation d'y reparaître, ils incendièrent leur navire et les embarcations.

Au début, les rixes, les querelles furent fréquentes; elles durèrent, dirent les survivans, aussi longtemps que dura l'eau-de-vie débarquée du navire. Ils se disputaient la possession des femmes, le partage des vivres, le droit de commander. Puis quand l'eau-de-vie fut épuisée, les vivres réduits, force fut bien de se mettre au travail, et tout changea d'aspect. Les pauvres Canaques, violemment arrachées au sol natal, se révélèrent ce qu'elles étaient: des créatures résignées et douces auxquelles ils s'attachèrent et dont l'influence se fit sentir sur ces natures rudes et violentes. La nécessité leur apprit à s'entr'aider. L'intérieur de l'île était fertile; le sol, bien cultivé, produisait en abondance. Ils défrichèrent et plantèrent; ils se construisirent des demeures et se donnèrent des lois. En peu d'années, la population s'accrut rapidement.

Longtemps on les chercha sur toutes les mers. Ordre était donné de les traiter en pirates; mais comme, malgré toutes les enquêtes, on ne retrouva nulle part la trace d'aucun d'eux non plus que du navire, on en conclut que, dirigé par des mains inexpérimentées, le *Bounty* avait dû sombrer sur quelqu'un des innombrables récifs de l'Océan et s'était perdu corps et biens. On ne pensait plus à eux, et la révolte du *Bounty* n'était plus qu'une de ces légendes qui défraient les récits du gaillard d'avant, quand on apprit, longtemps après, que l'îlot de Pitcairn, que l'on avait cru inhabité jusqu'ici, contenait une population assez nombreuse et d'apparence métisse. Elle était gouvernée, ajoutait-on, par un vieillard d'origine européenne, patriarche obéi et respecté de la communauté. On sut enfin que ce vieillard était le dernier survivant de l'équipage du *Bounty*. Le temps avait passé et on ne songea pas à l'inquiéter. Puis, quand les faits se précisèrent, quand on connut l'ordre parfait

qui régnait parmi cette population, la douceur et la pureté de ses mœurs, le respect dont les enfans y entouraient leurs parens, l'égalité complète qui existait entre tous, on s'émut en Angleterre de cette étrange série d'événemens, de ce roman océanien né d'un drame maritime, de cette idylle ébauchée par des matelots en révolte accouplés à des femmes sauvages, et réalisée par leurs descendans.

D'autre part, les mœurs s'adoucissaient en Angleterre. L'opinion publique s'était enfin prononcée contre les atroces traitemens infligés aux détenus de Norfolk; le gouvernement en avait ordonné l'évacuation, et inaugurait à la Nouvelle-Galles du sud un régime plus humain. Aussi, lorsqu'on apprit que, par suite de l'accroissement de la population à Pitcairn, la terre manquait et ne pouvait nourrir ses habitans, eut-on l'idée, en 1856, de leur offrir de coloniser Norfolk abandonné. Ils acceptèrent. Plus de deux cents d'entre eux vinrent s'y établir, le gouvernement leur faisant l'abandon gratuit du sol, de quatre-vingts constructions qui y étaient édifiées, et leur fournissant en outre des vivres, des semences et des instrumens d'agriculture.

Il y a trente ans de cela, et déjà la population a plus que triplé. Avant peu force lui sera, à elle aussi, d'essaimer ailleurs. On retrouve à l'île Norfolk les traditions de l'île Pitcairn, le même mode de vie, la même hospitalité cordiale et simple. Comme à Pitcairn, les familles sont nombreuses et unies, et leurs descendans y portent avec orgueil les noms de leurs ascendans, des matelots révoltés du *Bounty* : les Young, Christian, Adams et Quintel y abondent. La race est belle, de haute taille, bien découplée, aux yeux et cheveux noirs, au teint olivâtre. Les femmes surtout sont d'une beauté remarquable; elles ont conservé l'usage des femmes de leur race, à Tahiti comme aux Sandwich, d'orner leurs cheveux et leurs épaules de guirlandes de fleurs naturelles. Leur costume est le même : un long peignoir flottant montant jusqu'au cou. Chose singulière, les enfans, malgré des mariages fréquens entre parens assez proches, sont forts et vigoureux; rien n'indique encore une dégénérescence de la race.

Certaines particularités frappent tout d'abord l'étranger qui visite l'île Norfolk. Les maisons sont ouvertes; elles ne ferment qu'avec un simple loquet : le vol est inconnu, et nul ne songe à mettre ce qu'il possède à l'abri des convoitises. Puis une indifférence complète à ce qui se passe en dehors de l'île. Les événemens extérieurs n'intéressent en rien ces descendans d'hommes qui, résolument, se sont isolés du monde, cloîtrés dans leur îlot et détachés brusquement de la vie commune, de cette vie active et fiévreuse dont la vapeur et l'électricité transmettent à toutes les parties de l'univers les pulsations quotidiennes, qui mettent New-York et San-

Francisco, Calcutta et Hong-Kong, Saint-Pétersbourg et Bombay, à dix minutes de Paris et de Londres, qui apportent aux rives asiatiques le récit d'une séance du parlement, d'un discours ou d'un incident politique à l'heure même où le lecteur européen le parcourt dans son journal.

Ils ont aussi conservé le gouvernement patriarcal; leur magistrat est élu annuellement. Laissés libres de s'administrer eux-mêmes, ils ne tolèrent parmi eux ni vins ni liqueurs spiritueuses, et, pas plus à l'île Norfolk qu'à Pitcairn, on n'a jamais vu un homme ivre. Ils vont même, par crainte de l'ivrognerie, jusqu'à interdire aux équipages de débarquer sur leurs côtes. Essentiellement agricoles, ils ne s'occupent pas de commerce autrement que pour faire des échanges de leurs produits contre des objets manufacturés d'Europe, surtout des étoffes et des effets d'habillement. Ils n'ont gardé de leur origine anglaise qu'une tendance très marquée pour les pratiques religieuses. En revanche, ils tiennent de leur ascendance maternelle une nature gracieuse, quelque peu indolente et rêveuse, qui tempère en eux la rudesse du sang anglo-saxon.

C'est un contraste étrange de voir cette île, il y a un demi-siècle encore souillée de sang, théâtre des vices les plus infâmes et des répressions les plus cruelles, habitée aujourd'hui par une population issue d'hommes mis hors la loi, et vivant là paisible, isolée du monde, presque inconnue de lui et ne le connaissant pas, indifférente à ce qui nous passionne, repliée sur elle-même, s'administrant sans lois écrites, sans code, sans force armée et sans autre gouvernement qu'un vieux patriarche, le plus souvent oisif.

Bien que nominalement sous la juridiction de la Nouvelle-Galles du sud, l'île de Norfolk est en réalité une commune qui se gère elle-même, sans aucune intervention du dehors, réalisant ainsi, à l'extrémité de l'Océanie, le rêve de nos utopistes européens. Le sol est équitablement partagé entre les habitans. Lorsqu'un couple se marie, la communauté lui alloue 25 acres de terrain, — environ 12 hectares, — et les matériaux nécessaires à la construction d'une habitation. Un ou deux hectares en culture suffisent largement, vu la fertilité de la terre et la douceur du climat, aux besoins matériels de la famille. Le surplus sert de pâturage. Sauf le tabac et les vêtemens, les habitans n'ont besoin de rien, et ils se procurent ces objets par la vente de leur bétail. On ne trouve dans toute l'île, en fait d'industriels, qu'un épicier, un tailleur et un cordonnier.

C. DE VARIGNY.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *le Roi malgré lui*, opéra comique en 3 actes, paroles de MM. de Najac et Burani, musique de M. E. Chabrier. — Théâtre de l'Opéra : reprise du *Prophète*.

L'Opéra-Comique est détruit, et l'on a quelque scrupule à parler musique sur des ruines aussi récentes. Au moins ne le faut-il faire qu'après avoir rendu à chacun l'hommage qu'il mérite : regrets aux pauvres morts, au pauvre vieux théâtre lui-même, et félicitations aux artistes de talent qui, le soir du sinistre, ont été des hommes de tête et des hommes de cœur.

Et maintenant parlons du dernier ouvrage qui aura été représenté salle Favart.

Henri de Valois, roi de Pologne, s'ennuie. Il s'ennuie tant, qu'il n'a voulu voir encore aucun de ses sujets, que nul ne connaît son visage, et qu'il vit entouré de ses amis de France. Son unique désir serait d'abandonner le trône où l'a placé la volonté de sa mère, et de retourner au Louvre. Il aime mieux le second rang à Paris que le premier à Cracovie. Aussi apprend-il avec une véritable joie que les Polonais ont résolu de le chasser, qu'une conspiration est préparée par le duc de Fritelli, son secrétaire, et par la duchesse, cousine d'un seigneur du pays, le comte Laski. Naturellement, le roi s'empresse de conspirer contre lui-même : sous le nom de son ami Nangis, il se fait présenter aux conjurés, et leur promet de leur livrer le roi. Malheureusement,

le vrai Nangis arrive, lui aussi, au palais Laski : il va brouiller les cartes; mais, sur un mot, sur un signe de Henri, il consent à passer pour le roi. Voilà déjà deux rois malgré eux. Peu à peu, le patriotisme des Polonais s'exalte : ils ne veulent plus seulement l'expulsion du prince étranger, mais sa mort, et le faux Nangis (vrai roi) est désigné par le sort pour tuer le faux roi (vrai Nangis). Heureusement, une jeune esclave de Laski, Minka, éprise de Nangis, le fait évader. Alors le vrai roi s'enfuit aussi; alors il arrive dans une auberge, où tout le monde se rencontre. Alors Minka s'imagine que celui qu'elle croit le roi a été tué par celui qu'elle croit Nangis; alors Nangis survient, et Minka est heureuse, et elle se marie, et alors Henri est rattrapé par les Polonais, et il est roi malgré lui... C'est un peu embrouillé, n'est-ce pas, cette pièce-là? et les pauvres critiques musicaux en savent mal « développer l'embarras incertain. » Au troisième acte, on ne comprenait plus du tout, on était en nage. Il était toujours question d'une servante qui devait servir de guide! Quel succès elle aurait eu!

Malgré tout, ce livret n'est pas pire que bien d'autres; il ne manque absolument ni de gaîté ni d'esprit. La Pologne est moins banale que l'Espagne ou l'Italie; si le rôle d'Alexina est insipide, celui de Minka est gentil; le premier acte s'annonce bien : il plaît par la mélancolie de ce prince qui regrette le doux pays de France, par la grâce de la petite esclave, par quelques mots heureux de Fritelli.

Ce qui vaut le moins, ce sont les vers. On les a pourtant commandés, ou demandés à un poète, anonyme ici, mais célèbre, assembleur de rimes éclatantes, apôtre lyrique du pessimisme, du cynisme et de la désespérance, enfant des races touraniennes! Ayez donc des ancêtres qui ont habité entre la chaîne du Thibet et l'Océan, entre la mer Caspienne et la mer du Japon, pour écrire ces deux couplets :

Ah! dans mon cœur
Douce liqueur
Que vos paroles!
Je n'ai plus peur,
Noire vapeur,
Au loin tu t'envoles!

Ah! dans mon ciel
Doré du miel
De vos paroles,
Quels tourbillons
De papillons
En rondes folles!

Et dire que là-dessus le musicien a écrit l'une des plus jolies pages de sa partition! Puis croyez à l'influence des paroles sur la musique!

Ce n'est plus un jeune, un tout jeune, le musicien du *Roi malgré lui;* mais les jeunes le tiennent pour un des leurs, parce qu'il a les qualités de leur âge : la verve, la fougue, l'audace. Il est en avant, très en avant; il suit la nouvelle école. Que dis-je, il la suit? Après *Gwendoline,* il passait pour la conduire. De M. Chabrier plus que de tout autre, les fidèles de certaine petite église disaient avec importance : « Il a quelque chose dans le ventre. » A ce propos, avez-vous observé que notre époque naturaliste fait passer volontiers le ventre pour le siège du talent? C'est le ventre aujourd'hui que Chénier se frapperait sur l'échafaud.

Du talent, M. Chabrier en a, et beaucoup. Il en a montré, avant *le Roi malgré lui,* dans sa rapsodie endiablée *España,* devenue populaire aux concerts Lamoureux; il en a montré surtout dans l'opéra *Gwendoline,* représenté à Bruxelles l'année dernière. Il y a dans *Gwendoline* plus d'une page excellente. C'est de la musique un peu sauvage, un peu rocailleuse, parfois brutale, mais appropriée à un sujet barbare; une œuvre un peu parente du *Vaisseau-Fantôme,* avec plus de rudesse encore. L'harmonie en est souvent dure et l'écriture pénible, mais les duretés, les fautes même disparaissent dans la rapidité, dans la *furia* des mouvemens; les dissonances passent assez vite pour ne pas nous blesser. L'ensemble de la partition laisse une impression puissante; on en relit volontiers plus d'un fragment : la farouche ballade du premier acte, le duo du rouet et la chanson de la fileuse; au second acte, l'épithalame et le duo suivant. Tout cela est d'un musicien et d'un homme de théâtre avec lequel il faut compter.

Tout à coup, on annonce que M. Chabrier écrit un opéra comique, mais un vrai, de derrière les fagots, ces vieux fagots où l'on ne va plus aujourd'hui chercher à boire; et, en effet, M. Chabrier l'écrit. Il écrit des morceaux : duos, trios, rondos, couplets à ritournelles; ce wagnérien fait de l'Auber, et les autres wagnériens de s'en réjouir dans leur cœur, parce que chez un wagnérien tous les genres sont bons... fût-ce celui que vous savez, et qu'eux surtout savent très bien. M. Chabrier, disait-on, compose un opéra comique avec les procédés modernes; sur des pensers anciens, il fait de la musique nouvelle. — Ce serait rès bien, ce serait même l'idéal; mais le musicien du *Roi malgré lui* ne semble pas y avoir tout à fait atteint. Cet idéal très délicat, très léger, deux maîtres ont su le surprendre : M. Gounod, dans *le Médecin malgré lui;* M. Delibes, dans *le Roi l'a dit.* De chacune de ses deux aînées, l'œuvre de M. Chabrier ne tient guère qu'une moitié de titre. Au *Roi malgré lui* manque surtout l'unité de style, d'un style moyen, qui ne s'élève ou ne s'abaisse jamais trop. M. Chabrier n'a pas la gaîté de bon aloi, la finesse comique, l'esprit argent comptant sans recherche ni trivialité; il n'a pas non plus, ou du moins pas assez,

la teinte de poésie qui fait si touchans, malgré leur sourire, nos vieux chefs-d'œuvre : *la Dame blanche* ou *le Pré au clercs*. Avec M. Chabrier, on ne sait trop où l'on est, où l'on va ; on passe d'un grand finale d'opéra à des couplets d'opérette, presque de café-concert ; de sonorités ingénieuses et choisies au vacarme vulgaire, à la brutalité de l'instrumentation, et l'auditeur cahoté ressemble au cavalier qui galope avec un étrier trop court, l'autre trop long : il manque d'assiette.

Le premier acte nous a paru le plus agréable ; voilà la couleur discrète, le ton qu'il fallait garder. Déjà l'opérette perce de temps en temps, mais par pointes assez fines, et qui ne blessent pas. Ici, comme dans *Gwendoline*, l'harmonie est trop souvent tourmentée, elle étonne un peu le lecteur et l'embarrasse ; mais à l'audition, les aspérités s'effacent et la trame semble unie. Le petit chœur des joueurs, la chanson de Nangis, tout cela court vite ; l'orchestre est toujours agile. Par l'orchestre surtout valent les couplets comiques de Fritelli ; sans une instrumentation plaisante, la vulgarité du chant ressortirait un peu trop. Charmante est l'entrée de Minka, poursuivie par un Cosaque, comme la Prascovia de *l'Étoile du Nord ;* avec la première phrase de la jeune fille s'enchaîne un excellent petit quintette : voilà de la musique élégante et bien tournée. La romance de l'alouette en dit plus qu'elle n'est grosse ; il y a dans cette ritournelle de hautbois, dans cette courte mélodie un parfum à la fois doux et sauvage ; c'est bien la chanson d'une enfant des steppes. La chanson du roi est bien celle d'un Français, et d'un Français de cette époque ; le prélude des deux altos en rehausse la couleur archaïque et lui donne une allure un peu traînante qui convient à la rêverie d'un exilé.

Mais quelle péronnelle que la duchesse Alexina, cette cantinière d'opérette, qui vient vocaliser avec aigreur sur l'ambition, la politique et autres sujets peu musicaux et peu comiques ! Minka est plus aimable ; elle chante avec Henri un remarquable duo, plein de fort jolis détails. Citons entre autres la phrase câline que Mlle Isaac dit à plusieurs reprises avec une finesse délicieuse :

> Mais s'il est une récompense,
> Pour Nangis je la voudrais.

Avant la fin de l'acte, l'ensemble : *Qu'a-t-il fait !* est traité dans le bon style, demi-sérieux et demi-plaisant, de l'opéra comique. J'aime moins un chœur de soldats grotesques, emplumés comme des casoars. Il y a là, dans l'imitation de nos sonneries militaires, un effet cherché qui ne porte pas beaucoup.

Le défaut des deux derniers actes, surtout du second, c'est la vulgarité, et, curieuse rencontre, une vulgarité qui n'exclut pas la recherche : recherche d'harmonie, recherche d'orchestration. Le commencement de l'acte verse dans l'opérette, la suite vise à l'opéra ; au début, petite musique ; grosse musique à la fin. L'œuvre s'annonçait avec grâce, avec charme; la voilà qui s'encanaille. Chez le palatin Laski, on danse comme chez un podestat de M. Lecocq, ou dans l'Olympe d'Offenbach. Bon Dieu, quelle sauterie! Le « noble comte » a l'air d'un ivrogne; il engloutit les sorbets avec une avidité qui ne fait pas rire ; on s'attend à voir ce fantoche relever sa robe d'hermine et risquer un pas douteux. La valse de *Madame Angot* était une pantomime de prêtresses à côté de cette valse, où l'on retrouve, syncopés avec rage, le *Bacio* d'Arditi, l'ouverture de la *Gazza Ladra* et des motifs de Strauss. Décidément, que M. Chabrier se défie d'une certaine brutalité qui est au fond de son talent et trop souvent remonte. Je sais bien qu'il aura sans doute ici travaillé pour le public et non pour la petite église; il se sera dit, le musicien d'Henri III, avec Henri IV, que Paris valait bien une messe; il a mis de l'eau dans son vin, mais cette eau n'est pas pure. L'opéra comique veut de la franchise et de la clarté, mais une clarté moins crue. Oui, tout cela est cru, tout cela est gros même, et surtout certains couplets de Henri, avec ritournelles de basson. Rien n'est périlleux comme l'emploi de cet instrument dans la musique bouffe : il peut être spirituel ; mais quand il est bête, il l'est lourdement. Il faut, d'ailleurs, se défier des gaîtés instrumentales et n'en user qu'avec prudence. Offenbach connaissait très bien les ressources comiques de l'orchestre ; je me souviens, dans *la Belle-Hélène*, d'une clarinette désopilante. M. Gounod, au troisième acte du *Médecin*, a trouvé aussi certains effets de flûte et de basson très plaisamment imitatifs. L'orchestre de M. Chabrier est moins spirituel. Et puis, nous autres Français, pour mettre en musique un imbroglio, une pièce très intriguée, nous manquons décidément de la verve puissante, du diable au corps italien. Rossini disait qu'il n'eût jamais écrit le finale de la Vente, de *la Dame blanche;* mais il a écrit le finale du *Barbier*. Mozart, cet Allemand à demi Italien, a écrit le finale des *Noces de Figaro*, et Boïeldieu n'eût jamais écrit ni l'un ni l'autre.

Sauf une chanson de Minka, rapsodie tzigane très vibrante et très sifflante, que termine comme à coups de fouet l'inévitable cadence de la musique bohème, le second acte du *Roi malgré lui* n'est pas bon. Le duo d'Henri et de la désagréable duchesse n'est pas à sa place. Nous n'avons que faire de ces fadeurs sentimentales, de ces réminiscences de gondole et de clair de lune; aussi bien, la mélodie principale de ce duo manque d'originalité ; on la prendrait pour la barcarolle des *Contes d'Hoffmann*. Quant aux grands ensembles de la

Conjuration, du Serment, qui ne remplissent pas moins de cent pages de la partition, ils doivent être pour M. Chabrier le noyau de son œuvre; pour nous aussi, mais le noyau qu'on rejette en mangeant le fruit. Trop de sérieux nous déroute, trop de fracas nous étourdit, au milieu d'un opéra comique que l'on voudrait plus léger. Une conjuration! Nous en avons tant vu, depuis celle des *Huguenots* jusqu'à celle de *Madame Angot*. Celle du *Roi malgré lui* tient de l'une et de l'autre, et le mélange n'est pas heureux. Au milieu de ce long tapage, entre les reprises toujours plus bruyantes d'un motif peu relevé, parmi des rythmes trop dansans, comme le finale : *Avant une heure, il faut qu'il meure*, on doit cependant signaler la chanson de Nangis, une brave petite chanson du bon vieux temps.

La meilleure page peut-être de la partition, une assez belle page vraiment, c'est le duo du dernier acte entre Nangis et Minka. La jeune fille croit son ami perdu; elle le pleure en une phrase pleine de sanglots, qui monte bien, qui s'exalte avec passion. Tout à coup, Nangis paraît et Minka tombe dans ses bras, étourdie, suffoquée. L'effusion un peu haletante d'une joie soudaine est rendue ici avec beaucoup d'originalité et de force. L'inégalité rythmique du chant et de l'accompagnement est une véritable trouvaille; toute la période se poursuit, vibrante, chaleureuse, et s'achève par un beau cri d'amour. Le reste du duo ne vaut pas moins; la phrase : *Pour planer dans l'air libre et pur*, plane véritablement. Elle est d'un fier accent, surtout à la dernière reprise, quand les accords hachés accentuent un accompagnement que l'abus des harpes risquait d'amollir.

La note de ce duo pourrait bien être celle qui convient le mieux au tempérament de M. Chabrier : la note émue, la note sensible (sans jeu de mots), plus que la note comique. Le comique en musique est décidément un genre malaisé. Il demande du goût, du tact, un esprit fin, et M. Chabrier possède d'autres qualités : la force, l'abondance, l'exubérance même, voire la douceur et la grâce, comme le prouve le rôle de Minka. Tous ces dons, et avec eux des harmonies originales, parfois trop recherchées, une instrumentation toujours intéressante, trouveraient mieux leur emploi dans un grand opéra. Que M. Chabrier retourne à *Gwendoline;* s'il n'est pas bon de forcer son talent, il n'est pas bon non plus de le réduire.

L'interprétation du *Roi malgré lui* a été satisfaisante. L'orchestre a fort bien joué. M. Bouvet a chanté de même le rôle de Henri de Valois. M. Delaquerrière est un élégant ténorino. Quant à M. Fugère, il est excellent comme toujours, et, comme toujours aussi, Mlle Isaac est parfaite. Et notez qu'il ne s'agit pas ici de la perfection dite désespérante, d'une perfection insipide et glacée. Pour dire le duo du troisième acte avec cette émotion, avec ce trouble délicieux, avec cette

flamme, il faut plus que la voix, plus que le style d'une virtuose; il faut l'intelligence et le cœur d'une artiste, et Mlle Isaac a tout cela.

On a fort bien dit : Nous ne reprenons pas les chefs-d'œuvre; ce sont les chefs-d'œuvre qui nous reprennent. Comme *le Prophète* nous a repris! Le hasard avait fait que depuis dix ans peut-être nous ne l'avions ni revu ni relu tout d'une haleine. En dix ans, que de musique entendue, soit en France, soit à l'étranger! Que de courans établis! Que de doctrines se disputent notre époque incertaine! Et nous retournions au *Prophète* avec un peu d'inquiétude. Aujourd'hui, l'on médit tellement de Meyerbeer! Il est tellement à la mode, parmi les nains du jour, de rapetisser ce géant! Nous-même, allions-nous donc le retrouver amoindri? Sentirions-nous faiblir au fond du cœur notre admiration d'autrefois, et n'entendrions-nous plus, comme dit le poète, chanter l'oiseau de nos jeunes années? — Mais non; l'œuvre a reparu, et elle a resplendi. La voilà toujours, dans sa grandeur colossale; la voilà sur sa base inébranlée, avec ses proportions gigantesques et son architecture de cathédrale; la voilà, cette œuvre de poésie et de vérité, toute vivante, toute vibrante d'humanité, et belle avec cela de certaines beautés plus qu'humaines. La voilà, puissante avec sobriété, complexe sans confusion, faite à la mesure de notre âme, pour l'emplir et non pour l'excéder.

Le Prophète est de 1849; *Lohengrin*, de 1850. Il est intéressant d'entendre les deux opéras tout près l'un de l'autre, comme ils sont nés. De cette dernière épreuve, ainsi que de toutes les précédentes, Meyerbeer, à nos yeux, sort infiniment plus grand que Wagner, plus grand que tout autre musicien de théâtre. Certes, même après Meyerbeer, on pouvait faire encore de belle musique, de plus belle peut-être, puisque l'honneur humain c'est de faire toujours plus beau. Mais, au lendemain du *Prophète*, il n'était pas besoin d'une révolution. L'œuvre qui venait de naître pouvait suffire aux plus hardis. Ce n'est point là le produit d'un art en décadence qu'un nouvel art devait remplacer. Ceci n'a pas tué cela, et le drame lyrique, comme on dit aujourd'hui, n'a pas détrôné l'opéra, comme on disait alors; du moins l'opéra de Meyerbeer. Vainement je cherche dans *le Prophète* les abus à corriger; vainement aussi, dans les plus belles œuvres de Wagner, les réformes nécessaires et les questions résolues. Où trouver, chez le Meyerbeer de 1849, des erreurs dramatiques, des manquemens à cette prétendue loi de la vérité, que les doctrinaires du jour proclament la première de toutes? Ah! la vérité dans l'art! que de crimes on commet en son nom!

Vous dites : l'art lyrique ne saurait demeurer exclusivement musical, — Meyerbeer l'a dit avant vous. Pas un de ses opéras qui ne

soit un drame. La moindre exigence, la moindre convenance dramatique n'est jamais sacrifiée à la beauté spécifique de la musique. Dans *le Prophète* surtout, le drame est souverain. C'est à lui que les cinq actes appartiennent; il ne s'attarde même pas, comme *les Huguenots*, à un prologue délicieux. Nous ne sommes plus en Touraine; on ne déjeune plus chez le comte de Nevers; on ne courtise plus les reines; plus de jeunes demoiselles qui se baignent, plus de joli page pour les épier. Dès la première scène du *Prophète*, tout menace, tout gronde. L'émeute se fait révolution; derrière les personnages s'agite la foule; derrière ce cabaretier de village, sa fiancée et sa mère, l'histoire apparaît. Chez Meyerbeer, le fond du tableau est toujours immense, l'horizon infini. De grands principes moraux, comme dans *Robert*, de grands paysages, comme dans *l'Africaine*, de grands faits historiques, comme dans *les Huguenots* et *le Prophète*, sont liés aux aventures des héros. *Le Prophète*, ce n'est pas seulement l'amour maternel, c'est encore, et peut-être davantage, le mysticisme guerrier, la victoire d'un fanatique, d'un illuminé; c'est la guerre, telle que la faisait Israël, avec l'ivresse du sang versé par l'ordre de Dieu et pour sa cause, avec l'horreur sacrée des massacres bibliques et des exterminations voulues par Jéhovah.

Tout cela ne ressemble guère au vieux répertoire italien, et point n'était besoin de rappeler le créateur d'un art pareil à la vérité dramatique. Il la respecte ici plus que partout ailleurs, non-seulement dans la conception de l'ensemble, mais dans le détail des morceaux. Prenons par exemple, et au hasard, le songe du second acte. Jean raconte aux anabaptistes son rêve. Une phrase sereine se déroule : les flûtes murmurent un grave cantique, et Jean rappelle ses visions. Il se voyait debout dans une église immense, dominant de son front couronné la foule à genoux. La musique n'a jamais dessiné plus auguste attitude; la phrase s'arrondit comme un cercle d'or autour de cette tête prédestinée. Tout à coup, le psaume s'interrompt : sur le marbre ont flamboyé des menaces. Le sang ruisselle et monte, on l'entend bouillonner dans l'orchestre. Sur des dissonances terribles, la malédiction a éclaté; mais aussitôt une prière est sortie de l'abîme, une voix a soupiré : Clémence ! et le jeune homme s'est éveillé. Voilà tout le drame en raccourci. Ce n'est pas là un air, mais une scène chantée, c'est la vie même en musique, et la vie du rêve, plus rapide et plus intense que l'autre. Quelle noblesse d'abord, et, « sous les vastes arceaux, » quelle perspective infinie! Quelle conviction, quel respect dans la gamme montante : *C'est l'élu! le Messie!* Voici le cauchemar maintenant, et la fièvre; puis, quand les yeux se sont rouverts, la lassitude, l'anéantissement qui suit le mauvais sommeil. Tous n'avons-nous pas eu ainsi des songes de grandeur et de ruine? — Tous du moins nous

avons senti, à certaines heures de départ ou de séparation, se briser en nous des cordes douloureuses. La grande phrase de Jean, cri d'amour filial lancé au milieu du quatuor : *Adieu ma mère, et ma chaumière!* est parmi les sublimes éclats de la musique dramatique. Il n'est pas d'orphelin qui pourrait l'entendre sans pleurs.

C'est par cette humanité de son génie, par cette prise irrésistible sur l'âme que Meyerbeer est peut-être le plus admirable. Lorsque Jean, au troisième acte, pénètre dans sa tente, les bras croisés sous son manteau blanc, on attend du héros un cri de triomphe, que sais-je, des harangues, des oracles. — Pas du tout : il baisse la tête; la lassitude, le dégoût de ses victoires l'accable. Mais voici que doucement quelques violoncelles murmurent et lui redisent l'écho de sa chanson villageoise. Il regarde : derrière l'étang glacé, derrière les arbres blancs de givre, loin, bien loin, il revoit les prairies de Hollande, une auberge où le dimanche valsaient des paysans, et une vieille femme abandonnée pendant son sommeil par l'enfant pour qui ses lèvres priaient en songe. Alors, dans un déchirement brusque, apparaît la détresse de cette âme restée naïve, le cœur bat sous cette cuirasse, une larme monte à ces yeux hardis, et de cette poitrine de fer un seul mot s'échappe, le mot qui nous revient à tout âge, et que les plus durs ne désapprennent jamais : ma mère! — Ce rappel d'une phrase entendue n'est pas, je le sais, le *leitmotiv* au sens wagnérien; c'est le motif répété, mais au fond le principe est le même et l'effet est autrement saisissant chez Meyerbeer, parce que Meyerbeer sait user de tous les moyens, et ne les use jamais.

Voici maintenant les beautés plus qu'humaines du *Prophète*. Au moment où les soldats furieux vont marcher sur leur chef, ils l'aperçoivent debout. De ses questions hautaines il arrête leurs menaces, et sur l'aveu de leur faute, il les écrase de son mépris. Sa voix se hausse par degrés; mais son courroux gronde encore sans emportement ni violence en des récitatifs dont l'ampleur ne sera peut-être jamais dépassée. Peu à peu l'effroi se répand même dans l'orchestre, qui tremble, et la colère du héros plane sans contrainte. De ses poings serrés, maître de lui-même et de tous, il jette les rebelles à ses genoux. Tout serait à étudier; chaque mesure, chaque note est inestimable dans ce finale. Quelle clarté dans le double appel des trompettes qui se répondent! Quel cri sur ces mots : *la victoire sainte!* Il y a là un accord subit qui découvre tout l'horizon. Et après, comme la phrase roule, comme elle s'étend au-dessus de l'armée entière! — Maintenant que la terre se tait, Jean peut écouter le ciel. Au premier rayon de soleil, à la première envolée des harpes, il voit les anges lui tendre des palmes d'or, il tire hors du fourreau son glaive assuré de la victoire. Semblable, dans son extase, à David qu'il invoque, il trouve même des grâces ju-

véniles. A ces paroles : *Comme David, ton serviteur*, sa voix s'attendrit; il ne commande plus, il prie, il adore. Le psaume se fortifie, s'exalte, il éclate en hurlemens de joie. Le prophète veut que ses compagnons, que la nature même bondissent en l'écoutant : *Que les monts tressaillent de joie!* De note en note monte le cantique royal et religieux, et quand, ramené par une vocalise foudroyante, il retentit pour la dernière fois, quand le jour se lève sur la glace de l'étang, on pense au verset de l'Écriture célébrant le triomphe de Josué : « Il n'y a point eu de jour comme celui-là, où l'Éternel ait écouté la voix d'un homme. »

Dans l'œuvre de Meyerbeer, on peut hésiter entre *le Prophète* et *les Huguenots*, et, dans *le Prophète* lui-même, entre le troisième acte et le quatrième, je ne sais trop lequel est le plus grand. Non, en vérité, le drame musical n'était plus à faire après la scène de la cathédrale, et par personne il n'a encore été refait ainsi. Tous les réformateurs auront beau décréter que plusieurs personnes ne doivent plus chanter ensemble, des ensembles pareils sont la charpente d'un opéra. Quelle scène que celle où Fidès, au-dessus du *Domine salvum*, lance son imprécation ! Quelle force dans ce double courant d'amour et de haine ! Quel contraste entre ces bénédictions et cet anathème ! Et le chœur des enfans, cette phrase simple, entonnée par des voix un peu rêches, un peu vulgaires, véritable chanson d'école apprise pour une cérémonie, est-il rien de plus pur, de plus beau ? Voilà l'épanouissement, l'apothéose du thème entendu au second acte pendant le récit du songe ; voilà l'âme musicale du drame. Avec ce rappel de la mélodie, nous retournons en arrière, et toute l'œuvre se rassemble, le héros apparaît, debout et tout entier. Ici, pas de motifs ni de sous-motifs, pas de phrases numérotées, pas de petits casiers mélodiques pour classer les sentimens et les sous-sentimens ; pas de complications ni de puérilités ; mais la sobriété, la sagesse du génie.

C'est assez, et *le Prophète* sans doute n'a plus besoin de notre éloge. Nous l'avons loué moins pour lui que pour nous-même, pour retrouver aussi fervente l'admiration d'autrefois. Il faut de temps en temps se remettre en face des chefs-d'œuvre, et se consoler de vieillir, avec eux qui ne vieillissent pas.

L'interprétation actuelle du *Prophète* est passable, excellente et détestable. Nous n'en parlerons qu'aux deux premiers points de vue. Mlle Richard est une Fidès tendre ; à défaut de la puissance du rôle, elle en rend la douceur. Elle chante bien le dernier acte, après avoir pardonné : cette voix magnifique ne saura jamais tenir rigueur. On doit savoir gré à Mlle Richard de sa conscience et de sa docilité ; elle travaille, elle comprend, et corrige si vite certains détails défectueux, que, dès la seconde représentation, on n'a plus à les critiquer. — M. Plançon fait beaucoup de progrès. Il gagne en simplicité de

style et de jeu; il a bien détaillé ses récits et roulé avec vigueur et précision les vocalises du trio bouffe. M. Dubulle est un Zacharie intelligent.

Quant à M. Jean de Reszké, pour lequel on reprenait l'ouvrage, il mérite qu'on parle de lui plus en détail. Nous avions déjà pour le talent de M. de Reszké une estime singulière; mais cette fois il a dépassé même notre espérance, et le grand artiste que nous pressentions s'est pleinement révélé. Voilà un ténor comme n'en ont pas connu les gens de notre âge, qui ne sont plus de tout jeunes gens, et comme nos pères, disent-ils, n'en ont pas connu depuis les plus grands. On ne dira plus de M. de Reszké : sa voix a le charme et la grâce; ou plutôt on le dira toujours, mais on dira aussi qu'elle a l'ampleur et la force, non pas une force aveugle, qui se prodigue au hasard en secousses brutales, mais une force constante, qui soutient tout entier un finale comme celui du troisième acte. Quel plaisir d'écouter tout un rôle (et quel rôle !) sans avoir à regretter une intention méconnue, une nuance incomprise ou exagérée! M. de Reszké a chanté et joué la scène si difficile de la cathédrale avec un goût parfait: pas une grimace, de grands effets par le regard seul. Dans l'ensemble du rôle, mille détails seraient à louer: par exemple, le trouble, l'effroi de lui-même avec lequel le paysan couronné laisse tomber les mots impies: *Je suis l'élu, je suis le fils de Dieu!* Bravo encore pour l'adorable phrase: *Que je veux voir ma mère!* dite avec tendresse et sans mièvrerie. Bravo surtout pour toute la scène des soldats, pour cette autorité dans les récits, cette ampleur dans la déclamation, pour cet enthousiasme croissant de strophe en strophe, et ce mysticisme rayonnant, qui, de l'âme de l'artiste a passé dans celle des auditeurs. Roger disait, avant de créer *le Prophète :* « Quand une cathédrale est achevée, il faut bien qu'un ouvrier hardi aille planter sur le faîte le coq doré de saint Pierre; il monte et chacun lui prédit malheur, il va se briser les os... Moi de même... Je me casserai ce que le bon Dieu voudra, mais je planterai le coq (1). » M. de Reszké vient de faire comme Roger : il ne s'est rien cassé, et il a planté le coq.

CAMILLE BELLAIGUE.

(1) *Carnet d'un ténor*, par G. Roger: Ollendorf.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Raymonde*, comédie en 3 actes, de MM. André Theuriet et Eugène Morand; *Vincenette*, drame en 1 acte, en vers, de M. Pierre Barbier.

Lisez un peu ces lignes, sans demander le titre ni la signature : « Ils s'étaient engagés dans une allée ombreuse, humide, encaissée entre de verdoyans talus, plantés de tilleuls et baignés par des sources qui coulaient à petit bruit sous l'herbe épaisse des fossés. Cette ombre et cette abondance d'eau avaient développé une végétation plantureuse : des reines des prés et de hautes impératoires croissaient confusément le long des rigoles; les sveltes hampes des digitales jetaient çà et là une note pourprée au milieu de ce fouillis d'ombelles grises et d'aigrettes pâles, sur lesquelles de grands papillons fauves se jouaient dans un rayon de soleil. » — Vous avez reconnu bien vite l'auteur de cette aquarelle, M. André Theuriet.

C'est un jeu à la mode, je le sais, que d'emprunter à la peinture son idiome pour donner une idée d'une œuvre littéraire; il s'y commet d'agaçans abus de mots : les peintres eux-mêmes, aujourd'hui, se plaignent que nous leur fassions trop d'honneur. Je déclare que, d'abord, en copiant ces deux phrases, je ne préméditais aucun exercice de ce genre; mais, soudain, un petit carré de papier m'est apparu, où le pinceau de Mme Madeleine Lemaire avait, de sa pointe facile, traîné quelques gouttes d'eau : — un coin de paysage, une étroite pente gazonnée au-dessus d'une mare, ou plutôt d'une flaque limpide; de l'herbe drue et haute s'élèvent de frêles tiges de carottes sauvages, épanouies en parasols de dentelle... M. Theuriet, lui aussi, a ce double don de la fraîcheur et de la netteté. Lui aussi connaît à la fois le mystère de la sève et la figure personnelle de chaque plante. Ni pour l'écrivain ni pour l'artiste, ainsi que pour la plupart de leurs devanciers, une parcelle de campagne n'est une masse indistincte qui

verdoie. Et cependant on ne prendra pas cette peinture pour une planche d'un traité de botanique, ni cette description pour le texte d'un pareil ouvrage. M. Theuriet ne sait pas seulement les noms des arbres et des graminées; il sait encore la façon de les dire. Il pense, avec Perdican, que « cette petite fleur grosse comme une mouche a bien son prix; » et, pour peu que vous demandiez, selon le vœu de maître Bridaine, « à quel sexe, à quelle classe elle appartient, » il ne sera pas embarrassé pour répondre : « il vous ravira en extase en vous détaillant les phénomènes de ce brin d'herbe, depuis la racine jusqu'à la fleur. » Perdican, il est vrai, murmure cet aveu : « Je n'en sais pas si long... Je trouve qu'elle sent bon, voilà tout. » M. Theuriet, au contraire, en sait plus long que personne; mais s'il vous « ravit, » en effet, c'est qu'il trouve encore, avec toute sa science, que cette petite fleur sent bon, c'est qu'il vous en communique l'odeur.

Un tel charme est assez neuf et particulier pour qu'on n'attende guère, de qui en est doué, un autre mérite. Ce peintre est destiné aux fleurs; cet écrivain, de même, reprendra *le chemin des bois*, où résonne l'écho de ses vers; il s'arrêtera *sous bois*, où flotte le souvenir de sa prose. J'ai entrevu, cependant, il y a quelques jours, certaine série d'aquarelles, dédiées à une autre gloire que celle des roses ou des églantines : deux formes féminines y sont écloses, deux jeunes Américaines, qui sont de nos amies; et dans ce jardin, qui est celui de l'abbé Constantin, je n'ai pas reconnu seulement ses laitues et ses fraisiers, mais lui-même, en compagnie du lieutenant, son filleul. M. Theuriet, pareillement, place des figures humaines dans ses paysages bocagers; et ce ne sont pas non plus des apparitions, évoquées du tronc des saules ou de la corolle des campanules, mais les véritables habitans des lieux qu'il décrit, les passans familiers qu'il a salués dans ses promenades. Pas plus que cette feuille ou que cette mousse, les gens que voici ne sont chimériques. S'ils sont présentés par un poète, c'est par celui-là qui, naguère, à tel de ses récits, donnait cet humble sous-titre : « poésie de la vie réelle. » Et c'est pourquoi, s'il plaît à quelqu'un de les y appeler, ils peuvent se produire sur la scène. M. Theuriet, sans doute, n'avait pas voué à cet emploi, dès leur naissance, les personnages de *Raymonde* (1); une dizaine d'années durant, il les a laissés dans la paix et le silence du livre. Un jeune homme zélé, M. Morand, s'avise de les faire gesticuler et parler au théâtre : soit! La prétention serait vaine si ces personnages n'étaient que des silhouettes; mais, par bonheur, ils sont vivans.

La poésie de la vie réelle, — on ne saurait mieux définir la puissance par laquelle ce premier tableau gagne les cœurs. Pour décor, la « salle » d'une maison champêtre : au fond, près de la fenêtre ou-

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril, du 1er et du 15 mai 1876.

verte, par laquelle on aperçoit des feuillages, le bahut aux assiettes de faïence; à droite, la haute cheminée; à gauche, l'armoire au linge; au milieu, la table de famille. Au-dessus de la cheminée, des fusils, couchés au râtelier; pendu au long du mur, un caban de caoutchouc : le maître du logis est garde forestier, garde-général, s'il vous plaît; l'ancien soldat porte des galons d'officier. Mi-paysanne, mi-bourgeoise, Mme Verdier, sa femme, est en notre présence, occupée à couvrir des pots de confitures. Il rentre, le cher homme, porteur d'une lettre d'Antoine, leur fils bien-aimé : Antoine a fini ses études à Paris, il est agrégé des sciences physiques, il est nommé professeur au Muséum ; et le meilleur, c'est que sa lettre le précède à peine, et qu'il va passer ici les trois mois de ses vacances. Pour lire elle-même ces nouvelles, la mère affermit ses lunettes sur son affable visage; mais bientôt, à un passage qui la concerne, ses yeux se brouillent de larmes; elle renonce à lire, et elle s'excuse : « C'est écrit si fin! — Oh! les femmes!.. » gronde le père, et il veut achever la lecture; mais, dans ces complimens, il a son tour; alors il balbutie : « Tu as raison,.. c'est écrit trop fin. » Arrive le voisin, M. Noël, un vieux savant, retiré de l'Université, de la vie citadine et surtout de la société des femmes, contre lesquelles il nourrit une mystérieuse rancune. Point méchant, d'ailleurs : c'est lui qui, par bonne grâce, a été le maître d'Antoine; et, comme les parens le remercient : « Vous ne me devez rien, répond-il; j'avais plaisir à voir les belles facultés de votre garçon, comme vous en auriez à voir pousser un bel arbre. » Il reprend la fameuse épître; et lui aussi, et pour la même cause, il baisse la voix et se frotte les paupières : « Votre cheminée tire mal; la fumée pique les yeux!.. — Ma cheminée? riposte la mère; mais le feu n'est pas allumé!.. »

Verdier va au-devant de son fils, M. Noël s'esquive devant une visite imprévue : c'est le jeune Osmin de Préfontaine, gentilhomme campagnard, qui amène ici une amazone surprise par l'orage, Mlle Raymonde La Tremblaye, fille d'un couple parisien récemment installé dans les environs. Un ourson du meilleur naturel, une biche pétulante et gracieuse, voilà, en deux traits, Osmin et Raymonde. « Prenez-moi, » dit l'ourson avec une brusquerie respectueuse, avec une gaucherie touchante, alors que l'hôtesse est allée préparer des vêtemens secs pour sa compagne. Il sait qu'il n'est pas beau, ni amusant, le pauvre diable, mais il a le cœur sur la main, et il offre l'un et l'autre : que Mlle Raymonde dise seulement qu'elle n'aurait pas trop de répugnance à se nommer un jour Mme de Préfontaine. Elle rit, l'enfant gâtée; puis elle s'écrie : « Je vous adore! » mais pourquoi? Parce qu'Osmin a consenti, pendant qu'elle irait changer d'habits, à ranger les provisions de Mme Verdier. « Je vous adore, » de ce ton gamin, en dit beaucoup moins que « je vous aime : » il a tort, l'excellent Préfontaine, de lever les bras au ciel en signe de reconnaissance, de les

abaisser ensuite, de les rapprocher, et de choquer ainsi l'un contre l'autre deux pots de confitures !

Un moment après, la belle est revenue, affublée d'une vieille cape de maman Verdier. Demeurée seule, elle se pelotonne dans la profonde bergère, sous l'abri de la cheminée, tournant le dos à la porte et à la fenêtre. Or voici que, par cette fenêtre, un leste jeune homme, sans bruit, fait son entrée; il reconnaît la cape, il veut surprendre sa bonne femme de mère; il s'approche sur la pointe du pied, il saisit rapidement cette tête et l'incline en arrière, il a posé sur le front un baiser sonore... Deux cris à la fois : « Oh ! monsieur ! — Ah ! mademoiselle ! » Il s'explique; elle réplique : « Je savais déjà que vous aimiez votre mère; mais maintenant, j'en suis sûre. » La mère accourt, en personne; après force embrassades, elle veut présenter son gars; mais Raymonde, avec un sourire : « Monsieur s'est présenté tout seul. » Pour devenir amis, après ce début, les jeunes gens n'ont plus qu'à renvoyer la mère à sa besogne (il s'agit de soigner le dîner d'Antoine !) et à mettre le couvert ensemble... Ah ! qu'il est bien mis ! Mieux encore que dans la maison des deux Barbeaux (1). Il est vrai que tante Lénette, si précieuse dans le roman, était morte avant le commencement de la pièce; Raymonde et Antoine, au contraire, sont ici bien vifs. Ici et là, d'ailleurs, pour séduire d'emblée notre bienveillance, même odeur de bonhomie domestique. C'est un délice honnête, pour nous autres scélérats de la grand ville, que de respirer cette atmosphère provinciale, où passe un fumet de cuisine au bois. Oui, je garantis qu'elle ne met de charbon nulle part, sinon dans sa chaufferette, l'aimable commère qui fait de Raymonde cet éloge : « Elle aime ses parens, tout de même ! C'est gentil, pour une Parisienne !.. » Bonnes gens et bonne chère ! Sur la table et autour, tout est simple et sain. Volontiers, avant que le rideau baisse, on prendrait place entre M. Noël et Mme Verdier, entre le garde et son fils, on goûterait avec confiance de ce plat de « bolets » ou « d'agarics » cueillis par le vieux savant au milieu des bruyères : en pareille compagnie, on ne suppose pas que même un champignon soit mauvais !

Un chroniqueur, la semaine dernière, citait un joli mot de Toussenel; au cours d'un entretien sur les champs et la ville, un prêtre s'écriant : « Dieu est partout ! » l'ami des bêtes fit cette réponse : « Il voyage peut-être, monsieur le curé, mais je vous affirme qu'il habite la campagne. » M. Theuriet, apparemment, est du même avis. Où donc loge-t-il le diable ? A la ville, cela va sans dire. Mais le diable aussi voyage ! Il a sa part dans cette histoire, qui ne veut pas être une berquinade. C'est de Paris que viennent les nouveaux voisins de nos amis Verdier, les parens de Raymonde, ces inconnus. M. Theuriet les

(1) Voir notre chronique du 15 février 1885.

connaît bien : car il n'est pas toujours en vacances; il a eu l'occasion d'observer des êtres moins innocens que les familiers de la nature. L'idée de ce faux ménage, telle qu'il l'a imprimée naguère dans l'esprit du lecteur, est délicate et forte; la rareté même et la discrétion des traits, tous justes et précis, contribuent à inspirer une sorte de crainte, après laquelle cette vision demeure inoubliable : — un homme bon, mais faible, amoureux jadis et tombé hors de la société pour avoir trop penché vers l'objet de son amour; épuisé, à présent, exténué, à bout de force nerveuse et d'énergie morale; une femme, auprès, qui lui a cédé, au mépris de son devoir conjugal, ou plutôt qui l'a entraîné dans sa chute; une femme sanguine et sensuelle, volontaire, impérieuse, qui a dévoré sa substance physique et spirituelle, et s'en est enrichie; ces deux créatures, liées à jamais, réfugiées dans un trou de campagne; enfin, pressée entre elles, gênée, comme une plante qui aspire malaisément à la lumière, une fille, cette charmante Raymonde. Elle ignore, — ainsi que le lecteur jusqu'à la fin du volume, — quel ferment impur aigrit les sentimens mutuels de son père et de sa mère et alourdit, même pour elle, l'air de leur maison; elle souffre pourtant. — Qu'est-ce donc quand l'altière Clotilde, qui n'a pas renoncé au monde, veut faire de son enfant l'outil de son ambition! Elle prétend, par une alliance avec la gentilhommerie de cette province, rentrer dans l'ordre social d'où elle est sortie : elle a désigné pour son gendre Osmin de Préfontaine; et ce n'est guère La Tremblaye qui peut soutenir Raymonde en sa résistance, alors même qu'elle s'est éprise d'Antoine. — Et nous aussi, nous avons ressenti un trouble particulier, aux veillées de la Maison Verte : nous avons pris en pitié ce père, à la moelle et à l'âme fondantes, qui s'endort après dîner dans son fauteuil; nous avons respiré dans la pénombre, hors du cercle lumineux de la lampe, avec la même angoisse que les amoureux; nous avons frissonné du même frisson, quand la voix de commandement de la mère, éclatant sur le seuil, a secoué leur rêverie. Ce tableau d'intérieur est gravé dans nos mémoires; reproduit sur le théâtre, au deuxième acte, il serait le pendant de cet autre, plus riant, qui s'est d'abord offert à nos yeux : Verdier par-ci, La Tremblaye par-là, le paradis et l'enfer domestiques. L'intention des auteurs, sans doute, est bien d'établir ce contraste : ils ont mis un art ingénieux à disposer dans le jardin de la Maison Verte la série des scènes où le drame se noue. Je n'ose affirmer, cependant, que le faux ménage soit animé ici de la même vie à la fois particulière et mystérieuse que dans le livre. Ce La Tremblaye, cette Clotilde, est-ce les nôtres? L'un ressemble plus à tant de maris débonnaires, l'autre à tant de femmes arrogantes, que nous avons vu disputer sur le choix d'un gendre, dans des comédies. Et le milieu où ils se meuvent, y flairons-

nous encore la décomposition morale? C'est le même, plutôt, où dansent trop de personnages de théâtre, c'est-à-dire le vide.

Mais ce qu'il faut louer sans réserve, c'est le duo d'amour que soupirent ces jeunes gens, appuyés l'un près de l'autre au mur bas de la terrasse. Dans ce morceau unique se joignent toutes les phrases de tendresse éparses à travers le roman,— les mélodies murmurées, tantôt sur le banc de gazon, à l'heure où pointent les étoiles, tantôt sous les lambris obscurs de la bibliothèque, ou bien encore par les sentiers de la forêt, par les clairières et les taillis non frayés où l'on s'égare, la nuit, en revenant de la fête. Disons mieux : elle n'est pas formée, cette double cantilène, de bribes musicales rapportées; mais elle seule, en son heureuse suite, exprime tant de sentimens disséminés naguère. Ce changement fait honneur au sens théâtral de M. Theuriet ou de son aide; et l'exécution de cette nouveauté est encore d'un poète : la parole chantante du jeune homme et les réponses de la jeune fille, accompagnées à la fin du tintement rythmique de l'*Angelus*, toute cette harmonie sied à ce décor, — et ce décor, en sa simplicité, est une merveille. De l'étroite vallée, par-delà ce petit mur, montent les cimes vertes des arbres; et derrière ces feuillages prochains s'étage la futaie rousse, au flanc du coteau; le crépuscule épand sa magie sur les êtres et les choses, — et voici que s'élève, comme au gré de doña Sol, « une voix des nuits, tendre et délicieuse... »

On connaît la fin du livre : il appert, fort à propos, que le vieux maître d'Antoine est le propre et légitime époux de la mère de Raymonde. Il dit lui-même à La Tremblaye : « Vous ne vous attendiez pas à me retrouver dans ce pays perdu, et vous comptiez bien être débarrassé à tout jamais du mari gênant dont vous aviez pris la femme?.. C'est un de ces hasards qui feraient presque croire à une Providence, n'est-ce pas? » Un personnage épisodique ne saurait avouer avec meilleure grâce qu'il intervient pour la conclusion d'une histoire comme un *deus ex machina*. Le fait est que cette brusque détente d'un ressort qui paraît emprunté d'un mélodrame, nous surprend quelque peu à la fin d'une idylle. Noël, suivant la loi, est le père de Raymonde; il contraint Clotilde et La Tremblaye de la donner à Antoine : tout est bien qui finit bien; mais, en effet, on n'en passe par là que pour en finir. Au théâtre, ce dénoûment est préparé de plus loin, et surtout avec plus de suite : il cause donc moins de surprise et obtient plus de créance. C'est dommage que Noël, après qu'il s'est révélé à la femme coupable, à son complice et au public, imagine, en guise de suprême péripétie, un supplément d'explications pour la jeune fille : son discours est obscur, et, si peu qu'elle en doive comprendre, ce peu est déplaisant. Mais ce petit embarras ne saurait compromettre, à la dernière minute, un si agréable ouvrage. On applaudit, en souvenir du premier acte, et

de la scène d'amour du second, et de maint joli détail, les noms de MM. Theuriet et Morand. On applaudit aussi Mme Baretta, espiègle autant que naïve, plus fringante qu'on ne pouvait l'espérer, au demeurant une Raymonde presque parfaite; M. Le Bargy, qui récite le rôle du héros en ténor exercé aux vocalises de Musset; M. de Féraudy, qui a composé en comédien le personnage du rival malheureux; Mlle Montaland, fort avenante sous la coiffe et les cheveux blancs de Mme Verdier. M. Leloir, en garde-général, n'est qu'estimable; M. Febvre aurait pu conserver à Noël un peu plus de caractère : je lui citerai comme exemple M. Coquelin, le maître d'école des *Rantzau*. Ni la majesté un peu molle de Mlle Lloyd ni la tenue impassible de M. Dupont-Vernon ne pouvaient prêter une physionomie bien particulière au ménage de la Maison Verte. Mais bah! la grâce de *Raymonde* est assez forte. Et puis, c'est une pièce de saison : qui ne voudrait en humer la senteur forestière? Il est fâcheux, seulement, qu'on ne lise pas sur l'affiche : *Avis* — toute cette comédie se passe à la lisière d'un bois.

Celle-ci, — *Vincenette*, — se passe dans une plaine, et dans une plaine désignée, la Crau. Mistral écrivait naguère, dédiant *Mireille* à Lamartine : « C'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles t'offre un paysan. » Dédiée à Mistral, *Vincenette*, aujourd'hui, est un grappillon du même terroir, offert par un poète français que son père a élevé parmi les paysans de l'Opéra-Comique. Il semble, d'ailleurs, que le pied de vigne où M. Pierre Barbier a cueilli ce léger fruit ait été transplanté du domaine de George Sand : *Vincenette*, pour l'action, c'est *Claudie* au pays de *Mireille* — ou de *l'Arlésienne*. — L'auteur déclare qu'une aventure authentique lui a suggéré l'idée de son petit drame : c'est donc que des gens du village de Maillane ont joué *Claudie* au naturel. Toute la différence est que, dans la nouvelle pièce, Denis Ronciat faisant défaut, l'honnête Sylvain (il a gardé son nom), est lui-même le séducteur de l'héroïne, le père de l'enfant, et que celui-ci, au lieu d'être mort, se prépare seulement à naître.

Mais *Vincenette*, aussi, c'est Claudie resserrée en un seul acte, et par un jeune homme : de là je ne sais quoi de forcé, un changement de ton, un passage du mode simple à un autre, assez voisin du déclamatoire. Sylvain n'est plus ce garçon de sentimens réservés, de parole discrète; il est forcené d'amour, il est éloquent. Claudie, je veux dire Vincenette, a beau confesser qu'elle a aimé sans plus de cérémonie que l'oiselet au printemps, et reconnaître qu'elle n'a pas, cette fois, l'ordinaire excuse :

Il n'avait rien promis que j'étais dans ses bras;

elle n'en parle pas moins, même pour déclarer son amour, le jargon ingénu d'une première communiante :

Ma mère qui n'est plus, le ciel en qui j'espère,
Les anges et les saints et Dieu mon créateur
N'ont pas autant que toi de place dans mon cœur;

et c'est Dieu lui-même qu'elle réclame pour accoucheur :

Sur le bord du chemin, c'est lui, ce Dieu vivant
Qui dans ses bras ouverts recevra mon enfant!

Aussi bien le père de Vincent, moins modéré que celui de Claudie, a promis de la tuer si jamais!.. Il faut qu'on arrête son bras pour qu'il manque à sa promesse. Le père de Sylvain, plus dur et plus violent sous le nom de maître Claude que sous le nom de Fauveau, chasse la pauvrette sans crier gare; il repousse avec indignation une bru dont la dot n'augmenterait pas son domaine; et, un moment après, quand son fils menace de passer outre, il ne parle de rien moins que de le détruire, ce domaine chéri : qu'on arrache la vigne! qu'on rase le verger! les mûriers, les oliviers à bas! le feu à la maison! — Des mots! des mots!.. Je les donnerais tous pour un seul, échappé à la mère du héros, une bonne femme qui demeure dans la vraisemblance; après avoir combattu, elle aussi, le mariage de son fils, comme elle intercède, ayant appris la grossesse de Vincenette, pour que le père y consente, maître Claude lui oppose son premier langage : « Ah! tantôt, s'écrie-t-elle, je n'étais pas grand'mère. » — Si forcé ou renforcé, d'ailleurs, que soit un caractère, il peut se briser tout à coup, par commandement de l'auteur. Maître Claude, juste après ses imprécations, se radoucit comme par miracle; à cette prophétie de Vincenette, qui somme Dieu de lui ouvrir les bras, il répond en ouvrant les siens... : est-il pris de la folie des grandeurs?

Ainsi, M. Pierre Barbier, qui s'est efforcé de donner à ses personnages « un peu de vie et de vérité, » n'a pu leur en donner, malgré ce louable désir, autant que nous en trouvons aux personnages de George Sand. Et pourtant on a fêté sa *Vincenette*, et ce n'est pas seulement parce qu'elle est jouée à merveille par MM. Got, Albert Lambert et Laugier, par Mmes Pauline Granger et Reichenberg; non, mais des vers gracieux et pimpans, des couplets fleuris et d'un facile essor sont les agrémens des rôles de Vincenette et de Sylvain; et ce qui permet de mieux augurer encore de ce jeune poète dramatique, c'est que deux ou trois répliques de maître Claude, pour la probité de la langue et la carrure du rythme, ont rappelé aux amateurs la façon de M. Augier.

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin.

Voilà donc qui est fait et dûment enregistré à l'état civil des pouvoirs éphémères qui se succèdent de nos jours : un nouveau ministère nous est né à la dernière heure de mai ! Quand on a eu tout essayé pour refaire un gouvernement dans le désordre d'une crise de décomposition ; quand M. de Freycinet, et après M. de Freycinet M. Floquet, et après M. Floquet M. de Freycinet, sans compter M. Duclerc et peut-être d'autres encore, appelés tour à tour, ont eu épuisé leurs combinaisons et laissé le terrain libre, M. Rouvier, président de la commission du budget, s'est présenté délibérément, sans hésiter et sans marchander.

Le pouvoir s'est offert à lui, il n'a point reculé, il a paru trouver l'aventure toute simple. Il est entré dans son rôle en homme de façons dégagées, d'humeur libre et ne doutant de rien. Il s'est chargé de tout, de procéder aux éliminations nécessaires, de former un cabinet nouveau et de tracer un programme. S'il a rencontré des difficultés et peut-être même des menaces, il n'en a tenu compte; s'il a eu à essuyer quelques refus dans la recherche de ses collègues, il ne s'est point arrêté pour si peu, il a porté ses offres ailleurs. Il a poursuivi son œuvre avec la volonté de réussir, et il a réussi là où les autres avaient échoué : c'était pour le moment l'essentiel. M. Rouvier a eu son ministre de la guerre qui n'était plus M. le général Boulanger, son ministre de l'intérieur qui n'est plus un radical, son ministre de l'instruction publique et des cultes qui a défendu l'ambassade française auprès du Vatican, son garde des sceaux qui paraît assez sérieux pour se défendre du ridicule des investigations secrètes sur les femmes des

magistrats. Le reste, il faut l'avouer, est pris un peu au hasard, dans la masse, et, par le fait, ce cabinet, né le 31 mai, est composé, au moins en partie, d'une manière assez bizarre, un peu inattendue. Il ressemble un peu à une improvisation incohérente; il n'existe pas moins, et le nouveau président du conseil, une fois son ministère fait, est allé bravement porter son programme aux chambres, promettant des économies, des réformes pratiques, ne désavouant, bien entendu, ni ses traditions ni ses opinions républicaines, mais évitant tout ce qui aurait pu froisser les conservateurs, et appelant enfin « tous les patriotes à une œuvre d'apaisement. » Tout cela dit d'un ton net, assez décidé, par un homme qui ne manque certes pas de confiance en lui-même et qui sent bien, de plus, que du premier coup, pour son avènement au poste de chef de gouvernement, il joue une grosse partie.

Que représentait-il donc et que représente-t-il, en réalité, ce ministère ainsi composé de la main de M. Rouvier? Il ne faut point évidemment trop s'attacher aux mots et aux apparences. Que le nouveau président du conseil le veuille ou ne le veuille pas, qu'il continue à mettre dans ses discours, comme il l'a fait l'autre jour pour son début, cette éternelle banalité de la « concentration républicaine, » il a été conduit, et par la force des choses et par les dispositions des partis, à former son cabinet d'une certaine façon. Il a dû commencer par exclure de sa combinaison un ministre de la guerre qui s'était fait une équivoque et dangereuse popularité de faction; il y a des gages qu'il n'a pas pu ou voulu donner et des conditions qu'il a refusé de subir dans ses arrangemens ministériels. Bref, quels que soient les noms de quelques-uns des nouveaux ministres, quel que soit le langage de circonstance que le chef du cabinet se croie obligé de tenir par une sorte d'habitude, les choses restent ce qu'elles sont : ce ministère du 31 mai, tel qu'il est, tel qu'il peut être dans les conditions présentes, est forcément un ministère de trêve, de halte sur une route qui conduisait fatalement, à travers les concessions et les faiblesses, à une prépondérance complète et définitive du radicalisme dans les affaires publiques. C'est un ministère composé en grande partie d'une fraction républicaine relativement modérée qui, depuis longtemps, voudrait s'arrêter, et jusqu'ici n'a pas osé s'y décider, qui ne croit point impossible de s'entendre librement, pratiquement avec les conservateurs, en les rassurant sur les intérêts et les sentimens qu'ils représentent. Il est au fond cela ou il n'est plus rien; il représente, si l'on veut, une tendance encore plus qu'une politique précise avouée, et s'il avait fallu un fait pour éclairer, pour caractériser cette situation assurément singulière, les radicaux se sont du premier coup chargés de la démonstration par les colères et les fureurs avec lesquelles ils ont accueilli le cabinet nouveau. A peine le ministère avait-il vu le jour, en effet, les radicaux du Palais-Bourbon se sont jetés sur lui comme sur un simple

ministère réactionnaire ; ils l'ont assailli pour son début, à son apparition sur le banc ministériel, d'injures et d'imprécations, comme s'il avait pour le moins trahi la république ! Les radicaux, dans une circonstance aussi mémorable, ne pouvaient, on le comprend, se dispenser d'interpeller le ministère. Ils se sont efforcés de lui tendre des pièges, de le provoquer à des déclarations qui pouvaient être périlleuses, de lui demander sans plus de retard des réformes qu'il ne pouvait évidemment avoir préparées en quelques heures. La gauche radicale et l'extrême gauche, livrant l'assaut de compagnie, ont voulu savoir si le ministère poursuivrait la « laïcisation, » — la grande œuvre républicaine, — s'il n'allait pas par hasard exempter les séminaristes du service militaire, à quelles conditions il avait traité avec la droite, — et même s'il n'avait pas négocié avec M. le comte de Paris, qui a visiblement des intelligences à l'Élysée !

Voilà bien des sottises et bien du bruit pour un ministère Rouvier ! Et à quoi tout cela a-t-il abouti en fin de compte ? M. Rouvier a tenu tête à l'orage sans trop se laisser intimider, non cependant sans paraître un peu étonné de la nouveauté de son rôle ; le nouveau ministre de la guerre, M. le général Ferron, en s'embrouillant un peu dans la politique, a fini par se retrouver comme soldat, et tout compte fait, malgré tant de bruit, au scrutin qui a clos cette échauffourée, le ministère a eu une assez forte majorité. Le premier combat qui lui a été offert a été pour lui l'occasion d'un premier succès, que les conservateurs ont contribué à lui assurer. Il est vrai que des commentateurs ingénieux et subtils ont mis aussitôt toute leur finesse à démontrer que, même sans la droite, le ministère aurait eu encore une majorité parmi les républicains. C'est très consolant, et surtout digne des casuistes qui s'arrangent pour désavouer au besoin, par des interprétations captieuses, les votes dont ils profitent.

Soit ! la moralité des faits et des situations reste la même. La vérité est que les radicaux, désappointés et irrités par le dénoûment de la dernière crise, qui les a atteints dans quelques-uns de leurs représentans, se sont laissé emporter sans réflexion à une singulière campagne. Ils auraient été assurément plus habiles s'ils avaient eu l'art de se contenir, s'ils avaient su montrer une certaine réserve et attendre à l'œuvre ce ministère naissant, qui, après tout, se présentait encore avec l'ambition de réaliser à sa manière une « concentration républicaine. » Au lieu d'agir ainsi, ils n'ont pas pu même attendre une heure, différer d'un instant l'attaque contre un pouvoir auquel ils ont déclaré la guerre sans l'écouter. Ils ont cru vaincre par la violence, et ils n'ont réussi qu'à aggraver les scissions, à accentuer plus vivement la position et le caractère d'un gouvernement qui, n'ayant rien à attendre d'eux, ne peut plus songer qu'à chercher un appui dans les autres parties de la chambre. Aujourd'hui, la rupture est accomplie. M. Rou-

vier aurait beau s'évertuer et se déguiser à lui-même la vérité : il est certain désormais de rencontrer à chaque pas l'hostilité des radicaux, prêts à surprendre ses faiblesses, implacables dans leurs rancunes. Il ne peut pas se flatter de les ramener, et, ce qu'il a de mieux à faire, c'est d'en prendre à son tour son parti, de rallier par une politique modeste si l'on veut, pratique, conciliante, toutes les forces modérées, républicaines et conservatrices, dont l'accord momentané lui a permis de sortir victorieux de ses premières épreuves. C'est sa raison d'être, c'est sa force s'il le veut. La logique des choses lui a créé cette situation, et les partis extrêmes, par leurs emportemens, ont achevé de la préciser, en mettant le ministère dans l'alternative d'accepter la lutte avec eux ou de périr. Si c'est là ce qu'ils ont voulu, ils ont réussi certainement plus encore qu'ils ne le désiraient peut-être. Les radicaux n'ont pas remarqué de plus qu'avec tout ce bruit, ils ne faisaient que rendre plus sensible leur impuissance : car, enfin, que signifie cette opposition tapageuse d'invectives et de suspicions contre un malheureux gouvernement né d'hier? Leurs chefs, ou du moins quelques-uns de leurs chefs, ont été appelés; ils ont été chargés de former des ministères, et s'ils n'ont rien fait, s'ils se sont derobés, c'est qu'évidemment ils se sont sentis dans des conditions où ils ne pouvaient pas prendre le gouvernement du pays. Ils ont avoué leur impuissance! Et aujourd'hui encore, que sont-ils, ces bruyans radicaux, qui prétendent revendiquer la direction des affaires publiques? Que représentent-ils? Le jour où ils ont voulu engager la lutte contre un cabinet qui n'existe que parce qu'il n'y en avait pas d'autre, ils se sont trouvés cent cinquante dans une assemblée de près de six cents membres! Ils ne sont qu'une minorité, et on ne voit vraiment pas à quel titre le général de cette armée, M. Clémenceau, aurait été appelé à l'Élysée, — à moins que M. Clémenceau ne se crût le droit, au nom d'une minorité, d'imposer la loi aux majorités des assemblées et au pays lui-même. C'est encore une manière radicale d'entendre le régime parlementaire en déguisant l'impuissance sous la violence!

Ce que deviendra à travers tout cela ce ministère qui vient de naître, qui a déjà subi plusieurs assauts, on ne peut certes le dire. Tout dépend évidemment de la résolution qu'il déploiera dans la guerre ouverte contre lui, de l'esprit de suite qu'il mettra dans les affaires, de la netteté avec laquelle il abordera toutes les questions qu'on se prépare à réveiller ou à soulever pour l'embarrasser. Les radicaux ont commencé une campagne qu'ils ne sont sûrement pas près d'interrompre pour quelques échecs; à peine le cabinet est-il au monde, ils ont déjà une provision de lois et de projets qui remettraient en doute toute l'organisation du pays. C'est là ce qu'ils appellent la politique républicaine et l'art de gouverner! Il y avait longtemps en vérité qu'ils n'avaient songé à réformer le sénat, et il fallait bien s'occuper

des hôtes du Luxembourg, ne fût-ce que pour les punir de s'être mêlés indiscrètement de ce qui ne les regardait pas, de la dernière crise ministérielle. Les conciliabules radicaux, excités par le combat, ont imaginé au plus vite une proposition qui, en attendant la suppression, dernier mot des réformateurs, réclame la revision de la loi électorale du sénat. Il y avait vraiment aussi quelques semaines ou quelques mois que la commission des affaires religieuses n'avait fait parler d'elle. Elle tient à regagner le temps perdu; elle s'est hâtée de se remettre à l'œuvre avec une ardeur nouvelle, et elle ne tardera pas à aller exposer devant la chambre comment elle se propose d'assurer la paix religieuse par l'abolition du concordat, par la séparation de l'état et de l'église. C'est toujours la même chose. Réformer, réformer pour les radicaux, c'est agiter, c'est diviser et désorganiser, c'est se servir du pouvoir ou du parlement pour satisfaire des convoitises, des cupidités de clientèle ou pour assouvir des passions de parti et de secte. C'est là toute leur politique, et l'exemple le plus caractéristique de l'esprit que les radicaux mettent dans leurs œuvres est certes cette loi militaire, qu'ils se sont hâtés de jeter sur le chemin du nouveau ministère, où ils n'ont visiblement d'autre préoccupation que de poursuivre la guerre à l'église et de flatter des instincts de fausse démocratie.

Au fond, rien n'est plus évident, c'est le premier et le dernier mot de la loi; c'est le grand secret, et cette discussion qui vient de se rouvrir, où les intérêts militaires ont été défendus avec un singulier éclat d'éloquence par M. le comte de Mun, avec autant de verve que de raison par un républicain comme M. Margaine, cette discussion ne laisse aucun doute sur l'esprit de cette œuvre de passion et d'incohérence. Assurément, l'organisation militaire de la France telle qu'elle a été faite ou refaite il y a quinze ans, les lois qui en ont été l'application et le complément peuvent ne pas avoir tout prévu et ne pas suffire à tout. Elles ont leurs imperfections ou leurs lacunes, elles ont pu aussi sur certains points être inexactement interprétées ou mal exécutées. L'expérience est faite ou elle se fait chaque jour; elle montre ce qu'il y aurait à réformer pour rendre son élasticité et sa vigueur à la puissance militaire du pays. Ces lois, au lieu de les détruire, on pouvait les modifier, les rectifier, les perfectionner. C'était une œuvre de pratique patiente, attentive et réfléchie; mais il est bien clair que l'intérêt militaire est malheureusement ce dont les promoteurs de la loi nouvelle s'occupent le moins, et rien ne le prouve mieux que cette sorte de spontanéité naïve avec laquelle s'est échappé le cri du cœur qui a accueilli le nouveau cabinet à sa première apparition devant la chambre : « Êtes-vous ou n'êtes-vous pas pour l'exemption des séminaristes ? » Lorsque, ces jours derniers, M. le ministre de la guerre a voulu laisser entendre qu'en prenant tout le monde, il ne refu-

serait pas de se prêter à des ménagemens pour les séminaristes et pour les étudians, il a soulevé une tempête au camp radical. Du coup il a perdu sa popularité, il n'a plus été qu'un ministre réactionnaire. Voilà la vérite! — Le grand mot de la loi nouvelle, c'est l'enrôlement de tout le monde sans distinction, c'est le service égal pour tous. Fort bien! Cette égalité démocratique est-elle du moins une réalité? Elle n'est évidemment qu'une fiction dérisoire. Il n'y a pas de budget qui pût suffire à entretenir de telles masses. Il faudra donc recourir à des expédiens, aux exemptions temporaires, aux congés; seulement, là où il y avait des dispenses légales, il n'y aura plus que des dispenses accordées par l'arbitraire de commissions improvisées au hasard. Et avec tout cela à quoi arrivera-t-on? On n'aura ni une véritable armée active, ni ce qu'on appelle la nation armée; on aura une cohue, des soldats à peine ébauchés, ou mieux encore un vaste lycée, selon le mot piquant de M. Margaine, des bataillons scolaires. C'est là l'inévitable résultat d'une fausse idée d'égalité démocratique appliquée au service militaire. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que l'autre jour, M. Clémenceau, en demandant l'urgence pour la loi nouvelle, ajoutait: « L'Europe est sous les armes, personne ne sait ce qui se passera dans trois mois, dans six mois, dans un an. » C'est, en effet, la vérité; mais s'il en est ainsi, c'est précisément ce qui doit imposer la plus sévère prudence dans tout ce qui touche à la puissance militaire de la France. De sorte que tout s'élève à la fois et contre l'urgence et contre l'esprit même d'une loi de passion et de désorganisation.

Fort heureusement, l'Europe n'est pas condamnée à vivre dans un perpétuel accès de fièvre, dans un état aigu qui ne se prolongerait pas sans péril. Elle a été tout ce dernier hiver et même jusqu'au printemps, s'il y a eu pour cette année un printemps, singulièrement agitée, assiégée de préoccupations pénibles; elle l'est moins maintenant depuis quelques semaines. Elle est sortie, dans tous les cas, de cette atmosphère d'excitations et de craintes où elle s'est débattue pendant quelques mois, voyant à peine devant elle, réduite à se demander chaque jour ce que le lendemain lui réservait.

Elle a son temps de répit, qu'elle doit en partie, si l'on veut, à la force du sentiment pacifique qui règne partout, et un peu aussi, sans doute, à la raison des gouvernemens. Encore une fois, elle a échappé au danger, aux incidens violens, et chacun revient provisoirement à ses affaires : l'Allemagne a la préoccupation de la santé de l'empereur, du prince impérial, de M. de Bismarck lui-même, qui paraît avoir besoin de soigner ses nerfs; la France a ses tracas intérieurs ministériels ou autres; l'Italie a ses embarras de la Mer-Rouge; l'Angleterre a l'Irlande et a l'Égypte. La saison est peut-être gagnée pour la paix : on peut en profiter, on ne doit guère s'y fier. Le malheur de ces crises

qui secouent périodiquement l'Europe, en effet, est de n'être jamais finies, parce qu'elles tiennent à toute une situation. Elles ont leurs phases successives, leurs alternatives; elles peuvent s'apaiser pour un instant, elles risquent de renaître, à la première occasion, d'un accident, d'une impatience, d'un contre-temps imprévu. On a beau s'en défendre, compter sur la puissance des intérêts qui conspirent pour la paix et, au besoin, sur la bonne volonté des hommes chargés de gouverner les peuples, on sent bien que rien n'est fini, que si la phase aiguë est passée pour le moment, la crise chronique subsiste. Elle se traduit par l'instabilité trop visible des choses, par le frémissement des esprits, par l'incertitude des rapports généraux, par cette émulation d'armemens qui gagne tous les pays, sans exclure ceux qui n'ont à défendre que leur neutralité; elle se dévoile jusque par cet intérêt passionné qu'on met à rechercher dans les archives tout ce qui peut jeter quelque lumière sur l'origine, les péripéties et les caractères des crises semblables qui ont pu se produire, dont celle d'aujourd'hui n'est que la continuation. La guerre des divulgations et des polémiques rétrospectives se prolonge même après que le danger du moment semble passé : on fait de la politique avec de l'histoire. C'est ce qui vient d'arriver par les révélations de M. le général Le Flo, ancien ambassadeur en Russie à une autre époque, où la paix a pu être aussi en péril.

Assurément il y a une évidente analogie entre les événemens de 1875 et ceux qui se sont déroulés pendant ces derniers mois, ou plutôt c'est la même crise qui continue ou se reproduit dans des conditions peu différentes. Il s'agit toujours de savoir si la guerre va décidément éclater entre la France et l'Allemagne, qui la provoquera, quelles seront d'un autre côté, en présence du redoutable conflit, les dispositions des principaux gouvernemens de l'Europe? En d'autres termes, il s'agit de savoir comment le duel s'engagera, si la France aurait quelque allié, si elle pourrait tout au moins compter sur l'appui indirect des puissances intéressées à ne pas laisser s'accomplir le bouleversement complet de l'équilibre ou de ce qui reste de l'équilibre européen. C'est là le fond de la situation aujourd'hui comme autrefois, et il n'en faut assurément pas plus pour donner quelque intérêt à ces polémiques de diplomatie rétrospective récemment engagées. M. le général Le Flo, qui représentait la France à Saint-Pétersbourg en 1875, qui a tout vu de près, a cru devoir jeter dans les débats du jour son témoignage sur ce qui s'est passé il y a douze ans, sur les efforts de l'Allemagne pour obtenir la neutralité de la Russie, sur les dispositions tranquillisantes et amicales dont il avait reçu l'assurance de la part de l'empereur Alexandre II. Il a tout raconté; il n'a pas seulement publié ses propres dépêches, il a livré aussi les lettres les plus

confidentielles de M. le duc Decazes, alors ministre des affaires étrangères. Ces révélations, on devait s'y attendre, ont excité quelque émotion chez les Allemands, et ont provoqué des réponses qui ont paru d'abord, par une singularité assez bizarre, à Constantinople, puis à Berlin, qui ont pour objet naturellement de mettre dans le jour le plus éclatant la candeur et l'innocence de l'Allemagne. Tout cela est certes fait pour piquer la curiosité et n'est peut-être pas aussi utile que piquant. A parler franchement, il y a quelque chose d'un peu extraordinaire dans cet incident. M. le général Le Flo, qui est un vieux et digne soldat vivant aujourd'hui dans la retraite, a cru sans nul doute servir son pays comme il l'a toujours fait; il a vidé son portefeuille à bonne intention, sans se demander s'il pouvait disposer de ses dépêches, surtout s'il avait le droit de livrer les lettres de M. le duc Decazes. L'ancien ambassadeur, abusé par son zèle, n'a pas pris garde qu'en s'affranchissant des plus simples règles de discrétion diplomatique, il donnait un assez dangereux exemple, et c'est si vrai qu'après lui l'attaché militaire à Berlin s'est cru obligé de porter, lui aussi, son témoignage. Avec ces procédés, il faut l'avouer, qu'on soit sous la république, qu'on soit sous la monarchie, il n'y a plus de diplomatie possible, et toute liberté est bannie des conversations qu'un souverain peut avoir avec un ambassadeur. L'inconvénient de ces révélations est de plus d'être nécessairement incomplètes, de ne dire qu'une partie de la vérité, ce qu'un ambassadeur a pu voir et savoir dans la cour où il est accrédité, — et c'est justement l'histoire de ces récentes divulgations de notre ancien représentant à Saint-Pétersbourg.

Que l'empereur Alexandre II, en 1875, ait témoigné les sentimens modérés, concilians, sympathiques pour la France, dont M. le général Le Flo a recueilli l'expression, qu'il ait porté ces sentimens à Berlin et qu'il ait exercé son influence pour le maintien de la paix chère à notre pays, ce n'est là certainement que la vérité; c'est une justice qu'on peut rendre à la mémoire de l'infortuné souverain. La Russie d'Alexandre II et du prince Gortchakof s'est conduite, à cette époque, avec la sagacité d'une puissance qui se sentait intéressée à ne pas laisser éclater une guerre nouvelle dont le résultat pouvait être de faire de l'Allemagne l'arbitre unique et irrésistible de l'Europe. Elle se montrait sympathique pour la France, qui lui en a su gré; elle consultait surtout ses intérêts, comme elle les a consultés depuis, et cet intérêt supérieur que la Russie met à surveiller, à contenir des événemens qui pourraient être la ruine du continent, est encore assurément une garantie pour notre pays. C'est vrai aujourd'hui, c'était déjà vrai en 1875; mais ce qui peut être aussi considéré comme certain, c'est qu'à l'époque de cette première crise, l'intervention russe avait été précédée d'une autre intervention : c'est que M. le duc Decazes ne tournait pas

seulement ses regards vers Saint-Pétersbourg, et qu'avant le voyage de l'empereur Alexandre II à Berlin, l'Angleterre s'était déjà employée énergiquement pour la sauvegarde de la paix. La reine Victoria avait écrit une lettre pleine de force à l'empereur Guillaume, et lord Derby, alors chef du *foreign-office*, qui n'ignorait pas le danger, qui connaissait aussi les vraies dispositions de la France, s'exprimait devant le parlement dans des termes qui ne laissaient aucun doute sur les sentimens de la nation et du gouvernement britanniques. Les Anglais ont changé depuis, et ils ont même montré, dans les circonstances récentes, une certaine âpreté d'humeur jalouse et malveillante à l'égard de la France; en 1875, — puisqu'il ne s'agit que de 1875, — ils contribuaient au moins autant que les Russes à détourner une guerre que les uns et les autres prévoyaient, et c'est en ce sens que les révélations un peu indiscrètes de M. le général Le Flo risqueraient de donner une idée inexacte ou incomplète des choses en paraissant représenter la Russie comme ayant seule préservé la paix du monde.

Cela dit, il est bien clair que, dans le fond, notre ancien ambassadeur ne se méprenait pas sur le danger de la situation, et c'est une entreprise assez vaine aujourd'hui de prétendre démontrer que tous ces bruits de guerre, ces menaces ne furent jamais qu'une fantasmagorie créée par l'imagination française et par la malignité du prince Gortchakof. C'est pourtant ce qu'on paraît s'être proposé ces jours derniers à Berlin, en opposant aux révélations de M. le général Le Flo des fragmens de dépêches du prince de Reuss, alors ambassadeur de l'empereur Guillaume à Saint-Pétersbourg. Le prince de Reuss rend compte à M. de Bismarck de quelques conversations du général de Werder, représentant militaire allemand, de l'envoyé d'Autriche, baron de Langenau, et de lui-même avec l'empereur Alexandre. Or que prouvent ces dépêches, ces conversations? Alexandre II, il est vrai, désavoue toute pensée de défiance au sujet des intentions du gouvernement allemand, surtout à l'égard de son oncle l'empereur Guillaume. Il croit qu'on ne veut que la paix à Berlin; mais, en même temps, il n'hésite pas à avouer qu'il est seul à penser ainsi, que personne ne veut partager sa confiance, que tout le monde cherche à Berlin la cause des inquiétudes qui se répandent de temps à autre en Europe. « Ce sont les journaux considérés comme les organes de votre ministère des affaires étrangères, disait-il, qui avaient contribué à répandre les craintes de guerre par des articles alarmistes, et les démentis assez peu adroits qu'on leur avait donnés avaient fait croire que, en effet, on avait voulu la guerre.» C'était une manière ingénieuse de constater la réalité de la crise, tout en ayant l'air de la pallier ou de l'expliquer sans trop désobliger M. de Bismarck; et ce qui se passait alors, c'est ce qui s'est passé encore une fois plus récemment. Le malheur est qu'avec ce système qui

se reproduit sans cesse, avec ces procédés d'une puissance qui menace les autres sous prétexte qu'elle se croit toujours menacée, on tient l'Europe sur un perpétuel qui-vive; on oblige tous les pays, petits et grands, à s'armer, à se hérisser de fortifications, ne fût-ce que pour se défendre du contre-coup des conflits qui semblent toujours près d'éclater. On force les plus modestes états à subir par avance, par précaution, toutes les dépenses, tous les inconvéniens d'une guerre où ils n'ont rien à gagner, où ce qu'ils peuvent espérer de mieux, c'est de sauvegarder leur indépendance dans la tourmente.

C'est l'histoire de la Belgique elle-même, dont le parlement est occupé depuis quelques jours à discuter tout un système de nouveaux ouvrages militaires destinés à défendre les passages de la Meuse à Liège et à Namur. Jusqu'ici, la Belgique n'avait songé sérieusement qu'à la fortification d'Anvers, dont elle avait fait sa place d'armes, une sorte de grand camp retranché où elle pouvait au besoin concentrer ses forces en s'appuyant à la mer. C'était, il y a quelque vingt-cinq ou trente ans, la grande préoccupation des Belges, qui ne pensaient peut-être alors qu'à se prémunir contre l'ennemi en apparence le plus menaçant et à se créer aux bouches de l'Escaut un dernier asile où ils auraient pu attendre les secours de l'Angleterre. Malheureusement, depuis la création de la place d'Anvers, les circonstances ont singulièrement changé en Europe; elles ont changé politiquement et militairement. La guerre qui a si violemment transformé les rapports des deux puissans voisins du territoire belge s'est accomplie, et elle a en même temps modifié la position du petit royaume. L'Allemagne, maîtresse aujourd'hui de Metz et de Strasbourg, campe avec ses forces, qu'elle peut grossir à toute heure, en Alsace-Lorraine; elle fait face par son armée appuyée aux deux grandes citadelles. La France, démembrée, privée de ses défenses, a été réduite à se refaire une frontière assez forte pour soutenir un premier choc. Telle est la situation militaire créée par les événemens, et, devant cette situation, la Belgique elle-même en est venue à se demander si, au jour d'un conflit, les deux puissances, au lieu de se heurter de front par une frontière difficile à pénétrer, ne seraient pas tentées de reprendre le vieux chemin des invasions et des guerres, la vallée de la Meuse, sans se laisser arrêter par l'inviolabilité d'un pays neutre. C'est justement ce qui a donné naissance à ce nouveau projet de fortification de la Meuse dont le principal promoteur est un officier belge devenu un des premiers ingénieurs militaires de l'Europe, M. le général Brialmont, et que le gouvernement soutient avec énergie devant les chambres. Il s'agit, non sans doute, d'engager, de soutenir une lutte inégale, mais de fermer autant que possible le passage, soit à une armée française qui serait tentée de prendre ce chemin, le plus court et le plus direct

de tous, pour gagner l'Allemagne du nord, soit à une armée allemande qui voudrait se porter à la trouée de l'Oise, cette autre route d'invasion.

A la vérité, sur ce point comme sur bien d'autres, tout a étrangement changé. On n'est plus au temps où les Pays-Bas possédés par l'Autriche, toujours convoités et disputés, attiraient les armées et devenaient l'inévitable champ de bataille. La situation n'est plus ce qu'elle était autrefois. Il n'est pas même certain,—à part le respect dû à une neutralité qu'on n'a pas le droit de méconnaître, que nos gouvernemens n'ont jamais méconnue,—il n'est pas certain que la France eût intérêt à distraire une partie de son armée pour la jeter dans la vallée de la Meuse, au risque de se trouver entre les Belges qui résisteraient et une armée allemande qui viendrait l'assaillir en marche. Il n'est pas certain non plus que l'Allemagne elle-même ait un avantage à s'affaiblir sur d'autres points pour prendre la direction de la Meuse, au risque de se heurter, elle aussi, contre les Belges, et de trouver devant elle nos défenses du nord. Pour les deux puissances qui seraient aux prises, l'intérêt ne serait peut-être pas assez évident pour qu'elles pussent risquer un attentat contre une indépendance qui n'inspire que des sympathies; mais, dans tous les cas, le meilleur moyen de détourner cette éventualité est d'ôter même l'idée de toute tentative en rendant l'opération plus difficile. La Belgique s'est dit qu'elle ne devait pas se borner à se couvrir théoriquement de sa neutralité, qu'elle était tenue de la défendre pour elle et pour les autres. Elle s'est inspirée de ce mot que sir Charles Dilke écrivait récemment dans des études sur l'état de l'Europe, et que le ministre de la guerre du roi Léopold, le général Pontus, répétait à son tour ces jours derniers: « Ce seront les Belges qui paieront les violons s'ils ne se mettent pas en état de défense... » Seulement, il est bien évident que cette extension de la défense, du rôle militaire de la Belgique entraîne une augmentation de l'armée, des effectifs, sans doute même l'établissement du service obligatoire.

Tout cela se tient. Ce sont toutes ces questions aussi complexes que délicates qui s'agitent aujourd'hui dans cette sérieuse discussion du parlement, où les projets militaires ont pour principal adversaire le chef de l'opposition, M. Frère-Orban, et pour défenseurs le chef du cabinet, M. Bernaert, le général Pontus et bien d'autres. Le ministère, appuyé par le sentiment public, aura certainement les fortifications qu'il demande; il aura plus difficilement le service obligatoire. C'est peut-être une nécessité, si l'on veut avoir, avec une armée de campagne, les ouvrages de la Meuse et le camp de refuge d'Anvers; ce ne sera pas moins, de toute façon, une lourde charge pour la Belgique, et c'est ainsi que les petits pays les mieux faits pour la paix sont en-

traînés eux-mêmes par le torrent et subissent les conséquences d'une situation violente, où l'Europe tout entière armée semble rester à la merci des incidens, des fatalités dont les gouvernemens ne sont pas toujours les maîtres.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

L'assemblée générale des actionnaires du Canal de Suez s'est tenue, le 8 courant, sous la présidence de M. Ferdinand de Lesseps, qui y a recueilli des applaudissemens aussi chaleureux que dans les précédentes réunions annuelles. Les actionnaires du Canal ont tenu une fois de plus à rendre un hommage enthousiaste à l'œuvre grandiose et à l'homme qui, après en avoir été l'illustre fondateur, préside depuis de longues années avec une énergie toujours aussi infatigable au développement de sa prospérité.

D'après le rapport lu à l'assemblée, les recettes totales de 1886 se sont élevées à 59,022,626 francs, dont 56,798,285 pour le transit seul. Les dépenses d'exploitation et les charges du capital social (intérêt aux obligations et actions) ont été de 30,664,460 francs. Les bénéfices nets atteignent 28,358,166 francs, qui sont ainsi répartis, conformément aux prescriptions statutaires : aux actionnaires, 20,134,297 francs; au gouvernement égyptien, 4,253,724; aux fondateurs, 2,835,816; aux administrateurs, 567,163; aux employés, 567,163.

L'ensemble des recettes de 1886 est inférieur au chiffre obtenu en 1885; le trafic du Canal de Suez n'a pu échapper aux causes générales qui affectent depuis déjà longtemps les opérations commerciales industrielles, et, par conséquent, le mouvement des transports dans le monde entier. Mais la diminution de bénéfices est peu importante si on la compare à celles que la plupart des entreprises de transport ont eu à subir. D'ailleurs, une amélioration du trafic se manifeste déjà. En mai 1887, les recettes ont dépassé de 730,000 francs celles du mois correspondant de 1886. Les flottes des grandes compagnies de

navigation, les communications facilitées dans les régions les plus peuplées de l'extrême Orient, l'extension du réseau des chemins de fer indiens, sont autant de garanties d'une reprise prochaine et rapide du mouvement normal de progression.

La réserve statutaire de la compagnie atteignant actuellement 6,235,000 francs, et dépassant la limite obligatoire, qui est de 5 millions, le conseil d'administration a proposé de ne point faire de prélèvement sur les bénéfices pour augmenter cette réserve. D'autre part, restant fidèle aux traditions de prudence qui ont assuré la prospérité de la compagnie, il n'a pas cru devoir proposer à l'assemblée d'ajouter pour 1886, aux bénéfices distribuables, une partie de la portion disponible de la réserve. A un actionnaire qui réclamait, au contraire, la répartition de l'excédent de la réserve, M. Charles de Lesseps a répondu que la constitution de fortes réserves était la sauvegarde du crédit des compagnies, que l'assemblée pouvait assurément disposer, pour augmenter le dividende, de fonds qui étaient la propriété des actionnaires, mais que, dans la pensée du conseil, il était à tous égards préférable que le dividende de 1886 résultât des seuls bénéfices de cet exercice. Les actionnaires présens à l'assemblée ont complètement approuvé le lieutenant de M. de Ferdinand de Lesseps, dont les explications aussi nettes que courtoises sur une autre question soulevée par un des assistans n'ont pas été reçues avec moins de faveur. Il s'agissait d'une proposition de retour aux tarifs qui étaient appliqués avant les conventions de 1883. M. Charles de Lesseps a démontré qu'adopter une telle politique serait aller contre l'intérêt social, et que la gravité de la crise commerciale aurait provoqué une diminution de recettes bien plus sérieuse si le tarif avait été maintenu aux prix anciens. Il a insisté sur les dangers que présenterait une telle mesure au moment même où une progression marquée des bénéfices n'était plus qu'une question de patience.

Ces explications données et vivement applaudies, l'assemblée a voté toutes les propositions présentées par le conseil, et notamment la fixation des dividendes suivans pour 1886 : aux actions de capital, 75 fr. 33; aux actions de jouissance, 50 fr. 33; aux délégations de capital, 99 fr. 07; aux délégations de jouissance, 74 fr. 07; aux parts de fondateur, 28 fr. 35.

Un passage du rapport fait connaître que les travaux d'élargissement et d'approfondissement du canal sont poursuivis avec une grande activité, et que déjà la profondeur a été portée à 8^{m},50 sur une longueur de 40 kilomètres.

La hausse déterminée en liquidation par la terminaison de la crise ministérielle et par les conditions dans lesquelles a eu lieu la constitution du nouveau ministère s'est promptement arrêtée. Le 3 pour

100, compensé à 81.90, a été porté à 82.25, mais pour revenir bientôt à 82 francs. Pendant huit ou dix jours, ce cours rond a été tantôt reperdu, tantôt regagné, avec des fluctuations de 0 fr. 05 à 0 fr. 10, et fort peu d'activité dans les transactions.

Les fonds étrangers ont passé par les mêmes alternatives; l'élan a été général pendant quelques jours. On a vu l'Italien à 100 francs, ou tout au moins à 99.95, le Hongrois au-delà de 83, l'Extérieure au-dessus de 68, le Turc à 15 francs. Puis la réaction est survenue, d'abord sur les Consolidés anglais, qui, après le détachement de leur coupon semestriel, ont reculé de 3/4 pour 100. Les autres fonds ont suivi, perdant presque tous une demi-unité. Nos rentes seules ont fait bonne contenance, sauf dans les deux derniers jours, où elles ont été à leur tour un peu entraînées par la tendance commune. Depuis le cours de compensation, le 3 pour 100 a reculé de 0 fr. 07, l'Amortissable de 0 fr. 15; le 4 1/2 de 0 fr. 15 également. La tenue du comptant a été plutôt un peu faible et a déterminé quelques dégagemens de positions à terme.

Pour expliquer cette mollesse universelle, on a invoqué des inquiétudes relatives à la santé de l'empereur d'Allemagne et du prince impérial, des nouvelles peu satisfaisantes de l'Afghanistan, des embarras de liquidation à Londres et à New-York. Il y avait eu surtout un peu d'excès de spéculation à la hausse sur les fonds publics internationaux et sur les Consolidés. L'ouverture de la saison d'été a provoqué des réalisations. Il est peu probable que ce mouvement de recul aille loin.

A l'intérieur, les impôts ont continué à présenter des moins-values pour le mois de mai; le ministère, d'un autre côté, annonce des économies sérieuses dans le budget rectificatif de 1888, environ 70 millions, dont 30 à l'actif du précédent cabinet et 40 de réductions nouvelles. Les sceptiques veulent voir avant de croire. Avant peu on pourra apprécier, sur des donnés précises, les combinaisons financières du gouvernement.

Parmi les valeurs, quelques-unes se sont un peu animées. La Banque de Paris a gagné 10 francs dans la quinzaine, la Banque d'escompte 10 francs également, le Mobilier 8 francs, les Chemins autrichiens 10, les Lombards 2, le Nord de l'Espagne 5, le Saragosse 6. Le Suez et le Panama sont sans changement, ainsi que le Crédit foncier. Le Lyon a reculé de 6 francs, le Gaz de 15. Il s'est produit un certain ralentissement dans les achats de valeurs de placement, obligations des chemins de fer et du Crédit foncier.

Le directeur-gérant : C. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATRE-VINGT-UNIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LVIIe ANNÉE.

MAI. — JUIN 1887.

Livraison du 1er Mai.

Un Homme d'aujourd'hui, dernière partie, par M. Henry RABUSSON. . . . 5

Études diplomatiques. — La Seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — II. — Captivité de Belle-Isle. Vacance de l'empire. Ministère du marquis d'Argenson, par M. le duc de BROGLIE, de l'Académie française. 49

Au Mont-Cassin, par M. Eugène-Melchior de VOGÜÉ. 91

Les Commencemens d'une conquête. — X. — La Rupture du traité de La Tafna, le Col de La Mouzaia, Médéa, Miliana, par M. Camille ROUSSET, de l'Académie française. 105

L'Inconnu, première partie, par M. Paul HERVIEU. 151

Un Pamphlet anglais contre les préjugés anglais, par M. G. VALBERT. . . 192

Revue littéraire. — Sur un buste de Rabelais, par M. F. BRUNETIÈRE. . 204

Revue dramatique. — *Renée*, de M. Émile Zola, au Vaudeville. *Mademoiselle de Bressier*, de M. Albert Delpit, a l'Ambigu, par M. Louis GANDERAX. 215

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 227

Le Mouvement financier de la quinzaine. 238

Livraison du 15 Mai.

Un Homme d'aujourd'hui, dernière partie, par M. Henry RABUSSON.. . . . 241

Études diplomatiques. — La Seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — III. — Négociation pour le choix d'un candidat a l'empire, Mission de lord Chesterfield a La Haye, par M. le duc de BROGLIE, de l'Académie française. 290

L'Inconnu, dernière partie, par M. Paul HERVIEU. 321
L'Armée royale en 1789. — I. — L'Effectif, le Recrutement, la Composition et la Formation, le Commandement, par M. Albert DURUY. 372
Poésie. — Fragment d'un poème inédit, *le Bonheur*, par M. Sully PRUDHOMME, de l'Académie française. 412
L'Éducation hygiénique et le Surmenage intellectuel, par M. Jules ROCHARD, de l'Académie de médecine. 425
Revue musicale. — Éden-Théâtre, *Lohengrin*, de Richard Wagner, par M. Camille BELLAIGUE. 456
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 467
Le Mouvement financier de la quinzaine. 478

Livraison du 1er Juin.

Études diplomatiques. — La Seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — IV. — Capitulation de la Bavière, par M. le duc de BROGLIE, de l'Académie française 481
Un Accident, par M. Th. BENTZON. 507
Les Associations protestantes a Paris. — I. — L'École industrielle, l'Asile temporaire, par M. Maxime DU CAMP, de l'Académie française. 548
L'Armée royale en 1789. — II. — Les Cadres, le Soldat, le Milicien, l'Artillerie, le Génie, par M. Albert DURUY. 580
Le Salon de 1887. — I. — La Peinture, par M. George LAFENESTRE. . . 604
Le Service de santé et la Nouvelle loi militaire, par M. Léon LE FORT, de l'Académie de médecine. 640
M. de Beust et ses Mémoires, par M. G. VALBERT. 670
Revue dramatique. — A Propos de trois « reprises, » par M. Louis GANDERAX. 683
Revue littéraire. — Charles Baudelaire, par M. F. BRUNETIÈRE. 695
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 707
Le Mouvement financier de la quinzaine. 718

Livraison du 15 Juin.

Études diplomatiques. — La Seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — V. — Fontenoy, par M. le duc de BROGLIE, de l'Académie française. 721
L'Unisson, première partie, par M. George DURUY. 760
Affaires de Rome, par M. Eugène-Melchior de VOGÜÉ. 815
Les Eaux souterraines. — Leur travail a l'époque actuelle, par M. DAUBRÉE, de l'Académie des Sciences. 854
Le Salon de 1887. — II. — La Sculpture, par M. George LAFENESTRE. . . 882
L'Océanie moderne. — I. — Les iles Fiji, Tonga, Pitcairn, Norfolk, par M. C. de VARIGNY. 908
Revue musicale. — Opéra-Comique, *le Roi malgré lui;* Opéra, reprise du *Prophète*, par M. Camille BELLAIGUE. 926
Revue dramatique. — Comédie-Française, *Raymonde*, de MM. A. Theuriet et E. Morand; *Vincenette*, de M. P. Barbier, par M. Louis GANDERAX. . . 937
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 945
Le Mouvement financier de la quinzaine. 956

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

317
372
412
425
456
467
478
481
507
548
580
604
640
670
683
695
707
718
721
760
815
854
882
908
926
937
945
956